



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Went to John. O. P. 12.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Vl. 1768 (6)

COLLECTION

Complette

D E S

Œ U V R E S

D E

M^R. DE VOLTAIRE.

T O M E S I X I É M E.

THÉÂTRE

Complet

DE

M^R. DE VOLTAIRE.

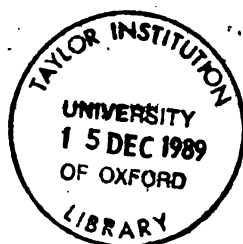
TOME QUATRIÈME.

CONTENANT

OCTAVE ET LE JEUNE POMPÉE, *ou* LE TRIUMVIRAT; des Conspirations contre le Peuple, *ou* des Proscriptions; LES SCYTHES; L'INDISCRET; L'ENFANT PRODIGE; NANINE, *ou* L'HOMME SANS PRÉJUGÉ; LA PRUDE, *ou* LA GARDEUSE DE CASSETTE.

GENÈVE.

M. DCC. LXVIII.



O C T A V E

ET

LE JEUNE POMPÉE,

OU

LE TRIUMVIRAT,

TRAGÉDIE.

Tome VI & du Théâtre le quatrième

A

A V E R T I S S E M E N T.

Cette pièce fut imprimée à Paris en 1766, & débite au commencement de 1767. Monsieur de Voltaire ne voulut pas s'en déclarer l'auteur. Il n'avait composé cet ouvrage que pour avoir occasion de développer dans des notes les caractères des principaux Romains, au tems du Triumvirat, & pour placer convenablement l'histoire de tant d'autres proscriptions, qui effrayent & qui déshonorent la nature humaine; depuis la proscription de vingt-trois mille Hébreux en un jour à l'occasion du veau d'or, & de vingt-quatre mille en un autre jour pour une fille Madianite, jusqu'aux proscriptions des Vaudois du Piémont.

P R É F A C E

DE L'ÉDITEUR DE PARIS.

Cette tragédie assez ignorée, m'étant tombée entre les mains, j'ai été étonné d'y voir l'histoire presque entièrement falsifiée ; & cependant les mœurs des Romains du tems du Triumvirat représentées avec le pinceau le plus fidèle.

Ce contraste singulier m'a engagé à la faire imprimer avec des remarques que j'ai faites sur ces tems illustres & funestes d'un Empire qui, tout détruit qu'il est, attirera toujours les regards de vingt Royaumes élevés sur ses débris, & dont chacun se vante aujourd'hui d'avoir été une province des Romains, & une des pièces de ce grand édifice. Il n'y a point de petite ville qui ne cherche à prouver qu'elle a eu l'honneur autrefois d'être saccagée par quelque Consul Romain ; & on va même jusqu'à supposer des titres de cette espèce de vanité humiliante. Tout vieux château dont on ignore l'origine a été bâti par *César*, du fond de l'Espagne au bord du Rhin : on voit par-tout une tour de *César*, qui ne fit élever aucune tour dans les pays qu'il subjuga, & qui préférerait ses camps retranchés à des ouvrages de pierres & de ciment, qu'il n'avait pas le tems de construire dans la rapidité de ses expéditions. Enfin, les tems des *Scipions*, de *Sylla*, de *César*, d'*Auguste* sont beaucoup plus présens à notre mémoire que les premiers événemens de nos propres monarchies. Il semble que nous soyons encor sujets des Romains.

J'ose dire dans mes notes ce que je pense de la plupart de ces hommes célèbres, tels que *César*, *Pompée*, *Antoine*, *Auguste*, *Caton*, *Cicéron*, en ne jugeant que par les faits, & en ne me préoccupant pour personne. Je ne prétens point juger la pièce. J'ai fait une étude particulière de l'histoire, & non pas du théâtre que je connais assez peu, & qui me semble un objet de goût plutôt que de recherches. J'avoue

A ij

que j'aime à voir dans un ouvrage dramatique les mœurs de l'antiquité, & à comparer les héros qu'on met sur le théâtre, avec la conduite & le caractère que les historiens leur attribuent. Je ne demande pas qu'ils fassent sur la scène ce qu'ils ont réellement fait dans leur vie ; mais je me crois en droit d'exiger qu'ils ne fassent rien qui ne soit dans leurs mœurs : c'est là ce qu'on appelle la vérité théâtrale.

Le public semble n'aimer que les sentimens tendres & touchans, les emportemens & les craintes des amantes affligées. Une femme trahie intéresse plus que la chute d'un Empire. J'ai trouvé dans cette pièce des objets qui se rapprochent plus de ma manière de penser & de celle de quelques lecteurs, qui sans exclure aucun genre, aiment les peintures des grandes révolutions ou plutôt des hommes qui les ont faites. S'il n'avait été question que des amours d'*Octave* & du jeune *Pompée* dans cette pièce, je ne l'aurais ni commentée, ni imprimée. Je m'en suis servi comme d'un sujet qui m'a fourni des réflexions sur le caractère des Romains, sur ce qui intéresse l'humanité, & sur ce qu'on peut découvrir de vérités historiques.

J'aurais désiré qu'on eût commenté ainsi les tragédies de *Pompée*, de *Sertorius*, de *Cinna*, des *Horaces*, & qu'on eût démêlé ce qui appartient à la vérité & ce qui appartient à la fable. Il est certain, par exemple, que *César* ne tint à *Ptolémée* aucun des discours que lui prête le sublime & inégal auteur de la mort de *Pompée*, & que *Cornélie* ne parla point à *César* comme on l'a fait parler, puisque *Ptolémée* était un enfant de douze à treize ans, & *Cornélie* une femme de dix-huit, qui ne vit jamais *César*, qui n'aborda point en Egypte, & qui ne joua aucun rôle dans les guerres civiles. Il n'y a jamais eu d'*Emilie* qui ait conspiré avec *Cinna* ; tout cela est une invention du génie du poète. La conspiration de *Cinna* n'est probablement qu'un sujet fabuleux de déclamation, inventé par *Sénèque*, comme je le dis dans mes notes.

De toutes les tragédies que nous avons, celle qui s'écarte le moins de la vérité historique & qui peint le cœur le plus fidèlement, ferait *Britannicus*, si l'intrigue n'était pas uniquement fondée sur les prétendus amours de *Britannicus* &

de *Junie*, & sur la jalousie de *Néron*. J'espère que les éditeurs qui ont annoncé les commentaires des ouvrages de *Racine* par souscription, n'oublieront pas de remarquer comment ce grand-homme a fondu & embelli *Tacite* dans sa pièce. Je pense que si *Néron* n'avait pas la puérilité de se cacher derrière une tapisserie pour écouter l'entretien de *Britannicus* & de *Junie*, & si le cinquième acte pouvait être plus animé, cette pièce serait celle qui plairait le plus aux hommes d'Etat & aux esprits cultivés.

En un mot, on voit assez quel est mon but dans l'édition que je donne. Le manuscrit de cette tragédie est intitulé *Octave & le jeune Pompée*, j'y ai ajouté le titre du *Triumvirat*. Il m'a paru que ce titre réveille plus l'attention & présente à l'esprit une image plus forte & plus grande. Je fais gré à l'auteur d'avoir supprimé *Lépide*, & de n'avoir parlé de cet indigne Romain, que comme il le méritait.

Encore une fois je ne prétens point juger de la pièce. Il faut toujours attendre le jugement du public ; mais il me semble que l'auteur écrit plus pour les lecteurs que pour les spectateurs. Sa pièce m'a paru tenir beaucoup plus du terrible que du genre qui attendrit le cœur & qui le déchire.

On m'assure même que l'auteur n'a point prétendu faire une tragédie pour le théâtre de Paris, & qu'il n'a voulu que rendre odieux la plupart des personnages de ces tems atroces ; c'est en quoi il m'a paru qu'il avait réussi. La pièce est peut-être dans le goût Anglais. Il est bon d'avoir des ouvrages dans tous les genres.

Il m'importe peu de connaître l'auteur. Je ne me suis occupé que de faire sur cet ouvrage des notes qui peuvent être utiles. Les gens de lettres qui aiment ces recherches, & pour qui seuls j'écris, en feront les juges.

J'ai employé la nouvelle orthographe. Il m'a paru qu'on doit écrire, autant qu'on le peut, comme on parle ; & quand il n'en coûte qu'un *a* au lieu d'un *o*, pour distinguer les Français de *St. François d'Assise*, comme dit l'auteur de la *Henriade*, & pour faire sentir qu'on prononce *Anglais* & *Danois* ; ce n'est ni une grande peine, ni une grande difficulté de mettre un *a* qui indique la vraie prononciation à la place de cet *o* qui vous trompe.

P E R S O N N A G E S.

OCTAVE, surnommé depuis **AUGUSTE**.

MARC-ANTOINE.

LE JEUNE POMPÉE.

JULIE, fille de Lucius César.

FULVIE, femme de Marc-Antoine.

ALBINE, suivante de Fulvie.

AUFIDE, Tribun militaire.

Tribuns, Centurions, Licteurs, Soldats.

LE TRIUMVIRAT.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

(Le théâtre représente l'île où les Triumvirs firent les proscriptions & le partage du monde. La scène est obscurcie, on entend le tonnerre, on voit des éclairs. La scène découvre des rochers, des précipices & des tentes dans l'éloignement.)

F U L V I E , A L B I N E .

F U L V I E .

Quelle effroyable nuit ! Que le courroux céleste
Eclate avec justice en cette île funeste (1) !

A L B I N E .

Ces tremblemens soudains, ces rochers renversés,
Ces volcans infernaux jusqu'au ciel élancés,
Ce fleuve soulevé roulant sur nous son onde,
Ont fait craindre aux humains les derniers jours du monde.
La foudre a dévoré ce ~~deffroyable~~ airain,
Ces tables de vengeance, où le fatal burin
Epouvantait nos yeux d'une liste de crimes,
De l'ordre du carnage, & des noms des victimes.
Vous voyez en effet que nos proscriptions
Sont en horreur au ciel, ainsi qu'aux nations,

F U L V I E.

Tombe sur nos tyrans cette foudre égarée,
 Qui frappant vainement une terre abhorrée,
 A détruit dans les mains de nos maîtres cruels
 Les instrumens du crime & non les criminels !
 Je voudrais avoir vû cette île anéantie
 Avec l'indigne affront dont on couvre Fulvie.
 Que font nos trois tyrans dans ce désordre affreux ?
 Quelques remords au moins ont-ils approché d'eux ?

A L B I N E.

Dans cette île tremblante aux éclats du tonnerre,
 Tranquilles dans leur tente ils partageaient la terre ;
 Du Sénat & du peuple ils ont réglé le sort,
 Et dans Rome sanglante ils envoyaient la mort.

F U L V I E.

Antoine me la donne ; ô jour d'ignominie !
 Il me quitte, il me chasse, il épouse Octavie (2) ;
 D'un divorce odieux j'attens l'infâme écrit ;
 Je suis répudiée, & c'est moi qu'on proscriit.

A L B I N E.

Il vous brave à ce point ! il vous fait cette injure !

F U L V I E.

L'assassin des Romains craint-il d'être parjure ?
 Je l'ai trop bien servi : tout barbare est ingrat ;
 Il prétexte envers moi l'intérêt de l'Etat ;
 Mais ce grand intérêt n'est que celui d'un traître,
 Qui ménageant Octave en est trompé peut-être.

A L B I N E.

Octave vous aima (3). Se peut-il qu'aujourd'hui
 Vos malheurs, vos affronts ne viennent que de lui ?

F U L V I E.

Qui peut connaître Octave ? & que son caractère
 Est différent en tout du grand cœur de son père !
 Je l'ai vû dans l'erreur de ses égaremens ;
 Passer Antoine même en ses emportemens (4).
 Je l'ai vû des plaisirs chercher la folle ivresse ;
 Je l'ai vû des Catons affecter la sagesse.
 Après m'avoir offert un criminel amour ,
 Ce Protée à ma chaîne échappa sans retour.
 Tantôt il est affable , & tantôt sanguinaire.
 Il adore Julie , il a pros crit son pere ;
 Il hait , il craint Antoine , & lui donne sa sœur ;
 Antoine est forcené , mais Octave est trompeur.
 Ce sont là les héros qui gouvernent la terre ,
 Ils sont en se jouant & la paix & la guerre ;
 Du sein des voluptés ils nous donnent des fers.
 À quels maîtres , grands Dieux ! livrez-vous l'univers ?
 Albine , les lions au sortir des carnages ,
 Suivent en rugissant leurs compagnes sauvages ;
 Les tigres font l'amour avec férocité ;
 Tels sont nos Triumvirs. Antoine ensanglanté
 Prépare de l'hymen la détestable fête.
 Octave a de Julie entrepris la conquête ;
 Et dans ce jour de sang , de tristesse & d'horreur ;
 L'amour de tous côtés se mêle à la fureur.
 Julie abhorre Octave : elle n'est occupée
 Que de livrer son cœur au fils du grand Pompée.
 Si Pompée est écrit sur le livre fatal ,
 Octave en l'immolant frappe en lui son rival.
 Voilà donc les ressorts du destin de l'Empire ,
 Ces grands secrets d'Etat que l'ignorance admire !
Tome VI & du Théâtre le quatrième.

B

Ils étonnent de loin les vulgaires esprits :

Ils inspirent de près l'horreur & le mépris.

A L B I N E.

Que de bassesse , ô ciel ! & que de tyrannie !

Quoi ! les maîtres du monde en font l'ignominie !

Je vous plains : je pensais que Lépide aujourd'hui

Contre ces deux ingrats vous servirait d'appui.

Vous unites vous-même Antoine avec Lépide.

F U L V I E.

A peine est-il compté dans leur troupe homicide.

Subalterne tyran , Pontife méprisé ,

De son faible génie ils ont trop abusé ;

Instrument odieux de leurs sanglants caprices ,

C'est un vil scélérat soumis à ses complices ;

Il signe leurs décrets sans être consulté ,

Et pense agir encor avec autorité.

Mais si dans mes chagrins quelques douceurs me restent ,

C'est que mes deux tyrans en secret se détestent (5).

Cet hymen d'Octavie & ses faibles appas

Eloignent la rupture & ne l'empêchent pas.

Ils se connaissent trop ; ils se rendent justice.

Un jour je les verrai préparant leur supplice ,

Allumer la discorde avec plus de fureur ,

Que leur fausse amitié n'étale ici d'horreur.

SCÈNE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

FULVIE.

Aufide, qu'a-t-on fait? Quelle est ma destinée?
A quel abaissement suis-je enfin condamnée?

AUFIDE.

Le divorce est signé de cette même main
Que l'on voit à longs flots verser le sang Romain;
Et bientôt vos tyrans viendront sous cette tente
Partager des proscrits la dépouille sanglante.

FULVIE.

Puis-je compter sur vous?

AUFIDE.

Né dans votre maison;

Si je sers sous Antoine & dans sa légion,
Je ne suis qu'à vous seule. Autrefois mon épée
Aux champs Thessaliens servit le grand Pompée:
Je rougis d'être ici l'esclave des fureurs
Des vainqueurs de Pompée & de vos oppresseurs.
Mais que résolvez-vous?

FULVIE.

De me venger.

AUFIDE.

Sans doute,

Vous le devez, Fulvie.

FULVIE.

Il n'est rien qui me conte,

Il n'est rien que je craigne, & dans nos factions

B ij

On a compté Fulvie au rang des plus grands noms.
 Je n'ai qu'une ressource, Aufide, en ma disgrâce;
 Le parti de Pompée est celui que j'embrasse;
 Et Lucius César a des amis secrets (6)
 Qui sauront à ma cause unir ses intérêts.
 Il est, vous le savez, le père de Julie;
 Il fut proscrit; enfin tout me le concilie.
 Julie est-elle à Rome?

A U F I D E.

On n'a pû l'y trouver.
 Octave tout-puissant l'aura fait enlever:
 Le bruit en a couru.

F U L V I E.

Le rapt & l'homicide,
 Ce sont là ses exploits! voilà nos loix, Aufide.
 Mais le fils de Pompée est-il en sûreté?
 Qu'en avez-vous appris?

A U F I D E.

Son arrêt est porté;
 Et l'infâme avarice au pouvoir asservie (7)
 Doit trancher à prix d'or une si belle vie.
 Tels sont les vils Romains.

F U L V I E.

Quoi! tout espoir me fuit!
 Non, je défie encor le sort qui me poursuit;
 Les tumultes des camps ont été mes asyles:
 Mon génie était né pour les guerres civiles (8),
 Pour ce siècle effroyable où j'ai reçu le jour.
 Je veux.... Mais j'apperçois dans ce sanglant séjour
 Les lâcheurs des tyrans, leurs lâches satellites,
 Qui de ce camp barbare occupent les limites.

Vous qu'un emploi funeste attache ici près d'eux ;
Demeurez ; écoutez leurs complots ténébreux ;
Vous m'en avertirez ; & vous viendrez m'apprendre
Ce que je dois souffrir , ce qu'il faut entreprendre.

(Elle sort avec Albine.)

AUFIDE.

Moi le soldat d'Antoine ! A quoi suis-je réduit ?
De trente ans de travaux quel exécration fruit !
(Tandis qu'il parle , on avance la tente où Octave & Antoine
vont se placer. Les licteurs l'entourent & forment un demi-
cercle. Aufide se range à côté de la tente.)

SCÈNE III.

OCTAVE, ANTOINE debout dans la tente , une
table derrière eux.

ANTOINE.

OCTAVE, c'en est fait , & je la répudie.
Je resserre nos nœuds par l'hymen d'Octavie.
Mais ce n'est pas assez pour éteindre ces feux
Qu'un intérêt jaloux allume entre nous deux.
Deux chefs toujours unis sont un exemple rare ;
Pour les concilier il faut qu'on les sépare.
Vingt fois votre Agrippa , vos confidens , les miens ,
Depuis que nous régnois ont rompu nos liens.
Un compagnon de plus , ou qui du moins croit l'être ,
Sur le trône avec nous affectant de paraître ,
Lépide , est un fantôme aisément écarté (9)
Qui rentre de lui-même en son obscurité.
Qu'il demeure Possesseur , & qu'il préside aux fêtes

Que Rome en gémissant consacre à nos conquêtes.
 La terre n'est qu'à nous & qu'à nos légions.
 Il est tems de fixer le sort des nations ;
 Régions sur-tout le nôtre ; & quand tout nous seconde ,
 Cessons de différer le partage du monde.

(Ils s'assient à la table où ils doivent signer.)

O C T A V E.

Mes desseins dès long-tems ont prévenu vos vœux.
 J'ai voulu que l'Empire appartint à tous deux.
 Songez que je prétends la Gaule & l'Ilirie,
 Les Espagnes, l'Afrique, & sur-tout l'Italie:
 L'Orient est à vous (10).

A N T O I N E.

Telle est ma volonté ;
 Tel est le sort du monde entre nous arrêté.
 Vous l'emportez sur moi dans ce nouveau partage ;
 Je ne me cache point quel est votre avantage ;
 Rome va vous servir : vous aurez sous vos loix
 Les vainqueurs de la terre, & je n'ai que des Rois (11).
 Je veux bien vous céder. J'exige en récompense
 Que votre autorité secondant ma puissance
 Exterminé à jamais les restes abattus
 Du parti de Pompée & du traître Brutus :
 Qu'aucun n'échappe aux loix que nous avons portées.

O C T A V E.

D'assez de sang peut-être elles sont cimentées.

A N T O I N E.

Comment ? vous balancer ! je ne vous connais plus.
 Qui peut troubler ainsi vos vœux irrésolus ?

O C T A V E.

Le ciel même a détruit ces tables si cruelles.

A N T O I N E.

Le ciel qui nous seconde en permet de nouvelles.
Craignez-vous un augure (12.)?

O C T A V E.

Et ne craignez-vous pas
De révolter la terre à force d'attentats ?
Nous voulons enchaîner la liberté Romaine,
Nous voulons gouverner, n'excitons plus la haine.

A N T O I N E.

Nommez-vous la justice une inhumanité ?
Octave, un triumvir par César adopté,
Quand je venge un ami, craind de venger un pere !
Vous oublierez son sang pour flatter le vulgaire !
A qui prétendez-vous accorder un pardon,
Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron ?

O C T A V E.

Rome pleure sa mort.

A N T O I N E.

Elle pleure en silence.

Cassius & Brutus réduits à l'impuissance
Inspireront peut-être aux autres nations
Une éternelle horreur de nos proscriptions.
Laissons-les en tracer d'effroyables images,
Et contre nos deux noms révolter tous les âges.
Affassins de leur maître & de leur bienfaiteur,
C'est leur indigne nom qui doit être en horreur :
Ce sont les cœurs ingrats qu'il est tems qu'on punisse,
Seuls ils sont criminels & nous faisons justice.
Ceux qui les ont servis, qui les ont approuvés,
Aux mêmes châtimens feront tous réservés.
De vingt mille guerriers périés dans nos batailles,

D'un œil sec & tranquille on voit les funérailles ;
 Sur leurs corps étendus victimes du trépas
 Nous volons sans pâlir à de nouveaux combats ;
 Et de la trahison cent malheureux complices
 Seraient au grand César de trop chers sacrifices !

O C T A V E.

Dans Rome en ce jour même on venge encor sa mort ;
 Mais sachez qu'à mon cœur il en coûte un effort.
 Trop d'horreur à la fin peut souiller sa vengeance ;
 Je ferais plus son fils si j'avais sa clémence.

A N T O I N E.

La clémence aujourd'hui peut nous perdre tous deux.

O C T A V E.

L'excès des cruautés ferait plus dangereux.

A N T O I N E.

Redoutez-vous le peuple ?

O C T A V E.

Il faut qu'on le ménage ;
 Il faut lui faire aimer le frein de l'esclavage.
 D'un œil d'indifférence il voit la mort des grands ;
 Mais quand il craint pour lui, malheur à ses tyrans !

A N T O I N E.

J'entens ; à mes périls vous cherchez à lui plaire,
 Vous voulez devenir un tyran populaire.

O C T A V E.

Vous m'imputez toujours quelques secrets desseins.
 Sacrifier Pompée (13) est-ce plaire aux Romains ?
 Mes ordres aujourd'hui renversent leur idole.
 Tandis que je vous parle on le frappe, on l'immole ;
 Que voulez-vous de plus ?

A N T O I N E.

A N T O I N E.

Vous ne m'abusez pas ;

Il vous en coûta peu d'ordonner son trépas :

A nos vrais intérêts la mort fut nécessaire.

Mais d'un rival secret vous voulez vous défaire ;

Il adorait Julie , & vous étiez jaloux :

Votre amour outragé conduisait tous vos coups.

De nos engagemens remplissez l'étendue.

De Lucius César la mort est suspendue ;

Oui , Lucius César contre nous conjuré....

O C T A V E.

Arrêtez.

A N T O I N E.

Ce coupable est-il pour nous sacré ?

Je veux qu'il meure...

O C T A V E (*se levant.*)

Lui ? le pere de Julie !

A N T O I N E.

Oui , lui-même.

O C T A V E.

Ecoutez , notre intérêt nous lie ;

L'hymen étroit ces nœuds : mais si vous persistez

A demander le sang que vous persécutez ,

Dès ce jour entre nous je romps toute alliance.

A N T O I N E.

Octave , je fais trop que notre intelligence

Produira la discorde & trompera nos vœux.

Ne précipitons point des tems si dangereux.

Voulez-vous m'offenser ?

O C T A V E.

Non : mais je suis le maître

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

C

D'épargner un pros crit qui ne devait pas l'être.

A N T O I N E.

Mais vous-même avec moi vous l'aviez condamné.

De tous nos ennemis c'est le plus obstiné.

Qu'importe si sa fille un moment vous fut chère ?

A notre sûreté je dois le sang du père.

Les plaisirs inconstans d'un amour passager

A nos grands intérêts n'ont rien que d'étranger.

Vous avez jusqu'ici peu connu la tendresse ;

Et je n'attendais pas cet excès de faiblesse.

O C T A V E.

De faiblesse !... & c'est vous qui m'oseriez blâmer

C'est Antoine aujourd'hui qui me défend d'aimer !

A N T O I N E.

Nous avons tous les deux mêlé dans les allarmes

Les fêtes, les plaisirs à la fureur des armes ;

César en fit autant (14) ; mais par la volupté

Le cours de ses exploits ne fut point arrêté.

Je le vis dans l'Egypte amoureux & sévère ,

Adorer Cléopâtre en immolant son frère.

O C T A V E.

Ce fut pour la servir. Je peux vous voir un jour

Plus aveuglé que lui , plus faible à votre tour.

Je vous connais assez : mais quoi qu'il en arrive ,

J'ai rayé Lucius , & je prétens qu'il vive.

A N T O I N E.

Je n'y consentirai qu'en vous voyant signer

L'arrêt de ces pros crits qu'on ne peut épargner.

O C T A V E.

Je vous l'ai déjà dit , j'étais las du carnage

Où la mort de César a forcé mon courage.

Mais puisqu'il faut enfin ne rien faire à demi,
Que le salut de Rome en doit être affermi,
Qu'il me faut consommer l'horreur qui nous rassemble;
Je cède, je me rends... J'y souscris... Ma main tremble.

(Il s'assied & signe.)

Allez, Tribuns, portez ces malheureux édits:

(à Antoine qui s'assied & signe.)

Et nous, puissions-nous être à jamais réunis!

A N T O I N E.

Vous, Aufide, demain vous conduirez Fulvie;
Sa retraite est marquée aux champs de l'Appulie:
Que je n'entende plus ses cris séditieux.

O C T A V E.

Écoutons ce Tribun qui revient en ces lieux.
Il arrive de Rome, & pourra nous apprendre
Quel respect à nos loix le Sénat a dû rendre.

S C E N E I V.

OCTAVE, ANTOINE, AUFIDE, un Tribun,
Licteurs.

A N T O I N E (au Tribun.)

A-T-on des Triumvirs accompli les desseins?
Le sang assure-t-il le repos des humains?

L E T R I B U N.

Rome tremble & se tait au milieu des supplices.
Il nous reste à frapper quelques secrets complices,
Quelques vils ennemis d'Antoine & des Césars,
Restes des conjurés de ces îles de Mars;
Qui dans les derniers rangs cachant leur haine obscure,

C ij

Vont du peuple en secret exciter le murmure.
 Paulus, Albin, Cotta, les plus grands sont tombés :
 A la proscription peu se sont dérobés.

OCTAVE.

A-t-on de l'univers affermi la conquête ?
 Et du fils de Pompée apportez-vous la tête ?
 Pour le bien de l'État j'ai dû la demander.

LE TRIBUN.

Les Dieux n'ont pas voulu, Seigneur, vous l'accorder
 Trop chéri des Romains ce jeune téméraire.
 Se parait à leurs yeux des vertus de son père ;
 Et lorsque par mes soins des têtes des proscrits
 Aux murs du capitol on affichait le prix,
 Pompée à leur salut mettait des récompenses ;
 Il a par des bienfaits combattu vos vengeances :
 Mais quand vos légions ont marché sur nos pas,
 Alors fuyant de Rome & cherchant les combats,
 Il s'avance à Césène, & vers les Pyrénées
 Doit aux fils de Caton joindre ses destinées ;
 Tandis qu'en Orient Cassius & Brutus,
 Conjurés trop fameux par leurs fausses vertus,
 A leur faible parti rendant un peu d'audace,
 Osent vous défier dans les champs de la Thrace.

ANTOINE.

Pompée est échappé !

OCTAVE.

Ne vous alarmez pas.
 En quelque lieu qu'il soit la mort est sur ses pas.
 Si mon père a du sien triomphé dans Pharsale,
 J'attens contre le fils une fortune égale ;
 Et le nom de César dont je suis honoré,

De sa perte à mon bras fait un devoir sacré.

ANTOINE.

Préparons donc soudain cette grande entreprise ;
Mais que notre intérêt jamais ne nous divise.
Le sang du grand César est déjà joint au mien ;
Votre sœur est ma femme ; & ce double lien
Doit affermir le joug où nos mains triomphantes
Tiendront à nos genoux les nations tremblantes.

SCÈNE V.

OCTAVE, le Tribun éloigné.

OCTAVE.

Que feront tous ces nœuds ? nous sommes deux tyrans !
Puissances de la terre , avez-vous des parens ?
Dans le sang des Césars Julie a pris naissance ,
Et loin de rechercher mon utile alliance ,
Elle n'a regardé cette triste union
Que comme un des arrêts de la proscription.

(au Tribun.)

Revenez Quoi ! Pompée échappe à ma vengeance !
Quoi ! Julie avec lui ferait d'intelligence !
On ignore en quels lieux elle a porté ses pas ?

LE TRIBUN.

Son pere en est instruit ; & l'on n'en doute pas.
Lui-même de sa fille a préparé la fuite.

OCTAVE.

De quoi s'informe ici ma raison trop séduite ?
Quoi ! lorsqu'il faut régir l'univers consterné ,

Entouré d'ennemis, du meurtre environné,
Teint du sang des pros crits que j'im mole à mon pere,
Détesté des Romains, peut-être d'un beau-frere;
Au milieu de la guerre, au sein des factions,
Mon cœur serait ouvert à d'autres passions !
Quel mélange inoui ! Quelle étonnante ivresse
D'amour, d'ambition, de crimes, de faiblesse !
Quels soucis dévorans viennent me consumer !
Destructeur des humains t'appartient-il d'aimer ?

Fin du premier acte.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

F U L V I E , A U F I D E .

A U F I D E .

OUI , j'ai tout entendu ; le sang & le carnage
 Ne coutaient rien , Madame , à votre époux volage.
 Je suis toujours surpris que ce cœur effréné ,
 Plongé dans la licence , au vice abandonné ,
 Dans les plaisirs affreux qui partagent sa vie ,
 Garde une cruauté tranquille & réfléchie.
 Octave même , Octave , en paraît indigné ;
 Il regrettait le sang où son bras s'est baigné ;
 Il n'était plus lui-même : il semble qu'il rougisse
 D'avoir eu si long-tems Antoine pour complice.
 Peut-être aux yeux des siens il feint un repentir ,
 Pour mieux tromper la terre & mieux l'assujétir.
 Ou peut-être son ame en secret révoltée
 De sa propre furie était épouvantée.
 J'ignore s'il est né pour éprouver un jour
 Vers l'humaine équité quelque faible retour (15).
 Mais il a disputé sur le choix des victimes ;
 Et je l'ai vu trembler en signant tant de crimes.

F U L V I E .

Qu'importe à mes affronts ce faible & vain remord ?
 Chacun d'eux tour à tour me donne ici la mort.

Octave que tu crois moins dur & moins féroce,
 Sous un air plus humain cache un cœur plus atroce;
 Il agit en barbare, & parle avec douceur.
 Je vois de son esprit la profonde noirceur;
 Le sphinx est son emblème (16), & nous dit qu'il préfère
 Ce symbole du fourbe aux aigles de son père.
 A tromper l'univers il mettra tous ses soins.
 De vertus incapables, il les feindra du moins;
 Et l'autre aura toujours dans sa vertu guerrière
 Les vices forcenés de son ame grossière.
 Ils osent me bannir, c'est-là ce que je veux.
 Je ne demandai pas à gémir auprès d'eux,
 A respirer encor un air qu'ils empoisonnent.
 Remplissons sans tarder les ordres qu'ils me donnent;
 Partons. Dans quels pays, dans quels lieux ignorés
 Ne les verrons-nous pas comme à Rome abhorrés?
 Je trouverai par-tout l'aliment de ma haine.

S C E N E I I.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

ALBINE.

MAdame, espérez tout; Pompée est à Césène;
 Mille Romains en foule ont devancé ses pas;
 Son nom & ses malheurs enfantent des soldats.
 On dit qu'à la valeur joignant la diligence,
 Dans cette île barbare il porte la vengeance;
 Que les trois assassins à leur tour sont proscrits,
 Que de leur sang impur on a fixé le prix.
 On dit que Brutus même avance vers le Tibre;

Que

Que la terre est vengée, & qu'enfin Rome est libre.
Déjà dans tout le camp ce bruit s'est répandu ;
Et le soldat murmure, ou demeure éperdu.

F U L V I E.

On en dit trop, Albine : un bien si désirable
Est trop prompt & trop grand pour être vraisemblable ;
Mais ces rumeurs au moins peuvent me consoler,
Si mes persécuteurs apprennent à trembler.

A U F I D E.

Il est des fondemens à ce bruit populaire.
Un peu de vérité fait l'erreur du vulgaire.
Pompée a su tromper le fer des assassins,
C'est beaucoup ; tout le reste est soumis aux destins.
Je fais qu'il a marché vers les murs de Césène,
De son départ au moins la nouvelle est certaine ;
Et le bruit qu'on répand nous confirme aujourd'hui
Que les cœurs des Romains se sont tournés vers lui.
Mais son danger est grand ; des légions entières
Marchent sur son passage & bordent les frontières.
Pompée est téméraire, & ses rivaux prudens.

F U L V I E.

La prudence est sur-tout nécessaire aux méchans.
Mais souvent on la trompe : un heureux téméraire
Confond en agissant celui qui délibère.
Enfin Pompée approche. Unis par la fureur
Nos communs intérêts m'annoncent un vengeur.
Les révolutions fatales ou prospères,
Du sort qui conduit tout sont les jeux ordinaires :
La fortune à nos yeux fit monter sur son char
Sylla, deux Marius, & Pompée & César ;
Elle a précipité ces foudres de la guerre ;

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

D

De leur sang tour à tour elle a rougi la terre.
 Rome a changé de loix , de tyrans & de fers.
 Déjà nos Triumvirs éprouvent des revers.
 Cassius & Brutus menacent l'Italie.
 J'irai chercher Pompée aux sables de Lybie.
 Après mes deux affronts indignement soufferts,
 Je me consolerais en troublant l'univers.
 Rappelons & l'Espagne & la Gaule irritée
 A cette liberté que j'ai persécutée.
 Puissai-je dans le sang de ces monstres heureux,
 Expié les forfaits que j'ai commis pour eux !
 Pardonne, Cicéron, de Rome heureux génie,
 Mes destins t'ont vengé, tes bourreaux n'ont punie :
 Mais je mourrai content en des malheurs si grands,
 Si je meurs comme toi le fléau des tyrans !

(*A Aufide.*)

Avant que de partir, tâchez de vous instruire
 Si de quelque espérance un rayon peut nous luire.
 Profitez des momens où les soldats troublés
 Dans le camp des tyrans paraissent ébranlés.
 Annoncez-leur Pompée ; à ce grand nom peut-être
 Ils se repentiront d'avoir un autre maître.
 Allez.

(*Ici on voit dans l'enfoncement Julie couchée entre des rochers.*)

S C E N E I I I.

F U L V I E , A L B I N E.

F U L V I E.

Que vois-je au loin dans ces rochers déserts,

Sur ces bords escarpés d'abîmes entr'ouverts ?
Que présente à mes yeux la terre encor tremblante ?

A L B I N E.

Je vois, ou je me trompe, une femme expirante.

F U L V I E.

Est-ce quelque victime immolée en ces lieux ?
Peut-être les tyrans l'exposent à nos yeux ;
Et par un tel spectacle ils ont voulu m'apprendre
De leur triumvirat ce que je dois attendre.
Allez, j'entends d'ici ses sanglots & ses cris :
Dans son cœur oppressé rappelez ses esprits.
Conduisez-la vers moi.

S C E N E I V.

F U L V I E sur le devant du théâtre, J U L I E au fond,
vers un des côtés, soutenue par A L B I N E.

J U L I E.

Dieux vengeurs que j'adore !
Ecoutez-moi, voyez pour qui je vous implore !
Secourez un héros, ou faites-moi mourir ?

F U L V I E.

De ses plaintifs accens je me sens attendrir.

J U L I E.

Où suis-je ? & dans quels lieux les flots m'ont-ils jetée ?
Je promène en tremblant ma vue épouvantée.
Où marcher.... Quelle main m'offre ici ton secours,
Et qui vient ranimer mes misérables jours ?

F U L V I E.

Sa gémissante voix ne m'est point inconnue.

D ij

Avançons..... Ciel ! que vois-je ! en croirai-je ma vue ?
 Destins qui vous jouez des malheureux mortels,
 Amenez-vous Julie en ces lieux criminels ?
 Ne me trompai-je point ?... N'en doutons plus, c'est elle.

J U L I E .

Quoi ! d'Antoine, grand Dieu ! c'est l'épouse cruelle !
 Je suis perdue.

F U L V I E .

Hélas ! que craignez-vous de moi ?
 Est-ce aux infortunés d'inspirer quelque effroi ?
 Voyez-moi sans trembler ; je suis loin d'être à craindre ;
 Vous êtes malheureuse , & je suis plus à plaindre.

J U L I E .

Vous !

F U L V I E .

Quel événement & quels Dieux irrités
 Ont amené Julie en ces lieux détestés ?

J U L I E .

Je ne sais où je suis : un déluge effroyable,
 Qui semblait engloutir une terre coupable,
 Des tremblemens affreux, des foudres dévorans,
 Dans les flots débordés ont plongé mes suivans.
 Avec un seul guerrier de la mort échappée,
 J'ai marché quelque tems dans cette île escarpée :
 Mes yeux ont vû de loin des tentes, des soldats ;
 Ces rochers ont caché ma terreur & mes pas.
 Celui qui me guidait a cessé de paraître.
 A peine devant vous puis-je me reconnaître ;
 Je me meurs.

F U L V I E .

Ah ! Julie !

JULIE.

Eh quoi, vous soupirez!

FULVIE.

De vos maux & des miens mes sens sont déchirés.

JULIE.

Vous souffrez comme moi! quel malheur vous opprime?

Hélas! où sommes-nous?

FULVIE.

Dans le séjour du crime;

Dans cet île exécrable où trois monstres unis

Enfangent le monde & restent impunis.

JULIE.

Quoi! c'est ici qu'Antoine & le barbare Octave

Ont condamné Pompée & font la terre esclave!

FULVIE.

C'est sous ces pavillons qu'ils règlent notre sort.

De Pompée ici même ils ont signé la mort.

JULIE.

Soutenez-moi, grands Dieux!

FULVIE.

De cet affreux repaire

Ces tigres sont sortis. Leur troupe sanguinaire

Marche en ce même instant au rivage opposé.

L'endroit où je vous parle est le moins exposé;

Mes tentes sont ici; gardez qu'on ne vous voie.

Venez, calmez ce trouble où votre ame se noie.

JULIE.

Et la femme d'Antoine est ici mon appui!

FULVIE.

Graces à ses forfaits je ne suis plus à lui.

Je n'ai plus désormais de parti que le vôtre.

Le destin par pitié nous rejoint l'une à l'autre.
Qu'est devenu Pompée?

J U L I E .

Ah ! que m'avez-vous dit ?
Pourquoi vous informer d'un malheureux proscrit ?

F U L V I E .

Est-il en sûreté ? Parlez en assurance :
J'atteste ici les Dieux , & Rome & ma vengeance ,
Ma haine pour Octave , & mes transports jaloux ,
Que mes soins répondront de Pompée & de vous ;
Que je vais vous défendre au péril de ma vie.

J U L I E .

Hélas ! c'est donc à vous qu'il faut que je me fie !
Si vous avez aussi connu l'adversité ;
Vous n'aurez pas sans doute assez de cruauté
Pour achever ma mort & trahir ma misère.
Vous voyez où des Dieux me conduit la colère.
Vous avez dans vos mains par d'étranges hasards
Le destin de Pompée & du sang des Césars.
J'ai réuni ces noms. L'intérêt de la terre
A formé notre hymen au milieu de la guerre.
Rome, Pompée & moi, tout est prêt à périr.
Aurez-vous la vertu d'oser les secourir ?

F U L V I E .

J'oserai plus encore : s'il est sur ce rivage,
Qu'il daigne seulement secourir mon courage.
Oui, je crois que le ciel si longtemps inhumain ;
Pour nous venger tous trois l'a conduit par la main ;
Oui, j'armerai son bras contre la tyrannie.
Parlez.

J U L I E.

Que vous dirai-je ? Errante , poursuivie ,
Je fuyais avec lui le fer des assassins ,
Qui de Rome sanglante inondaient les chemins ;
Nous allions vers son camp : déjà sa renommée
Vers Césène rassemblait les débris d'une armée ;
A travers les dangers près de nous renaissans
Il conduisait mes pas incertains & tremblans.
La mort était par-tout : les sanglans satellites
Des plaines de Césène occupaient les limites :
La nuit nous égarait vers ce funeste bord
Où regnent les tyrans , où préside la mort.
Notre fatale erreur n'était point reconnue ,
Quand la foudre a frappé notre suite éperdue.
La terre en mugissant s'entre'ouvre sous nos pas.
Ce séjour en effet est celui du trépas.

F U L V I E.

Eh bien , est-il encor en cette île terrible ?
S'il ose se montrer, sa perte est infaillible ,
Il est mort.

F U L I E.

Je le fais.

F U L V I E.

Où dois-je le chercher ?

Dans quel secret asyle a-t-il pû se cacher ?

J U L I E.

Ah ! Madame....

F U L V I E.

Achevez ; c'est trop de défiance ,
Je pardonne à l'amour un doute qui m'offense.
Parlez , je ferai tout.

JULIE.

Puis-je le croire ainsi ?

FULVIE.

Je vous le jure encor.

JULIE.

Eh bien.... Il est ici.

FULVIE.

C'en est assez ; allons.

JULIE.

Il cherchait un passage,

Pour sortir avec moi de cette île sauvage ;

Et ne le voyant plus dans ces rochers déserts,

Des ombres du trépas mes yeux se sont couverts.

Je mourais , quand le ciel une fois favorable

M'a présenté par vous une main secourable.

SCÈNE V.

FULVIE, JULIE, ALBINE, un Tribun.

LE TRIBUN.

MAdame, une étrangère est ici près de vous,
 De leur autorité les Triumvirs jaloux
 De l'île à tout mortel ont défendu l'entrée.

JULIE.

Ah ! j'atteste la foi que vous m'avez jurée !

LE TRIBUN.

Je la dois amener devant leur tribunal.

FULVIE (à Julie.)

Gardez-vous d'obéir à cet ordre fatal.

JULIE.

J U L I E.

Avilerais-je ainsi l'honneur de mes ancêtres ?
Soldats des Triumvirs , allez dire à vos maîtres ,
Que Julie entraînée en ce séjour affreux
Attend pour en sortir des secours généreux ;
Que par-tout je suis libre , & qu'ils peuvent connaître
Ce qu'on doit de respect au sang qui m'a fait naître ,
A mon rang , à mon sexe , à l'hospitalité ,
Aux droits des nations & de l'humanité.
Conduisez-moi chez vous , magnanime Fulvie.

F U L V I E.

Votre noble fierté ne s'est point démentie ;
Elle augmente la mienne ; & ce n'est pas en vain
Que le sort vous conduit sur ce bord inhumain.
Puisse-je en mes desseins ne m'être point trompée !

J U L I E.

O Dieux ! prenez ma vie , & veillez sur Pompée !
Dieux ! si vous me livrez à mes persécuteurs ,
Armez-moi d'un courage égal à leurs fureurs !

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SEXTUS POMPÉE, *seul.*

JE ne la trouve plus : quoi ! mon destin fatal
 L'amène à mes tyrans, la livre à mon rival !
 Les voilà, je les vois ces pavillons horribles
 Où nos trois meurtriers retirés & paisibles
 Ordonnent le carnage avec des yeux fereins,
 Comme on donne une fête & des jeux aux Romains.
 O Pompée ! ô mon père ! infortuné grand-homme !
 Quel est donc le destin des défenseurs de Rome !
 O Dieux, qui des méchants suivez les étendards,
 D'où vient que l'Univers est fait pour les Césars !
 J'ai vû périr Caton (17) leur juge & votre image.
 Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage (18) ;
 Cicéron, tu n'es plus (19), & ta tête & tes mains
 Ont servi de trophée aux derniers des humains.
 Mon sort va me rejoindre à ces grandes victimes.
 Le fer des Achillas & celui des Septimes,
 D'un vil Roi de l'Egypte instrumens criminels,
 Ont fait couler le sang du plus grand des mortels (20).
 Ce n'est que par sa mort que son fils lui ressemble.
 Des brigands réunis que la rapine assemble,
 Un prétendu César, un fils de Cépias (21),
 Qui commande le meurtre & qui fuit les combats,

TRAGÉDIE.

31

Dans leur tranquille rage ordonnent de ma vie :
Octave est maître enfin du monde & de Julie.
De Julie ! ah ! tyran , ce dernier coup du fort
Atterre mon esprit luttant contre la mort.
Détestable rival , usurpateur infame ,
Tu ne m'assassinais que pour ravir ma femme ;
Et c'est moi qui la livre à tes indignes feux !
Tu règnes , & je meurs , & je te laisse heureux !
Et tes flatteurs tremblans sur un tas de victimes ,
Déjà du nom d'Auguste ont décoré tes crimes !
Quel est cet assassin qui s'avance vers moi ?

SCÈNE II.

POMPÉE, AUFIDE.

POMPÉE (*l'épée à la main.*)

Approche , & puisse Octave expirer avec toi !

AUFIDE.

Jugez mieux d'un soldat qui servit votre père.

POMPÉE.

Et tu fers un tyran.

AUFIDE.

Je l'abjure , & j'espère

N'être pas inutile , en ce séjour affreux ,

Au fils , au digne fils d'un héros malheureux.

Seigneur , je viens à vous de la part de Fulvie.

POMPÉE.

Est-ce un piège nouveau que tend la tyrannie ?

A son barbare époux viens-tu pour me livrer ?

E ij

A U F I D E .

Du péril le plus grand je viens pour vous tirer.

P O M P É E .

L'humanité, grands Dieux ! est-elle ici connue ?

A U F I D E .

Sur ce billet, au moins, daignez jeter la vue.

(Il lui donne des tablettes.)

P O M P É E .

Julie ! ô ciel Julie ! est-il bien vrai ?

A U F I D E .

Lisez.

P O M P É E .

O fortune ! ô mes yeux ! êtes-vous abusés ?

Retour inattendu de mes destins prospères !

Je mouille de mes pleurs ces divins caractères.

(Il lit.)

» Le sort paraît changer, & Fulvie est pour nous ;

» Ecoutez ce Romain, conservez mon époux.

Qui que tu sois, pardonne : à toi je me confie ;

Je te crois généreux sur la foi de Julie.

Quoi ! Fulvie a pris soin de son sort & du mien !

Qui l'y peut engager ? Quel intérêt ?

A U F I D E .

Le sien.

D'Antoine abandonnée avec ignominie ,

Elle est des trois tyrans la plus grande ennemie.

Elle ne borne pas sa haine & ses desseins

A dérober vos jours au fer des assassins ;

Il n'est point de péril que son courroux ne brave ;

Elle veut vous venger.

P O M P É E.

Oui, vengeons-nous d'Octave.

Elevé dans l'Asie au milieu des combats,
Je n'ai connu de lui que ses assassinats;
Et dans les champs d'honneur qu'il redoute peut-être,
Ses yeux qu'il eut baissés, ne m'ont point vû paraître.
Antoine d'un soldat a du moins la vertu.
Il est vrai que mon bras ne l'a point combattu;
Et depuis que mon pere expira sous un traître,
Nous fûmes ennemis sans jamais nous connaître.
Commençons par Octave; allons, & que ma main
Au bord de mon tombeau se plonge dans son sein.

A U F I D E.

Venez donc, chez Fulvie, & sachez qu'elle est prête
D'Octave, s'il le faut, à vous livrer la tête.
De quelques vétérans je tenterai la foi;
Sous votre illustre pere ils servaient comme moi.
On change de parti dans les guerres civiles.
Aux desseins de Fulvie ils peuvent être utiles.
L'intérêt qui fait tout les pourrait engager
A vous donner retraite, & même à vous venger.

P O M P É E.

Je pourrais arracher Julie à ce perfide!
Je pourrais des Romains immoler l'homicide!
Octave périrait!

A U F I D E.

Seigneur, n'en doutez pas.

P O M P É E.

Marchons.

SCENE III.

POMPÉE, AUFIDE, JULIE.

JULIE.

Que faites-vous ? Où portez-vous vos pas ?
On vous cherche , on poursuit tous ceux que cet orage
Put jeter comme moi sur cet affreux rivage.
Votre pere , en Égypte aux assassins livré ,
D'ennemis plus sanglans n'était pas entouré.
L'amitié de Fulvie est funeste & cruelle ;
C'est un danger de plus qu'elle traîne après elle.
On l'observe , on l'épie , & tout me fait trembler ;
Dans ces horribles lieux je crains de vous parler.
Regagnons ces rochers & ces cavernes sombres ,
Où la nuit va porter ses favorables ombres.
Demain les trois tyrans aux premiers traits du jour ,
Partent avec la mort de ce fatal séjour.
Ils vont loin de vos yeux ensanglanter le Tibre.
Ne précipitez rien ; demain vous êtes libre.

POMPÉE.

Noble & tendre moitié d'un guerrier malheureux ,
O vous ! ainsi que Rome objet de tous mes vœux !
Laissez-moi m'opposer au destin qui m'outrage.
Si j'étais dans des lieux dignes de mon courage ,
Si je pouvais guider nos braves légions ,
Dans les camps de Brutus , ou dans ceux des Catons ,
Vous ne me verriez pas attendre de Fulvie
Un secours incertain contre la tyrannie.
Les Dieux nous ont conduits dans ces sanglans déserts ;

Marchons aux seuls sentiers que ces Dieux m'ont ouverts.

J U L I E.

Octave en ce moment doit entrer chez Fulvie;

Si vous êtes connu, c'est fait de votre vie.

A U F I D E.

Seigneur, craignez plutôt d'être ici découvert;

Aux tribuns, aux soldats ce passage est ouvert;

Entre ces deux dangers que prétendez-vous faire ?

J U L I E.

Pompée, au nom des Dieux, au nom de votre père;

Dont le malheur vous fuit, & qui ne s'est perdu

Que par sa confiance & son trop de vertu;

Ayez quelque pitié d'une épouse allarmée!

Avons-nous un parti, des amis, une armée.

Trois monstres tout-puissans ont détruit les Romains;

Vous êtes seul ici contre mille assassins...

Ils viennent, c'en est fait, & je les vois paraître.

A U F I D E.

Ah! laissez-vous conduire : on peut vous reconnaître.

Le tems presse, venez, vous vous perdez sans fruit.

J U L I E.

Je ne vous quitte pas.

P O M P É E.

A quoi suis-je réduit !

S C E N E IV.

POMPÉE, JULIE, AUFIDE, *sur le devant.*
OCTAVE, Liéteurs, *au fond.*

OCTAVE.

JE prétens vous parler; ne fuyez point, Julie.

JULIE.

Aufide me ramène aux tentes de Fulvie.

OCTAVE, (*à Aufide.*)

Demeurez. Je le veux.... Vous, quel est ce Romain?
Est-il de votre suite?

JULIE.

Ah! je succombe enfin.

AUFIDE.

C'est un de mes soldats dont l'utile courage
S'est distingué dans Rome en ces jours de carnage:
Et de Rome à mon ordre il arrive aujourd'hui.

OCTAVE, (*à Pompée.*)

Parle, que fait Pompée? Où Pompée a-t-il fui?

POMPÉE.

Il ne fuit point, Octave; il vous cherche, & peut-être
Avant la fin du jour vous le verrez paraître.

OCTAVE.

Tu fais en quel état il faut le présenter:
C'est sa tête, en un mot, qu'il me faut apporter;
Et tu dois être instruit quelle est la récompense.

POMPÉE.

Elle est publique assez.

JULIE.

TRAGÉDIE.

45

JULIE.

O terreur !

POMPÉE.

O vengeance !

SCÈNE V.

Les personnages précédens , un TRIBUN militaire.

LE TRIBUN.

Vous êtes obéi ; grace à votre heureux sort ,
Pompée en ce moment est ou captif ou mort.

OCTAVE.

Que dis-tu ?

LE TRIBUN.

Ses suivans s'avançaient dans la plaine
Qui s'étend de Piséure aux remparts de Césène ;
Les rebelles bientôt entourés & surpris ,
De leurs témérités ont eu le digne prix.

POMPÉE.

Ah ciel !

LE TRIBUN.

A la valeur que tous ont fait paraître ,
On croit qu'ils combattaient sous les yeux de leur maître.

POMPÉE (à part.)

Je perds tous mes amis !

LE TRIBUN.

S'il est parmi les morts ,
Vos soldats à vos pieds vont apporter son corps.
S'il est vivant , s'il fuit , il va tomber sans doute
Aux pièges que nos mains ont tendus sur sa route.
Il ne peut échapper au trépas qui l'attend.

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

F

OCTAVE.

Allez , continuez ce service important.
 Vous , Aufide , en tout tems j'éprouvai votre zèle.
 Je fais qu'Antoine en vous trouve un guerrier fidèle.
 Allez : si ce soldat peut servir aujourd'hui ,
 Souvenez-vous sur-tout de répondre de lui.
 Vous , liçteurs , arrêtez le premier téméraire
 Qui viendrait sans mon ordre en ce lieu solitaire.

POMPEE (à *Aufide.*)

Vien guider mes fureurs.

JULIE.

O Dieux qui m'écoutez ,
 Dans quel péril nouveau vous nous précipitez !

SCENE VI.

OCTAVE, JULIE.

OCTAVE, (*arrêtant Julie.*)

JE vous ai déjà dit que vous deviez m'entendre.
 Votre abord en cette île a droit de me surprendre ;
 Mais cessez de me craindre , & calmez votre cœur.

JULIE.

Seigneur , je ne crains rien ; mais je frémis d'horreur.

OCTAVE.

Vous changerez peut-être en connaissant Octave.

JULIE.

J'ai le sort des Romains , il me traite en esclave.
 Vous pouviez respecter mon nom & mon malheur.

OCTAVE.

Sachez que de tous deux je suis le protecteur.

Les respects des humains & Rome vous attendent.
Ce nom que vous portez & leurs vœux vous demandent ;
Je dois vous y conduire ; & le sang des Césars
Ne doit plus qu'en triomphe entrer dans ses remparts.
Pourquoi les quittez-vous ? ne pourrai-je connaître
Qui vous dérobe à Rome où le ciel vous fit naître ?

JULIE.

Demandez-moi plutôt, dans ces horribles tems ,
Pourquoi dans Rome encor il est des habitans ?
La ruine , la mort , de tous côtés s'annonce ;
Mon pere était proscrit ; & voilà ma réponse.

OCTAVE.

Mes soins veillent sur lui ; ses jours sont assurés ;
Je les ai défendus , vous les rendez sacrés.

JULIE.

Ainsi je dois bénir vos loix & votre empire ,
Lorsque vous permettez que mon pere respire.

OCTAVE.

Il s'arma contre moi ; mais tout est oublié.
Ne lui ressemblez point par son inimitié.
Mais enfin , près de moi qui vous a pu conduire ?

JULIE.

La colère des Dieux obstinés à me nuire.

OCTAVE.

Ces Dieux se calmeront. Ma sévère équité
A vengé le héros qui m'avait adopté.
Il n'appartient qu'à moi d'honorer dans Julie
Le sang, l'auguste sang dont vous êtes sortie.
Je dois compte de vous à Rome , aux demi-Dieux
Que le monde à genoux révere en vos aïeux.

F ij

JULIE.

Vous !

OCTAVE.

Un fils de César ne doit jamais permettre
Qu'en d'étrangères mains on ose vous remettre.

JULIE.

Vous son fils !... ô héros ! ô généreux vainqueur !
Quel fils as-tu choisi ? quel est ton successeur ?
César vous a laissé son pouvoir en partage ;
Sa magnanimité n'est pas votre héritage.
S'il versa quelquefois le sang du citoyen ,
Ce fut dans les combats en répandant le sien.
C'est par d'autres exploits que vous briguez l'Empire.
Il savait pardonner , & vous savez proscrire.
Prodigue de bienfaits , & vous d'assassinats ,
Vous n'êtes point son fils , je ne vous connais pas.

OCTAVE.

Il vous parle par moi : Julie , il vous pardonne
Les noms injurieux que votre erreur me donne.
Ne me reprochez plus ces arrêts rigoureux
Qu'arrache à ma justice un devoir malheureux.
La paix va succéder aux jours de la vengeance.

JULIE.

Quoi ! vous me donneriez un rayon d'espérance !

OCTAVE.

Vous pouvez tout.

JULIE.

Qui ? moi !

OCTAVE.

Vous devez présumer
Quel est le seul moyen qui peut me désarmer ,
Et qui de ma clémence est la cause & le gage.

JULIE.

Vous parlez de clémence au milieu du carnage !
Hélas ! si tant de sang , de supplices , de morts ,
Ont pu laisser dans vous quelque accès aux remords ,
Si vous craignez du moins cette haine publique ,
Cette horreur attachée au pouvoir tyrannique :
Ou si quelques vertus germent dans votre cœur ,
En les mettant à prix n'en souillez point l'honneur ;
N'en avilissez pas le caractère auguste.
Est-ce à vos passions à vous rendre plus juste ?
Soyez grand par vous-même.

OCTAVE.

Allez , je vous entens ;
Et j'avais bien prévu vos refus insultans.
Un rival criminel , une race ennemie . . .

JULIE.

Qui ?

OCTAVE.

Vous le demandez ! vous savez trop , Julie ;
Quel est depuis long-tems l'objet de mon courroux ;
Et Pompée

JULIE.

Ah ! cruel , quel nom prononcez-vous ?
Pompée est loin de moi : qui vous dit que je l'aime ?

OCTAVE.

Qui me le dit ? vos pleurs ; qui me le dit ? vous-même.
Pompée est loin de vous , & vous le regrettez !
Vous pensez m'adoucir lorsque vous m'insultez !
Lorsque de Rome enfin votre imprudente fuite
Du sein de vos parens vous entraîne à la suite

JULIE.

Ainsi vous ajoutez l'opprobre à vos fureurs.
 Ah ! ce n'est pas à vous à m'enseigner les mœurs.
 Je ne suis point réduite à tant d'ignominie ;
 Et ce n'est pas pour vous que je me justifie.
 J'ai quitté mon pays que vous ensanglantez ,
 Mes parens & mes Dieux que vous persécutez.
 J'ai dû sortir de Rome où vous alliez paraître ;
 Mon pere l'ordonnait ; vous le savez peut-être ,
 C'est vous que je fuyais ; mes funestes destins
 Quand je vous évitais m'ont remise en vos mains.
 Commandez , s'il le faut , à la terre asservie ;
 Mon cœur ne dépend point de votre tyrannie.
 Vous pouvez tout sur Rome , & rien sur mon devoir.

OCTAVE.

Vous ignorez mes droits , ainsi que mon pouvoir.
 Vous vous trompez , Julie , & vous pourrez apprendre
 Que Lucius sans moi ne peut choisir un gendre ;
 Que c'est à moi sur-tout que l'on doit obéir.
 Déjà Rome m'attend ; soyez prête à partir.

JULIE.

Voilà donc ce grand cœur , ce héros magnanime ,
 Qui du monde calmé veut mériter l'estime !
 Voilà ce règne heureux de paix & de douceur !
 Il fut un meurtrier , il devient ravisseur !

OCTAVE.

Il est juste envers vous : mais , quoi qu'il en puisse être ,
 Sachez que le mépris n'est pas fait pour un maître.
 Que vous aimiez Pompée , ou qu'un autre rival
 Encouragé par vous cherche l'honneur fatal
 D'oser un seul moment disputer ma conquête.

On fait si je me venge ; il y va de sa tête ;
C'est un nouveau proscriit que je dois condamner ;
Et je jure par vous de ne point pardonner.

J U L I E.

Moi , j'atteste ici Rome & son divin génie ,
Tous ces héros armés contre la tyrannie ,
Le pur sang des Césars , & dont vous n'êtes pas ,
Qu'à vos proscriptions vous joindrez mon trépas ,
Avant que vous forciez cette ame indépendante
A joindre une main pure à votre main sanglante.
Les meurtres que dans Rome ont commis vos fureurs
De celui que j'attens sont les avant-coureurs.
Un nouvel Appius a trouvé Virginie ;
Son sang eut des vengeurs ; il fut une patrie ;
Rome subsiste encor. Les femmes en tout tems
Ont servi dans nos murs à punir les tyrans.
Les Rois , vous le savez , furent chassés pour elles.
Nouveau Tarquin , tremblez !

(Elle sort.)

S C E N E V I I.

O C T A V E seul.

Q U E d'injures nouvelles !
Quel reproche accablant pour mon cœur oppressé !
Ce cœur m'en a dit plus qu'elle n'a prononcé.
Le cruel est hâï ; j'en fais l'expérience.
Je suis puni déjà de ma toute-puissance.
A peine je gouverne , à peine j'ai goûté

Ce pouvoir qu'on m'envie & qui m'a tant coûté.
 Tu veux régner , Octave , & tu chéris la gloire ;
 Tu voudrais que ton nom vécût dans la mémoire ;
 Il portera ta honte à la postérité.
 Être à jamais haï ! quelle immortalité !
 Mais l'être de Julie , & l'être avec justice !
 Entendre cet arrêt qui fait seul ton supplice !
 Le peux-tu supporter ce tourment douloureux
 D'un esprit emporté par de contraires vœux ,
 Qui fait le mal qu'il hait , & fuit le bien qu'il aime ,
 Qui cherche à se tromper & qui se hait lui-même ?
 Faut-il donc que l'amour ajoute à mes fureurs ?
 Ah ! l'amour était fait pour adoucir nos mœurs.
 D'indignes voluptés corrompaient mon jeune âge.
 L'ambition succède avec toute sa rage.
 Par quel nouveau torrent je me laisse emporter !
 Que d'ennemis à vaincre ! & comment les dompter ?
 Mânes du grand César ! ô mon maître ! ô mon père !
 Que Brutus immola , mais que Brutus révere ;
 Héros terrible & doux à tous tes ennemis ,
 Tu m'as laissé l'empire à ta valeur soumis.
 La moitié de ce faix accable ma jeunesse ;
 Je n'ai que tes défauts , je n'ai que ta faiblesse ;
 Et je sens dans mon cœur de remords combattu ,
 Que je n'ose avec toi disputer de vertu ,

Fin du troisième acte.

ACTE

A C T E I V.

SCÈNE PREMIÈRE.

FULVIE, ALBINE.

ALBINE.

QUand sous vos pavillons de sa crainte occupée ;
Invoquant en secret l'ombre du grand Pompée,
Les sanglots à la bouche & la mort dans les yeux,
Julie appelle en vain les enfers & les Dieux,
Vous la laissez, Fulvie, à sa douleur mortelle.

FULVIE.

Qu'elle se plaigne aux Dieux ; je vais agir pour elle.
J'attens ici Pompée.

ALBINE.

Eh ! ne pouviez-vous pas tout d'un coup
De cette île avec eux précipiter vos pas ?

FULVIE.

Non ; de nos ennemis la fureur attentive
Couvre de meurtriers & l'une & l'autre rive.
Rien ne peut nous tirer de ce gouffre d'horreur.
J'y reste encor un jour , & c'est pour leur malheur.

ALBINE.

Qu'espérez-vous d'un jour ?

FULVIE.

La mort ; mais la vengeance.

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

G

ALBINE.

Eh peut-on se venger de la toute-puissance ?

FULVIE.

Oui, quand on ne craint rien.

ALBINE.

Dans nos vaines douleurs

D'un sexe infortuné les armes font les pleurs.

Le puissant foule aux pieds le faible qui menace,

Et rit en l'écrasant de sa débile audace.

FULVIE.

Déformais à Fulvie ils n'insulteront plus.

Ils ne se joueront pas de mes pleurs superflus.

Je fais que ces brigands affamés de rapine,

En comblant mon opprobre ont juré ma ruine.

Prodigues ravisseurs & bas intéressés,

Ils m'enlèvent les biens que mon père a laissés.

On les donne pour dot à ma fière rivale.

Mais, Albine, croi-moi, la pompe nuptiale

Peut se changer encor en un trop juste deuil ;

Et tout usurpateur est près de son cercueil.

J'ai pris le seul parti qui reste à ma fortune.

De Pompée & de moi la querelle est commune.

Je l'attends ; il suffit.

ALBINE.

Il est seul, sans secours.

FULVIE.

Il en aura dans moi.

ALBINE.

Vous hazardez ses jours.

FULVIE.

Je prodigue les miens. Va, retourne à Julie,

TRAGÉDIE.

Soutien son désespoir & sa force affaiblie ;
Porte-lui tes conseils , son âge en a besoin ;
Et de mon fort affreux laisse-moi tout le soin.

ALBINE.

L'état où je vous vois m'épouvante & m'afflige.

FULVIE.

Porte ailleurs ton effroi ; va , laisse-moi , te dis-je.
Pompée arrive enfin , je le vois. Dieux vengeurs ,
Ainsi que nos affronts unissez nos fureurs !

SCÈNE II.

POMPÉE, FULVIE.

FULVIE.

Êtes-vous affermi ?

POMPÉE.

J'ai consulté ma gloire ;
J'ai craint qu'elle ne vit une action si noire
Dans le meurtre inouï qui nous tient occupés.

FULVIE.

Elle parle avec Rome , elle vous dit : frappez.
Ils partent dès demain , ces destructeurs du monde ;
Ils partent triomphans : & cette nuit profonde
Est le tems , le seul tems , où nous pouvons tous deux
Sans autre appui que nous venger Rome sur eux.
Sériez-vous en suspens ?

POMPÉE.

Non : mes mains seront prêtes.
Je voudrais de cette hydre abattre les trois têtes.

G ij

Je ne veux immoler qu'un de mes ennemis ,
Octave est le plus grand ; c'est lui que je choisis.

F U L V I E .

Vous courez à la mort.

P O M P É E .

Elle annoblit ma cause.

De cet indigne sang c'est peu que je dispose ;
C'est peu de me venger ; je n'aurais qu'à rougir
De frapper sans péril , & sans savoir mourir.

F U L V I E .

Vous faites encor plus , vous vengez la patrie ,
Et le sang innocent qui s'élève & qui crie ;
Vous servez l'univers.

P O M P É E .

J'y suis déterminé.

L'assassin des Romains doit être assassiné.
Ainsi mourut César : il fut clément & brave ,
Et nous pardonnerions à ce lâche d'Octave !
Ce que Brutus a pû , je ne le pourrais pas !
Et j'irais pour ma cause emprunter d'autres bras !
Le sort en est jetté. Faites venir Aufide.

F U L V I E .

Il veille près de nous dans ce camp homicide ,
Qu'on l'appelle.... Déjà (a) les feux sont presque éteints ;
Et le silence règne en ces lieux inhumains.

(a) On voit dans l'éloignement des restes de feux faiblement allumés
autour des tentes , & le théâtre représente une nuit.

SCÈNE III.

POMPÉE, FULVIE, AUFIDE.

FULVIE (*a Aufide.*)

Approchez : que fait-on dans ces tentes coupables ?

AUFIDE.

Le sommeil y répand ses pavots favorables,
Lorsque les murs de Rome au carnage livrés
Retentissent au loin des cris désespérés
Que jettent vers les cieux les filles & les mères
Sur les corps étendus des enfans & des pères.
Le sang ruisselle à Rome ; Octave dort en paix.

POMPÉE.

Vengeance, éveille-toi ! Mort, puni les forfaits !
Dites-moi dans quels lieux les tentes sont dressées ?

FULVIE.

Vous avez remarqué ces roches entassées
Qui laissent un passage à ces vallons secrets
Arrosés d'un ruisseau que bordent des cyprès.
Le pavillon d'Antoine est auprès du rivage ;
Passez , & dédaignez de venger mon outrage.
Vous trouverez plus loin l'enceinte & les pâlis
Où du clément César est le barbare fils.
Avancez , vengez-vous.

AUFIDE.

Une troupe sanglante
Dans la nuit , à toute heure , environne la tente.
Des plaisirs de leurs chefs affreux imitateurs,
Ils dorment auprès d'eux dans le sein des horreurs.

P O M P É E .

Vous avez préparé votre fidèle esclave ?

F U L V I E .

Il vous attend ; marchez jusques au lit d'Octave.

P O M P É E (à *Fulvie* .)

Je laisse entre vos mains dans ce cruel séjour
L'objet , le seul objet pour qui j'aimais le jour ;
Le seul qui pût unir deux familles fatales ,
Deux races de héros en infortune égales ,
Le sang des vrais Césars. Ayez soin de son sort ,
Enseignez à son cœur à supporter ma mort.
Qu'elle envisage moins ma perte que ma gloire ,
Que mort pour la venger , je vive en sa mémoire ;
C'est tout ce que je veux. Mais en portant mes coups.
Je vous laisse exposée , & je frémis pour vous ;
Antoine est en ces lieux maître de votre vie ,
Il peut venger sur vous le frère d'Octavie.

F U L V I E .

Qui ? lui ! qui ? ce mortel sans pudeur & sans foi ?
Cet oppresseur de Rome & du monde & de moi ?
Lui qui m'ose exiler ? Quoi ! dans mon entreprise
Vous pensez qu'un tyran , qu'une mort me suffise ?
Aviez-vous soupçonné que je ne saurais pas
Porter , ainsi que vous , & souffrir le trépas ?
Que je dévorerais mes douleurs impuissantes ?
Voyez de ces tyrans les demeures sanglantes :
C'est l'école du meurtre , & j'ai dû m'y former.
De leur esprit de rage ils ont su m'animer.
Leur loi devient la mienne ; il faut que je la suive.
Il faut qu'Antoine meure , & non pas que je vive.
Il périra , vous dis-je.

P O M P É E.

Et par qui ?

F U L V I E.

Par ma main.

P O M P É E,

Osez-vous bien remplir un si hardi dessein ?

F U L V I E.

Osez-vous en douter ? le destin nous rassemble,
Pour délivrer la terre & pour mourir ensemble.
Que le Triumvirat par nous deux aboli,
Dans la tombe avec nous demeure enseveli.
J'ai trop vécu comme eux : le terme de ma vie
Est conforme aux horreurs dont les Dieux l'ont remplie ;
Et Pompée aux enfers descendant sans effroi,
Y va traîner Octave avec Antoine & moi.

A U D F I E.

Non , espérez encor ; les soldats de ces traîtres
Ont changé quelquefois de drapeaux & de maîtres.
Ils ont trahi Lépide ; (23) ils pourront aujourd'hui
Vendre au fils de Pompée un mercenaire appui.
Pour gagner les Romains , pour forcer leur hommage,
Il ne faut qu'un grand nom , de l'or , & du courage.
On a vu Marius entraîner sur ses pas (24)
Les mêmes assassins payés pour son trépas.
Nous séduirons les uns , nous combattrons le reste.
Ce coup désespéré peut vous être funeste,
Mais il peut réussir. Brutus & Cassius
N'avaient pas après tout des projets mieux conçus (25).
Téméraires vengeurs de la cause commune,
Ils ont frappé César & tenté la fortune.
Ils devaient mille fois périr dans le Sénat.:

Ils vivent cependant , ils partagent l'Etat ;
 Et dans Rome avec vous je les verrai peut-être.
 Mes guerriers sur vos pas à l'instant vont paraître.
 Nous vous suivrons de près ; il en est tems, marchons.

P O M P É E.

Je t'invoque, Brutus ! je t'imite ; frappons !

(*Il sort avec Aufide.*)

S C E N E I V.

F U L V I E , J U L I E , A L B I N E.

J U L I E.

IL m'échappe, il me fuit ; ô ciel ! m'a-t-il trompée ?
 Autel ! fatal autel ! mânes du grand Pompée !
 Votre fils devant vous m'a-t-il fait prosterner
 Pour trahir mes douleurs & pour m'abandonner ?

F U L V I E.

S'il arrive un malheur , armez-vous de courage :
 Il faut s'attendre à tout.

J U L I E.

Quel horrible langage !

S'il arrive un malheur ! Est-il donc arrivé ?

F U L V I E.

Non , mais ayez un cœur plus grand , plus élevé.

J U L I E.

Il l'est ; mais il gémit : vous haïssez , & j'aime.
 Je crains tout pour Pompée , & non pas pour moi-même.
 Que fait-il ?

F U L V I E.

Il vous sert... Les flambeaux dans ces lieux

Do

De leur faible clarté ne frappent plus mes yeux (b).
 Sommeil ! sommeil de mort ! favorise ma rage !

JULIE.

Où courez-vous ?

FULVIE.

Restez ; j'ai pitié de votre âge ,
 De vos tristes amours , & de tant de douleurs.
 Gémissez , s'il le faut ; laissez-moi mes fureurs.

SCÈNE V.

JULIE, ALBINE.

JULIE.

Quo veut-elle me dire ? & qu'est-ce qu'on prépare ?
 Séjour de meurtriers , île affreuse & barbare ,
 Je l'avais bien prévu , tu seras mon tombeau.
 Albine , instruisez-moi de mon malheur nouveau :
 Pompée est-il connu ? voit-il sa dernière heure ?
 N'est-il plus d'espérance ? est-il tems que je meure ?
 Je suis prête , parlez.

ALBINE.

Dans cette horrible nuit
 J'ignore ainsi que vous s'il succombe ou s'il fuit ,
 Si Fulvie au trépas aura pu le soustraire :
 Elle suit les conseils d'une aveugle colère ,
 Qu'en ses transports soudains rien ne peut captiver.
 Elle expose Pompée au lieu de le sauver.

(b) Les flambeaux qui éclairent les tentes s'éteignent.

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

H

J U L I E.

Je m'y suis attendue ; & quand ma destinée ,
 Dans cet orage affreux m'a près d'elle amenée ,
 Je ne me flattais pas d'y rencontrer un port.
 Je fais que c'est ici le séjour de la mort.
 Je suis perdue , Albine , & ne suis point trompée.
 La fille d'un César , la veuve d'un Pompée ,
 Sera digne du moins , dans ces extrémités ,
 Du sang qu'elle a reçu , des noms qu'elle a portés.
 On ne me verra point déshonorer sa cendre
 Par d'inutiles cris qu'on dédaigne d'entendre ,
 Rougir de lui survivre , & tromper mes douleurs
 Par l'espoir incertain de trouver des vengeurs.
 Pour affronter la mort , il échappe à ma vue ;
 Il a craint ma faiblesse ; il m'a trop mal connue ;
 S'il prétend que je vive , il m'outrage en effet.
 Allons.

S C E N E V I.

J U L I E , A L B I N E , P O M P É E.

J U L I E.

O Dieux ! Pompée !

P O M P É E.

Il est mort , c'en est fait.

J U L I E.

Qui ?

P O M P É E.

L'univers est libre.

TRAGÉDIE.

19

JULIE.

O Rome ! ô ma patrie !

Octave est mort par vous !

POMPÉE.

Oui, je vous ai servie.

De la terre & de vous j'ai puni l'oppresser.

JULIE.

O succès inouï ! trop heureuse fureur !

POMPÉE.

Ses gardes assoupis dans leur infâme ivresse,
Laisaient un accès libre à ma main vengeresse.
Un de ses favoris, un de ses assassins,
Un ministre odieux de ses affreux desseins,
Seul auprès du tyran reposait dans sa tente ;
L'entre ; un Dieu me conduit ; une idée effrayante
De la mort que j'apporte , un songe avant-coureur,
Dans son profond sommeil excitant sa terreur,
De ses proscriptions lui présentait l'image.
Quelques sons mal formés de sang & de carnage
S'échappaient de sa bouche , & son perfide cœur
Jusques dans le repos déployait sa fureur,
De funèbres accens ont prononcé *Pompée* ;
Dans son cœur à ce nom j'ai plongé cette épée ;
Mon rival a passé du sommeil au trépas,
Trépas encor trop doux pour tant d'assassinats.
~~Il aurait dû périr par un supplice infigne.~~
Je fais que de Pompée il eût été plus digne
D'attaquer un César au milieu des combats ;
Mais un César tyran ne le méritait pas.
Le silence & la mort ont servi ma retraite.

H ij

JULIE.

Je goûte en frémissant une joie inquiète.
 L'effroi qui me saisit corrompant mon espoir,
 Empoisonne en secret le bonheur de vous voir.
 Pourrez-vous fuir du moins de cette île exécrable ?

POMPEE.

Moi, fuir !

JULIE.

Il reste encor un tyran redoutable.

POMPEE.

Si le ciel nous seconde, il n'en restera plus.

JULIE.

Et comment rassurer mes esprits éperdus ?
 Antoine va venger la mort de son complice.

POMPEE.

D'Antoine en ce moment les Dieux vous font justice ;
 Et je mourrai du moins heureux dans mes malheurs
 Sur les corps tout sanglans de nos deux oppresseurs.
 Venez, il n'est plus remis d'écouter vos allarmes.

JULIE.

Ciel ! pourquoi ces flambeaux, ces cris, ce bruit des armes ?

POMPEE.

Je ne vois plus l'esclave à qui j'étais remis,
 Et qui me conduisant parmi mes ennemis,
 Jusques au lit d'Octave a guidé ma furie.

SCÈNE VII.

POMPÉE, JULIE, ALBINÉ, AUFIDE.

AUFIDE.

Tout serait-il perdu? L'esclave de Fulvie
Saisi par les soldats est déjà dans les fers.
De César dans le camp le nom remplit les airs.
On marche, on est armé. Le reste je l'ignore.
Pai des soldats. Allons.

JULIE, (à Aufide.)

Ah! c'est toi que j'implore;

C'est toi qui de Pompée es devenu l'appui.

AUFIDE.

Je vous réponds du moins de mourir près de lui.

POMPÉE.

Mettez votre courage à supporter ma perte.

La tente de Fulvie à vos pas est ouverte;

Rentrez, attendez-y les derniers coups du fort;

Confondez vos tyrans encor après ma mort.

Conservez pour eux tous une haine éternelle;

C'est ainsi qu'à Pompée il faut être fidelle.

Pour moi, digne de vivre & mourir votre époux,

Je leur vendrai bien cher des jours qui sont à vous.

Le lâche fuit en vain; la mort vole à sa suite;

C'est en la défiant que le brave l'évite.

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

JULIE, FULVIE, *Gardes dans le fond.*

JULIE.

Vous me l'aviez bien dit qu'il me fallait tout craindre.
Voilà donc nos succès !

FULVIE.

Vous êtes seule à plaindre ;
Vous aviez devant vous un avenir heureux ;
Vous perdez de beaux jours , & moi des jours affreux.
Vivez , si vous l'osez : je déteste la vie ;
Ma main n'a pû suffire à mon artie hardie.
Ces monstres que le ciel veut encor protéger ,
Sont plus heureux que nous dans l'art de se venger.
Pompée en s'approchant de ce perfide Octave (26),
En croyant le punir n'a frappé qu'un esclave ,
Qu'un des vils instrumens de ses sanglans complots ,
Indigne de mourir sous la main d'un héros.
D'un plus grand ennemi j'allais purger le monde ;
Je marchais , j'avais dans cette nuit profonde ,
Mon bras était levé , lorsque de toutes parts
Les flambeaux rallumés ont frappé mes regards.
Octave tout sanglant a paru dans la tente.
De leurs lâches licteurs une troupe insolente
Me conduit en ces lieux captive auprès de vous.

Fléchissez vos tyrans ; je brave ici leurs coups.
 Qu'on me laisse le jour , ou bien qu'on me punisse ;
 Ma vengeance est perdue , & voilà mon supplice.
 Ciel ! si tu veux encor prolonger mes destins ,
 Que ce soit seulement pour mieux armer mes mains ,
 Pour mieux servir ma haine & ma fureur trompée.

J U L I E .

Hélas ! avez-vous su ce que devient Pompée ?
 Est-il vivant ou mort en ces déserts sanglans ?
 Aufide aura-t-il pu dérober aux tyrans
 Ce héros tant pros crit que la terre abandonne ?

F U L V I E .

Je n'ose m'en flatter : mais aucun ne soupçonne
 Que Pompée en effet soit errant sur ces bords.
 Vers Césene aujourd'hui tous ses amis sont morts ;
 Le bruit de son trépas commence à se répandre.
 Les tyrans sont trompés ; & vous pouvez comprendre
 Que ce bruit peut servir encor à le sauver.
 C'est un soin que mes mains n'ont pu se réserver.
 Vous êtes libre au moins ; son salut vous regarde :
 Vous me voyez captive , on m'arrête , on me garde.
 Je ne puis rien pour vous , ni pour lui , ni pour moi.
 J'attens la mort.

S C E N E I I.

JULIE, FULVIE, OCTAVE, ANTOINE,
Tribuns, Licteurs.

ANTOINE.

Tribuns, exécutez ma loi;
Gardez cette coupable, & répondez-moi d'elle.
Suivez de ses complots la trame criminelle;
Qu'on l'observe : & sur-tout que nous soyons instruits
Des complices secrets par son ordre introduits.

FULVIE.

Je n'ai point de complice ; & ces noms méprisables
Sont faits pour vos suivans, sont faits pour vos semblables,
Pour ces Romains nouveaux, qui formés pour servir
Se sont déshonorés jusqu'à vous obéir.
Traîtres, ne cherchez point la main qui vous menace,
La voici, vous deviez connaître mon audace.
L'art des proscriptions que j'apprenais sous vous,
M'enseignait à vous perdre & dirigeait mes coups.
Je n'ai pu sur vous deux assouvir ma vengeance :
Je l'attens de vous seuls & de votre alliance ;
Je l'attens des forfaits qui vous ont fait amis,
Ils vont vous diviser comme ils vous ont unis.
Il n'est point d'amitiés entre les parricides.
L'un de l'autre jaloux, l'un vers l'autre perfides,
Vous détestant tous deux, du monde détestés,
Traînant de mers en mers vos infidélités,
L'un par l'autre écrasés, & bourreaux & victimes,
Puissent vos maux sans nombre être égaux à vos crimes !

Citoyens

Citoyens révoltés , prétendus souverains ,
 Qui vous faites un jeu du malheur des humains ,
 Qui passant du carnage aux bras de la mollesse ,
 Du meurtre & du plaisir goûtez en paix l'ivresse.
 Mon nom deviendra cher aux siècles à venir ,
 Pour avoir seulement tenté de vous punir.

ANTOINE.

Qu'on la remène , allez.

SCÈNE III.

JULIE, OCTAVE, ANTOINE, Gardes.

JULIE (à Octave.)

AH ! souffrez que Julie
 Loin de ses oppresseurs accompagne Fulvie.
 Mon bras n'est point armé , je n'ai contre vous trois
 Que mon cœur , ma misère , & nos Dieux & nos loix :
 Vous les méprisez tous ; mais si César encore ,
 Ce nom sacré pour vous , ce nom que Rome honore ,
 Sur vos cœurs endurcis à quelque autorité ,
 Osez-vous à son sang ravir la liberté ?
 Pensait-il qu'en ces lieux sa nièce fugitive ,
 Du fils qu'il adopta deviendrait la captive ?

OCTAVE.

Pensait-il que Julie avec tant de fureur
 Du sang qui la forma pourrait trahir l'honneur ?
 Je ne crois point votre ame encor assez hardie
 Pour oser partager les crimes de Fulvie.

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

I

Mais sans vous imputer ses forfaits insensés
L'amante de Pompée est criminelle assez.

J U L I E .

Oui , je l'aime , César , & vous l'avez dû croire.
Je l'aime , je le dis , j'en fais toute ma gloire.
J'ai préféré Pompée errant , abandonné ,
A César tout-puissant , à César couronné.
Caton contre les Dieux prit le parti du père ;
Je mourrai pour le fils : cette mort m'est plus chère ,
Que ne l'est à vos yeux tout le sang des proscrits ;
Sa main les rachetait , mon cœur en fut le prix.
Ne lui disputez pas sa noble récompense ;
César , contentez-vous de la toute-puissance.
S'il honora dans Rome , & sur-tout aux combats ,
Un nom dont il est digne , & qu'il n'usurpe pas ,
Si vous êtes jaloux du nom qu'il fait revivre ,
Songez à l'égalier , plutôt qu'à le poursuivre.

O C T A V E .

Oui , César est jaloux comme il est irrité.
Je crois valoir Pompée , & j'en suis peu flatté.
Et vous... Mais nous allons approfondir le crime.

S C E N E I V .

OCTAVE , ANTOINE , JULIE , un Tribun , Gardes.

A N T O I N E .

E H bien , qu'avez-vous fait ?

L E T R I B U N .

On conduit la victime.

TRAGÉDIE.

67

JULIE.

Quelle victime, ô ciel !

OCTAVE.

Quel est ce malheureux ?

Où l'a-t-on retrouvé ?

LE TRIBUN.

Vers ces antres affreux,
Au milieu des rochers qu'a frappés le tonnerre ;
Du sang de nos soldats il a rougi la terre.
Aufide, de Fulvie un secret confident,
À côté de ce traître est mort en combattant.
Il n'a cédé qu'à peine au nombre, à ses blessures.
Nos soins multipliés dans ces roches obscures
Ont du sang qu'il perdait arrêté les torrens,
Et rappelé la vie en ses membres sanglans.
On a besoin qu'il vive, & que dans les supplices
Il vous instruisse au moins du nom de ses complices.

ANTOINE.

C'est quelqu'un des proscrits qui frappant au hazard
Nous rapportait la mort aux lieux dont elle part.
On l'aura pû choisir dans une foule obscure.
Casca fit à César la première blessure (27).
Je reconnais Fulvie & ses vaines fureurs,
Qui toujours contre nous armeront des vengeurs ;
Mais je la forcerai de nommer ce perfide.

LE TRIBUN.

Il n'en est pas besoin ; sa fureur intrépide
De ce grand attentat se fait encor honneur ;
Il n'en cachera pas le motif & l'auteur.

OCTAVE.

Vous pâlissez, Julie.

I ij

Il vient.

JULIE.

Ciel implacable ;

Vous nous abandonnez !

SCENE V.

Les Acteurs précédens, POMPÉE, *bleffé & soutenu*. Gardes.

OCTAVE.

Quel es-tu ? misérable !

A ce meurtre inouï, qui pouvait t'engager ?

POMPÉE.

Est-ce Octave qui parle, & m'ose interroger ?

LE TRIBUN.

Répons au Triumvir.

POMPÉE.

Eh bien, ce nom funeste ;

Eh bien, ce titre affreux que la terre déteste,

Devaient t'apprendre assez mon devoir, mes desseins.

JULIE.

Je me meurs !

OCTAVE.

Qui font-ils ?

POMPÉE.

Ceux de tous les Romains.

ANTOINE.

Dans un simple soldat quelle étrange arrogance !

OCTAVE.

Sa fermeté m'étonne ainsi que sa vaillance,
Qu'es-tu donc ?

POMPÉE.

Un Romain digne d'un meilleur sort.

OCTAVE.

Qui t'amenait ici ?

POMPÉE.

Ton châtement, ta mort ;
Tu fais qu'elle était juste.

JULIE.

Enfin, la nôtre est sûre !

POMPÉE.

Du monde entier sur toi j'ai dû venger l'injure.
Apprenez, Triumvirs, oppresseurs des humains,
Qu'il est des Scévola comme il est des Tarquins.
Même erreur m'a trompé... Licteurs, qu'on me présente
Le feu qui doit punir ma main trop imprudente ;
Elle est prête à tomber dans le brasier vengeur,
Ainsi qu'elle fut prête à te percer le cœur.

OCTAVE.

Lui ! le soldat d'Aufide ! A ce nouvel outrage,
A ces discours hardis, & sur-tout au courage
Que ce Romain déploie à mes yeux confondus,
A ces traits de grandeur sur son front répandus,
Si je n'étais instruit que Pompée en sa fuite
Au pied de l'Apennin brave encor ma poursuite,
Je croirais. . . Mais déjà vous me tirez d'erreur,
Vous pleurez, vous tremblez ; c'est Pompée.

JULIE.

Ah, Seigneur

P O M P É E.

Tu ne t'es pas trompé : le Romain qui te brave,
 Qui vengeait sa patrie & d'Antoine & d'Octave,
 Possède un nom trop beau, trop cher à l'univers,
 Pour ne s'en pas vanter dans l'opprobre des fers.
 De Pompée en ces lieux je t'ai promis la tête :
 Frappez, Maîtres du monde, elle est votre conquête.

J U L I E.

Malheureuse !

O C T A V E.

O destins !

J U L I E.

O pur sang des héros !

P O M P É E.

Je n'ai pu de mon pere égaler les travaux ;
 Je cède à des tyrans ainsi que ce grand-homme ;
 Et je meurs comme lui le défenseur de Rome.

J U L I E.

Octave, es-tu content ? tu tiens entre tes mains,
 Et Julie, & Pompée, & le sort des humains.
 Prétens-tu qu'à tes pieds mes lâches pleurs s'épuisent ?
 Le faible les répand, les tyrans les méprisent.
 Je me reprocherais jusqu'au moindre soupir,
 Qui serait inutile & le ferait rougir.
 Je ne te parle plus du vainqueur de Pharsale.
 Si ton pere a du sien pleuré la mort fatale,
 Celui qui des Romains n'est plus que le bourreau,
 N'est pas digne de suivre un exemple si beau.
 Tes édits l'ont proferit, arrache-lui la vie ;
 Mais commence par moi, commence par Julie :
 Tandis que je vivrai, tes jours sont en danger.

Va, ne me laisse point un héros à venger.
Toi qui m'osas aimer, apprens à me connaître;
Tyran, tu vois sa femme, elle est digne de l'être.

O C T A V E.

Par un crime de plus fléchit-on mon courroux?
Il n'est que plus coupable en étant votre époux.
Antoine, vous voyez ce que nos loix demandent.

A N T O I N E.

Son supplice : il le faut; nos légions l'attendent.
Je ne balance point; César a pardonné,
Mais César bienfaisant est mort assassiné.
Les intérêts, les tems, les hommes, tout diffère
Je combattis long-tems, & j'honorai son père :
Il s'arma noblement pour le Sénat Romain.
Je ne connais son fils que pour un assassin.

P O M P É E.

Lâches ! par d'autres mains vous frappez vos victimes.
J'ai fait une vertu de ce qui fait vos crimes.
Je n'ai pû vous frapper au milieu des combats.
Vous aviez vos bourreaux, je n'avais que mon bras.
J'ai sauvé cent pros crits; & je l'étais moi-même :
Vous l'êtes par les loix. Votre grandeur suprême
Fut votre premier crime, & méritait la mort.
Par le droit des brigands arbitres de mon sort,
Vous croyez m'abaisser ! vous ! dans votre insolence
Sachez qu'aucun mortel n'aura cette puissance.
Le ciel même, le ciel, qui me laisse périr,
Peut accabler Pompée, & non pas l'avilir.

A N T O I N E.

Vous voyez sa fureur, elle nous justifie;
Assurez notre empire, assurez votre vie.

Barbares !

OCTAVE.

Je connais son courage effréné ;
Et Julie en l'aimant l'a déjà condamné.

ANTOINE.

Sa mort depuis long-tems fut par nous préparée,
Elle est trop légitime, elle est trop différée.
C'est vous qu'il attaquait, c'est vous seul qui devez
Annoncer le destin que vous lui réservez.

OCTAVE.

Vous approuvez ainsi l'arrêt que je vais rendre ?

ANTOINE.

Prononcez, j'y souscris.

POMPEE.

Je suis prêt à l'entendre,

A le subir.

OCTAVE (*après un long silence.*)

Je suis le maître de son sort ;

Si je n'étais que juge, il irait à la mort.
Je suis fils de César, j'ai son exemple à suivre.
C'est à moi d'en donner.... Je pardonne, il doit vivre.
Antoine, imitez-moi : j'annonce aux nations
Que je finis le meurtre & les proscriptions ;
Elles ont trop duré ; je veux que Rome apprenne.

ANTOINE.

Que vous voulez sur moi laisser tomber la haine,
Ramener les esprits pour m'en mieux éloigner,
Séduire les Romains, pardonner pour régner.

OCTAVE.

Non, je veux vous apprendre à vaincre la vengeance ;

L'amour

L'amour est plus terrible, a plus de violence.
 A mon âge, peut-être, il devoit m'emporter ;
 Il me combat encor & je veux le dompter.
 Commençons l'un & l'autre un empire plus juste.
 Que l'on oublie Oétave, & qu'on chériffe Auguste (28).
 Soyez jaloux de moi : mais pour mieux effacer
 Jusqu'aux traces du sang qu'il nous fallut verser ,
 Pardonnons à Fulvie, à ces malheureux restes
 Des pros crits échappés à nos ordres funestes :
 Par les cris des humains laissons-nous désarmer ;
 Et puisse Rome un jour apprendre à nous aimer (29) !

(à Julie.)

Je vous rends à Pompée en lui rendant la vie.
 Il n'aurait rien reçu s'il vivait sans Julie.

(à Pompée.)

Sois pour ou contre nous, brave ou subi nos loix ,
 Sans te craindre ou t'aimer je t'en laisse le choix.
 Soutenons à l'envi les grands noms de nos pères ,
 Ou généreux amis , ou nobles adversaires.
 Si du peuple Romain tu te crois le vengeur ,
 Ne sois mon ennemi que dans les champs d'honneur.
 Loin du Triumvirat va chercher un refuge.
 Je prens entre nous deux la victoire pour juge.
 Ne versons plus de sang qu'au milieu des hasards ;
 Je m'en remets aux Dieux , ils sont pour les Césars.

J U L I E.

Oétave , est-ce bien vous ? est-il vrai ?

P O M P É E.

Tu m'étonnes !

En vain tu deviens grand , en vain tu me pardonnes ,
 Rome , l'Etat , mon nom nous rendent ennemis ;

Tom. VI. & du Théâtre le quatrième.

K

74 LE TRIUMVIRAT, TRAGÉDIE.

La haine qu'entre nous nos pères ont transmis
Est par eux commandée, & comme eux immortelle.
Rome par toi soumise à son secours m'appelle.
J'emploierai tes bienfaits, mais pour la délivrer :
Va, je la dois servir : mais je dois t'admirer.

Fin du cinquième & dernier acte.

NOTES.

(1)

en cette île funeste.

Cette île, où les Triumvirs commencèrent les proscriptions, est dans la rivière Reno, auprès de Bononia, que nous nommons Bologne. Elle n'est pas si grande qu'elle semble l'être dans cette tragédie; mais je crois qu'on peut très-bien supposer, sur-tout en poésie, que l'île & la rivière étaient plus considérables autrefois qu'aujourd'hui, & sur-tout ce tremblement de terre

dont il est parlé dans Pline peut avoir diminué l'un & l'autre. Il y a dans l'histoire plusieurs exemples de pareils changemens produits par des volcans & par des tremblemens de terre. Ce fut dans ce tems-là même que la nouvelle ville d'Epidaure, sur le golphe Adriatique, fut renversée de fond en comble, & le cours de la rivière sur laquelle elle était située fut changé et très-diminué.

(2)

il épouse Octavie.

Il est bon d'observer qu'Antoine n'épousa Octavie que long-tems après; mais c'est assez qu'il ait été beau-frère d'Octave. Il ne répudia point

Octavie, mais il fut sur le point de la répudier quand il fut amoureux de Cléopâtre, & elle mourut de chagrin & de colere.

(3)

Octave vous aime.

Les historiens disent que Fulvie fit les avances à Octave, & qu'il ne la trouva pas assez belle; ce qui paraît

en effet par les vers licencieux qu'il fit contre Fulvie.

Quod f. . . Glaphyram Antonius, hanc mihi pœnam

Fulvia constituit, se quoque uti f. . .

Aut f. . . aut pugnemus, ait: quid quod mihi vitæ

Charior est ipsâ mentula, signa canant.

K ij

Cette abominable épigramme est un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'Auguste. Peut-être l'auteur de la pièce en a-t-il inféré qu'Octave s'était dégoûté de Fulvie, ce qui arrive toujours dans ces commerces scanda-

leux. Octave & Fulvie étaient également ennemis des mœurs, & prouvent l'un & l'autre la dépravation de ces tems exécrables; & cependant Auguste affecta depuis des mœurs sévères.

(4)

Passer Antoine même en ses emportemens.

Il est très-vrai qu'Auguste fut longtems livré à des débauches de toute espèce. Suétone nous en apprend quelques-unes. Ce même Sextus. Pompée dont nous parlerons, lui reprocha des foiblesses infames, *effeminatum infectatus est*. Antoine avant le Triumvirat déclara que César, grand oncle d'Auguste, ne l'avait adopté pour son fils, que parce qu'il avait servi à ses plaisirs; *adoptionem avunculi stupro meritum*. Lucius lui fit le même reproche, & prétendit même qu'il avait poussé la bassesse jusques à vendre son corps à Hirtius pour une somme très-considérable. Son imprudence alla depuis jusqu'à arracher une femme consulaire à son mari au milieu d'un souper; il passa quelque tems

avec elle dans un cabinet voisin, & la ramena ensuite à table; sans que lui, ni elle, ni son mari en rougissent.

Nous avons encore une lettre d'Antoine à Auguste conçue en ces mots: *Ita valeas ut hanc Epistolam cum leges non inieris Testulam, aut Terentillam, aut Ruffilam, aut Salviam, aut omanes. Anne refert ubi, & in quam arrigas*. On n'ose traduire cette lettre licencieuse.

Rien n'est plus connu que ce scandaleux festin de cinq compagnons de ses plaisirs, avec six principales femmes de Rome. Ils étaient habillés en Dieux & en Déeses, & ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables:

Dum nova divorum cœnat adulteria.

Enfin, on le désigna publiquement sur le théâtre par ce fameux vers:

Videsne ut cinædus orbem digito temperet?

Presque tous les auteurs Latins qui ont parlé d'Ovide prétendent qu'Auguste n'eut l'insolence d'exiler ce Chevalier Romain, qui étoit beaucoup plus honnête homme que lui, que parce qu'il avait été surpris par

lui dans un inceste avec sa propre fille Julia, & qu'il ne relégua même sa fille que par jalousie. Cela est d'autant plus vraisemblable, que Caligula publiait hautement que sa mere étoit née de l'inceste d'Auguste &

de Julie ; c'est ce que dit Suétone dans la vie de Caligula. On fait qu'Auguste avait répudié la mère de Julie le jour même qu'elle accoucha

d'elle , & il enleva le même jour Livie à son mari , grosse de Tibère , autre monstre qui lui succéda. Voilà l'homme à qui Horace disait :

*Res Italas armis tueris , moribus ornes ,
Legibus emendes , &c.*

Antoine n'était pas moins connu par ses débordemens effrénés. On le vit parcourir toute l'Appulie dans un char superbe traîné par des lions , avec la courtisane Citheris , qu'il caressait publiquement , en insultant au peuple Romain. Cicéron lui reproche encore un pareil voyage fait aux dépens des peuples , avec une baladine nommée Hyppias & des farceurs. C'était un soldat grossier , qui jamais dans ses débauches n'avait eu de respect pour les bienséances. Il s'abandonnoit à la plus honteuse ivrognerie & aux plus infâmes excès. Le détail de toutes ces horreurs passera à la dernière postérité dans les Philippiques de Cicéron. *Sed jam supra & flagitia omittam , sunt quædam quæ honestè non possum dicere , &c.* Phil. 2. Voilà Cicéron qui n'ose dire devant le Sénat ce qu'Antoine a osé faire ; preuve bien évidente que la dépravation des mœurs n'étant point autorisée à Rome comme on l'a prétendu. Il y avait même des loix contre les Gitions , qui ne furent jamais abrogées. Il est vrai que ces loix ne punissaient point par le feu un vice

qu'il faut tâcher de prévenir , & qu'il faut souvent ignorer. Antoine & Octave , le grand César & Sylla , furent atteints de ce vice : mais on ne le reprocha jamais aux Scipions , aux Metellus , aux Catons , aux Brutus , aux Cicérons ; tous étaient des gens de bien , tous périrent cruellement.

Leurs vainqueurs furent des brigands plongés dans la débauche. On ne peut pardonner aux historiens flatteurs ou séduits , qui ont mis de pareils monstres au rang des grands hommes ; & il faut avouer que Virgile & Horace ont montré plus de bassesse dans les éloges prodigués à Auguste , qu'ils n'ont déployé de goût & de génie dans ces tristes monumens de la plus lâche servitude.

Il est difficile de n'être pas saisi d'indignation en lisant à la tête des Géorgiques , qu'Auguste est un des plus grands Dieux , & qu'on ne sait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel ; s'il régnera dans les airs , ou s'il fera le protecteur des villes , ou bien s'il acceptera l'empire des mers ?

*An Deus immensi venias maris , ac tua nautæ
Numina sola colant , tibi serviat ultima Thule.*

L'Arioste parle bien plus sensément , comme aussi avec plus de

grace , quand il dit dans son admirable trente-cinquième chant ?

*Non fu sì santo ne benigno Augusto,
Bontè la tromba di Virgilio suona ;
L'aver avuto in poësia buon gusto ,
La proscriptione iniqua gli perdona , &c.*

Tacite fait aisément comprendre comment le peuple Romain s'accoutuma enfin au joug de ce tyran habile & heureux, & comme les lâches fils des plus dignes républicains crurent être nés pour l'esclavage. Nul d'eux, dit-il, n'avait vu la République,

(5)

mes deux tyrans en secret se détestent.

Non-seulement Otaïve & Antoine se haïssaient & se craignaient l'un & l'autre, non-seulement ils s'étaient déjà fait la guerre auprès de Modène, mais Otaïve avait voulu assassiner Antoine ; & quand ils conférèrent ensemble dans l'île du Réno, ils commencèrent par se fouiller réciproquement, se soupçonnant

également l'un & l'autre d'être des assassins. Il est bien évident que la vengeance du meurtre de César ne fut jamais que le prétexte de leur ambition. Ils n'agirent que pour eux-mêmes, soit quand ils furent ennemis, soit quand ils furent alliés. Il me semble que l'auteur de la tragédie a bien raison de dire :

A quels mortels , grands Dieux , livrez-vous l'univers !

Le monde fut ravagé depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne par deux scélérats sans pudeur, sans loi, sans honneur, sans probité, fourbes, ingrats, sanguinaires, qui dans une République bien policée auraient péri par le dernier supplice. Nous sommes encore éblouis de leur splendeur, & ne devrions être étonnés que de l'autorité de leur conduite. Si on nous racontait de pareilles actions de deux citoyens d'une petite ville, elles nous dégouteraient; mais l'éclat de la grandeur de Rome se répand sur eux : elle nous en impose, & nous fait presque respecter ce que nous haïssons dans le fond du cœur.

Les derniers tems de l'empire

d'Auguste sont encore cités avec admiration, parce que Rome goûta sous lui l'abondance, les plaisirs & la paix. Il régna avec gloire ; mais enfin il ne fût jamais cité comme un bon Prince. Quand le Sénat complimentait les Empereurs à leur avènement, que leur souhaitait-il ? d'être plus heureux qu'Auguste, meilleurs que Trajan, *felicior Augusto , melior Trajano*. L'opinion de l'Empire Romain fut donc qu'Auguste n'avait été qu'heureux, mais que Trajan avait été bon. En effet, comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi, d'avoir joui en paix du fruit de ses rapines & de ses cruautés ? *Clementiam non voco*, dit Sénèque, *lassam crudelitatem*.

(6)

Lucius César a des amis secrets.

Ce Lucius César avait épousé une tante d'Antoine, & Antoine le proscrivit. Il fut sauvé par les soins de sa femme qui s'appelait Julie. Je n'ai trouvé dans aucun historien qu'il ait eu une fille du même nom ; je laisse à ceux qui connaissent mieux que moi les règles du théâtre & les privilèges de la poésie, à décider

s'il est permis d'introduire sur la scène un personnage important qui n'a pas réellement existé. Je crois que si cette Julie était aussi connue qu'Antoine & Octave, elle ferait un plus grand effet. Je propose cette idée moins comme une critique que comme un doute.

(7)

L'infame avarice, &c.

Le prix de chaque tête était de cent mille sesterces, qui font aujourd'hui environ vingt-deux mille livres de notre monnaie. Mais il est très-probable que le sang de Sextus Pompée, de Cicéron & des principaux pros crits, fut mis à un prix plus haut, puisque Popilius Lænas, assassin de Cicéron, reçut la valeur de deux cent mille francs pour sa récompense.

Au reste, le prix ordinaire de cent mille sesterces pour les hommes libres qui assassinaient des citoyens, fut réduit à quarante mille pour les esclaves. L'ordonnance en fut affichée dans toutes les places publiques de Rome. Il y eut trois cents Sénateurs de pros crits, deux mille Chevaliers, plus de cent négociants, tous pères de famille. Mais les vengeances particulières, & la fureur de la déprédation firent périr beaucoup plus de citoyens que les Triumvirs n'en avaient condamnés. Tous ces meurtres horribles furent colorés des apparences de la justice.

On assassina en vertu d'un édit : & qui osait donner cet édit ? trois citoyens qui alors n'avaient aucune prérogative que celle de la force.

L'avarice eut tant de part dans ces proscriptions, de la part même des Triumvirs, qu'ils imposèrent une taxe exorbitante sur les femmes & sur les filles des pros crits, afin qu'il n'y eût aucun genre d'atrocité dont ces prétendus vengeurs de la mort de César ne souillaient leur usurpation.

Il y eut encore une autre espèce d'avarice dans Antoine & dans Octave, ce fut la rapine & la déprédation qu'ils exercèrent l'un & l'autre dans la guerre civile qui survint bientôt après entr'eux.

Antoine dépouilla l'Orient, & Auguste força les Romains & tous les peuples d'Occident soumis à Rome, de donner le quart de leurs revenus, indépendamment des impôts sur le commerce. Les affranchis payèrent le huitième de leurs fonds. Les citoyens Romains, depuis le triomphe

de Paul Emile jusqu'à la mort de César n'avaient été soumis à aucun tribut. Ils furent vexés & pillés lorsqu'ils combattirent pour savoir de qui ils seraient esclaves, ou d'Octave ou d'Antoine.

Ces déprédateurs ne s'en tinrent pas là. Octave, immédiatement avant la guerre de Pérouse, donna à ses vétérans toutes les terres du territoire de Mantoue & de Crémone. Il chassa de leurs foyers un nombre prodigieux de familles innocentes, pour enrichir les meurtriers qui étaient à ses gages. César, son père, n'en avait point usé ainsi; & même quoique dans les Gaules il eût exercé tous les brigandages qui sont les suites de la guerre, on ne voit pas qu'il ait dépouillé une seule famille Gauloise de son héritage. Nous ne savons pas si lorsque les Bourguignons, & après eux les Francs, vinrent dans la Gaule, ils s'approprièrent les terres des vaincus. Il est bien prouvé que Clovis & les siens pillèrent tout ce qu'ils trouverent de précieux, & qu'ils mirent les anciens colons dans une dépendance qui approchait de la servitude; mais enfin, ils ne les chassèrent pas

des terres que leurs pères avaient cultivées. Ils le pouvaient en qualité d'étrangers, de barbares & de vainqueurs; mais Octave dépouillait ses compatriotes.

Remarquons encore que toutes ces abominations Romaines sont du tems où les arts étaient perfectionnés en Italie, & que les brigandages des Francs & des Bourguignons sont d'un tems où les Arts étaient absolument ignorés dans cette partie du monde, alors presque sauvage.

La philosophie morale qui avait fait tant de progrès dans Cicéron, dans Atticus, dans Lucrece, dans Memmius, & dans les esprits de tant d'autres dignes Romains, ne put rien contre les fureurs des guerres civiles. Il est absurde & abominable de dire que les belles-lettres avaient corrompu les mœurs. Antoine, Octave & leurs suivans ne furent pas méchans à cause de l'étude des lettres, mais malgré cette étude. C'est ainsi que du tems de la ligue les Montagne, les Charon, les de Thou, les l'Hôpital, ne purent s'opposer au torrent de crimes dont la France fut inondée.

(8)

Mon génie était né pour les guerres civiles.

Fulvie se rend ici une exacte justice. Elle précipita le frère d'Antoine dans sa ruine; elle cabala avec Auguste & contre Auguste. Elle fut l'en-

nemie mortelle de Cicéron; elle était digne de ces tems funestes. Je ne connais aucune guerre civile où quelque femme n'ait joué un rôle.

(9)

(9.)

Lélide, est un fantôme

Il était en effet tel que l'auteur le dépeint ici. Le lâche proscrivit jusqu'à son propre frère, pour s'attirer l'affection de ses deux collègues, qu'il ne put jamais obtenir. Il fut obligé de se démettre de sa

place de Triumvir après la bataille de Philippes : il demeura Pontife comme l'auteur le dit, mais sans crédit & sans honneurs. Otaïve & lui moururent paisibles, l'un tout-puissant, l'autre oublié.

(10.)

L'Orient est à vous.

Ce ne fut point ainsi que fut fait le partage dans l'île du Rénio. Ce ne fut qu'après la bataille de Philippes, qu'Otaïve se reserva l'Italie; & ce nouveau partage même fut la source de tous les malheurs d'Antoine & de la prospérité d'Auguste. Mais n'est-on pas étonné de voir deux citoyens débauchés, dont l'un même n'était pas guerrier, partager tranquillement tout ce que possé-

dent aujourd'hui le Sultan des Turcs, l'Empereur de Maroc, la Maison d'Autriche, les Rois de France, d'Angleterre, d'Espagne, de Naples, de Sardaigne, les Républiques de Venise, de Suisse & de Hollande ? & ce qui est encore plus singulier, c'est que cette vaste domination fut le fruit de sept cents ans de victoires consécutives, depuis Romulus jusqu'à César.

(11.)

Et je n'ai que des Rois.

On remarque en effet qu'avant la bataille d'Actium, il y eut un jour quatorze Rois dans l'anti-chambre d'Antoine; mais ces Rois ne valaient ni les légions Romaines, ni même le seul Agrippa qui gagna la bataille, & qui fit triompher le peu courageux Auguste de la valeur d'Antoine. Ce maître de l'Asie faisait peu de cas des Rois qui le servaient; il fit fouetter le Roi de Judée Antigone; après quoi ce petit Monarque fut

mis en croix. Le prétendu Royaume d'Antigone se bornait au territoire pierreux de Jérusalem & à la Galilée. Antoine avait donné le pays de Jéricho à Cléopâtre, qui jouissait de la terre promise. Il dépouillait souvent un Roi d'une province pour en gratifier un favori. Il est bon de faire attention à tant d'insolence d'un côté, & à tant d'abrutissement de l'autre.

(12.)

Craignez-vous un augure ?

Auguste feignit toujours d'être superstitieux ; & peut-être le fut-il quelquefois. Il eut, au rapport de Suétone, la foiblesse de croire qu'un poisson qui sautait hors de la mer sur le rivage d'Actium, lui présageait le gain de la bataille. Ayant ensuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de son âne ; l'ânier lui répondit qu'il s'appeloit *Vainqueur*. Octave ne douta plus

qu'il ne dût remporter la victoire. Il fit faire des statues d'airain de l'ânier, de l'âne & du poisson ; il les plaça dans le Capitole. On rapporte de lui beaucoup d'autres petitesse, qui en contrastant avec tant de cruautés, forment le portrait d'un méchant méprisable, mais qui devint habile : & c'est à lui qu'on a dressé des autels de son vivant !

À quels mortels, grands Dieux, livrez-vous l'univers !

(13.)

Sacrifier Pompée.

Ce Sextus Pompeius dont nous avons déjà parlé, était fils du grand Pompée. Son caractère était noble, violent & téméraire. Il se fit une réputation immortelle dans le tems des proscriptions ; il eut le courage de faire afficher dans Rome qu'il donnerait à ceux qui sauveraient les proscrits, le double de ce que les Triumvirs promettaient aux assassins.

Il finit par être tué en Phrygie par ordre d'Antoine. Son frère Cneius avait été tué en Espagne à la bataille de Munda. Ainsi toute cette famille si chère aux Romains, & qui combattait pour les loix, périt malheureusement ; & Auguste si longtems l'ennemi de toutes les loix, mourut dans la vieillesse la plus honorée.

(14.)

César en fit autant.

Cela est incontestable, & je crois qu'on peut remarquer que presque tous les chefs de parti dans les guerres civiles, ont été des voluptueux, si l'on en excepte peut-être quelques guerres fanatiques, comme celles dans laquelle Cromwel se signala. Les chefs de la fronde, ceux de la ligue, ceux des maisons de Bourgogne & d'Orléans, ceux

de la rose blanche & ceux de la rose rouge, s'abandonnèrent aux plaisirs au milieu des horreurs de la guerre. Ils insultèrent toujours aux misères publiques, en se livrant à la plus énorme licence ; & les rapines les plus odieuses servirent toujours à payer leurs plaisirs. On en voit de grands exemples dans les mémoires du Cardinal de Retz. Lui-

même s'abandonnait quelquefois à la plus basse débauche, & bravait les mœurs en donnant des bénédictions. Le Duc de Borgia, fils du Pape Alexandre VI en usait ainsi dans le tems qu'il assassinait tous les Sei-

gneurs de la Romagne; & le peuple stupide-osa à peine murmurer. Tout cela n'est pas étonnant. La guerre civile est le théâtre de la licence, & les mœurs y sont immolées avec les citoyens.

(15.)

Vers l'humaine équité quelque faible retour.

Il faut avouer qu'Auguste eut de ces retours heureux, quand le crime ne lui fut plus nécessaire, & qu'il vit qu'étant maître absolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juste. Mais il me semble qu'il fut toujours plus impitoyable que clément; car après la bataille d'Actium, il fit égorger le fils d'Antoine au pied de la statue de César, & il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune Césarion, fils de César & de Cléopâtre, que lui-même avait reconnu pour Roi d'Egypte.

Ayant un jour soupçonné le préteur Gallius Quintus d'être venu à l'audience avec un poignard sous sa robe, il le fit appliquer en sa présence à la torture; & dans l'indignation où il fut de s'entendre appeler tyran par ce Sénateur, il lui arracha lui-même les yeux, si on en croit Suétone.

On fait que César, son père adoptif, fut assez grand pour pardonner à presque tous ses ennemis; mais je ne vois pas qu'Auguste ait pardonné à un seul. Je doute fort de sa prétendue clémence envers Cinna. Tacite ni Suétone ne disent rien de cette aventure. Suétone qui parle de toutes les conspirations faites contre Auguste,

n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La singularité d'un Consulat donné à Cinna, pour prix de la plus noire perfidie, n'aurait pas échappé à tous les historiens contemporains. Dion Cassius n'en parle qu'après Sénèque, & ce morceau de Sénèque ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus, Sénèque met la scène en Gaule, & Dion à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute vraisemblance à cette aventure. Aucune de nos histoires Romaines compilées à la hâte & sans choix, n'a discuté ce fait intéressant. L'histoire de Laurent Echard est aussi fautive que tronquée. L'esprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il se peut que Cinna ait été soupçonné ou convaincu par Auguste de quelque infidélité, & qu'après l'éclaircissement, Auguste lui eût accordé le vain honneur du Consulat: mais il n'est nullement probable que Cinna eût voulu par une conspiration s'emparer de la puissance suprême, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui n'était pas enfin un homme considérable dans l'Empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un simple courtisan ait eu la folie

L ij

de vouloir succéder à un Souverain affermi par un règne de vingt années, qui avoit des héritiers; & il n'est nullement probable qu'Auguste l'eût fait Consul immédiatement après la conspiration.

Si l'aventure de Cinna est vraie, Auguste ne pardonna que malgré lui, vaincu par les raisons ou par les importunités de Livie, qui avoit pris sur lui un grand ascendant, & qui lui persuada que le pardon lui serait plus utile que le châtimement. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence; ce ne fut certainement point par générosité.

Je sais que le public n'a pu souffrir dans le Cinna de Corneille, que Livie lui inspirât la clémence qu'on a vantée. Je n'examine ici que la vérité des faits; *une tragédie n'est pas une histoire*. On reprochait à Corneille d'avoir avili son héros, en

donnant à Livie tout l'honneur du pardon. Je ne déciderai point si on a eu raison ou tort de supprimer cette partie de la pièce qui est aujourd'hui regardée comme une vérité sur la foi de la déclamation de Sénèque.

Je crois bien qu'Auguste a pu pardonner quelquefois par politique, & affecter de la grandeur d'ame; mais je suis persuadé qu'il n'en avoit pas; & sous quelques traits héroïques qu'on puisse le représenter sur le théâtre, je ne peux avoir d'autre idée de lui que celle d'un homme uniquement occupé de son intérêt pendant toute sa vie. Heureux quand cet intérêt s'accordait avec la gloire. Après tout, un trait de clémence est toujours grand au théâtre; & sur-tout quand cette clémence expose à quelque danger. Il faut, dit-on, sur la scène être plus grand que nature.

(16.)

Le Sphinx est son emblème, &c.

Il est vrai qu'Auguste porta longtemps au doigt un anneau sur lequel un sphynx était gravé. On dit qu'il voulait marquer par là qu'il était impénétrable. Pline le naturaliste rapporte que lorsqu'il fut seul maître de la République, les applications odieuses trop souvent faites par les Romains à l'occasion du Sphinx, le déterminèrent à ne plus se servir de ce caractère; & il y substitua la tête d'Alexandre; mais il me semble que cette tête d'Alexandre devait ar-

tirer des railleries encore plus fortes, & que la comparaison qu'on devoit faire continuellement d'Alexandre & de lui, n'était pas à son avantage. Celui qui par son courage héroïque vengea la Grèce de la tyrannie du plus puissant Roi de la terre, n'avait rien de commun avec le petit-fils d'un simple Chevalier, qui se servit de ses concitoyens pour asservir sa patrie. Voyez les remarques suivantes.

(17.)

J'ai vu périr Caton.

Je propose ici quelques réflexions sur la vie & sur la mort de Caton. Il ne commanda jamais d'armée, il ne fut que simple Préteur, & cependant nous prononçons son nom avec plus de vénération que celui des Césars, des Pompées, des Brutus, des Cicérons, & des Scipions mêmes. C'est que tous ont eu beaucoup d'ambition ou de grandes faiblesses. C'est comme citoyen vertueux, c'est comme Stoïcien rigide, qu'on révere Caton malgré soi, tant l'amour de la patrie est respecté par ceux mêmes à qui les vertus patriotiques sont inconnues, tant la philosophie Stoïcienne force à l'admiration ceux mêmes qui en sont le plus éloignés. Il est certain que Caton fit tout pour le devoir, tout pour la patrie, & jamais rien pour lui. Il est presque le seul Romain de son tems qui mérite cet éloge. Lui seul, quand il fut Questeur, eut le courage, non-seulement de refuser aux exécuteurs des proscrip-

tions de Sylla, l'argent qu'ils redemandaient encore en vertu des descriptions que Sylla leur avait laissées sur le trésor public; mais il les accusa de concussion & d'homicide, & les fit condamner à mort, donnant ainsi un terrible exemple aux Triumvirs, qui dédaignèrent d'en profiter. Il fut ennemi de quiconque aspirait à la tyrannie. Retiré dans Utique après la bataille de Tapsa que César avait gagnée, il exhorta les Sénateurs d'Utique à imiter son courage, à se défendre contre l'usurpateur; il les trouve intimidés; il a l'humanité de pourvoir à leur sûreté dans leur fuite. Quand il voit qu'il ne lui reste plus aucune espérance de sauver la patrie, & que sa vie est inutile, il sort de la vie sans écouter un moment l'instinct qui nous attache à elle; il se rejoint à l'être des êtres loin de la tyrannie.

On trouve dans les odes de La Mothe un couplet contre Caton :

*Caton d'une ame plus égale
Sous l'heureux vainqueur de Pharsale
Eût souffert que l'homme plût ;
Mais incapable de se rendre
Il n'eut pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.*

On voit dans ces vers quelle est l'énorme différence d'un bourgeois de nos jours & d'un héros de Rome. Caton n'aurait pas eu une ame égale, mais très-inégale, si ayant toute sa vie soutenu la cause di-

vine de la liberté, il l'eût enfin abandonnée. On lui reproche ici d'être incapable de se rendre, c'est-à-dire, d'être incapable de lâcheté. On prétend qu'il devait attendre son pardon; on le traite comme s'il eût

été un rebelle révolté contre son Souverain légitime & absolu, auquel il auroit fait volontairement serment de fidélité.

Les vers de La Mothe sont d'un cœur esclave qui cherche de l'esprit. Je rougis quand je vois quels grands hommes de l'antiquité nous nous efforçons tous les jours de dégrader, & quels hommes communs nous

célébrons dans notre petite sphère. D'autres plus méprisables ont jugé Caton par les principes d'une religion qui ne pouvait être la sienne, puisqu'elle n'existoit pas encore. Rien n'est plus injuste ni plus extravagant. Il faut le juger par les principes de Rome, de l'héroïsme & du Stoïcisme, puisqu'il était Romain, héros & Stoïcien.

(18.

Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage.

Je ne fais pas ce que l'auteur entend par ce vers. Je ne connois que Métellus Scipion, qui fit la guerre contre César, en Afrique, conjointement avec le Roi Juba. Il perdit la grande bataille de Tapfa, & voulant ensuite traverser la mer d'Afri-

que, la flotte de César coula son vaisseau à fond. Scipion périt dans les flots & non dans les déserts. J'aimerais mieux que l'auteur eût mis, *les Scipions sont morts aux Syrtes de Carthage*. Il faut de la vérité autant qu'on le peut.

(19.)

Cicéron, tu n'es plus, &c.

Je remarquerai sur le meurtre de Cicéron, qu'il fut assassiné par un tribun militaire, nommé Popilius Lénas, pour lequel il avait daigné plier, & auquel il avait sauvé la vie. Ce meurtrier reçut d'Antoine deux cent mille livres de notre monnaie, pour la tête & les deux mains de Cicéron qu'il lui apporta dans le Forum. Antoine les fit clouer à la tribune aux harangues. Les siècles suivants ont vu des assassinats, mais aucun qui fût marqué par une si horrible ingratitude, ni qui ait été payé si cherement. Les assassins de Valfstein, du Maréchal d'Ancre, du Duc de Guise le Balafre, du Duc de Parme Farnèse, bâtard du Pape Paul III, & de tant d'autres, étaient

la vérité des gentilshommes, ce qui rend leur attentat encor plus infame; mais du moins ils n'avaient pas reçu de bienfaits des Princes qu'ils massacrèrent; ils furent les indignes instrumens de leurs maîtres; & cela ne prouve que trop, que quiconque est armé du pouvoir, & peut donner de l'argent, trouve toujours des bourreaux mercenaires quand il le veut: mais des bourreaux gentilshommes, c'est-là ce qui est le comble de l'infamie.

Remarquons que cette horreur & cette bassesse ne fut jamais connue dans les tems de la Chevalerie; je ne vois aucun Chevalier assassin pour de l'argent.

Si l'auteur de l'*Esprit des loix* avait

dit que l'honneur était autrefois le ressort & le mobile de la chevalerie, il aurait eu raison : mais prétendre que l'honneur est le mobile de la monarchie, après les assassinats à prix fait du maréchal d'Ancre & du Duc de Guise, & après que tant de gentils-hommes se sont fait bourreaux & archers, après tant d'autres infamies de tous les genres, cela est aussi peu convenable que de dire que la vertu est le mobile des Républiques. Rome était encore République du tems des proscriptions de Sylla, de Marius & des Triumvirs. Les massacres d'Irlande, la Saint-Barthelemy, les Vêpres Siciliennes, les assassinats des Ducs d'Orléans & de Bourgogne, le faux monnayage, tout cela fut commis dans des monarchies.

Revenons à Cicéron. Quoique nous ayons ses ouvrages, St. Evremont est le premier qui nous ait avertis qu'il fallait considérer en lui l'homme d'Etat & le bon citoyen. Il n'est bien connu que par l'histoire excellente que Middleton nous a donnée de ce grand homme. Il était le meilleur orateur de son tems, & le meilleur philosophe. Ses Tusculanes & son traité de la nature des Dieux, si bien traduits par l'Abbé

d'Oliver, & enrichis de notes savantes, sont si supérieurs dans leur genre, que rien ne les a égalés depuis, soit que nos bons auteurs n'aient pas osé prendre un tel essor, soit qu'ils n'aient pas eu les ailes assez fortes. Cicéron disoit tout ce qu'il voulait ; il n'en est pas ainsi parmi nous. Ajoutons encore que nous n'avons aucun traité de morale qui approche de ses Offices ; & ce n'est pas faute de liberté que nos auteurs modernes ont été si au-dessous de lui en ce genre, car de Rome à Madrid on est sûr d'obtenir la permission d'ennuyer en moralités.

Je doute que Cicéron ait été un aussi grand homme en politique. Il se laissa tromper à l'âge de soixante & trois ans, par le jeune Octave, qui le sacrifia bien-tôt au ressentiment de Marc Antoine. On ne vit en lui, ni la fermeté de Brutus, ni la circonspection d'Atticus. Il n'eut d'autre fonction dans l'armée du grand Pompée, que celle de dire des bons mots. Il courut ensuite César ; il devait, après avoir prononcé les Philippiques, les soutenir les armes à la main. Mais je m'arrête, je ne veux pas faire la satire de Cicéron.

(20.)

Ont fait couler le sang du plus grand des mortels.

Je propose ici une conjecture. Il me semble que l'intérêt des ministres du jeune Ptolomée, âgé de treize ans, n'était point du tout d'assassiner Pompée, mais de le garder en otage, comme un gage des faveurs qu'ils pouvaient obtenir du vainqueur,

& comme un homme qu'ils pouvaient lui opposer s'il voulait les opprimer.

Après la victoire de Pharsale, César dépêcha des émissaires secrets à Rhodes, pour empêcher qu'on ne reçut Pompée. Il dut, ce me semble,

prendre les mêmes précautions avec l'Egypte ; il n'y a personne , qui , en pareil cas , négligeât un intérêt si important. On peut croire que César prit cette précaution nécessaire , & que les Egyptiens allèrent plus loin qu'il ne voulait ; ils crurent s'assurer de sa bienveillance en lui présentant la tête de Pompée. On a dit qu'il versa des larmes en la voyant ; mais ce qui est bien plus sûr , c'est qu'il ne vengea point sa mort ; il ne punit point Septime , Tribun Romain , qui était le plus coupable de cet assassinat. Et lorsqu'ensuite il fit tuer Achilles , ce fut dans la guerre d'Alexandrie , & pour un sujet tout

différent. Il est donc très-vrai-semblable , que si César n'ordonna pas la mort de Pompée , il fut au moins la cause très-prochaine de cette mort. L'impunité accordée à Septime est une preuve bien forte contre César. Il aurait pardonné à Pompée , je le crois , s'il l'avait eu entre les mains ; mais je crois aussi qu'il ne le regretta pas. Et une preuve indubitable , c'est que la première chose qu'il fit , ce fut de confisquer tous les biens à Rome. On vendit à l'encan la belle maison de Pompée ; Antoine l'acheta , & les enfans de Pompée n'eurent aucun héritage.

(21.)

un fils de Cépius.

Dion Cassius nous apprend que le surnom du père d'Auguste était *Cépius*. Cet Octavianus Cépius fut le premier Sénateur de sa branche. Le grand-père d'Auguste n'était qu'un riche Chevalier , qui négociait dans la petite ville de Velettri , & qui épousa la sœur aînée de César , soit qu'alors la famille des Césars , fût pauvre , soit qu'elle voulût plaire au peuple par cette alliance disproportionnée. J'ai déjà dit qu'on reprochait à Auguste que son bisaïeul avait été un petit marchand , un changeur à Velettri. Ce changeur passait même pour le fils d'un affranchi. Antoine osa appeler Octave du nom de Spartacus , dans un de ses édits , en faisant allusion à sa famille , qu'on prétendait descendre d'un esclave. Vous trouverez cette

anecdote dans la huitième Philippique de Cicéron , *quem Spartacum in edictis appellat* , &c.

Il y a mille exemples de grandes fortunes qui ont eu une basse origine , ou que l'orgueil appelle basse : il n'y a rien de bas aux yeux du philosophe ; & quiconque s'est élevé , doit avoir eu cette espèce de mérite , qui contribue à l'élévation. Mais on est toujours surpris de voir Auguste , né d'une famille si mince , un provincial sans nom , devenir le maître absolu de l'Empire Romain , & se placer au rang des Dieux.

On lui donne des remords dans cette pièce , on lui attribue des sentimens magnanimes ; je suis persuadé qu'il n'en eut point ; mais je suis persuadé qu'il en faut au théâtre.

(22)

(22.)

Par ma main.

Ce trait n'est pas historique, mais il ne m'étonne point dans Fulvie ; c'était une femme extrême en ses fureurs, & digne, comme elle le dit, du temps funeste où elle était née. Elle fut presque aussi sanguinaire qu'Antoine. Cicéron rapporte dans sa troisième Philippique, que Fulvie étant à Brindes avec son mari, quelques centurions mêlés à des citoyens voulurent faire passer trois

légions dans le parti opposé ; qu'il les fit venir chez lui l'un après l'autre sous divers prétextes, & les fit tous égorger. Fulvie y était présente ; son visage était tout couvert de leur sang ; *Os uxoris sanguine respersum constabat*. Elle fut accusée d'avoir arraché la langue à Cicéron, après sa mort, & de l'avoir percée de son aiguille de tête.

(23.)

Ils ont trahi Lépidé.

Cette réflexion de Fulvie est très-convenable, puisqu'elle est fondée sur la vérité. Car après la bataille de Modène, qu'Antoine avait perdue, il eut la confiance de se présenter

presque seul devant le camp de Lépidé ; plus de la moitié des légions passa de son côté. Lépidé fut obligé de s'unir avec lui, & cette aventure même fut l'origine du Triumvirat.

(24.)

On a vu Marius entraîner sur ses pas

Les mêmes assassins payés pour son trépas.

Non-seulement ceux de Minturne qui avaient ordre de tuer Marius, se déclarèrent en sa faveur ; mais étant encor pros crit en Afrique, il

alla droit à Rome avec quelques Africains, & leva des troupes dès qu'il y fut arrivé.

(25.)

. Brutus & Cassius

N'avaient pas, après tout, des projets mieux conçus.

Il est constant que Brutus & Cassius n'avaient pris aucunes mesures pour se maintenir contre la faction

de César. Ils ne s'étaient pas assurés d'une seule cohorte ; & même après avoir commis le meurtre, ils furent

Tom. VI. & du Théâtre le quatrième.

M

obligés de se réfugier au Capitole. Brutus harangua le peuple du haut de cette forteresse, & on ne lui répondit que par des injures & des outrages ; on fut prêt de l'assiéger. Les conjurés eurent beaucoup de peine à ramener les esprits ; & lorsqu'Antoine eut montré aux Romains le corps de César sanglant, le peuple animé par ce spectacle, & furieux de douleur & de colère, courut le fer & la flamme à la main vers les maisons de Brutus & de Cassius. Ils furent obligés de sortir de Rome. Le peuple déchira un citoyen nommé Cinna, qu'il crut être un des meurtriers. Ainsi il est clair que l'entreprise de Brutus, de Cassius & de leurs

associés, fut soudaine & téméraire. Ils résolurent de tuer le tyran à quelque prix que ce fût, quoi qu'il en pût arriver.

Il y a vingt exemples d'assassinats produits par la vengeance ou par l'enthousiasme de la liberté, qui furent l'effet d'un mouvement violent plutôt que d'une conspiration bien réfléchie, & prudemment méditée. Tel fut l'assassinat du Duc de Parme Farnèse, bâtard du Pape Paul III. Telle fut la même conspiration des Pazzi, qui n'étaient point sûrs des Florentins, en assassinant les Médicis, & qui se confièrent à la fortune.

(26.)

*Pompée en s'approchant de ce perfide Octave,
En croyant le punir n'a frappé qu'un esclave.*

Il y eut quelques exemples de pareilles méprises dans les guerres civiles de Rome. L'esprit de vertige qui animait alors les Romains est presque inconcevable. Lucius Terentius voulant tuer le père du grand Pompée, pénétra seul jusques dans sa tente, & crut long-tems l'avoir percé de coups ; il ne reconnut son erreur que lorsqu'il voulut faire sou-

lever les troupes, & qu'il vit paraître à leur tête celui qu'il croyait avoir égorgé. On dit que la même chose arriva depuis à Maximien Hercule, quand il voulut se venger de Constantin, son gendre. Vous voyez aussi dans la tragédie de Venceslas, que Ladislas assassine son propre frère, quand il croit assassiner le Duc, son rival.

(27.)

Casca fit à César la première blessure.

L'auteur se trompe ici. Casca n'était point un homme du peuple. Il est vrai qu'il n'y eut en lui rien de recommandable ; mais enfin, c'était un Sénateur, & on ne devait pas

le traiter d'homme obscur, à moins qu'on n'entende par ce mot un homme sans gloire, ce qui me semble un peu forcé.

(28.)

..... & qu'on chérisse *Auguste*.

C'est de bonne heure qu'Octave prend ici le nom d'Auguste. Suétone nous dit qu'Octave ne fut surnommé Auguste, par un décret du Sénat, qu'après la bataille d'Actium. On balança si on lui donnerait le titre d'Augustus ou de Romulus. Celui d'Augustus fut préféré; il signifie vénérable, & même quelque chose de plus; qui répond au grec *Sebastos*. Il est bien plaisant de voir

aujourd'hui quelles gens prennent le titre de vénérables.

Il paraît pourtant qu'Octave avait déjà osé s'arroger le surnom d'Auguste à son premier Consulat qu'il se fit donner à l'âge de vingt ans contre toutes les lois, ou plutôt qu'Agrippa & les légions lui firent donner. Ce fut cet Agrippa qui fit sa fortune, mais Octave fut ensuite la conserver & l'accroître.

(29.)

Et que Rome elle-même apprenne à nous aimer.

Il est constant que ce fut à la fin le but d'Octave après tant de crimes. Il vécut assez longtemps pour que la génération qu'il vit naître oubliât presque les malheurs de ses pères. Il y eut toujours des cœurs Romains qui détestèrent la tyrannie, non seulement sous lui, mais sous ses successeurs: on regretta la République, mais on ne put la rétablir; les Empereurs avaient l'argent & les troupes. Ces troupes enfin furent les maîtresses de l'Etat; car les tyrans ne peuvent se maintenir que par les soldats; tôt ou tard les soldats connaissent leurs forces, ils assassinent le maître qui les paye, & vendent l'Empire à d'autres. Cette Rome si superbe, si amoureuse de la liberté, fut gouvernée comme Alger; elle n'eut pas même l'honneur de l'être comme Constantinople, ou du moins la race des Ottomans est respectée. L'Em-

pire Romain eut très-rarement trois Empereurs de suite de la même famille depuis Néron. Rome n'eut jamais d'autre consolation que celle de voir ses Empereurs égorgés par les soldats. Saccagée enfin plusieurs fois par les barbares, elle est réduite à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Je finirai par remarquer ici que l'entreprise désespérée que le poète attribue à Sextus Pompée & à Fulvie, est un trait de furieux qui veulent se venger à quelque prix que ce soit, sûrs de perdre la vie en se vengeant; car si l'auteur leur donne quelque espérance de pouvoir faire déclarer les soldats en leur faveur, c'est plutôt une illusion qu'une espérance. Mais enfin, ce n'est pas un trait d'ingratitude lâche comme la conspiration de Cinna. Fulvie est criminelle, mais le jeune Pompée ne l'est pas. Il est proscrit, on lui

M ij

enlève sa femme, il se résout à mourir pourvu qu'il punisse le tyran & le ravisseur. Auguste fait ici une belle action en le laissant aller comme un brave ennemi qu'il veut combattre les armes à la main. Cette générosité même est préparée dans la pièce par les remords qu'Octave éprouve dès le premier acte. Mais assurément cette magnanimité n'était pas alors dans le caractère d'Octave; le poète lui fait ici un honneur qu'il ne méritait pas.

Le rôle qu'on fait jouer à Antoine est peu de chose, quoiqu'assez conforme à son caractère : il n'agit point dans la pièce; il y est sans passion : c'est une figure dans l'ombre qui ne sert, à mon avis, qu'à faire sortir le personnage d'Octave. Je pense que c'est pour cette raison que le manuscrit porte seulement pour titre : *Octave & le jeune Pompée*, & non pas *le Triumvirat*; mais

j'y ai ajouté ce nouveau titre, comme je le dis dans ma préface, parce que les Triumvirs étaient dans l'île, & que les proscriptions furent ordonnées par eux.

J'aurais beaucoup de choses à dire sur le caractère barbare des Romains. depuis Sylla jusqu'à la bataille d'Actium, & sur leur bassesse, après qu'Auguste les eut assujétis. Ce contraste est bien frappant; on vit des tigres changés en chiens de chasse qui léchent les pieds de leurs maîtres.

On prétend que Caligula désigna Consul un cheval de son écurie; que Domitien consulta les Sénateurs sur la sauce d'un turbot; & il est certain que le Sénat Romain rendit en faveur de Pallas, affranchi de Claude, un décret qu'à peine on eût porté du tems de la République en faveur des Paul Emile & des Scipions.

Fin des Notes.

DU GOUVERNEMENT ET DE LA DIVINITÉ.

D' A U G U S T E.

Ceux qui aiment l'histoire sont bien aises de savoir à quel titre un bourgeois de Veletri gouverna un Empire qui s'étendait du Mont Taurus au Mont Atlas, & de l'Euphrate à l'Océan Occidental. Ce ne fut point comme Dictateur perpétuel, ce titre avait été trop funeste à *Jules-César*. *Auguste* ne le porta que onze jours. La crainte de périr comme son prédécesseur, & les conseils d'*Agrippa* lui firent prendre d'autres mesures. Il accumula insensiblement sur sa tête toutes les dignités de la République. Treize Consuls, le Tribunat renouvelé en sa faveur de dix ans en dix ans, le nom de Prince du Sénat, celui d'Empereur, qui d'abord ne signifiait que Général d'armée, mais auquel il fut donner une dénomination plus étendue; ce sont là les titres qui semblèrent légitimer sa puissance. Le Sénat ne perdit rien de ses honneurs; il conserva même toujours de très-grands droits. *Auguste* partagea avec lui toutes les provinces de l'Empire; mais il retint pour lui les principales: enfin, maître de l'argent & des troupes, il fut en effet Souverain.

Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que *Jules-César* ayant été mis au rang des Dieux après sa mort, *Auguste* fut Dieu de son vivant. Il est vrai qu'il n'était pas tout-à-fait Dieu à Rome, mais il l'était dans les provinces. Il y avait des temples & des prêtres. L'abbaye d'Éney à Lyon était un beau temple d'*Auguste*. *Horace* lui dit :

Jurandasque tuum per nomen ponimus aras.

Cela veut dire qu'il y avait chez les Romains même d'assez bons courtisans pour avoir dans leurs maisons de petits autels qu'ils dédiaient à *Auguste*. Il fut donc en effet canonisé de son vivant; & le nom de Dieu devint le titre, ou le sobriquet de

tous les Empereurs suivans. *Caligula* se fit Dieu sans difficulté ; il se fit adorer dans le temple de *Castor* & de *Pollux*. Sa statue était posée entre ces deux géméaux ; on lui immolait des paons , des faisans , des poules de Numidie , jusqu'à ce qu'enfin on l'immola lui-même. *Néron* eut le nom de Dieu avant qu'il fût condamné par le Sénat à mourir par le supplice des esclaves.

Ne nous imaginons pas que ce nom de Dieu signifiait chez ces monstres , ce qu'il signifie parmi nous ; le blasphème ne pouvait être porté jusques-là. *Divus* voulait dire précisément *Sanctus*. De la liste des proscriptions , & de l'épigramme ordurière contre *Fulvie* , il y a loin jusqu'à la divinité. Il y eut onze conspirations contre ce Dieu , si l'on compte la prétendue conjuration de *Cinna* : mais aucune ne réussit ; & de tous ces misérables qui usurpèrent les honneurs divins , *Auguste* fut sans doute le plus fortuné. Il fut véritablement celui par lequel la République Romaine périt ; car *César* n'avait été Dictateur que dix mois , & *Auguste* régna plus de quarante années. Ce fut dans cet espace de tems que les mœurs changèrent avec le gouvernement. Les armées composées autrefois de légions Romaines & des peuples d'Italie , furent dans la suite formées de tous les peuples barbares. Elles mirent sur le trône , des Empereurs de leurs pays.

Dès le troisième siècle il s'éleva trente tyrans presque à la fois , dont les uns étaient de la Transilvanie , les autres des Gaules , d'Angleterre ou d'Allemagne. *Dioclétien* était le fils d'un esclave de Dalmatie. *Maximien-Hercule* était un villageois de Sirmik. *Théodose* était d'Espagne , qui n'était pas alors un pays fort policé.

On sait assez comment l'Empire Romain fut enfin détruit ; comment les Turcs en ont subjugué la moitié , & comment le nom de l'autre moitié subsiste encore sur les rives du Danube chez les Marcomans. Mais la plus singulière de toutes les révolutions , & le plus étonnant de tous les spectacles , c'est de voir par qui le Capitole est habité aujourd'hui.

DES CONSPIRATIONS

CONTRE LES PEUPLES,

OU

DES PROSCRIPTIONS.

CELLES DES JUIFS.

SI l'on remonte à la plus haute antiquité reçue parmi nous, si l'on ose chercher les premiers exemples des proscriptions dans l'histoire des Juifs, si nous séparons ce qui peut appartenir aux passions humaines, de ce que nous devons révéler dans les décrets éternels, si nous ne considérons que l'effet terrible d'une cause divine, nous trouverons d'abord une proscription de vingt-trois mille Juifs après l'idolâtrie d'un veau d'or; une de vingt-quatre mille pour punir l'Israélite qu'on avait surpris dans les bras d'une Madianite; une de quarante-deux mille hommes de la tribu d'Ephraïm, égorgés à un gué du Jourdain. C'était une vraie proscription; car ceux de Galaad qui exerçaient la vengeance de Jephthé contre les Ephraïmites, voulaient connaître & démêler leurs victimes en leur faisant prononcer l'un après l'autre le nom *shibolet*, au passage de la rivière; & ceux qui disaient *shibolet*, selon la prononciation Ephraïmite, étaient reconnus & tués sur le champ. Mais il faut considérer que cette tribu d'Ephraïm ayant osé s'opposer à Jephthé, choisi par Dieu même, pour être le chef de son peuple, méritait sans doute un tel châtement.

C'est pour cette raison que nous ne regardons point comme une injustice l'extermination entière des peuples du Canaan; ils s'étaient attiré cette punition par leurs crimes; ce fut le Dieu vengeur des crimes qui les proscrivit.

CELLE DE MITHRIDATE.

De telles proscriptions commandées par la Divinité même, ne doivent pas sans doute être imitées par les hommes ; aussi le genre humain ne vit point de pareils massacres jusqu'à *Mithridate*. Rome ne lui avait pas encor déclaré la guerre, lorsqu'il ordonna qu'on assassinât tous les Romains qui se trouvaient dans l'Asie mineure. *Plutarque* fait monter le nombre des victimes à cent cinquante mille ; *Appien* le réduit à quatre-vingt mille.

Plutarque n'est pas croyable, & *Appien* même exagère. Il n'est pas vrai-semblable que tant de citoyens Romains demeurassent dans l'Asie mineure, où ils avaient alors très-peu d'établissements. Mais quand ce nombre serait réduit à la moitié, *Mithridate* n'en seroit pas moins abominable. Tous les historiens conviennent que le massacre fut général, & que ni les femmes ni les enfans ne furent épargnés.

CELLES DE SYLLA, DE MARIUS ET DES TRIUMVIRS.

Mais environ dans ce tems-là même *Sylla* & *Marius* exercèrent sur leurs compatriotes la même fureur qu'ils éprouvaient en Asie. *Marius* commença les proscriptions, & *Sylla* les surpassa. La raison humaine est confondue quand elle veut juger des Romains. On ne conçoit pas comment un peuple chez qui tout était à l'enchère, & dont la moitié égorgeait l'autre, pût être dans ce tems-là même le vainqueur de tous les Rois. Il y eut une horrible anarchie depuis les proscriptions de *Sylla*, jusqu'à la bataille d'Actium, & ce fut pourtant alors que Rome conquît les Gaules, l'Espagne, l'Égypte, la Syrie, toute l'Asie mineure & la Grèce.

Comment expliquerons-nous ce nombre prodigieux de déclamations qui nous restent sur la décadence de Rome, dans ces tems sanguinaires & illustres ? *Tout est perdu*, disent vingt auteurs latins, *Rome tombe par ses propres forces, le luxe a vengé l'univers*. Tout cela ne veut dire autre chose, sinon que la liberté publique n'existait plus ; mais la puissance subsistait ;

listait ; elle était entre les mains de cinq ou six Généraux d'armée, & le citoyen Romain qui avait jusques-là vaincu pour lui-même, ne combattait plus que pour quelques usurpateurs.

La dernière proscription fut celle d'*Antoine*, d'*Octave* & de *Lépide* ; elle ne fut pas plus sanguinaire que celle de *Sylla*.

Quelque horrible que fût le règne des *Caligula* & des *Néron*, on ne voit point de proscriptions sous leur empire ; il n'y en eut point dans les guerres des *Galba*, des *Othons*, des *Vitellius*.

- CELLE DES JUIFS SOUS TRAJAN.

Les Juifs seuls renouvelèrent ce crime sous *Trajan*. Ce Prince humain les traitait avec bonté. Il y en avait un très-grand nombre dans l'*Egypte* & dans la province de *Cyrène*. La moitié de l'île de *Chypre* était peuplée de Juifs. Un nommé *André* qui se donna pour un *Messie*, pour un libérateur des Juifs, ranima leur exécrable enthousiasme qui paraissait assoupi. Il leur persuada qu'ils seraient agréables au Seigneur, & qu'ils rentreraient enfin victorieux dans *Jérusalem*, s'ils exterminaient tous les infidèles dans les lieux où ils avaient le plus de synagogues. Les Juifs séduits par cet homme mas-
sacrèrent, dit-on, plus de deux cent vingt mille personnes dans la *Cyrénaïque* & dans *Chypre*. *Dion* & *Eusebe* disent que non contents de les tuer, ils mangeaient leur chair, se faisaient une ceinture de leurs intestins, & se frotaient le visage de leur sang. Si cela est ainsi, ce fut, de toutes les conspirations contre le genre humain dans notre continent, la plus inhumaine & la plus épouvantable ; & elle dût l'être, puisque la superstition en était le principe. Ils furent punis, mais moins qu'ils ne le méritaient, puisqu'ils subsistent encore.

CELLE DE THÉODOSE, &c.

Je ne vois aucune conspiration pareille dans l'histoire du monde, jusqu'au tems de *Théodose*, qui proscrivit les habitants de *Thessalonique*, non pas dans un mouvement de colère, comme on l'écrit si indignement, mais après six mois

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

N

des plus mûres réflexions. Il mit dans cette fureur méditée un artifice & une lâcheté qui la rendaient encor plus horrible. Les jeux publics furent annoncés par son ordre, les habitans invités; les courfes commencèrent au milieu de ces réjouissances; ses soldats égorgèrent sept à huit mille habitans; quelques auteurs disent quinze mille. Cette proscription fut incomparablement plus sanguinaire & plus inhumaine que celle des Triumvirs; ils n'avaient compris que leurs ennemis dans leurs listes, mais *Théodose* ordonna que tout périt sans distinction. Les Triumvirs se contentèrent de taxer les veuves & les filles des proscrits, *Théodose* fit massacrer les femmes & les enfans, & cela dans la plus profonde paix, & lorsqu'il était au comble de sa puissance.

CELLE DE L'IMPÉRATRICE THÉODORA.

Une proscription beaucoup plus sanglante encore que toutes les précédentes, fut celle d'une Impératrice *Théodora*, au milieu du neuvième siècle. Cette femme superstitieuse & cruelle, veuve du cruel *Théophile*, & tutrice de l'infâme *Michel*, gouverna quelques années Constantinople. Elle donna ordre qu'on tuât tous les Manichéens dans ses Etats. *Fleury* dans son histoire ecclésiastique, avoue qu'il en périt environ cent mille. Il s'en sauva quarante mille qui se réfugièrent dans les Etats du Calife, & qui devenus les plus implacables comme les plus justes ennemis de l'Empire Grec, contribuèrent à sa ruine. Rien ne fut plus semblable à notre St. Barthelemy, dans laquelle on voulut détruire les Protestans, & qui les rendit furieux.

Cette rage des conspirations contre un peuple entier sembla s'affoupir jusqu'au tems des Croisades. Une horde de croisés dans la première expédition de *Pierre l'Hermite*, ayant pris son chemin par l'Allemagne, fit vœu d'égorger tous les Juifs qu'ils rencontreraient sur leur route. Ils allèrent à Spire, à Worms, à Cologne, à Mayence, à Francfort; ils fendirent le ventre aux hommes, aux femmes, aux enfans de la nation Juive qui tombèrent entre leurs mains, & cherchèrent dans leurs entrailles l'or qu'on supposait que ces malheureux avaient avalé.

Cette action des croisés ressembloit parfaitement à celle des Juifs de Chypre & de Cyrène, & fut peut-être encore plus affreuse, parce que l'avarice se joignoit au fanatisme. Les Juifs alors furent traités comme ils se vantent d'avoir traité autrefois des nations entières : mais selon la remarque de Suarez, ils avoient égorgé leurs voisins par une piété bien entendue, & les croisés les massacrèrent par une piété mal entendue. Il y a au moins de la piété dans ces meurtres, & cela est bien consolant.

CELLE DE LA CROISADE CONTRE LES ALBIGEOIS.

La conspiration contre les Albigeois fut de la même espèce, & eut une atrocité de plus ; c'est qu'elle fut contre des compatriotes, & qu'elle dura long-tems. Suarez aurait dû regarder cette proscription comme la plus édifiante de toutes, puisque de saints Inquisiteurs condamnèrent aux flammes tous les habitans de Béziers, de Carcassonne, de Lavaur, & de cent bourgs considérables ; presque tous les citoyens furent brûlés en effet, ou pendus, ou égorgés.

LES VÊPRES SICILIENNES.

S'il est quelque nuance entre les grands crimes, peut-être la journée des Vêpres Siciliennes est la moins exécrable de toutes, quoiqu'elle le soit excessivement. L'opinion la plus probable est que ce massacre ne fut point prémédité. Il est vrai que Jean de Procida, émissaire du Roi d'Aragon, préparait dès-lors une révolution à Naples & en Sicile ; mais il paraît que ce fut un mouvement subit dans le peuple animé contre les Provençaux, qui le déclencha tout d'un coup, & qui fit couler tant de sang. Le Roi Charles s'était rendu odieux par le meurtre de Conradin & du Duc d'Autriche, deux jeunes héros & deux grands Princes dignes de son estime, qu'il fit condamner à mort comme des voleurs. Les Provençaux qui vexaient la Sicile étaient détestés. L'un d'eux fit violence à une femme le lendemain de Pâques ; on s'attroupa, on s'armait, on sonna le tocsin, on cria meurent les

tyrans ; tout ce qu'on rencontra des Provençaux fut massacré ; les innocens périrent avec les coupables.

LES TEMPLIERS.

Je mets sans difficulté au rang des proscriptions le supplice des Templiers. Cette barbarie fut d'autant plus atroce qu'elle fut commise avec l'appareil de la justice. Ce n'était point une de ces fureurs que la vengeance soudaine ou la nécessité de se défendre semble justifier ; c'était un projet réfléchi d'exterminer tout un Ordre trop fier & trop riche. Je pense bien que dans cet Ordre il y avait de jeunes débauchés qui méritaient quelque correction ; mais je ne croirai jamais qu'un grand-Maître, & tant de Chevaliers parmi lesquels on comptait des Princes, tous vénérables par leur âge & par leurs services, fussent coupables des bassesses absurdes & inutiles dont on les accusait. Je ne croirai jamais qu'un Ordre entier de Religieux ait renoncé en Europe à la Religion Chrétienne, pour laquelle il combattait en Asie, en Afrique ; & pour laquelle même encor plusieurs d'entr'eux gémissaient dans les fers des Turcs & des Arabes, aimant mieux mourir dans les cachots que de renier leur religion.

Enfin, je crois sans difficulté à plus de quatre-vingts Chevaliers qui, en mourant, prennent Dieu à témoin de leur innocence. N'hésitons point à mettre leur proscription au rang des funestes effets d'un tems d'ignorance & de barbarie.

MASSACRE DANS LE NOUVEAU MONDE.

Dans ce recensement de tant d'horreurs, mettons sur-tout les douze millions d'hommes détruits dans le vaste continent du nouveau monde. Cette proscription est à l'égard de toutes les autres ce que serait l'incendie de la moitié de la terre à celui de quelques villages.

Jamais ce malheureux globe n'éprouva une dévastation plus horrible & plus générale, & jamais crime ne fut mieux prouvé. *Las Casas*, évêque de *Chiappa*, dans la nouvelle Espagne, ayant parcouru pendant plus de trente années les îles & la

terre ferme découvertes, avant qu'il fût évêque, & depuis qu'il eut cette dignité, témoin oculaire de ces trente années de destruction, vint enfin en Espagne dans sa vieillesse, se jeter aux pieds de *Charles-Quint* & du Prince *Philippe* son fils, & fit entendre ses plaintes qu'on n'avait pas écoutées jusqu'alors. Il présenta sa requête au nom d'un hémisphère entier : elle fut imprimée à Valladolid. La cause de plus de cinquante nations prosrites dont il ne subsistait que de faibles restes, fut solennellement plaidée devant l'Empereur. *Las Casas* dit que ces peuples détruits étaient d'une espèce douce, faible & innocente, incapable de nuire & de résister, & que la plupart ne connaissaient pas plus les vêtemens & les armes que nos animaux domestiques. J'ai parcouru, dit-il, toutes les petites îles *Lucaies*, & je n'y ai trouvé que onze habitans, reste de plus de cinq cent mille.

Il compte ensuite plus de deux millions d'hommes détruits dans *Cuba* & dans *Hispaniola*, & enfin plus de dix millions dans le Continent. Il ne dit pas, j'ai ouï dire qu'on a exercé ces énormités incroyables, il dit : *je les ai vues : j'ai vu cinq Caciques brûlés pour s'être enfuis avec leurs sujets ; j'ai vu ces créatures innocentes massacrées par milliers ; enfin, de mon tems, on a détruit plus de douze millions d'hommes dans l'Amérique.*

On ne lui contesta pas cette étrange dépopulation, quelque incroyable qu'elle paraisse. Le docteur *Sepulvéda* qui plaidait contre lui, s'attacha seulement à prouver que tous ces Indiens méritaient la mort, parce qu'ils étaient coupables du péché contre nature, & qu'ils étaient antropophages.

Je prens Dieu à témoin, répond le digne évêque *Las Casas*, que vous calomniez ces innocens après les avoir égor-gés. Non, ce n'était pas parmi eux que régnait la pèdéras-trie, & que l'horreur de manger de la chair humaine s'était introduite ; il se peut que dans quelques contrées de l'Amé-rique que je ne connais pas, comme au *Brésil* ou dans quel-ques îles, on ait pratiqué ces abominations de l'Enrope ; mais ni à *Cuba*, ni à la *Jamaïque*, ni dans l'*Hispaniola*, ni dans aucune île que j'ai parcourues, ni au *Pérou*, ni au *Mexique*. Or est mon évêché, je n'ai entendu jamais parler de ces cri-mes, & j'en ai fait les enquêtes les plus exactes. C'est vous

qui êtes plus cruels que les antropophages ; car je vous ai vû dresser des chiens énormes pour aller à la chasse des hommes, comme on va à celle des bêtes fauves. Je vous ai vû donner vos semblables à dévorer à vos chiens. J'ai entendu des Espagnols dire à leurs camarades, prête-moi une longe d'Indien pour le déjeûner de mes dogues, je t'en rendrai demain un quartier. C'est enfin chez vous seuls que j'ai vû de la chair humaine étalée dans vos boucheries, soit pour vos dogues, soit pour vous-mêmes. Tout cela, continue-t-il, est prouvé au procès, & je jure par le grand Dieu qui m'écoute, que rien n'est plus véritable.

Enfin, *Las Casas* obtint de *Charles-Quint* des loix qui arrê-
tèrent le carnage réputé jusqu'alors légitime, attendu que
c'étaient des Chrétiens qui massacraient des infidèles.

PROSCRIPTION A MÉRINDOL.

La proscription juridique des habitans de Mérindol & de Cabrière, sous *François I*, en 1546, n'est à la vérité qu'une érinçelle en comparaison de cet incendie universel de la moitié de l'Amérique. Il périt dans ce petit pays environ cinq à six mille personnes des deux sexes & de tout âge. Mais cinq mille citoyens surpassent en proportion dans un canton si petit, le nombre de douze millions dans la vaste étendue des îles de l'Amérique, dans le Mexique, & dans le Pérou. Ajoutez sur-tout que les désastres de notre patrie nous touchent plus que ceux d'un autre hémisphère.

Ce fut la seule proscription revêtue des formes de la justice ordinaire ; car les Templiers furent condamnés par des commissaires que le Pape avait nommés, & c'est en cela que le massacre de Mérindol porte un caractère plus affreux que les autres. Le crime est plus grand quand il est commis par ceux qui sont établis pour réprimer les crimes & pour protéger l'innocence.

Un Avocat-Général du Parlement d'Aix nommé *Guérin* ; fut le premier auteur de cette boucherie. C'était, dit l'historien *César Nostradamus*, un homme noir ainsi de corps que d'ame, autant froid orateur que persécuteur ardent & calomniateur

effronné. Il commença par dénoncer en 1540 dix-neuf personnes au hazard comme hérétiques. Il y avoit alors un violent parti dans le Parlement d'Aix, qu'on appelait les *brûleurs*. Le Président d'Oppède étoit à la tête de ce parti. Les dix-neuf accusés furent condamnés à la mort sans être entendus, & dans ce nombre il se trouva quatre femmes & cinq enfans qui s'enfuirent dans des cavernes.

Il y avoit alors, à la honte de la nation, un Inquisiteur de la foi en Provence, il se nommait frère *Jean de Rome*. Ce malheureux accompagné de satellites allait souvent dans Mérindol & dans les villages d'alentour; il entraît inopinément & de nuit dans les maisons où il étoit averti qu'il y avoit un peu d'argent; il déclarait le pere, la mere & les enfans hérétiques, leur donnait la question, prenait l'argent, & violait les filles. Vous trouverez une partie des crimes de ce scélérat dans le fameux plaidoyer d'*Aubri*, & vous remarquerez qu'il ne fut puni que par la prison.

Ce fut cet Inquisiteur qui, n'ayant pû entrer chez les dix-neuf accusés, les avait fait dénoncer au Parlement par l'Avocat-Général *Guérin*, quoiqu'il prétendit être le seul juge du crime d'hérésie. *Guérin* & lui soutinrent que dix-huit villages étoient infectés de cette peste. Les dix-neuf citoyens échappés devoient selon eux faire révolter tout le canton. Le Président d'Oppède, trompé par une information frauduleuse de *Guérin*, demanda au Roi des troupes pour appuyer la recherche & la punition des dix-neuf prétendus coupables. *François I*, trompé à son tour, accorda enfin les troupes. Le Vice-Légat d'Avignon y joignit quelques soldats. Enfin en 1544 d'Oppède & *Guérin* à leur tête firent le feu à tous les villages; tout fut tué, & *Aubri* rapporte dans son plaidoyer que plusieurs soldats assouvirent leur brutalité sur les femmes & sur les filles expirantes qui palpitaient encore. C'est ainsi qu'on servait la Religion.

Quiconque a lû l'histoire, fait assez qu'on fit justice; que le Parlement de Paris fit pendre l'Avocat-Général, & que le Président d'Oppède échappa au supplice qu'il avait mérité. Cette grande cause fut plaidée pendant cinquante audiences. On a encor les plaidoyers, ils sont curieux. D'Oppède &

Guérin alléguaient pour leur justification tous les passages de l'Ecriture, où il est dit :

Frappez les habitans par le glaive, détruisez tout jusqu'aux animaux (a).

Tuez le vieillard, l'homme la femme, & l'enfant à la mammelle (b).

Tuez l'homme, la femme, l'enfant sevré, l'enfant qui tette, le bœuf, la brebis, le chameau & l'âne (c).

Ils alléguaient encor les ordres & les exemples donnés par l'Eglise contre les hérétiques. Ces exemples & ces ordres n'empêchèrent pas que *Guérin* ne fut pendu. C'est la seule proscription de cette espèce qui ait été punie par les loix, après avoir été faite à l'abri de ces loix mêmes.

PROSCRIPTION DE LA ST. BARTHELEMI.

Il n'y eut que vingt-huit ans d'intervalle entre les massacres de Mérindol & la journée de la St. Barthelemi. Cette journée fait encor dresser les cheveux à la tête de tous les Français, excepté ceux d'un abbé qui a osé imprimer en 1758 une espèce d'apologie de cet événement exécrable. C'est ainsi que quelques esprits bizarres ont eu le caprice de faire l'apologie du Diable. *Ce ne fut, dit-il, qu'une affaire de proscription.* Voilà une étrange excuse ! Il semble qu'une affaire de proscription soit une chose d'usage comme on dit, une affaire de barreau, une affaire d'intérêt, une affaire de calcul, une affaire d'Eglise.

Il faut que l'esprit humain soit bien susceptible de tous les travers, pour qu'il se trouve au bout de près de deux cens ans un homme qui de sang froid entreprend de justifier ce que l'Europe entière abhorre. L'Archevêque *Péresixe* prétend qu'il périt cent mille Français dans cette conspiration religieuse. Le Duc de *Sully* n'en compte que soixante & dix mille. M. l'Abbé abuse du martyrologe des Calvinistes, lequel n'a pû tout compter, pour affirmer qu'il n'y eût que quinze

(a) Deut. chap. 13. (b) Josué, chap. 16.

(c) Premier Livre des Rois, chap. 15.

quinze mille victimes. Eh ! Monsieur l'Abbé ! ne serait-ce rien que quinze mille personnes égorgées , en pleine paix , par leurs concitoyens !

Le nombre des morts ajoute sans doute beaucoup à la calamité d'une nation , mais rien à l'atrocité du crime. Vous prétendez , homme charitable , que la Religion n'eut aucune part à ce petit mouvement populaire. Oubliez - vous le tableau que le Pape Grégoire XIII fit placer dans le Vatican , & au bas duquel était écrit , *Pontifex Colignii necem probat*. Oubliez-vous la procession solennelle de l'Eglise St. Pierre à l'Eglise St. Louis , le *Te Deum* qu'il fit chanter , les médailles qu'il fit frapper pour perpétuer la mémoire de l'heureux carnage de la St. Barthelemi ? Vous n'avez peut-être pas vu ces médailles ; j'en ai vu entre les mains de M. l'Abbé de Rothelin. Le Pape Grégoire y est représenté d'un côté , & de l'autre c'est un ange qui tient une croix dans la main gauche & une épée dans la droite. En voilà-t-il assez , je ne dis pas pour vous convaincre , mais pour vous confondre ?

La conjuration des Irlandais Catholiques contre les Protestans , sous Charles I , en 1641 , est une fidèle imitation de la St. Barthelemi. Des historiens Anglais contemporains , tels que le Chancelier Clarendon & un Chevalier Jean Temple , assurent qu'il y eut cent cinquante mille hommes de massacrés. Le Parlement d'Angleterre dans sa déclaration du 25 Juillt 1643 , en compte quatre-vingt mille : mais M. Brooke qui paraît très instruit , crie à l'injustice dans un petit livre que j'ai entre les mains. Il dit qu'on se plaint à tort , & il semble prouver assez bien qu'il n'y eut que quarante mille citoyens d'immolés à la Religion , en y comprenant les femmes & les enfans.

PROSCRIPTION DANS LES VALLÉES DU PIÉMONT.

Pomets ici un grand nombre de proscriptions particulières. Les petits désastres ne se comptent pas dans les calamités générales ; mais je ne dois pas passer sous silence la proscription des habitans des Vallées du Piémont en 1655.

C'est une chose assez remarquable dans l'histoire , que ces

Tome VI & du Théâtre le quatrième. O

hommes presque inconnus au reste du monde aient persévéré constamment de tems immémorial dans des usages qui avaient changé par-tout ailleurs. Il en est de ces usages comme de la langue : une infinité de termes antiques se conservent dans des cantons éloignés, tandis que les capitales & les grandes villes varient dans leur langage de siècle en siècle.

Voilà pourquoi l'ancien Roman que l'on parlait du tems de *Charlemagne* subsiste encor dans le jargon du pays de Vaud, qui a conservé le nom de pays Roman. On retrouve des vestiges de ce langage dans toutes les Vallées des Alpes & des Pyrénées. Les peuples voisins de Turin qui habitaient les cavernes Vaudoises, gardèrent l'habillement, la langue, & presque tous les rites du tems de *Charlemagne*.

On sait assez que dans le huitième & dans le neuvième siècle, la partie septentrionale de l'Occident ne connaissait point le culte des images ; & une bonne raison, c'est qu'il n'y avait ni peintre ni sculpteur : rien même n'était décidé encor sur certaines questions délicates, que l'ignorance ne permettait pas d'approfondir. Quand ces points de controverse furent arrêtés & réglés ailleurs, les habitans des Vallées l'ignorèrent, & étant ignorés eux-mêmes des autres hommes, ils restèrent dans leur ancienne croyance ; mais enfin, ils furent mis au rang des hérétiques & poursuivis comme tels.

Dès l'année 1487, le Pape *Innocent VIII* envoya dans le Piémont un Légat nommé *Albertus de Capitoneis*, Archidiacre de Crémone, prêcher une croisade contr'eux. La teneur de la bulle du Pape est singulière. Il recommande aux Inquisiteurs, à tous les ecclésiastiques, & à tous les moines, » de prendre unanimement les armes contre les Vaudois, » de les écraser comme des aspics, & de les exterminer » saintement ». *In hæreticos armis insurgant, eosque velut aspidēs venenosos conculcent, & ad tam sanctam exterminationem adhibeant omnes conatus.*

La même bulle octroie à chaque fidèle le droit de « s'em- » parer de tous les meubles & immeubles des hérétiques, » sans forme de procès ». *Bona quæcumque mobilia, & immobilia quibuscumque licitè occupandis, &c.*

Et par la même autorité elle déclara que tous les Magistrats qui ne prêteront pas main-forte seront privés de leurs dignités : *Seculares honoribus, titulis, feudis, privilegiis privandi.*

Les Vaudois ayant été vivement persécutés, en vertu de cette bulle, se crurent des martyrs. Ainsi leur nombre augmenta prodigieusement. Enfin la bulle d'*Innocent VIII* fut mise en exécution à la lettre, en 1655. Le Marquis de *Pianesse* entra le 15 d'Avril dans ces Vallées avec deux régimens, ayant des capucins à leur tête. On marcha de caverne en caverne, & tout ce qu'on rencontra fut massacré. On pendait les femmes nues à des arbres, on les arrosait du sang de leurs enfans, & on emplissait leur matrice de poudre à laquelle on mettait le feu.

Il faut faire entrer sans doute dans ce triste catalogue les massacres des Cévennes & du Vivarès, qui durèrent pendant dix ans, au commencement de ce siècle. Ce fut en effet un mélange continuel de proscriptions & de guerres civiles. Les combats, les assassinats, & les mains des bourreaux ont fait périr plus de cent mille de nos compatriotes, dont dix mille ont expiré sur la roue, ou par la corde, ou dans les flammes, si on en croit tous les historiens contemporains des deux partis.

Est-ce l'histoire des serpens & des tigres que je viens de faire? non, c'est celle des hommes. Les tigres & les serpens ne traitent point ainsi leur espèce. C'est pourtant dans le siècle de *Cicéron*, de *Pollion*, d'*Aticus*, de *Varius*, de *Tibulle*, de *Virgile*, d'*Horace*, qu'*Auguste* fit ses proscriptions. Les philosophes de *Thou* & *Montagne*, le Chancelier de *Hôpital* vivaient du tems de la St Barthelemi, & les massacres des Cévennes sont du siècle le plus florissant de la Monarchie Française. Jamais les esprits ne furent plus cultivés, les talens en plus grand nombre, la politesse plus générale. Quel contraste, quel chaos, quelles horribles conséquences composent ce malheureux monde! On parle des pestes, des tremblemens de terre, des embrasemens, des déluges, qui ont désolé le globe; heureux, dit-on, ceux qui n'ont pas vécu dans le tems de ces bouleversemens! Disons plutôt heureux

ceux qui n'ont pas vû les crimes que je retrace. Comment s'est-il trouvé des barbares pour les ordonner, & tant d'autres barbares pour les exécuter ? Comment y a-t-il encore des Inquisiteurs & des familiers de l'Inquisition ?

Un homme modéré, humain, né avec un caractère doux ne conçoit pas plus qu'il y ait eu parmi les hommes des bêtes féroces ainsi altérées de carnage, qu'il ne conçoit des métamorphoses de tourterelles en vautours ; mais il comprend encore moins que ces monstres aient trouvé à point nommé une multitude d'exécuteurs. Si des officiers & des soldats courent au combat sur un ordre de leurs maîtres, cela est dans l'ordre de la nature ; mais que sans aucun examen ils aillent assassiner de sang froid un peuple sans défense, c'est ce qu'on n'oserait pas imaginer des Furies mêmes de l'enfer. Ce tableau soulève tellement le cœur de ceux qui se pénètrent de ce qu'ils lisent, que pour peu qu'on soit enclin à la tristesse, on est fâché d'être né, on est indigné d'être homme.

La seule chose qui puisse consoler, c'est que de telles abominations n'ont été commises que de loin à loin ; n'en voilà qu'environ vingt exemples principaux dans l'espace de près de quatre mille années. Je sais que les guerres continuelles qui ont désolé la terre sont des fléaux encore plus destructeurs par leur nombre & par leur durée ; mais enfin, comme je l'ai déjà dit, le péril étant égal des deux côtés dans la guerre, ce tableau révolte bien moins que celui des proscriptions, qui ont toutes été faites avec lâcheté, puisqu'elles ont été faites sans danger, & que les *Sylla* & les *Augustes* n'ont été au fond que des assassins qui ont attendu les passans au coin d'un bois, & qui ont profité des dépouilles.

La guerre paraît l'état naturel de l'homme. Toutes les sociétés connues ont été en guerre, excepté les Brame & les Primitifs que nous appelons *Quakres*. Mais il faut avouer que très peu de sociétés se sont rendues coupables de ces assassinats publics appelés *proscriptions*. Il n'y en a aucun exemple excepté chez les Juifs. Le seul Roi de l'Orient qui se soit livré à ce crime est *Mithridate* ; & depuis *Auguste* il n'y a eu de proscriptions dans notre hémisphère que chez les

Chrétiens qui occupent une très-petite partie du globe. Si cette rage avait saisi souvent le genre humain, il n'y aurait plus d'hommes sur la terre, elle ne serait habitée que par les animaux qui sont sans contredit beaucoup moins méchans que nous. C'est à la philosophie, qui fait aujourd'hui tant de progrès, d'adoucir les mœurs des hommes; c'est à notre siècle de réparer les crimes des siècles passés. Il est certain que quand l'esprit de tolérance sera établi, on ne pourra plus dire :

*Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorum.*

On dira plutôt, mais en meilleurs vers que ceux-ci :

Nos aïeux ont été des monstres exécrables,
Nos peres ont été méchans,
On voit aujourd'hui leurs enfans
Etant plus éclairés devenir plus traitables.

Mais pour oser dire que nous sommes meilleurs que nos ancêtres, il faudrait que nous trouvant dans les mêmes circonstances qu'eux, nous nous abstinssions avec horreur des cruautés dont ils ont été coupables, & il n'est pas démontré que nous fussions plus humains en pareil cas. La philosophie ne pénètre pas toujours chez les grands qui ordonnent, & encore moins chez les hordes des petits qui exécutent. Elle n'est le partage que des hommes placés dans la médiocrité, également éloignés de l'ambition qui opprime, & de la basse férocité qui est à ses gages.

Il est vrai qu'il n'est plus de nos jours de persécutions générales; mais on voit quelquefois de cruelles atrocités. La société, la politesse, la raison inspirent des mœurs douces; cependant quelques hommes ont cru que la barbarie était un de leurs devoirs. On les a vû abuser de leur état jusqu'à se jouer de la vie de leurs semblables, en colorant leur inhumanité du nom de justice; ils ont été sanguinaires sans né-

cessité : ce qui n'est pas le même caractère des animaux carnassiers. Toute dureté qui n'est pas nécessaire est un outrage au genre humain.

Puissent ces réflexions satisfaire les âmes sensibles & adoucir les autres !

LES
SCYTHES.
TRAGÉDIE.

ÉPÎTRE DEDICATOIRE.

IL y avait autrefois en Perse un bon vieillard *qui cultivait son jardin*, car il faut finir par là ; & ce jardin était accompagné de vignes & de champs ; & *paulum silvæ super his erat* ; & ce jardin n'était pas auprès de Persépolis , mais dans une vallée immense entourée des montagnes du Caucase couvertes de neiges éternelles ; & ce vieillard n'écrivait ni sur la population , ni sur l'agriculture , comme on faisait par passe-tems à Babylonne , ville qui tire son nom de *Babil* , mais il avait défriché des terres incultes , & triplé le nombre des habitans autour de sa cabane.

Ce bon homme vivait sous *Artaxerxès* , plusieurs années après l'aventure d'*Obeide* & d'*Indaïre* , & il fit une tragédie en vers Persans , qu'il fit représenter par sa famille & par quelques bergers du mont Caucase , car il s'amusait à faire des vers Persans assez passablement , ce qui lui avait attiré de violens ennemis dans Babylone , c'est-à-dire , une demi-douzaine de gredins qui aboyaient sans cesse après lui , & qui lui imputaient les plus grandes platitudes , & les plus impertinens livres qui eussent jamais déshonoré la Perse , & il les laissait aboyer , & grifonner , & calomnier ; & c'était pour être loin de cette racaille , qu'il s'était retiré avec sa famille auprès du Caucase , où il cultivait son jardin.

Mais , comme dit le poëte Persan *Horace* , *principibus placuisse viris , non ultima laus est*. Il y avait à la cour d'*Artaxerxès* un principal Satrape , & son nom était *Elochivis* , comme qui dirait habile , généreux & plein d'esprit , tant la langue Persanne a d'énergie. Non-seulement le grand Satrape *Elochivis* versa sur le jardin de ce bon homme les douces influences d'une cour , mais il fit rendre à ce territoire les libertés & franchises dont il avait joui du tems de *Cyrus* ; & de plus il favorisa une famille adoptive du vieillard. La nation sur-tout lui avait une très grande obligation de ce qu'ayant le département des meurtres , il avait travaillé avec le même zèle

zèle & la même ardeur que *Natrisp*, Ministre de paix, à donner à la Perse cette paix tant désirée ; ce qui n'était jamais arrivé qu'à lui.

Ce Satrape avait l'ame aussi grande que *Giafar* le Barmécide, & *Aboulcasem* ; car il est dit dans les annales de Babylone, recueillies par *Mir Kond*, que lorsque l'argent manquait dans le trésor du Roi, appelé *l'oreiller*, *Elochivis* en donnait souvent du sien, & qu'en une année, il distribua ainsi dix mille dariques, que *Dom Calmet* évalue à une pistole la pièce. Il payait quelquefois trois cens dariques, ce qui ne valait pas trois aspres, & Babylone craignait qu'il ne se ruinât en bienfaits.

Le grand Satrape *Natrisp* joignait aussi au goût le plus sûr, & à l'esprit le plus naturel, l'équité & la bienfaisance. Il faisait les délices de ses amis, & son commerce était enchanteur ; de sorte que les Babyloniens, tout malins qu'ils étaient, respectaient & aimaient ces deux Satrapes, ce qui était assez rare en Perse.

Il ne fallait pas les louer en face ; *recalcitrabant undique tuti* : c'était la coutume autrefois, mais c'était une mauvaise coutume qui exposait l'encenseur & l'encensé aux méchantes langues.

Le bon vieillard fut assez heureux pour que ces deux illustres Babyloniens daignassent lire sa tragédie Persanne, intitulée *les Scythes*. Ils en furent assez contents. Ils dirent qu'avec le tems ce campagnard pourrait se former ; qu'il y avait dans sa rapsodie du naturel & de l'extraordinaire, & même de l'intérêt ; & que pour peu qu'on corrigeât seulement trois cens vers à chaque acte, la pièce pourrait être à l'abri de la censure des mal-intentionnés ; mais les mal-intentionnés prirent la chose à la lettre.

Cette indulgence regaillardit le bon homme, qui leur était bien respectueusement dévoué, & qui avait le cœur bon, quoiqu'il se permit de rire quelquefois aux dépens des méchants & des orgueilleux. Il prit la liberté de faire une épître dédicatoire à ses deux patrons en grand style, qui endormit toute la cour & toutes les académies de Babylone, & que je n'ai jamais pu retrouver dans les annales de la Perse.

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

P



P R E F A C E

de l'édition de Paris.

ON fait que chez des nations polies & ingénieuses, dans de grandes villes comme Paris & Londres, il faut absolument des spectacles dramatiques : on a peu besoin d'éloges, d'odes, d'épigrammes ; mais les spectacles étant devenus nécessaires, toute tragédie, quoique médiocre, porte son excuse avec elle, parce qu'on en peut donner quelques représentations au public, qui se délasse par des nouveautés passagères, chefs-d'œuvre immortels dont il est raffiné.

La pièce qu'on présente ici aux amateurs, peut du moins avoir un caractère de nouveauté, en ce qu'elle peint des mœurs qu'on n'avait point encore exposées sur le théâtre tragique. *Brumoy* s'imaginait, comme on l'a déjà remarqué ailleurs, qu'on ne pouvait traiter que des sujets historiques. Il cherchait les raisons pour lesquels les sujets d'invention n'avaient point réussi ; mais la véritable raison est que les pièces de *Scudéri* & de *Bois-Robert*, qui sont dans ce goût, manquent en effet d'invention, & ne sont que des fables infipides, sans mœurs & sans caractères. *Brumoy* ne pouvait deviner le génie.

Ce n'est pas assez, nous l'avouons, d'inventer un sujet dans lequel sous des noms nouveaux, on traite des passions usées & des événemens communs. *Omnia jam vulgata*. Il est vrai que les spectateurs s'intéressent toujours pour une amante abandonnée, pour une mère dont on immole le fils, pour un héros aimable en danger, pour une grande passion malheureuse ; mais s'il n'est rien de neuf dans ces peintures, les auteurs alors ont le malheur de n'être regardés que comme des imitateurs. La place de *Campistron* est triste ; le lecteur dit : Je connaissais tout cela, & je l'avais vu bien mieux exprimé.

Pour donner au public un peu de ce neuf qu'il demande toujours, & que bientôt il sera impossible de trouver, un amateur du théâtre a été forcé de mettre sur la scène l'ancienne Chevalerie, le contraste des Mahométans & des Chrétiens, celui des Américains & des Espagnols, celui des Chinois & des Tartares. Il a été forcé de joindre à des passions si souvent traitées, des mœurs que nous ne connaissions pas sur la scène.

On hazarde aujourd'hui le tableau contracté des anciens Scythes & des anciens Persans, qui, peut-être, est la peinture de quelques nations modernes. C'est une entreprise un peu téméraire d'introduire des pasteurs, des laboureurs avec des Princes, & de mêler les mœurs champêtres avec celles des cours.

Mais enfin cette invention théâtrale (heureuse ou non) est puisée entièrement dans la nature. On peut même rendre héroïque cette nature si simple : on peut faire parler des pâtres guerriers & libres, avec une fierté qui s'élève au-dessus de la bassesse que nous attribuons très-injustement à leur état, pourvu que cette fierté ne soit jamais boursouflée ; car qui doit l'être ? Le boursouflé, l'ampoulé, ne convient pas même à *César*. Toute grandeur doit être simple.

C'est ici en quelque sorte l'état de nature, mis en opposition avec l'état de l'homme artificiel, tel qu'il est dans les grandes villes. On peut enfin étaler, dans des cabanes, des sentimens aussi touchans que dans des palais.

On avait souvent traité en burlesque cette opposition si frappante, des citoyens des grandes villes avec les habitans des campagnes, tant le burlesque est aisé, tant les choses se présentent en ridicule à certaines nations.

On trouve beaucoup de peintres qui réussissent dans le grotesque, & peu dans le grand. Un homme de beaucoup d'esprit, & qui a un nom dans la littérature, s'étant fait expliquer le sujet d'*Alzire*, qui n'avait pas encore été représentée, dit à celui qui lui exposait ce plan : *J'entens, c'est Arlequin Sauvage.*

Il est certain qu'*Alzire* n'aurait pas réussi, si l'effet théâtral n'avait convaincu les spectateurs que ces sujets peuvent être

aussi propres à la tragédie que les aventures des héros les plus connus & les plus imposans.

La tragédie des *Scythes* est un plan beaucoup plus hazardé. Qui voit-on paraître d'abord sur la scène? Deux vieillards auprès de leurs cabanes, des bergers, des laboureurs. De qui parle-t-on? D'une fille qui prend soin de la vieillesse de son père, & qui fait le service le plus pénible. Qui épouse-t-elle? Un pâtre, qui n'est jamais sorti des champs paternels. Les deux vieillards s'asséient sur un banc de gazon. Mais que des acteurs habiles pourraient faire valoir cette simplicité!

Ceux qui se connaissent en déclamation & en expression de la nature, sentiront sur-tout quel effet pourraient faire deux vieillards dont l'un tremble pour son fils, & l'autre pour son gendre, dans le tems que le jeune pasteur est aux prises avec la mort, un père affaibli par l'âge & par la crainte, qui chancelle, qui tombe sur un siège de mousse, qui se relève avec peine, qui crie d'une voix entrecoupée qu'on coure aux armes, qu'on vole au secours de son fils; un ami éperdu qui partage les douleurs & la faiblesse, qui l'aide d'une main tremblante à se relever: ce même père qui, dans ces momens de saisissement & d'angoisse, apprend que son fils est tué, & qui, le moment d'après, apprend que son fils est vengé: ce sont là, si je ne me trompe, de ces peintures vivantes & animées qu'on ne connaissait pas autrefois, & dont M. le Kain a donné des leçons terribles qu'on doit imiter désormais.

C'est là le véritable art de l'acteur. On ne savait guère auparavant que réciter proprement des couplets, comme nos maîtres de musique apprenaient à chanter proprement. Qui aurait osé avant Mademoiselle Clairon jouer dans *Oreste* la scène de l'urne comme elle l'a jouée? qui aurait imaginé de peindre ainsi la nature, de tomber évanouie tenant l'urne d'une main, en laissant l'autre descendre immobile & sans vie? qui aurait osé, comme M. le Kain, sortir les bras ensanglantés du tombeau de *Venus*, tandis que l'admirable actrice qui représentait *Sémiramis*, se traînait mourante sur les marches du tombeau même? Voilà ce que les petits-maîtres

& les petites maitresses appellèrent d'abord *des postures*, & ce que les connaisseurs étonnés de la perfection inattendue de l'art, ont appelé des tableaux de *Michel Ange*. C'est là en effet la véritable action théâtrale. Le reste était une conversation quelquefois passionnée.

C'est dans ce grand art de parler aux yeux qu'excelle le plus grand acteur qu'ait jamais eu l'Angleterre, M. *Garrik*, qui a effrayé & attendri parmi nous ceux même qui ne savaient pas sa langue.

Cette magie a été fortement recommandée il y a quelques années par un philosophe, qui, à l'exemple d'*Aristote*, a su joindre aux sciences abstraites, l'éloquence, la connaissance du cœur humain, & l'intelligence du théâtre. Il a été en tout de l'avis de l'auteur de *Sémiramis*, qui a toujours voulu qu'on animât la scène par un plus grand appareil, par plus de pittoresque, par des mouvemens plus passionnés qu'elle ne semblait en comporter auparavant. Ce philosophe sensible a même proposé des choses que l'auteur de *Sémiramis*, d'*Oreste* & de *Tancrede*, n'oserait jamais hasarder. C'est bien assez qu'il ait fait entendre les cris & les paroles de *Clytemnestre* qu'on égorge derrière la scène : paroles qu'une actrice doit prononcer d'une voix aussi terrible que douloureuse, sans quoi tout est manqué. Ces paroles faisaient dans Athènes un effet prodigieux ; tout le monde frémissait, quand il entendait, *ô teknon ! teknon ! Oikteiré ten tékousan*. Ce n'est que par degrés qu'on peut accoutumer notre théâtre à ce grand pathétique.

Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.

Souvenons-nous toujours qu'il ne faut pas pousser le terrible jusqu'à l'horrible. On peut effrayer la nature, mais non pas la révolter & la dégoûter.

Gardons-nous sur-tout de chercher dans un grand appareil, & dans un vain jeu de théâtre, un supplément à l'intérêt & à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux, sans doute, savoir faire parler les acteurs, que de se borner à les faire

agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre beaux vers de sentiment valent mieux que quarante belles attitudes. Malheur à qui croirait plaire par des pantomimes, avec des solécismes ou avec des vers froids & durs, pires que toutes les fautes contre la langue. Il n'est rien de beau en aucun genre que ce qui soutient l'examen attentif de l'homme de goût.

L'appareil, l'action, le pittoresque font un grand effet sans doute : mais ne mettons jamais le bizarre & le gigantesque à la place de la nature, & le forcé à la place du simple ; que le décorateur ne l'emporte point sur l'auteur : car alors au lieu de tragédies, on aurait la *rareté*, la *curiosité*.

La pièce qu'on soumet ici aux lumières des connaisseurs est simple, mais très-difficile à bien jouer ; on ne la donne point au théâtre, parce qu'on ne la croit point assez bonne. D'ailleurs presque tous les rôles étant principaux, il faudrait un concert, & un jeu de théâtre parfait, pour faire supporter la pièce à la représentation. Il y a plusieurs tragédies dans ce cas, telles que *Brutus*, *Rome sauvée*, *la Mort de César*, qu'il est impossible de bien jouer dans l'état de médiocrité où on laisse tomber le théâtre, faute d'avoir des écoles de déclamation, comme il y en eut chez les Grecs, & chez les Romains leurs imitateurs.

Le concert unanime des acteurs est très-rare dans la tragédie. Ceux qui sont chargés des seconds rôles ne prennent jamais de part à l'action, ils craignent de contribuer à former un grand tableau, ils redoutent le parterre trop enclin à donner du ridicule à tout ce qui n'est pas d'usage. Très-peu savent distinguer le familier du naturel. D'ailleurs, la misérable habitude de débiter des vers comme de la prose, de méconnaître le rythme & l'harmonie, a presque anéanti l'art de la déclamation.

L'auteur n'osant donc pas donner *les Scythes* au théâtre, ne présente cet ouvrage que comme une très-faible esquisse, que quelqu'un des jeunes gens qui s'élèvent aujourd'hui pourra finir un jour.

On verra alors que tous les états de la vie humaine peuvent être représentés sur la scène tragique, en observant tou-

jours toutefois les bienséances sans lesquelles il n'y a point de vraies beautés chez les nations policées, & sur-tout aux yeux des cours éclairées.

Enfin, l'auteur des *Scythes* s'est occupé pendant quarante ans du soin d'étendre la carrière de l'art. S'il n'y a pas réussi, il aura du moins dans sa vieillesse la consolation de voir son objet rempli par de jeunes gens qui marcheront d'un pas plus ferme que lui dans une route qu'il ne peut plus parcourir.

P R É F A C E

des Editeurs qui nous ont précédé immédiatement.

L'Edition que nous donnons de la tragédie des *Scythes* ; est la plus ample & la plus correcte qu'on ait faite jusqu'à présent. Nous pouvons assurer qu'elle est entièrement conforme au manuscrit d'après lequel la pièce a été jouée sur le théâtre de Ferney, & sur celui de Monsieur le Marquis de *Langalerie*. Car nous savons qu'elle n'avait été composée que comme un amusement de société pour exercer les talens de quelques personnes de mérite qui ont du goût pour le théâtre.

L'édition de Paris ne pouvait être aussi fidelle que la nôtre, puisqu'elle ne fut entreprise que sur la première édition de Genève, à laquelle l'auteur changea plus de cent vers, que le théâtre de Paris ni celui de Lyon n'eurent pas le tems de se procurer. *Pierre Pellet* imprima depuis la pièce à Genève, mais il y manque quelque morceaux qui, jusqu'à présent, n'ont été qu'entre nos mains. D'ailleurs, il a omis l'épître dédicatoire qui est dans un goût aussi nouveau que la pièce ; & la préface, que les amateurs ne veulent pas perdre.

Pour l'édition de Hollande, on croira sans peine qu'elle n'approche pas de la nôtre, les éditeurs Hollandais n'étant pas à portée de consulter l'auteur.

Ceux qui ont fait l'édition de Bordeaux sont dans le même cas ; enfin de huit éditions qui ont paru, la nôtre est la plus complete.

Il faut de plus considérer que dans presque toutes les pièces nouvelles, il y a des vers qu'on ne récite point d'abord sur la scène, soit par des convenances qui n'ont qu'un tems, soit par la crainte de fournir un prétexte à des allusions malignes. Nous trouvons, par exemple, dans notre exemplaire ces vers de *Sozame* à la troisième scène du premier acte :

Ah !

Ah ! croi-moi , tous ces exploits affreux
Ce grand art d'opprimer , trop indigne du brave ;
D'être esclave d'un Roi pour faire un peuple esclave ,
De ramper par fierté pour se faire obéir ,
M'ont égaré longtems , & font mon repentir.

Il y a dans l'édition de Paris :

Ah ! croi-moi , tous ces lauriers affreux ,
Les exploits des tyrans , des peuples les misères ,
Ces Etats dévastés par des mains mercenaires ,
Ces honneurs , cet éclat par le meurtre achetés ,
Dans le fond de mon cœur je les ai détestés.

Ce n'est pas à nous à décider lesquels sont les meilleurs ; nous présentons seulement ces deux leçons différentes aux amateurs qui sont en état d'en juger ; mais sûrement il n'y a personne qui puisse avec raison faire la moindre application des conquêtes des Perses & du despotisme de leurs Rois, avec les Monarchies & les mœurs de l'Europe telle qu'elle est aujourd'hui.

L'auteur des *Scythes* nous apprend qu'on retrancha à Paris , dans l'*Orphelin de la Chine* , des vers de *Gengis - Kan* , que l'on récite aujourd'hui sur tous les théâtres.

On fait que ce fut bien pis à *Mahomet* , & ce qu'il falut de peines , de tems & de soins pour rétablir sur la scène Française cette tragédie unique en son genre , dédiée à un des plus vertueux Papes que l'Eglise ait eus jamais.

Ce qui occasionne quelquefois des variantes que les Editeurs ont peine à démêler , c'est la mauvaise humeur des critiques de profession qui s'attachent à des mots , sur-tout dans des pièces simples , lesquelles exigent un stile naturel , & bannissent cette pompe majestueuse dont les esprits sont subjugués aux premières représentations dans des sujets plus importants.

C'est ainsi que la *Bérénice* de l'illustre *Racine* essuya tant de reproches sur mille expressions familières que son sujet semblait permettre :

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

Q

Belle Reine , & pourquoi vous offenseriez-vous ?

Arzace , entrerons-nous ?... Et pourquoi donc partir ?

A-t-on vû de ma part le Roi de Comagène ,

Il suffit. Et que fait la Reine Bérénice ?

On sait qu'elle est charmante , & de si belles mains...

Cet amour est ardent , il le faut confesser.

Encor un coup , allons , il n'y faut plus penser.

Comme vous je m'y perds d'autant plus que j'y pense.

Si Titus est jaloux , Tirus est amoureux.

Adieu , ne quittez point ma Princesse , ma Reine.

Eh quoi , Seigneur , vous n'êtes point parti ! (a)

Remettez-vous , Madame , & rentrez en vous-même.

Car enfin , ma Princesse , il faut nous séparer.

Dites , parlez.... Hélas que vous me déchirez !

Pourquoi suis-je Empereur , pourquoi suis-je amoureux ?

Allons Rome , en dira ce qu'elle en voudra dire.

Quoi ! Seigneur..... Je ne fais , Paulin , ce que je dis.

Environ cinquante vers de ce goût , furent les armes que les ennemis de *Racine* tournèrent contre lui. On les parodia à la farce Italienne. Des gens qui n'avoient pû faire quatre vers supportables dans leur vie , ne manquèrent pas de décider dans vingt brochures , que le plus éloquent , le plus exact , le plus harmonieux de nos poètes , ne savait pas faire des vers tragiques. On ne voulait pas voir que ces petites négligences , ou plutôt ces naïvetés qu'on appelait négligences , étaient liées à des beautés réelles , à des sentimens vrais & délicats , que ce grand homme savait seul exprimer. Aussi , quand il s'est trouvé des actrices capables de jouer *Bérénice* , elle a toujours été représentée avec de grands applaudissemens ; elle a fait verser des larmes ; mais la nature accorde presque aussi rarement les talens nécessaires pour bien déclamer , qu'elle accorde le don de faire des tragédies dignes d'être représentées. Les esprits justes & désintéressés les

(a) C'est *Bérénice* qui dit ce vers à *Antiochus* : *Visz* , qui était dans le parterre , cria : *Qu'il parle*.

jugent dans le cabinet , mais les acteurs seuls les font réussir au théâtre.

Racine eut le courage de ne céder à aucun des critiques que l'on fit sur *Bérénice* ; il s'envelopa dans la gloire d'avoir fait une pièce touchante d'un sujet dont aucun de ses rivaux , quel qu'il pût être , n'aurait pu tirer deux ou trois scènes ; que dis-je ? une seule qui eût pu contenter la délicatesse de la cour de *Louis XIV.*

Ce qui fait bien connaître le cœur humain , c'est que personne n'écrivit contre la *Bérénice* de *Corneille* qu'on jouait en même tems , & que cent critiques se déchaînaient contre la *Bérénice* de *Racine*. Quelle en était la raison ? C'est qu'on sentait dans le fond de son cœur la supériorité de ce stile naturel auquel personne ne pouvait atteindre. On sentait que rien n'est plus aisé que de coudre ensemble des scènes ampoulées , & rien de plus difficile que de bien parler le langage du cœur.

Racine tant critiqué , tant poursuivi par la médiocrité & par l'envie , a gagné à la longue tous les suffrages. Le tems seul a vengé sa mémoire.

Nous avons vu des exemples non moins frappans , de ce que peuvent la malignité & le préjugé. *Adelaïde du Guesclin* fut rebutée dès le premier acte jusqu'au dernier. On s'est avisé , après plus de trente années , de la remettre au théâtre , sans y changer un seul mot , elle y a eu le succès le plus constant.

Dans toutes les actions publiques , la réussite dépend beaucoup plus des accessoires que de la chose même. Ce qui entraîne tous les suffrages dans un tems , aliène tous les esprits dans un autre. Il n'est qu'un seul genre pour lequel le jugement du public ne varie jamais , c'est celui de la satire grossière qu'on méprise , même en s'en amusant quelques momens ; c'est une critique acharnée & mercenaire d'ignorans qui insultent à prix fait aux arts qu'ils n'ont jamais pratiqués ; qui dénigrent les tableaux du salon , sans avoir su dessiner ; qui s'élèvent contre la musique de *Rameau* sans savoir solfier. Misérables bourdons qui vont de ruche en ruche se faire chasser par les abeilles laborieuses.

NB. *Les points..... qu'on trouvera dans les vers, indiquent les pauses, les silences, les tons ou radoucis, ou élevés ou douloureux, que l'acteur doit employer, en cas que cette faible tragédie soit jamais représentée.*

P E R S O N N A G E S.

HERMODAN, pere d'Indatire, habitant d'un canton Scythe.

I N D A T I R E.

A T H A M A R E, Prince d'Ecbatane.

S O Z A M E, ancien Général Persan, retiré en Scythie.

O B É I D E, fille de Sozame.

S U L M A, compagne d'Obéïde.

H I R C A N, Officier d'Athamare.

Scythes & Persans.

LES SCYTHES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un bocage & un berceau , avec un banc de gazon : on voit , dans le lointain , des campagnes & des cabanes.

HERMODAN, INDATIRE, & deux Scythes couverts de peaux de tigres , ou de lions.

HERMODAN.
Indatire , mon fils , quelle est donc cette audace ?
Qui sont ces étrangers ? quelle insolente race
A franchi les sommets des rochers d'Immaüs ?
Apportent-ils la guerre aux rives de l'Oxus ?
Que viennent-ils chercher dans nos forêts tranquilles ?

INDATIRE.
Mes braves compagnons sortis de leurs asyles ,
Avec rapidité se sont rejoints à moi ,
Ainsi qu'on les voit tous s'attrouper sans effroi
Contre les fiers affauts des tigres d'Hircanie.

Notre troupe assemblée est faible , mais unie ,
Instruite à désirer le péril & la mort.

Elle marche aux Persans , elle avance ; & d'abord ,

Sur un courfier superbe à nos yeux se présente

Un jeune homme entouré d'une pompe éclatante ;

L'or & les diamans brillent sur ses habits ;

Son turban disparaît sous les feux des rubis ;

Il voudrait , nous dit-il , parler à ~~notre maître~~

Nous le saluons tous , en lui faisant connaître

Que ce titre de maître aux Persans fit sacré

~~Dans l'antique Scythie est un titre ignoré~~

Nous sommes tous égaux sur ces rives si chères ,

Sans Rois & sans sujets , tous libres & tous frères.

Que veux-tu dans ces lieux ? viens-tu pour nous traiter

En hommes , en amis , ou pour nous insulter ?

Alors il me répond , d'une voix douce & fière ,

Que des Etats Persans visitant la frontière ,

~~Il veut voir à loisir ce peuple si vanté~~

~~Pour ses antiques mœurs & pour sa liberté.~~

Nous avons avec joie entendu ce langage.

Mais j'observais pourtant je ne fais quel nuage ,

L'empreinte des ennuis ou d'un dessein profond ,

Et les sombres chagrins répandus sur son front.

Nous offrons cependant à sa troupe brillante ,

Des hôtes de nos bois la dépouille sanglante ,

Nos utiles toisons , tout ce qu'en nos climats

La nature indulgente a semé sous nos pas ;

Mais sur-tout des carquois , des flèches , des armures ,

Ornemens des guerriers & nos seules parures.

Ils présentent alors , à nos regards surpris ,

Des chefs-d'œuvre d'orgueil sans mesure & sans prix ,

Instrumens de mollesse, où sous l'or & la soie
Des inutiles arts tout l'effort se déploie.
Nous avons rejeté ces présens corrupteurs,
Trop étrangers pour nous, trop peu faits pour nos mœurs,
Superbes ennemis de la simple nature :
L'appareil des grandeurs au pauvre est une injure ;
Et recevant enfin des dons moins dangereux,
Dans notre pauvreté nous sommes plus grands qu'eux.
Nous leur donnons le droit de poursuivre en nos plaines,
Sur nos lacs, en nos bois, au bord de nos fontaines,
Les habitans des airs, de la terre & des eaux.
Contens de notre accueil, ils nous traitent d'égaux.
Enfin, nous nous jurons une amitié sincère.
Ce jour, n'en doutez point, nous est un jour prospère.
Ils pourront voir nos jeux & nos solemnités,
Les charmes d'Obéide & mes félicités.

H E R M O D A N.

Ainsi donc, mon cher fils, jusqu'en notre contrée,
La Perse est triomphante; Obéide adorée,
Par un charme invincible a subjugué tes sens !
Cet objet, tule sais, nâquit chez les Persans.

I N D A T I R E.

On le dit ; mais qu'importe où le ciel la fit naître ?

H E R M O D A N.

Son pere jusqu'ici ne s'est point fait connaître ;
Depuis quatre ans entiers qu'il goûte dans ces lieux
La liberté, la paix que nous donnent les Dieux,
Malgré notre amitié, j'ignore quel orage
Transplanta sa famille en ce désert sauvage.
Mais dans ses entretiens j'ai souvent démêlé
Que d'une cour ingrate il était exilé.

Il est persécuté : la vertu malheureuse
 Devient plus respectable, & m'est plus précieuse.
 Je vois avec plaisir que du sein des honneurs,
 Il s'est soumis sans peine à nos loix, à nos mœurs,
 Quoiqu'il soit dans un âge où l'ame la plus pure
 Peut rarement changer le pli de la nature.

I N D A T I R E.

Son adorable fille est encore au deffus.
 De son sexe & du nôtre elle unit les vertus.
 Courageuse & modeste, elle est belle & l'ignore.
 Sans doute elle est d'un rang que chez elle on honore.
 Son ame est noble au moins ; car elle est sans orgueil,
 Simple dans ses discours, affable en son accueil.
 Sans avilissement à tout elle s'abaisse ;
 D'un pere infortuné soulage la vieillesse,
 Le console, le sert, & craint d'appercevoir
 Qu'elle va quelquefois par-delà son devoir.
 On la voit supporter la fatigue obstinée,
 Pour laquelle on sent trop qu'elle n'était point née.
 Elle brille sur-tout dans nos champêtres jeux,
 Nobles amusemens d'un peuple belliqueux.
 Elle est de nos beautés l'amour & le modele ;
 Le ciel la récompense en la rendant plus belle.

H E R M O D A N.

Oui, je la crois, mon fils, digne de tant d'amour.
 Mais d'où vient que son pere admis dans ce séjour,
 Plus formé qu'elle encor aux usages des Scythes,
 Adorateur des loix que nos mœurs ont prescrites,
 Notre ami, notre frere en nos cœurs adopté,
 Jamais de son destin n'a rien manifesté ?
 Sur son rang, sur les siens pourquoi se taire encore ?

Rou-

TRAGÉDIE.

229

Rougit-on de parler de ce qui nous honore ?
Et puis-je abandonner ton cœur trop prévenu
Au sang d'un étranger qui craint d'être connu ?

INDATIRE.

Quel qu'il soit, il est libre, il est juste, intrépide ;
Il m'aime, il est enfin le pere d'Obéide.

HERMODAN.

Que je lui parle au moins.

SCÈNE II.

HERMODAN, INDATIRE, SOZAME.

INDATIRE, *allant à Sozame.*

O Vieillard généreux !

O cher concitoyen de nos pères heureux !
Les Persans en ce jour venus dans la Scythie ,
Seront donc les témoins du saint nœud qui nous lie !
Je tiendrai de tes mains un don plus précieux
Que le trône où Cyrus se crut égal aux Dieux ,
J'en atteste les miens , & le jour qui m'éclaire ;
Mon cœur se donne à toi , comme il est à mon pere ;
Je te sers comme lui. Quoi , tu verses des pleurs !

SOZAME.

J'en verse de tendresse ; & si dans mes malheurs
Cette heureuse alliance , où mon bonheur se fonde ,
Guérit d'un cœur flétri la blessure profonde ,
La cicatrice en reste ; & les biens les plus chers
Rappellent quelquefois les maux qu'on a soufferts.

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

R

I N D A T I R E .

J'ignore tes chagrins, ta vertu m'est connue ;
 Qui peut donc t'affliger ? ma candeur ingénue
 Mérite que ton cœur au mien daigne s'ouvrir.

H E R M O D A N .

A ta tendre amitié tu peux tout découvrir,
 Tu le dois.

S O Z A M E .

O mon fils ! ô mon cher Indatire !
 Ma fille est, je le fais, soumise à mon empire ;
 Elle est l'unique bien que les Dieux m'ont laissé.
 J'ai voulu cet hymen, je l'ai déjà pressé ;
 Je ne la gêne point sous la loi paternelle ;
 Son choix ou son refus, tout doit dépendre d'elle.
 Que ton pere aujourd'hui pour former ce lien,
 Traite son digne sang comme je fais le mien ;
 Et que la liberté de ta sage contrée,
 Préside à l'union que j'ai tant désirée.
 Avec ce digne ami laisse-moi m'expliquer :
 Va, ma bouche jamais ne pourra révoquer
 L'arrêt qu'en ta faveur aura porté ma fille.
 Va, cher & noble espoir de ma triste famille ;
 Mon fils, obtien tes vœux ; je te répons des miens.

I N D A T I R E .

J'embrasse tes genoux, & je revole aux siens.

SCÈNE III.

HERMODAN, SOZAME.

SOZAME.

AMI, reposons-nous sur ce siège sauvage,
Sous ce dais qu'ont formé la mousse & le feuillage;
La nature nous l'offre : & je hais dès long-tems
Ceux que l'art a tissés dans les palais des grands.

HERMODAN.

Tu fus donc grand en Perse?

SOZAME.

Il est vrai.

HERMODAN.

Ton silence

M'a privé trop long-tems de cette confiance.
Je ne hais point les grands. J'en ai vû quelquefois
Qu'un desir curieux attira dans nos bois :
J'aimai de ces Persans les mœurs nobles & fières.
Je fais que les humains sont nés égaux & frères;
Mais je n'ignore pas que l'on doit respecter
Ceux qu'en exemple au peuple un Roi veut présenter ;
Et la simplicité de notre République
N'est point une leçon pour l'état monarchique.
Craignais-tu qu'un ami te fût moins attaché?
Crois-moi, tu t'abusais.

SOZAME.

Si je t'ai tant caché

Mes honneurs, mes chagrins, ma chute, ma misère,
La source de mes maux, pardonne au cœur d'un père.

R ij

J'ai tout perdu ; ma fille est ici sans appui ;
 Et j'ai craint que le crime , & la honte d'autrui
 Ne réjaillit sur elle & ne flétrit sa gloire.
 Appren d'elle & de moi la malheureuse histoire.

HERMODAN. (*Ils s'asseyent tous deux.*)

Sèche tes pleurs , & parle.

S O Z A M E.

Appren que sous Cyrus

Je portai la terreur aux peuples éperdus.
 Yvre de cette gloire , à qui l'on sacrifie ,
 Ce fut moi dont la main subjuguait l'Hircanie ,
 Pays libre autrefois.

HERMODAN.

Il est bien malheureux ;

Il fut libre.

S O Z A M E.

Ah ! croi-moi , tous ces exploits affreux ,
 Ce grand art d'opprimer , trop indigne du brave ,
 D'être esclave d'un Roi pour faire un peuple esclave ,
 De ramper par fierté , pour se faire obéir ,
 M'ont égaré long-tems , & font mon repentir....
 Enfin , Cyrus sur moi répandant ses largesses ,
 M'orna de dignités , me combla de richesses.
 A ses conseils secrets je fus associé.
 Mon protecteur mourut , & je fus oublié.
 J'abandonnai Cambyse , illustre-téméraire ,
 Indigne successeur de son auguste pere.
 Ecbatane , du Mede autrefois le séjour ,
 Cacha mes cheveux blancs à sa nouvelle cour.
 Mais son frere Smerdis gouvernant la Médie ,
 Smerdis de la vertu persécuteur impie ,

De mes jours honorés empoisonna la fin.
Un enfant de sa sœur, un jeune homme sans frein,
Généreux, il est vrai, vaillant, peut-être aimable,
Mais dans ses passions caractère indomptable,
Méprisant son épouse en possédant son cœur,
Pour la jeune Obéïde épris avec fureur,
Prétendit m'arracher, en maître despotique,
Ce soutien de mon âge & mon espoir unique.
Athemare est son nom; sa criminelle ardeur
M'entraînait au tombeau couvert de déshonneur.

H E R M O D A N.

As-tu par son trépas repoussé cet outrage?

S O Z A M E.

J'osai l'en menacer. Ma fille eut le courage
De me forcer à fuir les transports violens
D'un esprit indomptable en ses emportemens.
De sa mere en ces tems les Dieux l'avaient privée.
Par moi seul à ce Prince elle fut enlevée.
Les dignes courtisans de l'infâme Smerdis,
Monstres, par ma retraite à parler enhardis,
Employèrent bientôt leurs armes ordinaires,
L'art de calomnier en paraissant sincères;
Ils feignaient de me plaindre en osant m'accuser,
Et me cachaient la main qui savait m'écraser.
C'est un crime en Médie, ainsi qu'en Babylone,
D'oser parler en homme à l'héritier du trône....

H E R M O D A N.

O de la servitude effets avilissans!
Quoi! la plainte est un crime à la cour des Persans!

S O S A M E.

Le premier de l'Etat, quand il a pû déplaire,

S'il est persécuté, doit souffrir & se taire.

HERMODAN.

Comment recherches-tu cette basse grandeur ?

S O Z A M E. (*Les deux vieillards se lèvent.*)

Ce souvenir honteux soulève encor mon cœur.

Ami, tout ce que peut l'adroite calomnie,

Pour m'arracher l'honneur, la fortune & la vie,

Tout fut tenté par eux, & tout leur réussit.

Smerdis proscriit ma tête ; on partage, on ravit

Mes emplois & mes biens, le prix de mon service.

Ma fille en fait sans peine un noble sacrifice,

Ne voit plus que son pere, & subissant son sort

Accompagne ma fuite & s'expose à la mort.

Nous partons, nous marchons de montagne en abîme ;

Du Taurus escarpé nous franchissons la cîme.

Bientôt dans vos forêts, grace au ciel, parvenu,

J'y trouvai le repos qui m'était inconnu.

J'y voudrais être né. Tout mon regret, mon frère,

Est d'avoir parcouru ma fatale carrière

Dans les camps, dans les cours, à la suite des Rois ;

Loin des seuls citoyens gouvernés par les loix.

Mais je sens que ma fille aux déserts enterrée,

Du faste des grandeurs autrefois entourée,

Dans le secret du cœur pourrait entretenir

De ses honneurs passés l'importun souvenir.

J'ai peur que la raison, l'amitié filiale,

Combattent faiblement l'illusion fatale

Dont le charme trompeur a fasciné toujours

Des yeux accoutumés à la pompe des cours.

Voilà ce qui tantôt rappelant mes allarmes,

A rouvert un moment la source de mes larmes.

HERMODAN.

Que peux-tu craindre ici ? qu'a-t-elle à regretter ?
Nous valons pour le moins ce qu'elle a dû quitter ;
Elle est libre avec nous , applaudie , honorée ;
D'aucuns soins dangereux sa paix n'est altérée.
La franchise qui règne en notre heureux séjour ,
Fait mépriser les fers & l'orgueil de ta cour.

SOZAME.

Je mourrais trop content si ma chère Obéide
Haïssait comme moi cette cour si perfide.
Pourra-t-elle en effet penser dans ses beaux ans ,
Ainsi qu'un vieux soldat détrompé par le tems ?
Tu connais , cher ami , mes grandeurs éclipsées ,
Et mes soupçons présens , & mes douleurs passées ;
Caches-les à ton fils ; & que de ses amours
Mes chagrins inquiets n'altèrent point le cours.

HERMODAN.

Va , je te le promets ; mais appren qu'on devine
Dans ces rustiques lieux ton illustre origine .
Tu n'en es pas moins cher à nos simples esprits.
Je tairai tout le reste , & sur-tout à mon fils.
Il s'en allarmerait.

SCÈNE IV.

HERMODAN, SOZAME, INDATIRE.

INDATIRE.

O Béide se donne ,

Obéide est à moi , si ta bonté l'ordonne ,
Si mon pere y souscrit.

S O Z A M E .

Nous l'approuvons tous deux.
Notre bonheur , mon fils , est de te voir heureux.
Cher ami , ce grand jour renouvelle ma vie ,
Il me fait citoyen de ta noble patrie.

S C E N E V .

SOZAME, HERMODAN, INDATIRE, un Scythe.

L E S C Y T H E .

Respectables vieillards , sachez que nos hameaux
Seront bientôt remplis de nos hôtes nouveaux.
Leur chef est empressé de voir dans la Scythie
Un guerrier qu'il connut aux champs de la Médie.
Il nous demande à tous en quels lieux est caché
Ce vieillard malheureux qu'il a long-tems cherché.

H E R M O D A N , à Sozame.

O ciel ! jusqu'en mes bras il viendrait te poursuivre !

I N D A T I R E .

Lui poursuivre Sozame ! il cesserait de vivre.

L E S C Y T H E .

Ce généreux Persan ne vient point défier
Un peuple de pasteurs innocent & guerrier.
Il paraît accablé d'une douleur profonde :
Peut-être est-ce un banni qui se dérobe au monde ,
Un illustre exilé , qui dans nos régions
Fuit une cour féconde en révolutions.

Nos

Nos peres en ont vû, qui loin de ces naufrages,
Rassasiés de trouble, & fatigués d'orages,
Préféraient de nôtres mœurs la grossière âpreté
Aux attentats commis avec urbanité.
Celui-ci paraît fier, mais sensible, mais tendre;
Il veut cacher les pleurs que je l'ai vû répandre.

HERMODAN, à Sozame.

Ces pleurs me sont suspects, ainsi que ses présens.
Pardonne à mes soupçons, mais je crains les Persans.
Ces esclaves brillans veulent au moins séduire.
~~Peut-être c'est à toi qu'on cherche encor à nuire;~~
Peut-être ton tyran, par ta fuite trompé,
Demande ici ton sang à sa rage échappé.
D'un Prince quelquefois le malheureux ministre
Pleure en obéissant à son ordre sinistre.

SOZAME.

Oubliant tous les Rois dans cet heureux climats,
Je suis oublié d'eux, & je ne les crains pas.

INDATIRE, à Sozame.

Nous mourrions à tes pieds, avant qu'un téméraire
Pût manquer seulement de respect à mon pere.

LE SCYTHE.

S'il vient pour te trahir, va, nous l'en punirons.
Si c'est un exilé, nous le protégerons.

INDATIRE.

Ouvrons en paix nos cœurs à la pure allégresse.
Que nous fait d'un Persan la joie ou la tristesse?
Et qui peut chez le Scythe envoyer la terreur?
Ce mort honteux de crainte a révolté mon cœur.
Mon pere, mes amis, daignez de vos mains pures

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

S.

Préparer cet autel redouté des parjures ,
Ces festons , ces flambeaux , ces gages de ma foi.
(à Sozame.)

Vien présenter la main qui combattra pour toi ,
Cette main trop heureuse à ta fille promise ,
Terrible aux ennemis , à toi toujours soumise.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

O B É I D E , S U L M A .

S U L M A .

Vous y résolvez-vous ?

O B É I D E .

Oui , j'aurai le courage

D'enfvelir mes jours en ce désert sauvage.

On ne me verra point , lassé d'un long effort ,

D'un pere inébranlable attendre ici la mort ,

Pour aller dans les murs de l'ingrate Ecbatane ,

Essayer d'adoucir la loi qui le condamne ,

Pour aller recueillir des débris dispersés

Que tant d'avidés mains ont en foule amassés.

Quand sa fuite en ces lieux fut par lui méditée ,

Ma jeunesse peut-être en fut épouvantée ;

Mais j'eus honte bientôt de ce secret retour ,

Qui rappelait mon cœur à mon premier séjour.

J'ai sans doute à ce cœur fait trop de violence ,

Pour démentir jamais tant de persévérance.

Je me suis fait enfin dans ces grossiers climats ,

Un esprit & des mœurs que je n'espérais pas.

Ce n'est plus Obéide à la cour adorée ,

D'esclaves couronnés à toute heure entourée ;

Tous ces grands de la Perse à ma porte rampans ,

S ij

Ne viennent plus flatter l'orgueil de mes beaux ans.
 D'un peuple industrieux les talens mercénaires
 De mon goût dédaigneux ne sont plus tributaires.
 J'ai pris un nouvel être ; & s'il m'en a coûté
 Pour subir le travail avec la pauvreté,
 La gloire de me vaincre & d'imiter mon pere,
 En m'en donnant la force est mon noble salaire.

S U L M A.

Votre rare vertu passe votre malheur ;
 Dans votre abaissement je vois votre grandeur.
 Je vous admire en tout ; mais le cœur est-il maître
 De renoncer aux lieux où le ciel nous fit naître ?
 La nature a ses droits ; ses bienfaisantes mains
 Ont mis ce sentiment dans les faibles humains.
 On souffre en sa patrie ; elle peut nous déplaire ;
 Mais quand on l'a perdue , alors elle est bien chère.

O B É I D E.

Le ciel m'en donne une autre , & je la dois chérir ,
 La supporter du moins , y languir , y mourir ;
 Telle est ma destinée.... Hélas ! tu l'as suivie !
 Tu quittas tout pour moi , tu consoles ma vie ;
 Mais je serais barbare en t'osant proposer
 De porter ce fardeau qui commence à peser.
 Dans les lâches parens qui m'ont abandonnée ,
 Tu trouveras peut-être une ame assez bien née ,
 Comparissante assez pour acquitter vers toi
 Ce que le sort m'enlève , & ce que je te doi.
 D'une pitié bien juste elle sera frappée ,
 En voyant de mes pleurs une lettre trempée.
 Pars , ma chère Sulma ; revoi , si tu le veux ,
 La superbe Ecbatane & ses peuples heureux :

Laisse dans ces défects ta fidelle Obeïde. !

S U L M A.

Ah ! que la mort plutôt frappe cetre perfide,
Si jamais je conçois le criminel dessein
De chercher loin de vous un bonheur incertain !
J'ai vécu pour vous seule ; & votre destinée
Jusques à mon tombeau tient la mienne enchaînée.
Mais je vous l'avouerai , ce n'est pas sans horreur
Que je vois tant d'appas , de gloire , de grandeur ,
D'un soldat de Scythie être ici le partage.

O B É I D E.

Après mon infortune, après l'indigne outrage
Qu'a fait à ma famille , à mon âge , à mon nom ,
De l'immortel Cyrus un fatal rejetton ;
De la cour à jamais lorsque tout me sépare ,
Quand je dois tant haïr ce funeste Athamarc ,
Sans état , sans patrie , inconnue en ces lieux ,
Tous les humains , Sulma , sont égaux à mes yeux ;
Tout m'est indifférent.

S U L M A.

Ah ! contrainte inutile !

Est-ce avec des sanglots qu'on montre un cœur tranquille ?

O B É I D E.

Cesse de m'arracher , en croyant m'ébluir ,
Ce malheureux repos dont je cherche à jouir.
Au parti que je prens je me suis condamnée.
Va , si mon cœur m'appelle aux lieux où je suis née ,
Ce cœur doit se punir : il se doit imposer
Un frein qui le retienne & qu'il n'ose briser.

S U L M A.

D'un pere infortuné , victime volontaire ,

Quels reproches , hélas ! auriez-vous à vous faire ?

O B É I D E.

Je ne m'en ferai plus. Dieux ! je vous le promets.

Obéïde à vos yeux ne rougira jamais.

S U L M A.

Qui, vous ?

O B É I D E.

Tout est fini. Mon père veut un gendre,
Il désigne Indatire , & je fais trop l'entendre ;
Le fils de son ami doit être préféré.

S U L M A.

Votre choix est donc fait ?

O B É I D E.

Tu vois l'autel sacré (a)

Que préparent déjà mes compagnes heureuses ,
Ignorant de l'hymen les chaînes dangereuses ,
Tranquilles , sans regrets , sans cruel souvenir.

S U L M A.

D'où vient qu'à cet aspect vous paraîsiez frémir ?

S C E N E I I.

O B É I D E , S U L M A , I N D A T I R E.

I N D A T I R E.

CEt autel me rappelle en ces forêts si chères ;
Tu conduis tous mes pas , je devance nos pères.
Je veux lire en tes yeux , entendre de ta voix ,
Que ton heureux époux est nommé par ton choix :

(a) De jeunes filles apportent l'au-
tel, elles l'ornent de guirlandes de fleurs ; & attachent des festons aux
arbres qui l'entourent.

L'hymen est parmi nous le nœud que la nature
 Forme entre deux amans de sa main libre & pure.
 Chez les Persans, dit-on, l'intérêt odieux,
 Les folles vanités, l'orgueil ambitieux,
 De cent bizarres loix la contrainte importune,
 Soumettent tristement l'amour à la fortune.
 Ici le cœur fait tout, ici l'on vit pour soi;
 D'un mercénaire hymen on ignore la loi,
 On fait sa destinée. Une fille guerrière
 De son guerrier chéri court la noble carrière;
 Elle aime à partager ses travaux & son sort,
 L'accompagne aux combats, & fait venger sa mort.
 Préfères-tu nos mœurs aux mœurs de ton Empire?
 La sincère Obéide aime-t-elle Indatire?

O B É I D E.

Je connais tes vertus, j'estime ta valeur,
 Et de ton cœur ouvert la naïve candeur;
 Je te l'ai déjà dit, je l'ai dit à mon pere;
 Et son choix & le mien doivent te satisfaire.

I N D A T I R E.

Non, tu sembles parler un langage étranger;
 Et même en m'approuvant, tu viens de m'affliger.
 Dans les murs d'Ecbatane est-ce ainsi qu'on s'explique?
 Obéide, est-il vrai qu'un astre tyrannique,
 Dans cette ville immense a pû te mettre au jour?
 Est-il vrai que tes yeux brillèrent à la cour,
 Et que l'on t'éleva dans ce riche esclavage,
 Dont à peine en ces lieux nous concevons l'image?
 Di-moi, chère Obéide, aurais-je le malheur
 Que le ciel t'eût fait naître au sein de la grandeur?

O B É Î D E.

Ce n'est point ton malheur, c'est le mien... Ma mémoire
Ne me retrace plus cette trompeuse gloire.
Je l'oublie à jamais.

I N D A T I R E.

Plus ton cœur adoré

En perd le souvenir, plus je m'en souviendrai.
Vois-tu d'un œil content cet appareil rustique,
Le monument heureux de notre culte antique,
Où nos peres bientôt recevront les sermens
Dont nos cœurs & nos Dieux sont les sacrés garans?
Obéide, il n'a rien de la pompe inutile,
Qui fatigue ces Dieux dans ta superbe ville:
Il n'a pour ornement que des riffsus de fleurs,
Présens de la nature, images de nos cœurs.

O B É Î D E.

Va, je crois que des cieux le grand & juste Maître
- Préfère ce saint culte, & cet autel champêtre,
A nos temples fameux que l'orgueil a bâtis.
Les Dieux qu'on y fait d'or y sont bien mal servis.

I N D A T I R E.

Sais-tu que ces Persans venus sur ces rivages
Veulent voir notre fête & nos rians bocages?
Par la main des vertus ils nous verront unis.

O B É Î D E.

Les Persans!... que dis-tu?... les Persans!

I N D A T I R E.

Tu tremis.

Quelle pâleur, ô ciel! sur ton front répandue!
Des esclaves d'un Roi peux-tu craindre la vue?

O B É Î D E.

O B É Î D E.

Ah! ma chère Sulma!

S U L M A.

Votre pere & le sien
Viennent former ici votre éternel lien.

I N D A T I R E.

Nos parens , nos amis , tes compagnes fidelles,
Viennent tous consacrer nos fêtes solennelles.

O B É Î D E à Sulma.

Allons ; je l'ai voulu.

S C E N E I I I.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE, SOZAME,
HERMODAN. (*Des filles couronnées de fleurs, & des
Scythes sans armes, font un demi-cercle autour de l'autel.*)

H E R M O D A N.

V Oici l'autel sacré,

L'autel de la nature à l'amour préparé,
Où je fis mes sermens , où jurèrent nos pères.
(à Obéide.)

Nous n'avons point ici de plus pompeux mystères:
Notre culte, Obéide, est simple comme nous.

S O Z A M E à Obéide.

De la main de ton pere accepte ton époux.
(Obéide & Indatire mettent la main sur l'autel.)

I N D A T I R E.

Je jure à ma patrie , à mon pere , à moi-même ,
A nos Dieux éternels , à cet objet que j'aime ,

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

T

De l'aimer encor plus quand cet heureux moment
 Aura mis Obéïde aux mains de son amant ;
 Et toujours plus épris , & toujours plus fidelle ,
 De vivre , de combattre , & de mourir pour elle.

O B É ï D E.

Je me soumets , grands Dieux , à vos augustes loix ;
 Je jure d'être à lui. . . . Ciel ! qu'est-ce que je vois ?

(Ici Athamare & des Persans paraissent.)

S U L M A.

Ah ! Madame.

O B É ï D E.

Je meurs , qu'on m'emporte.

I N D A T I R E.

Ah ! Sozame ,

Quelle terreur subite a donc frappé son ame ?

Compagnes d'Obéïde , allons à son secours.

(Les femmes Scythes sortent avec Indatire.)

S C E N E I V.

SOZAME , HERMODAN , ATHAMARE ,
 HIRCAN , Scythes.

A T H A M A R E.

SCythes , demeurez tous. . . .

S O Z A M E.

Voici donc de mes jours

Le jour le plus étrange & le plus effroyable.

A T H A M A R E.

Me reconnais-tu bien ?

S O Z A M E.

Quel sort impitoyable

T'a conduit dans des lieux de retraite & de paix ?
Tu dois être content des maux que tu m'as faits.
Ton indigne Monarque avait proscriit ma tête ;
Viens-tu la demander ? malheureux , elle est prête ;
Mais tremble pour la tienne. Appren que tu te vois
Chez un peuplé équitable & redouté des Rois.
Je demeure étonné de l'audace inouïe
Qui t'amène si loin pour hazarder ta vie.

A T H A M A R E.

Peuple juste , écoutez ; je m'en remets à vous.
Le neveu de Cyrus vous fait juge entre nous.

H E R M O D A N.

Toi , neveu de Cyrus ! & tu viens chez les Scythes !

A T H A M A R E.

L'équité m'y conduit.... Vainement tu t'irrites ,
Infortuné Sozame , à l'aspect imprévu
Du fatal ennemi par qui tu fus perdu.
Je te persécutai ; ma fougueuse jeunesse
Offensa ton honneur , accabla ta vieillesse ;
Un Roi t'a dépouillé de tes biens , de ton rang ;
Un jugement inique a poursuivi ton sang.
Scythes , ce Roi n'est plus , & la première idée
Dont après son trépas mon ame est possédée ,
Est de rendre justice à cet infortuné.
Oui , Sozame , à tes pieds les Dieux m'ont amené ,
Pour expier ma faute , hélas ! trop pardonnable ;
La suite en fut terrible , inhumaine , exécration ;
Elle accabla mon cœur ; il la faut réparer ;
Dans tes honneurs passés daigne à la fin rentrer.

T ij

Je partage avec toi mes trésors , ma puissance ;
 Ecbatane est du moins sous mon obéissance ;
 C'est tout ce qui demeure aux enfans de Cyrus ;
 Tout le reste a subi les loix de Darius.
 Mais je suis assez grand , si ton cœur me pardonne.
 Ton amitié , Sozame , ajoute à ma couronne.
 Nul Monarque avant moi sur le trône affermi ,
 N'a quitté ses Etats pour chercher un ami.
 Je donne cet exemple , & ton maître te prie ;
 Enten sa voix , enten la voix de ta patrie ,
 Cède aux vœux de ton Roi , qui vient te rappeler ,
 Cède aux pleurs qu'à tes yeux mes remords font couler.

H E R M O D A N .

Je me sens attendri d'un spectacle si rare.

S O Z A M E .

Tu ne me séduis point , généreux Athamare.
 Si le repentir seul avait pû t'amener ,
 Malgré tous mes affronts je saurais pardonner.
 Tu fais quel est mon cœur ; il n'est point inflexible ;
 Mais je lis dans le tien ; je le connais sensible.
 Je vois trop les chagrins dont il est désolé ;
 Et ce n'est pas pour moi que tes pleurs ont coulé.
 Il n'est plus tems ; adieu. Les champs de la Scythie
 Me verront achever ma languissante vie.
 Instruit bien chèrement , trop fier & trop blessé ,
 Pour vivre dans ta cour où tu m'as offensé ,
 Je mourrai libre ici Je me tais ; ren-moi grace.
 De ne pas révéler ta dangereuse audace.
 Ami , courons chercher & ma fille & ton fils.

H E R M O D A N .

Vien , redoublons les nœuds qui nous ont tous unis.

SCÈNE V.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

JE demeure immobile. O ciel! ô destinée!
O passion fatale à me perdre obstinée!
Il n'est plus tems, dit-il: il a pû sans pitié,
Voir son Roi repentant, son maître humilié.
Ami, quand nous percions cette horde assemblée,
J'ai vû près de l'autel une femme voilée,
Qu'on a soudain soustrait à mon œil égaré.
Quel est donc cet autel de guirlandes paré?
Quelle était cette fête en ces lieux ordonnée?
Pour qui brûlaient ici les flambeaux d'hyménée?
Ciel! quel tems je prenais! à cet aspect d'horreur
Mes remords douloureux se changent en fureur.
Grands Dieux, s'il était vrai!

HIRCAN.

Dans les lieux où vous êtes,
Gardez-vous d'écouter ces fureurs indiscrètes:
Respectez, croyez-moi, les modestes foyers
D'agrestes habitans, mais de vaillans guerriers;
Qui sans ambition, comme sans avarice,
Observateurs zélés de l'exacte justice,
Ont mis leur seule gloire en leur égalité;
De qui vos grandeurs même irritent la fierté.
N'allez point allarmer leur noble indépendance;
Ils savent la défendre; ils aiment la vengeance;
Ils ne pardonnent point quand ils sont offensés.

A T H A M A R E.

Tu t'abuses, ami; je les connais assez;
 J'en ai vû dans nos camps, j'en ai vû dans nos villes;
 De ces Scythes altiers, à nos ordres dociles,
 Qui briguaient, en vantant leurs stériles climats,
 L'honneur d'être comptés aux rangs de nos soldats.

H I R C A N.

Mais, souverains chez eux....

A T H A M A R E.

Ah! c'est trop contredire

Le dépit qui me ronge & l'amour qui m'inspire.
 Ma passion m'emporte & ne raisonne pas.
 Si j'eusse été prudent, serais-je en leurs Etats?
 Au bout de l'univers Obéide m'entraîne;
 Son esclave échappé lui rapporte sa chaîne,
 Pour l'enchaîner moi-même au sort qui me poursuit,
 Pour l'arracher des lieux où sa douleur me fuit,
 Pour la sauver enfin de l'indigne esclavage
 Qu'un malheureux vieillard impose à son jeune âge;
 Pour mourir à ses pieds d'amour & de fureur,
 Si ce cœur déchiré ne peut fléchir son cœur.

H I R C A N.

Mais si vous écoutiez....

A T H A M A R E.

Non.... je n'écoute qu'elle.

H I R C A N.

Attendez.

A T H A M A R E.

Que j'attende? & que de la cruelle
 Quelque rival indigne, à mes yeux possesseur,
 Insulte mon amour, outrage mon honneur!

Que du bien qu'il m'arrache il soit en paix le maître !
 Mais trop tôt , cher ami , je m'allarme peut-être.
 Son pere à ce vil choix pourra-t-il la forcer ?
 Entre un Scythe & son maître a-t-elle à balancer ?
 Dans son cœur autrefois j'ai vû trop de noblesse ,
 Pour croire qu'à ce point son orgueil se rabaisse.

H I R G A N.

Mais si dans ce choix même elle eût mis sa fierté !

A T H A M A R E.

De ce doute offensant je suis trop irrité.
 Allons : si mes remords n'ont pû fléchir son père ,
 S'il méprise mes pleurs qu'il craigne ma colère.
 Je fais qu'un Prince est homme , & qu'il peut s'égarer :
 Mais lorsqu'au repentir facile à se livrer ,
 Reconnaissant sa faute & s'oubliant soi-même ,
 Il va jusqu'à blesser l'honneur du rang suprême ;
 Quand il répare tout , il faut se souvenir
 Que s'il demande grace , il la doit obtenir.

Fin du second acte.

A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Quoi! c'était Obéïde! ah! j'ai tout pressenti:
 Mon cœur désespéré m'avait trop averti,
 C'était elle, grands Dieux!

HIRCAN.

Ses compagnes tremblantes
 Rappelaient ses esprits sur ses lèvres mourantes....

ATHAMARE.

Elle était en danger? Obéïde!

HIRCAN.

Oui, Seigneur;
 Et ranimant à peine un reste de chaleur,
 Dans ces cruels momens, d'une voix affaiblie,
 Sa bouche a prononcé le nom de la Médie.
 Un Scythe me l'a dit, un Scythe qu'autrefois
 La Médie avait vû combattre sous nos loix.
 Son pere & son époux sont encor auprès d'elle.

ATHAMARE.

Qui? son époux, un Scythe!

HIRCAN.

Et quoi, cette nouvelle
 A votre oreille encor, Seigneur, n'a pû voler!

ATHA-

ATHAMARE.

Eh ! qui des miens , hors toi , m'ose jamais parler ?
De mes honteux secrets quel autre a pû s'instruire ?
Son époux , me dis-tu ?

HIRCAN.

Le vaillant Indatire ,
Jeune , & de ces cantons l'espérance & l'honneur ,
Lui jurait ici même une éternelle ardeur ,
Sous ces mêmes cyprès , & cet autel champêtre ,
Aux clartés des flambeaux que j'ai vû disparaître.
Vous n'étiez pas encor arrivé vers l'autel ,
Qu'un long treffaillement , suivi d'un froid mortel ,
A fermé les beaux yeux d'Obeïde oppressée.
Des filles de Scythie une foule empressée ,
La portait en pleurant sous ces rustiques toits ,
Asyle malheureux dont son pere a fait choix.
Ce vieillard la suivait d'une démarche lente ,
Sous le fardeau des ans affaiblie & pesante ,
Quand vous avez sur vous attiré ses regards.

ATHAMARE.

Mon cœur à ce récit , ouvert de toutes parts ,
De tant d'impressions sent l'atteinte subite.
Dans ses derniers replis un tel combat s'excite ,
Que sur aucun parti je ne puis me fixer ;
Et je démêle mal ce que je puis penser.
Mais d'où vient qu'en ce temple Obéïde rendue ,
En touchant cet autel est tombée éperdue ?
Parmi tous ces pasteurs elle aura d'un coup d'œil ,
Reconnu des Persans le fastueux orgueil.
Ma présence à ses yeux a montré tous mes crimes ,
Mes amours emportés , mes feux illégitimes ;

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

V

A l'affreuse indigence un pere abandonné,
 Par un Monarque injuste à la mort condamné,
 Sa fuite, son séjour en ce pays sauvage,
 Cette foule de maux qui font tous mon ouvrage.
 Elle aura rassemblé ces objets de terreur;
 Elle imite son pere, & je lui fais horreur.

H I R C A N.

Un tel faisissement, ce trouble involontaire,
 Pourraient-ils annoncer la haine & la colere?
 Les soupirs, croyez-moi, sont la voix des douleurs;
 Et les yeux irrités ne versent point des pleurs.

A T H A M A R E.

Ah! lorsqu'elle m'a vu, si son ame surprise,
 D'une ombre de pitié s'était au moins éprise;
 Si lisant dans mon cœur, son cœur eût éprouvé
 Un tumulte secret faiblement élevé!....
 Si l'on me pardonnait! tu me flattes peut-être.
 Ami, tu prends pitié des erreurs de ton maître.
 Qu'ai-je fait, que ferai-je, & quel sera mon fort?
 Mon aspect en tout tems lui porta donc la mort!
 Mais, dis-tu, dans le mal qui menaçait sa vie,
 Sa bouche a prononcé le nom de sa patrie!

H I R C A N.

Elle l'aime, sans doute.

A T H A M A R E.

Ah! pour me secourir
 C'est une arme du moins qu'elle daigne m'offrir.
 Elle aime sa patrie,.... elle épouse Indatire!....
 Va, l'honneur dangereux où la barbare aspire,
 Lui coûtera bientôt un sanglant repentir.
 C'est un crime trop grand pour ne le pas punir.

H I R C A N.

Pensez-vous être encor dans les murs d'Ecbatane ?
 Là votre voix décide , elle absout ou condamne.
 Ici vous péririez. Vous êtes dans des lieux
 Que jadis arrosa le sang de vos aïeux.

A T H A M A R E.

Eh bien ! j'y périrai.

H I R C A N.

Quelle fatale ivresse !

Age des passions ! trop aveugle jeunesse !
 Où conduis-tu les cœurs à leurs penchans livrés ?

A T H A M A R E.

Qui vois-je donc paraître en ces champs abhorrés ?

*(Indatire passe dans le fond du théâtre à la tête d'une troupe
 de guerriers.)*

Que veut le fer en main cette troupe rustique ?

H I R C A N.

On m'a dit qu'en ces lieux c'est un usage antique,
 Ce sont de simples jeux par le tems consacrés,
 Dans les jours de l'hymen noblement célébrés.
 Tous leurs jeux sont guerriers ; la valeur les apprête.
 Indatire y préside , il s'avance à leur tête.
 Tout le sexe est exclus de ces solemnités,
 Et les mœurs de ce peuple ont des sévérités
 Qui pourraient des Persans condamner la licence.

A T H A M A R E.

Grands Dieux ! vous me voulez conduire en sa présence.
 Cette fête du moins m'apprend que vos secours
 Ont dissipé l'orage élevé sur ses jours,
 Oui , mes yeux la verront.

V ij

HIRCAN.

Oui, Seigneur, Obéïde

Marche vers la cabane où son pere réside.

ATHAMARE.

C'est elle, je la vois. Tâche de défarmer

Ce pere malheureux que je n'ai pû calmer....

Des chaumes ! des roseaux ! voilà donc sa retraite !

Ah ! peut-être elle y vit tranquille & satisfaite.

Et moi....

S C E N E I I.

OBÉÏDE, SULMA, ATHAMARE.

ATHAMARE.

N On, demeurez, ne vous détournez pas.
 De vos regards du moins honorez mon trépas.
 Qu'à vos genoux tremblans un malheureux pérusse.

OBÉÏDE.

Ah ! Sulma, qu'en tes bras mon désespoir finisse,
 C'en est trop.... Laisse-moi, fatal persécuteur ;
 Va, c'est toi qui reviens pour m'arracher le cœur.

ATHAMARE.

Ecoute un seul moment.

OBÉÏDE.

Et le dois-je, barbare ?

Dans l'état où je suis que peut dire Athamare ?

ATHAMARE.

Que l'amour m'a conduit du trône en tes forêts,
 Qu'épris de tes vertus, honteux de mes forfaits,
 Désespéré, soumis, mais furieux encore,

Idolâtre Obéïde autant que je m'abhorre.
 Ah ! ne détourne point tes regards effrayés :
 Il me faut ou mourir, ou régner à tes pieds.
 Frappe, mais enten-moi. Tu fais déjà peut-être,
 Que de mon sort enfin les Dieux m'ont rendu maître ;
 Que Smerdis & ma femme en un même tombeau,
 De mon fatal hymen ont éteint le flambeau,
 Qu'Ecbatane est à moi.... Non, pardonne, Obéïde ;
 Ecbatane est à toi : l'Euphrate, la Perfide,
 Et la superbe Egypte, & les bords Indiens,
 Seraient à tes genoux, s'ils pouvaient être aux miens.
 Mais mon trône, & ma vie, & toute la nature
 Sont d'un trop faible prix pour payer ton injure.
 Ton grand cœur, Obéïde, ainsi que ta beauté,
 Est au-dessus d'un rang dont il n'est point flatté ;
 Que la pitié du moins le défarme & le touche.
 Les climats où tu vis l'ont-ils rendu farouche ?
 O cœur né pour aimer, ne peux-tu que haïr ?
 Image de nos Dieux, ne fais-tu que punir ?
 Ils savent pardonner. Va, ta bonté doit plaindre
 Ton criminel amant que tu vois sans le craindre.

O B É Î D E.

Que m'as-tu dit, cruel ? & pourquoi de si loin,
 Viens-tu de me troubler prendre le triste soin,
 Tenter dans ces forêts ma misère tranquile,
 Et chercher un pardon.... qui serait inutile ?
 Quand tu m'osas aimer pour la première fois,
 Ton Roi d'un autre hymen t'avait prescrit les loix.
 Sans un crime à mon cœur tu ne pouvais prétendre ;
 Sans un crime plus grand je ne saurais t'entendre.
 Ne fai point sur mes sens d'inutiles efforts :

Je me vois aujourd'hui ce que tu fus alors,
 Sous la loi de l'hymen Obéïde respire;
 Pren pitié de mon sort.... & respecte Indatiræ.

A T H A M A R E.

Un Scythe! un vil mortel!

O B É Ï D E.

Pourquoi méprises-tu

Un homme, un citoyen.... qui te passe en vertu?

A T H A M A R E.

Nul ne m'eût égalé si j'avais pû te plaire.
 Tu m'aurais des vertus aplani la carrière;
 Ton amant deviendrait le premier des humains.
 Mon sort dépend de toi; mon ame est dans tes mains.
 Un mot peut la changer : l'amour la fit coupable,
 L'amour au monde entier la rendrait respectable.

O B É Ï D E.

Ah! que n'eus-tu plutôt ces nobles sentimens?
 Athamare!

A T H A M A R E.

Obéïde! il en est encore temps.

De moi, de mes Etats, auguste Souveraine,
 Viens embellir cette ame esclave de la tienne,
 Vien régner.

O B É Ï D E.

Puisses-tu loin de mes tristes yeux
 Voir ton règne honoré de la faveur des Dieux!

A T H A M A R E.

Je n'en veux point sans toi.

O B É Ï D E.

Ne voi plus que ta gloire.

A T H A M A R E.

Elle était de t'aimer.

O B É Î D E.

Périssè la mémoire
De mes malheurs passés, de tes cruels amours.

A T H A M A R E.

Obéide à la haine a consacré ses jours !

O B É Î D E.

Mes jours étaient affreux : si l'hymen en dispose,
Si tout finit pour moi, toi seul en es la cause.
Toi seul as préparé ma mort dans ces déserts.

A T H A M A R E.

Je t'en viens arracher.

O B É Î D E.

Rien ne rompra mes fers ;
Je me les suis donnés.

A T H A M A R E.

Tes mains n'ont point encore
Formé l'indigne nœud dont un Scythe s'honore.

O B É Î D E.

J'ai fait serment au ciel.

A T H A M A R E.

Il ne le reçoit pas ;
C'est pour l'anéantir qu'il a guidé mes pas.

O B É Î D E.

Ah !... c'est pour mon malheur....

A T H A M A R E.

Obtiendras-tu d'un père
Qu'il laissât libre au moins une fille si chère,
Que son cœur envers moi ne fût point endurci,
Et qu'il cessât enfin de s'exiler ici ?

Di-lui...

O B É Î D E.

N'y compte pas. Le choix que j'ai dû faire
Devenait un parti conforme à ma misère,
Il est fait ; mon honneur ne peut le démentir,
Et Sozame jamais n'y pourrait consentir.
Sa vertu t'est connue ; elle est inébranlable.

A T H A M A R E.

Elle l'est dans la haine ; & lui seul est coupable.

O B É Î D E.

Tu ne le fus que trop ; tu l'es de me revoir,
De m'aimer , d'attendrir un cœur au désespoir.
Destructeur malheureux d'une triste famille,
Laisse pleurer en paix & le pere & la fille.
Il vient , fors.

A T H A M A R E.

Je ne puis.

O B É Î D E.

Sors , ne l'irrite pas.

A T H A M A R E.

Non , tous deux à l'envi donnez-moi le trépas.

O B É Î D E.

Au nom de mes malheurs & de l'amour funeste
Qui des jours d'Obéïde empoisonne le reste,
Fui ; ne l'outrage plus par ton fatal aspect.

A T H A M A R E.

Juge de mon amour ; il me force au respect.
J'obéis.... Dieux puissans qui voyez mon offense,
Secondez mon amour & guidez ma vengeance.

SCENE

SCÈNE III.

SOZAME, OBEÏDE, SULMA.

SOZAME.

EH! quoi, notre ennemi nous poursuivra toujours!
Il vient flétrir ici les derniers de mes jours.
Qu'il ne se flatte pas que le déclin de l'âge
Rende un pere insensible à ce nouvel outrage.

OBEÏDE.

Mon pere....il vous respecte....il ne me verra plus;
Pour jamais à le fuir mes vœux sont résolus.

SOZAME.

Indatire est à toi.

OBEÏDE.

Je le fais.

SOZAME.

Ton suffrage,

Dépendant de toi seule, a reçu son hommage.

OBEÏDE.

J'ai cru vous plaire au moins;... j'ai cru que sans fierté
Le fils de votre ami devait être accepté.

SOZAME.

Sais-tu ce qu'Athamare à ma honte propose,
Par un de ces Persans dont son pouvoir dispose?

OBEÏDE.

Qu'a-t-il pû demander?

SOZAME.

De violer ma foi,

De briser tes liens, de le suivre avec toi,

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

X

D'arracher ma vieillesse à ma retraite obscure,
De mendier chez lui le prix de son parjure,
D'acheter par la honte une ombre de grandeur.

O B É I D E.

Comment recevez-vous cette offre ?

S O Z A M E.

Avec horreur.

Ma fille, au repentir il n'est aucune voie.
Triomphant dans nos jeux, plein d'amour & de joie,
Indatire en tes bras par son pere conduit,
De l'amour le plus pur attend le digne fruit ;
Rien n'en doit altérer l'innocente alégresse.
Les Scythes sont humains & simples sans bassesse ;
Mais leurs naïves mœurs ont de la dureté ;
On ne les trompe point avec impunité ;
Et sur-tout de leurs loix vengeurs impitoyables,
Ils n'ont jamais, ma fille, épargné des coupables.

O B É I D E.

Seigneur, vous vous borniez à me persuader ;
Pour la première fois pourquoi m'intimider ?
Vous savez si du sort bravant les injustices,
J'ai fait depuis quatre ans d'assez grands sacrifices.
S'il en fallait encor, je les ferais pour vous.
Je ne craindrai jamais mon pere ou mon époux.
Je vois tout mon devoir ainsi que ma misère.
Allez vous n'avez point de reproche à me faire.

S O Z A M E.

Pardonne à ma tendresse un reste de frayeur,
Triste & commun effet de l'âge & du malheur ;
Mais qu'il parte aujourd'hui ; que jamais sa présence
Ne profane un asyle ouvert à l'innocence.

O B É Î D E.

C'est ce que je prétens, Seigneur; & plutôt aux Dieux
Que son fatal aspect n'eût point blessé mes yeux!

S O Z A M E.

Rien ne troublera plus ton bonheur qui s'apprête,
Et je vais de ce pas en préparer la fête.

S C E N E I V.

O B É Î D E, S U L M A.

S U L M A.

Quelle fête cruelle ! ainsi dans ce séjour
Vos beaux jours enterrés sont perdus sans retour ?

O B É Î D E.

Ah dieux !

S U L M A.

Votre pays, la cour qui vous vit naître,
Un Prince généreux.... qui vous plaisait peut-être,
Vous les abandonnez sans crainte & sans pitié ?

O B É Î D E.

Mon destin l'a voulu.... j'ai tout sacrifié.

S U L M A.

Hâiriez-vous toujours la cour & la patrie ?

O B É Î D E.

Malheureuse !... jamais je ne l'ai tant chérie.

S U L M A.

Ouvrez-moi votre cœur, je le mérite.

O B É Î D E.

Hélas !

X ij

Tu n'y découvrirais que d'horribles combats.
 Il craindrait trop ta vue & ta plainte importune.
 Il est des maux, Sulma, que nous fait là fortune;
 Il en est de plus grands dont le poison cruel
 Préparé par nos mains porte un coup plus mortel.
 Mais lorsque dans l'exil à mon âge on rassemble,
 Après un sort si beau, tant de malheurs ensemble,
 Lorsque tous leurs assauts viennent se réunir,
 Un cœur, un faible cœur les peut-il soutenir?

S U L M A.

Ecbatane un grand Prince

O B É I D E.

Ah! fatal Athamare!

Quel démon t'a conduit dans ce séjour barbare?
 Que t'a fait Obéide? & pourquoi découvrir
 Ce trait long-tems caché qui me faisait mourir?
 Pourquoi renouvelant ma honte & ton injure,
 De tes funestes mains déchirer ma blessure?

S U L M A.

Madame, c'en est trop, c'est trop vous immoler
 A ces préjugés vains qui viennent vous troubler,
 A d'inhumaines loix d'une horde étrangère,
 Dont un pere exilé chargea votre misère.
 Helas! contre les Rois son trop juste courroux.
 Ne sera donc jamais retombé que sur vous!
 Quand vous le consolez, faut-il qu'il vous opprime?
 Soyez sa protectrice, & non pas sa victime.
 Athamare est vaillant; & de braves soldats
 Ont jusqu'en ces déserts accompagné ses pas.
 Athamare, après tout, n'est-il pas votre maître?

O B É Î D E.

Non.

S U L M A.

C'est en ses Etats que le ciel vous fit naître.
N'a-t-il donc pas le droit de briser un lien,
L'opprobre de la Perse, & le vôtre & le sien ?
M'en croirez-vous ? partez ; marchez sous sa conduire.
Si vous avez d'un pere accompagné la fuite ,
Il est tems à la fin qu'il vous suive à son tour ;
Qu'il renonce à l'orgueil de dédaigner sa cour ;
Que sa douleur farouche , à vous perdre obstinée ,
Cesse enfin de lutter contre sa destinée.

O B É Î D E.

Non , ce parti serait injuste & dangereux ,
Il coûterait du sang ; le succès est douteux ;
Mon pere expirerait de douleur & de rage....
Enfin l'hymen est fait : ... je suis dans l'esclavage.
L'habitude à souffrir pourra fortifier
Mon courage éperdu qui craignait de plier.

S U L M A.

Vous pleurez cependant , & votre œil qui s'égare ,
Parcourt avec horreur cette enceinte barbare ,
Ces chaumes , ces déserts , où des pompes des Rois.
Je vous vis descendue aux plus humbles emplois ;
Où d'un vain repentir le trait insupportable
Déchire de vos jours le tissu misérable....
Que vous restera-t-il ? hélas !

O B É Î D E.

Le desespoir..

S U L M A.

Dans cet état affreux que faire ?

Mon devoir.

L'honneur de le remplir, le secret témoignage
Que la vertu se rend, qui soutient le courage,
Qui seul en est le prix, & que j'ai dans mon cœur,
Me tiendra lieu de tout, & même du bonheur.

Fin du troisième acte.

A C T E I V.

SCÈNE PREMIÈRE.

A T H A M A R E , H I R C A N .

A T H A M A R E .

P Enfes-tu qu'Indatire osera me parler ?

H I R C A N .

Il l'osera , Seigneur.

A T H A M A R E .

Qu'il vienne : ... il doit trembler.

H I R C A N .

Les Scythes , croyez-moi , connaissent peu la crainte.
Mais d'un tel désespoir votre ame est-elle atteinte ,
Que vous avilissiez l'honneur de votre rang ,
Le sang du grand Cyrus mêlé dans votre sang ,
Et d'un trône si saint le droit inviolable ,
Jusqu'à vous compromettre avec un misérable ,
Qu'on verrait , si le sort l'envoyait parmi nous ,
A vos premiers suivans ne parler qu'à genoux ?
Mais qui sur ses foyers peut avec insolence
Braver impunément un Prince & sa puissance.

A T H A M A R E .

Je m'abaisse , il est vrai ; mais je veux tout tenter.
Je descendrais plus bas pour la mieux mériter.
Ma honte est de la perdre ; & ma gloire éternelle
Serait de m'avilir pour m'élever vers elle.

Penses-tu qu'Indatire en sa grossièreté
 Ait senti comme moi le prix de sa beauté ?
 Un Scythe aveuglément suit l'instinct qui le guide ;
 Ainsi qu'une autre femme il épouse Obéide.
 L'amour , la jalousie & ses emportemens
 N'ont point dans ces climats apporté leurs tourmens.
 De ces vils citoyens l'insensible rudesse ,
 En connaissant l'hymen , ignore la tendresse.
 Tous ces grossiers humains sont indignes d'aimer.

H I R C A N.

L'univers vous dément ; le ciel fait animer
 Des mêmes passions tous les êtres du monde.
 Si du même limon la nature féconde ,
 Sur un modèle égal ayant fait les humains ,
 Varie à l'infini les traits de ses desseins ,
 Le fond de l'homme reste , il est par-tout le même.
 Persan , Scythe , Indien , tout défend ce qu'il aime.

A T H A M A R E.

Je le défendrai donc : je saurai le garder.

H I R C A N.

Vous hazardez beaucoup.

A T H A M A R E.

Et que puis-je hazarder ?

Ma vie ? elle n'est rien sans l'objet qu'on m'arrache :
 Mon nom ? quoi qu'il arrive il restera sans tache :
 Mes amis ? ils ont trop de courage & d'honneur
 Pour ne pas immoler sous le glaive vengeur
 Ces agresseurs guerriers dont l'audace indiscrete
 Pourrait inquiéter leur marche & leur retraite.

H I R C A N.

Ils mourront à vos pieds ; & vous n'en doutez pas.

ATHA-

ATHAMARE.

Ils vaincront avec moi : Qui tourne ici ses pas ?

HIRCAN.

Seigneur, je le connais, c'est lui, c'est Indatire.

ATHAMARE.

Allez, que loin de moi ma garde se retire,
Qu'aucun n'ose approcher sans mes ordres exprès,
Mais qu'on soit prêt à tout.

SCÈNE II.

ATHAMARE, INDATIRE.

ATHAMARE.

Habitant des forêts,
Sais-tu bien devant qui ton sort te fait paraître ?

INDATIRE.

On prétend qu'une ville en toi révere un maître ;
Qu'on l'appelle Ecbatane, & que du mont Taurus
On voit ses hauts remparts élevés par Cyrus.
On dit (mais j'en crois peu la vaine renommée)
Que tu peux dans la plaine assembler une armée,
Une troupe aussi forte, un camp aussi nombreux
De guerriers soudoyés, & d'esclaves pompeux,
Que nous avons ici de citoyens paisibles.

ATHAMARE.

Il est vrai, j'ai sous moi des troupes invincibles.
Le dernier des Persans de ma solde honoré,
Est plus riche & plus grand, & plus considéré,
Que tu ne saurais l'être aux lieux de ta naissance,

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

Y

Où le ciel vous fit tous égaux par l'indigence.

INDATIRE.

Qui borne ses desirs est toujours riche assez.

ATHAMARE.

Ton-cœur ne connaît point les vœux intéressés ;

Mais la gloire, Indatire ?

INDATIRE.

Elle a pour moi des charmes.

ATHAMARE.

Elle habite à ma cour à l'abri de mes armes ;

On ne la trouve point dans le fond des déserts ;

Tu l'obtiens près de moi, tu l'as si tu me fers ;

Elle est sous mes drapeaux ; viens avec moi t'y rendre.

INDATIRE.

A servir sous un maître on me verrait descendre !

ATHAMARE.

Va, l'honneur de servir un maître généreux,

Qui met un digne prix aux exploits belliqueux,

Vaut mieux que de ramper dans une République,

Ingrate en tous les tems, & souvent tyrannique.

Tu peux prétendre à tout en marchant sous ma loi.

J'ai, parmi mes guerriers, des Scythes comme toi.

INDATIRE.

Tu n'en as point. Appren que ces indignes Scythes,

Voisins de ton pays, sont loin de nos limites.

Si l'air de tes climats a pu les infecter,

Dans nos heureux cantons il n'a pû se porter.

Ces Scythes malheureux ont connu l'avarice ;

La fureur d'acquérir corrompt leur justice ;

Ils n'ont su que servir ; leurs infidèles mains

Ont abandonné l'art qui nourrit les humains,

Pour l'art qui les détruit , l'art affreux de la guerre.
 Ils ont vendu leur sang aux maîtres de la terre.
 Meilleurs citoyens qu'eux , & plus braves guerriers ,
 Nous volons aux combats , mais c'est pour nos foyers.
 Nous savons tous mourir , mais c'est pour la patrie.
 Nul ne vend parmi nous son honneur ou sa vie.
 Nous serons , si tu veux , tes dignes alliés ;
 Mais on n'a point d'amis alors qu'ils sont payés.
 Apprends à mieux juger de ce peuple équitable ,
 Egal à toi sans doute , & non moins respectable.

A T H A M A R E.

Elève ta patrie , & cherche à la vanter ;
 C'est le recours du faible , on peut le supporter.
 Ma fierté que permet la grandeur souveraine ,
 Ne daigne pas ici lutter contre la tienne....
 Te crois-tu juste au moins ?

I N D A T I R E.

Oui , je puis m'en flatter.

A T H A M A R E.

Ren-moi donc le trésor que tu viens de m'ôter.

I N D A T I R E.

A toi !

A T H A M A R E.

Rends à son maître une de ses sujettes ,
 Qu'un indigne destin traîna dans ces retraites ,
 Un bien dont nul mortel ne pourra me priver ,
 Et que sans injustice on ne peut m'enlever.
 Ren sur l'heure Obéide.

I N D A T I R E.

A ta superbe audace ,
 A tes discours altiers , à cet air de menace ,

Y ij

Je veux bien opposer la modération,
Que l'univers estime en notre nation..

Obéide, dis-tu, de toi seul doit dépendre,
Elle était ta sujette ! oses-tu bien prétendre
Que des droits des mortels on ne jouisse pas,
Dès qu'on a le malheur de naître en tes Etats ?
Le ciel en le créant forma-t-il l'homme esclave ?
La nature qui parle, & que ta fierté brave,
Aura-t-elle à la glèbe attaché les humains,
Comme les vils troupeaux mugissants sous nos mains ?
Que l'homme soit esclave aux champs de la Médie,
Qu'il rampe, j'y consens ; il est libre en Scythie.
Au moment qu'Obéide honora de ses pas
Le tranquille horizon qui borde nos Etats,
La liberté, la paix, qui sont notre appanage,
L'heureuse égalité, les biens du premier âge,
Ces biens que des Persans aux mortels ont ravis,
Ces biens perdus ailleurs, & par nous recueillis,
De la belle Obéide ont été le partage..

A T H A M A R E.

Il en est un plus grand, celui que mon courage
A l'univers entier oserait disputer,
Que tout autre qu'un Roi ne saurait mériter,
Dont tu n'auras jamais qu'une imparfaite idée,
Et dont avec fureur mon ame est possédée,
Son amour ; c'est le bien qui doit m'appartenir.
A moi seul était dû l'honneur de la servir.
Qui, je descends enfin jusqu'à daigner te dire
Que de ce cœur altier je lui soumis l'empire,
Avant que les destins eussent pû l'accorder
L'heureuse liberté d'oser la regarder..

Ce trésor est à moi , barbare , il faut le rendre.

I N D A T I R E.

Imprudent étranger , ce que je viens d'entendre ,
Excite ma pitié plutôt que mon courroux.
Sa libre volonté m'a choisi pour époux ;
Ma probité lui plut : elle l'a préférée
Aux recherches , aux vœux de toute ma contrée ,
Et tu viens de la tienne ici redemandér
Un cœur indépendant qu'on vient de m'accorder !
O toi qui te crois grand , qui l'es par l'arrogance ,
Sors d'un asyle saint , de paix & d'innocence ;
Fui ; cesse de troubler , si loin de tes Etats ,
Des mortels tes égaux qui ne t'offensent pas.
Tu n'es pas Prince ici.

A T H A M A R E.

Ce sacré caractère

M'accompagne en tous lieux sans m'être nécessaire.
Si j'avais dit un mot , ardens à me servir ,
Mes soldats à mes pieds auraient dû te punir.
Je descends jusqu'à toi ; ma dignité t'outrage ,
Je la dépose ici , je n'ai que mon courage ;
C'est assez , je suis homme , & ce fer me suffit
Pour remettre en mes mains le bien qu'on me ravit.
Cède Obéide , ou meurs , ou m'arrache la vie.

I N D A T I R E.

Quoi ! nous t'avons en paix reçu dans ma patrie ;
Ton accueil nous flattait : notre simplicité
N'écoutait que les droits de l'hospitalité ;
Et tu veux me forcer dans la même journée ,
De souiller par ta mort un si saint hymenée !

A T H A M A R E.

Meurs, te dis-je, ou me tue :.... On vient, retire-toi,
Et si tu n'es un lâche....

I N D A T I R E,

Ah! c'en est trop....

A T H A M A R E.

Sui-moi,

Je te fais cet honneur.

(Il sort.)

S C E N E I I I.

INDATIRE, HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

HERMODAN, à Indatire qui est près de sortir.

Vien, ma main paternelle
Te remettra, mon fils, ton épouse fidelle.
Vien, le festin t'attend.

I N D A T I R E.

Bientôt je vous suivrai,
Allez.... O cher objet! je te mériterai.

(Il sort.)

S C E N E I V.

HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

S O Z A M E.

Pourquoi ne pas nous suivre? il diffère!...

HERMODAN.

Ah ! Sozame,

Cher ami, dans quel trouble il a jetté mon ame !

As-tu vû sur son front des signes de fureur ?

SOZAME.

Quel en fera l'objet ?

HERMODAN.

Peut-être que mon cœur

Conçoit d'un vain danger la crainte imaginaire ;

Mais son trouble était grand. Sozame, je suis pere.

Si mes yeux par les ans ne sont point affaiblis,

J'ai cru voir ce Persan qui menaçait mon fils.

SOZAME.

Tu me fais frissonner : ... avançons, Athamare.

Est capable de tout.

HERMODAN.

La faiblesse s'empare

De mes esprits glacés ; & mes sens éperdus

Trahissent mon courage, & ne me servent plus....

(Il s'assied en tremblant sur le banc de gazon.)

Mon fils ne revient point : ... j'entens un bruit horrible.

(Au Scythe qui est auprès de lui.)

Je succombe.... Va, cours, en ce moment terrible,

Cours, assemble au drapeau nos braves combattans.

LE SCYTHE.

Rassure-toi, j'y vole, ils sont prêts en tout tems.

SOZAME, à Hermodan.

Ranime ta vertu, dissipe tes allarmes.

HERMODAN, se relevant à peine.

Oui, j'ai pû me tromper. Oui, je renais..

SCÈNE V.

HERMODAN, SOZAME, ATHAMARE *l'épée à la main*, HIRCAN, Suite.

ATHAMARE.

Aux armes!

Aux armes, compagnons, suivez-moi, paraissez.

Où la trouver?

HERMODAN, *effrayé & chancelant*.

Barbare....

SOZAME.

Arrête,

ATHAMARE, *à ses Gardes*.

Obéissez,

De sa retraite indigne enlevez Obéide,

Courez, dis-je, volez : que ma garde intrépide,

(Si quelque audacieux tentait de vains efforts)

Se fasse un chemin prompt dans la foule des morts.

C'est toi qui l'as voulu, Sozame inexorable.

SOZAME.

J'ai fait ce que j'ai dû.

HERMODAN.

Va, ravisseur coupable,

Infidèle Persan, mon fils saura venger

Le détestable affront dont tu viens nous charger.

Dans ce dessein, Sozame, il nous quitte sans doute.

ATHAMARE.

Indatire? ton fils?

HERMO-

TRAGÉDIE.

177

H E R M O D A N.

Oui, lui-même.

A T H A M A R E.

Il m'en coûte

D'affliger ta vieillesse & de percer ton cœur ;

Ton fils eût mérité de servir ma valeur.

H E R M O D A N.

Que dis-tu ?

A T H A M A R E à ses soldats.

Qu'on épargne à ce malheureux père

Le spectacle d'un fils mourant dans la poussière ;

Fermez-lui ce passage.

H E R M O D A N.

Achève tes fureurs,

Achève.... N'oses-tu ? Quoi ! tu gémis !... je meurs.

Mon fils est mort, ami !...

(Il tombe sur le banc de gazon.)

A T H A M A R E.

Toi, pere d'Obéide,

Auteur de tous mes maux, dont l'âpreté rigide,

Dont le cœur inflexible à ce coup m'a forcé,

Que je chéris encor quand tu m'as offensé,

Il faut dans ce moment la conduire & me suivre.

S O Z A M E.

Moi ! ma fille !

A T H A M A R E.

En ces lieux il t'est honteux de vivre.

Attends mon ordre ici.

(A ses soldats.)

Vous, marchez avec moi.

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

Z

S C E N E V I .

S O Z A M E , H E R M O D A N .

S O Z A M E se courbant vers Hermodan.

Tous mes malheurs, ami, sont retombés sur toi....
 Espère en la vengeance.... il revient... il soupire....
 Herdoman !

H E R M O D A N se relevant avec peine.

Mon ami, fais au moins que j'expire
 Sur le corps étendu de mon fils expirant !
 Que je te doive, ami, cette grace en mourant.
 S'il reste quelque force à ta main languissante,
 Soutien d'un malheureux la marche chancelante ;
 Vien , lorsque de mon fils, j'aurai fermé les yeux ,
 Dans un même sépulcre enferme-nous tous deux.

S O Z A M E .

Trois amis y seront ; ma douleur te le jure.
 Mais déjà l'on s'avance , on venge notre injure ,
 Nous ne mourrons pas seuls.

H E R M O D A N .

Je l'espère ; j'entens
 Les tambours, nos clairons, les cris des combattans.
 Nos Scythes sont armés.... Dieux, punissez les crimes !
 Dieux ! combattez pour nous, & prenez vos victimes !
 Ayez pitié d'un pere.

SCÈNE VII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE.

SOZAME.

O Ma fille, est-ce vous?

HERMODAN.

Chère Obéide.... hélas!

OBÉIDE.

Je tombe à vos genoux.

Dans l'horreur du combat avec peine échappée
A la pointe des dards, au tranchant de l'épée,
Aux sanguinaires mains de mes fiers ravisseurs,
Je viens de ces moments augmenter les horreurs.

(A Hermodan.)

Ton fils vient d'expirer, j'en suis la cause unique.
De mes calamités l'artisan tyrannique
Nous a tous immolés à ses transports jaloux;
Mon malheureux amant a tué mon époux,
Sous vos yeux, sous les miens, & dans la place même
Où, pour le triste objet qu'il outrage & qu'il aime,
Pour d'indignes appas toujours persécutés,
Des flots de sang humain coulent de tous côtés.
On s'acharne, on combat sur le corps d'Indatire,
On se dispute encor les membres qu'on déchire.
Les Scythes, les Persans l'un par l'autre égorgés,
Sont vainqueurs & vaincus, & tous meurent vengés.

(A tous deux.)

Où voulez-vous aller, & sans force & sans armes?

Z ij

On aurait peu d'égards à votre âge , à vos larmes.
 Fignore du combat quel sera le destin ;
 Mais je mets sans trembler mon sort en votre main.
 Si le Scythe fur moi veut assouvir sa rage ,
 Il le peut , je l'attens , je demeure en ôtage.

HERMODAN.

Ah ! j'ai perdu mon fils , tu me reste du moins.
 Tu me tiens lieu de tout.

SOZAME.

Ce jour veut d'autres soins.
 Armons-nous , de notre âge oublions la faiblesse.
 Si les sens épuisés manquent à la vieillesse ,
 Le courage demeure , & c'est dans un combat
 Qu'un vieillard comme moi doit tomber en soldat.

HERMODAN.

On nous apporte encor de fatales nouvelles.

SCENE VIII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE,
 le Scythe qui a déjà paru.

LE SCYTHE.

ENfin nous l'emportons.

HERMODAN.

Déités immortelles !
 Mon fils serait vengé ! n'est-ce point une erreur ?

LE SCYTHE.

Le ciel nous rend justice , & le Scythe est vainqueur.
 Tout l'art que les Persans ont mis dans le carnage ,

Leur grand art de la guerre enfin cède au courage;
 Nous avons manqué d'ordre, & non pas de vertu.
 Sur nos freres mourans nous avons combattu.
 La moitié des Persans à la mort est livrée.
 L'autre qui se retire est par-tout entourée
 Dans la sombre épaisseur de ces profonds taillis,
 Où bientôt, sans retour, ils seront affaillis.

HERMODAN.

De mon malheureux fils le meurtrier barbare
 Serait-il échappé?

LE SCYTHE.

Qui? ce fier Athamare?
 Sur nos Scythes mourans qu'a fait tomber sa main,
 Epuisé, sans secours, enveloppé soudain,
 Il est couvert de sang, il est chargé de chaînes.

O BÉÏDE.

Lui!

SOZANE.

Je l'avais prévu....Puissances souveraines,
 Princes audacieux, quel exemple pour vous!

HERMODAN.

De ce cruel enfin nous serons vengé tous.
 Nos loix, nos justes loix seront exécutées.

O BÉÏDE.

Ciel!...Quelles sont ces loix?

HERMODAN.

Les Dieux les ont dictées.

SOZANE (à part.)

Comble de douleur & de nouveaux ennuis!

O BÉÏDE.

Mais enfin, les Persans ne sont pas tous détruits.

On verrait Ecbatane en secourant son maître ;
Du poids de sa grandeur vous accabler peut-être.

HÉRMODAN.

Ne crain rien. . . . Toi jeune homme, & vous, braves guerriers,
Préparez votre autel entouré de lauriers.

O B É I D E.

Mon pere! . . .

HÉRMODAN.

Il faut hâter ce juste sacrifice.

Mânes de mon cher fils ! que ton ombre en jouisse !

Et toi qui fus l'objet de ses chastes amours ,

Qui fus ma fille chere & le feras toujours ,

Qui de ta piété filiale & sincère

N'as jamais altéré le sacré caractère ,

C'est à toi de remplir ce qu'une austère loi

Attend de mon pays & demande de toi.

(Il sort.)

O B É I D E.

Qu'a-t-il dit ? que veut-on de cette infortunée ?

Ah ! mon pere , en quels lieux m'avez-vous amenée ?

S O Z A M E.

Pourrai-je t'expliquer ce mystère odieux ?

O B É I D E.

Je n'ose le prévoir : . . . je détourne les yeux.

S O Z A M E.

Je frémis comme toi , je ne puis m'en défendre.

O B É I D E.

Ah ! laissez-moi mourir , Seigneur , sans vous entendre !

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

O B É I D E , S O Z A M E , H E R M O D A N , troupe
de Scythes armés de javelots. (*On apporte un autel con-
vert d'un crêpe & entouré de lauriers. Un Scythe met un glaive
sur l'autel.*)

O B É I D E (*entre Sozame & Hermodan.*)

Vous vous taisez tous deux : craignez-vous de me dire
Ce qu'à mes sens glacés votre loi doit prescrire ?
Quel est cet appareil terrible & solennel ?

S O Z A M E .

Ma fille.... il faut parler.... voici le même autel
Que le soleil naissant vit dans cette journée ,
Orné de fleurs par moi pour ton saint hyménée ,
Et voit d'un crêpe affreux couvert à son couchant.

H E R M O D A N .

As-tu chéri mon fils ?

O B É I D E .

Un vertueux penchant ,
Mon amitié pour toi , mon respect pour Sozame ,
Et mon devoir sur-tout , souverain de mon ame ,
M'ont rendu cher ton fils :... mon sort suivait son sort ;
J'honore sa mémoire , & j'ai pleuré sa mort.

H E R M O D A N .

L'inviolable loi qui régit ma patrie ,

Veut que de son époux une femme chérie
 Ait le suprême honneur de lui sacrifier,
 En présence des Dieux, le sang du meurtrier;
 Que l'autel de l'hymen soit l'autel des vengeances;
 Que du glaive sacré qui punit les offenses,
 Elle arme sa main pure, & traverse le cœur,
 Le cœur du criminel qui ravit son bonheur.

O B É Î D E.

Moi vous venger?... sur qui!... de quel sang!... ah mon père!

H E R M O D A N.

Le ciel t'a réservé ce sanglant ministère.

U N S C Y T H E.

C'est ta gloire & la nôtre.

S O Z A M E.

Il me faut révérer

Les loix que vos aïeux ont voulu consacrer;
 Mais le danger les suit : les Persans sont à craindre;
 Vous allumez la guerre; & ne pourrez l'éteindre.

L E S C Y T H E.

Ces Persans que du moins nous croyons égal,
 Par ce terrible exemple apprendront à trembler.

H E R M O D A N.

Ma fille il n'est plus temps de garder le silence;
 Le sang d'un époux crie; & ton délai l'offense.

O B É Î D E.

Je dois donc vous parler... Peuple, écoutez ma voix,
 Je pourrais alléguer, sans offenser vos loix,
 Que je nais en Perse, & que ces loix sévères
 Sont faites pour vous seuls, & me sont étrangères.
 Qu'Athamare est trop grand pour être un assassin;
 Et que si mon époux est tombé sous sa main,

Son

Son rival opposa sans aucun avantage
Le glaive seul au glaive, & l'audace au courage;
Que de deux combattans d'une égale valeur
L'un tue & l'autre expire avec le même honneur.
Peuples qui connaissez le prix de la vaillance,
Vous aimez la justice, ainsi que la vengeance;
Commandez, mais jugez : voyez si c'est à moi
D'immoler un guerrier qui dut être mon Roi.

LE SCYTHÉ.

Si tu n'oses frapper, si ta main trop timide
Hésite à nous donner le sang de l'homicide,
Tu connais ton devoir, nos mœurs & notre loi.
Tremble.

OBÉÏDE.

Et si je demeure incapable d'effroi,
Si votre loi m'indigne, & si je vous refuse?

HERMODAN.

L'hymen t'a fait ma fille, & tu n'as point d'excuse;
Il n'en mourra pas moins, tu vivras sans honneur.

LE SCYTHÉ.

Du plus cruel supplice il subira l'horreur.

HERMODAN.

Mon fils attend de toi cette grande victime.

LE SCYTHÉ.

Crain d'oser rejeter un droit si légitime.

OBÉÏDE, (*après quelques pas & un long silence.*)

Je l'accepte.

SOZAME.

Ah! grands Dieux!

LE SCYTHÉ.

Devant les Immortels

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

A a

En fais-tu le serment ?

O B É I D E .

Je le jure, cruels :

Je le jure, Hermodan. Tu demandes vengeance ;
Sois-en sûr, tu l'auras ; ... mais que de ma présence
On ait soin de tenir le captif écarté,
Jusqu'au moment fatal par mon ordre arrêté.
Qu'on me laisse en ces lieux m'expliquer à mon pere ;
Et vous verrez après ce qui vous reste à faire.

LE SCYTHE, (*après avoir regardé tous ses compagnons.*)
Nous y consentons tous.

H E R M O D A N .

La veuve de mon fils
Se déclare soumise aux loix de mon pays ;
Et ma douleur profonde est un peu soulagée ,
Si par ses nobles mains cette mort est vengée.
Amis, retirons-nous.

O B É I D E .

A ces autels sanglans
Je vous rappellerai quand il en fera tems.

S C E N E I I .

S O Z A M E , O B É I D E .

O B É I D E .

E H bien, qu'ordonnez-vous ?

S O Z A M E .

Il fut un tems peut-être
Où le plaisir affreux de me venger d'un maître

Dans le cœur d'Athamare aurait conduit ta main;
De son monarque ingrat, j'aurais percé le sein;
Il le méritait trop. Ma vengeance lassée
Contre les malheureux ne peut être exercée;
Tous mes ressentimens sont changés en regrets.

O B É I D E.

Avez-vous bien connu mes sentimens secrets?
Dans le fond de mon cœur avez-vous daigné lire?

S O Z A M E.

Mes yeux t'ont vû pleurer sur le sang d'Indatire;
Mais je pleure sur toi dans ce moment cruel.
J'abhorre tes fermens.

O B É I D E.

Vous voyez cet autel,
Ce glaive dont ma main doit frapper Athamare;
Vous savez quels tourmens un refus lui prépare.
Après ce coup terrible, ... & qu'il me faut porter,
Parlez : ... sur son tombeau voulez-vous habiter?

S O Z A M E.

J'y veux mourir.

O B É I D E.

Vivez, ayez-en le courage.
Les Persans, disiez-vous, vengeront leur outrage.
Les enfans d'Ecbatane, en ces lieux détestés,
Descendront du Taurus à pas précipités.
Les grossiers habitans de ces climats horribles
Sont cruels, il est vrai; mais non pas invincibles.
A ces tigres armés voulez-vous annoncer
Qu'au fond de leur repaire on pourrait les forcer?

S O Z A M E.

On en parle déjà; les esprits les plus sages

A a ij

Voudraient de leur patrie écarter ces orages :

O B É I D E.

Achevez donc, Seigneur, de les persuader :
Qu'ils méritent le sang qu'ils osent demander :
Et tandis que ce sang de l'offrande immolée
Baignera sous vos yeux leur féroce assemblée,
Que tous nos citoyens soient mis en liberté,
Et repassent les monts sur la foi d'un traité.

S O Z A M E.

Je l'obtiendrai, ma fille, & j'ose t'en répondre.
Mais ce traité sanglant ne sert qu'à nous confondre.
De quoi t'auront servi ta prière & mes soins ?
Athamare à l'autel en périra-t-il moins ?
Les Persans ne viendront que pour venger sa cendre,
Ce sang de tant de Rois que ta main va répandre,
Ce sang que j'ai haï, mais que j'ai révééré,
Qui coupable envers nous n'en est pas moins sacré.

O B É I D E.

Il l'est : mais je suis Scythe, ... & le fus pour vous plaire,
Le climat quelquefois change le caractère.

S O Z A M E.

Ma fille !

O B É I D E.

C'est assez, Seigneur, j'ai tout prévu.
J'ai pesé mes destins ; & tout est résolu.
Une invincible loi me tient sous son empire,
La victime est promise au pere d'Indatire ;
Je tiendrai ma parole : ... allez, il vous attend ;
Qu'il me garde la sienne, ... il sera trop content.

S O Z A M E.

Tu me glaces d'horreur.

O B É I D E.

Allez, je la partage.

Seigneur, le tems est cher, achevez votre ouvrage.

Laissez-moi m'affermir : mais sur-tout obtenez

Un traité nécessaire à ces infortunés.

Vous prétendez qu'au moins ce peuple impitoyable

Sait garder une foi toujours inviolable.

Je vous en crois : ... le reste est dans la main des Dieux.

S O Z A M E.

Ils ne présagent rien qui ne soit odieux :

Tout est horrible ici. Ma faible voix encore

Tentera d'écarter ce que mon cœur abhorre.

Mais après tant de maux, mon courage est vaincu. :

Quoi qu'il puisse arriver, ton pere a trop vécu.

S C E N E I I I.

O B É I D E, *seule.*

AH! c'est trop étouffer la fureur qui m'agite.

Tant de ménagement me déchire & m'irrite;

Mon malheur vint toujours de me trop captiver

Sous d'inhumaines loix que j'aurais dû braver.

Je mis un trop haut prix à l'estime, au reproche;

Je fus esclave assez : ... ma liberté s'approche.

SCENE IV.

OBÉIDE, SULMA.

OBÉIDE.

ENfin je te revois.

SULMA.

Grands Dieux ! que j'ai tremblé,
Lorsque disparaissant à mon œil désolé,
Vous avez traversé cette foule sanglante !
Vous affrontiez la mort de tous côtés présente ;
Des flots de sang humain roulaient entre nous deux.
Quel jour ! quel hyménée ! & quel sort rigoureux !

OBÉIDE.

Tu verras un spectacle encor plus effroyable.

SULMA.

Ciel ! on m'aurait dit vrai !... quoi ! votre main coupable
Immolerait l'amant que vous avez aimé,
Pour satisfaire un peuple à sa perte animé !

OBÉIDE

Moi ! complaire à ce peuple, aux monstres de Scythie,
A ces brutes humains pétris de barbarie,
A ces âmes de fer, & dont la dureté
Passa long-tems chez nous pour noble fermeté,
Dont on chérit de loin l'égalité paisible,
Et chez qui je ne vois qu'un orgueil inflexible,
Une atrocité morne, & qui sans s'émouvoir,
Croit dans le sang humain se baigner par devoir !...
J'ai fui pour ces ingrats la cour la plus auguste,

Un peuple doux, poli, quelquefois trop injuste ;
 Mais généreux, sensible, & si prompt à sortir
 De ses iniquités par un beau repentir !
 Qui ? moi ! complaire au Scythe !... O nations ! ô terre !
 O Rois qu'il outragea , Dieux maîtres du tonnerre !
 Dieux , témoins de l'horreur où l'on m'ose entraîner !
 Unissez-vous à moi , mais pour l'exterminer.
 Puisse leur liberté , préparant leur ruine ,
 Allumant la discorde & la guerre intestine ,
 Acharnant les époux , les peres , les enfans ,
 L'un sur l'autre entassés , l'un par l'autre expirans ,
 Sous de monceaux de morts avec eux disparaître !
 Que le reste en tremblant rugisse aux pieds d'un maître !
 Que rampant dans la poudre au bord de leur cercueil ,
 Pour être mieux punis ils gardent leur orgueil !
 Et qu'en mordant le frein du plus lâche esclavage ,
 Ils vivent dans l'opprobre , & meurent dans la rage !
 Où vais-je m'emporter ! vains regrets ! vains éclats !
 Les imprécations ne nous secourent pas.
 C'est moi qui suis esclave , & qui suis asservie
 Aux plus durs des tyrans abhorrés dans l'Asie.

S U L M A.

Vous n'êtes point réduite à la nécessité
 De servir d'instrument à leur férocité.

O B É I D E.

Si j'avais refusé ce ministère horrible ,
 Athamare expirait d'une mort plus terrible.

S U L M A.

Mais cet amour secret qui vous parle pour lui ?

O B É I D E.

Il m'a parlé toujours ; & s'il faut aujourd'hui .

Exposer à tes yeux l'effroyable étendue,
 La hauteur de l'abîme où je suis descendue,
 J'adorais Athamare avant de le revoir.
 Il ne vient que pour moi plein d'amour & d'espoir;
 Pour prix d'un seul regard il m'offre un diadème;
 Il met tout à mes pieds : & tandis que moi-même
 J'aurais voulu, Sulma, mettre le monde aux fiens,
 Quand l'excès de ses feux n'égale pas les miens,
 Lorsque je l'idolâtre, il faudra qu'Obéide
 Plonge au sein d'Athamare un couteau parricide !

S U L M A.

C'est un crime si grand, que ces Scythes cruels,
 Qui du sang des humains arrosent les autels,
 S'ils connaissaient l'amour qui vous a consumée,
 Eux-même arrêteraient la main qu'ils ont armée.

O B É Î D E.

Non, ils la conduiraient dans ce cœur adoré,
 Ils l'y tiendraient sanglante, & du glaive sacré
 Ils tourneraient l'acier enfoncé dans ses veines.

S U L M A.

Se peut-il !...

O B É Î D E.

Telles sont leurs âmes inhumaines;
 Tolle est l'homme sauvage à lui-même laissé;
 Il est simple, il est bon, s'il n'est point offensé :
 Sa vengeance est sans borne.

S U L M A.

Et ce malheureux père
 Qui creusa sous vos pas ce gouffre de misère,
 Au père d'Indatire uni par l'amitié,
 Consulté des vieillards, avec eux si lié,

Peut-

Peut-il bien seulement supporter qu'on propose
L'horrible extrémité dont lui-même est la cause ?

O B É I D E.

Il fait beaucoup pour moi. Pose même espérer,
Des douleurs dont j'ai vu son cœur se déchirer,
Que ses pleurs obtiendront de ce Sénat agreste
Des adoucissmens à leur arrêt funeste.

S U L M A.

Ah ! vous rendez la vie à mes sens effrayés.
Je vous haïrais trop si vous obéissiez.
Le ciel ne verra point ce sanglant sacrifice.

O B É I D E.

Sulma !...

S U L M A.

Vous frémissez.

O B É I D E.

Il faut qu'il s'accomplisse.

S C E N E V.

OBÉIDE, SULMA, SOZAME, HERMODAN,
Scythes armés, rangés au fond en demi-cercle, près de l'autel.

S O Z A M E.

MA fille, hélas, du moins nos Persans assiégés,
Des pièges de la mort seront tous dégagés.

H E R M O D A N.

Des mânes de mon fils la victime attendue
Suffit à ma vengeance autant qu'elle m'est due.

(à Obéide.)

De ce peuple, croi-moi, l'inflexible équité

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

Bb

Sait joindre la clémence à la sévérité.

U N S C Y T H E.

Et la loi des sermens est une loi suprême ,
Aussi chère à nos cœurs que la vengeance même.

O B É Ï D E.

C'est assez ; je vous crois. Vous avez donc juré
Que de tous les Persans le sang fera sacré ,
Si-tôt que cette main remplira vos vengeances.

H E R M O D A N.

Tous seront épargnés. Les célestes puissances
N'ont jamais vû de Scythe oser trahir sa foi.

O B É Ï D E.

Qu'Athamare à présent paraisse devant moi.

(On amène Athamare enchaîné : Obéïde se place entre lui
& Hermodan.)

H E R M O D A N.

Qu'on le traîne à l'autel.

S U E M A.

Ah ! Dieux !

A T H A M A R E.

Chère Obéïde !

Pren ce fer , ne crain rien : que ton bras homicide
Frappe un cœur à toi seule en tout tems réservé :
On y verra ton nom , c'est-là qu'il est gravé.
De tous mes compagnons tu conserves la vie ;
Tu me donnes la mort ; c'est toute mon envie.
Graces aux immortels tous mes vœux sont remplis ;
Je meurs pour Obéïde , & meurs pour mon pays.
Rassure cette main qui tremble à mon approche ;
Ne crain en m'immolant que le juste reproche
Que les Scythes feraient à ta timidité.

S'ils voyaient ce que j'aime agir sans fermeté ;
Si ta main , si tes yeux , si ton cœur qui s'égare ,
S'effrayaient un moment en frappant Athamare.

S O Z A M E.

Ah, ma fille!....

S U L M A.

Ah ! Madame !.....

O B É Ï D E.

O Scythes inhumains !

Connaissez dans quel sang vous enfoncez mes mains.
Athamare est mon Prince ; il est plus , je l'adore ,
Je l'aimai seul au monde , & ce moment encore
Porte au plus grand excès dans ce cœur enivré
L'amour , le tendre amour dont il fut dévoré.

A T H A M A R E.

Je meurs heureux.

O B É Ï D E.

L'hymen, cet hymen que j'abjure
Dans un sang criminel doit laver son injure....

(*Levant le glaive entre elle & Athamare.*)

Vous jurez d'épargner tous mes concitoyens :
Il l'est ; sauvez ses jours , l'amour finit les miens.

(*Elle se frappe.*)

Vi, mon cher Athamare , en mourant je l'ordonne.

(*Elle tombe à mi - corps sur l'autel.*)

H E R M O D A N.

Obéïde !

S O Z A M E.

O mon sang !

A T H A M A R E.

La force m'abandonne ;

Bbij

Mais il m'en reste assez pour me rejoindre à toi,
Chère Obéïde !

(Il veut saisir le fer.)

LE SCYTHE.

Arrête, & respecte la loi.

Ce fer ferait fouillé par des mains étrangères.

(Athamare tombe sur l'autel.)

HERMODAN.

Dieux ! vites-vous jamais deux plus malheureux pères ?

ATHAMARE.

Dieux ! de tous mes tourmens tranchez l'horrible cours.

SOZAME.

Tu dois vivre, Athamare, & j'ai payé tes jours.

Auteur infortuné des maux de ma famille,

Enseveli du moins le pere avec la fille.

Va, règne, malheureux !

HERMODAN.

Soumettons-nous au sort :

Soumettons-nous au ciel arbitre de la mort....

Nous sommes trop vengés par un tel sacrifice.

Scythes, que la pitié succède à la justice.

Fin du cinquième & dernier acte.

AVIS AU LECTEUR.

L'Auteur est obligé d'avertir que la plupart de ses tragédies imprimées à Paris, chez *Duchêne*, au Temple du Goût, en 1764, avec privilège du Roi, ne sont point du tout conformes à l'original. Il ne fait pas pourquoi le libraire a obtenu un privilège sans le consulter. Le Roi ne lui a certainement pas donné le privilège de défigurer des pièces de théâtre, & de s'emparer du bien d'autrui pour le dénaturer.

Dans la tragédie d'*Oreste*, le libraire du Temple du Goût finit la pièce par ces deux vers de *Pilade*;

Que l'amitié triomphe en tous tems, en tous lieux,
Des malheurs des mortels & des crimes des Dieux.

Ce blasphème est d'autant plus ridicule dans la bouche de *Pilade*, que c'est un personnage religieux qui a toujours recommandé à son ami *Oreste* d'obéir aveuglément aux ordres de la Divinité. Dans toutes les autres éditions on lit : *Et du courroux des Dieux.*

On ne conçoit pas comment, dans la même tragédie, l'éditeur a pu imprimer (pag. 237.)

Je la mets dans vos fers, elle va vous servir.

C'est m'acquitter vers vous bien moins que la punir.

Vous laissez cette cendre à mon juste courroux, &c.

Qui jamais a pu imaginer de mettre ainsi quatre rimes masculines de suite, & de violer si grossièrement les premières règles de la poésie Française ? Il y a plus encore. Le sens est perverti. Il y a six vers nécessaires d'oubliés. Il se peut qu'un comédien, pour avoir plutôt fait, ait écourté & gâté son rôle. Un libraire ignorant achète une mauvaise copie du souffleur de la comédie, & au lieu de suivre l'édition de Genève qui est fidèle, il imprime un ouvrage entièrement méconnaissable.

La même sottise se trouve dans la tragédie de *Brutus* ; page 282.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes.

Un cœur tel que le sien méritait d'être à vous.

Abominables loix que la cruelle impose !

Peut-on présenter aux lecteurs un pareil galimathias, & voler ainsi leur argent ? Il y a ici trois vers d'oubliés. Telle est la négligence de quelques libraires. Ils n'ont ni assez d'intelligence pour comprendre ce qu'ils impriment, ni assez d'honnêteté pour payer un correcteur d'imprimerie. Pourvu qu'ils vendent leur marchandise, ils sont contents. Mais bientôt leur mauvaise conduite est découverte, & leurs misérables éditions décriées restent dans leurs boutiques pour leur ruine.

Tancrède est imprimé beaucoup plus infidèlement. L'auteur est obligé de déclarer qu'il y a dans cette pièce beaucoup de vers qu'il n'a jamais ni faits, ni pû faire, comme ceux-ci par exemple ;

Voyant tomber leur chef, les Maures furieux

L'ont accablé de traits dans leur rage cruelle.

* *L'Orphelin de la Chine* n'est pas moins défiguré. On ne trouve point dans l'édition de *Duchêne* ces vers que dit *Gen-gis-Kan*, & qui sont dans toutes les éditions.

Gardez de mutiler tons ces grands monumens ;

Ces prodiges des arts consacrés par les tems ;

Respectez-les ; ils sont le prix de mon courage.

Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,

Ces archives de loix, ce long amas d'écrits,

Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.

Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile ;

Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile.

* Ceci a déjà été remarqué dans l'Avertissement qui est à la tête du premier volume du théâtre.

Ce discours est très-convenable dans la bouche d'un Prince sage, qui parle à des Tartares ennemis des loix & de la science. Voici ce que l'éditeur a mis à la place :

Cessez de mutiler tous ces grands monumens
Echappés aux fureurs des flammes, du pillage.

Toute la fin de la tragédie de *Zulime* est ridiculement altérée. Une fille qui a trahi, outragé, attaqué son pere, qui sent tous ses crimes, & qui s'en punit, à qui son pere pardonne, & qui s'écrie dans son désespoir, *J'en suis indigne*, doit faire un grand effet ! On a tronqué & altéré cette fin, & on finit la pièce par une phrase qui n'est pas même achevée. Les vers impertinens qu'on a mis dans *Olimpie*, sont dignes d'une telle édition. En voici un qui me tombe sous la main.

Ne vien point, malheureux, par différens efforts.

En un mot, l'auteur doit pour l'honneur de l'art, encore plus que pour sa propre justification, précautionner le lecteur contre cette édition de *Duchêne*, qui n'est qu'un tissu de fautes & de falsifications. Il n'est pas permis de s'emparer des ouvrages d'un homme, de son vivant, pour les rendre ridicules. On a pris à tâche de gâter les expressions, de substituer des liaisons à des scènes plus impertinemment tronquées. Cette manœuvre a été poussée à un tel excès, que les comédiens de province eux-mêmes, révoltés contre la licence & le mauvais goût qui défiguraient la tragédie d'*Olimpie*, n'ont jamais voulu la jouer comme on l'a représentée à Paris.

Ce n'est pas assez d'être parvenu à corrompre presque tous les ouvrages qu'un homme a composés pendant plus de cinquante années : tantôt on publie sous son nom de prétendues lettres secrètes ; tantôt ce sont des lettres à ses amis du Parnasse, qu'on fabrique en Hollande ou dans Avignon ; & puis c'est son porte-feuille retrouvé, que personne ne voudrait ramasser. Granger le libraire met son nom hardiment à un tome de Mélanges ; un ex-jésuite lui attribue des livres ridicules, & écrit contre ces livres un libelle beaucoup plus ridicule

encore ; & tout cela se vend à des provinciaux & à des étrangers , qui croient acheter ce qu'il y a de plus intéressant dans la littérature Française. Il est vrai que toutes ces impertinences tombent & meurent , comme des insectes éphémères. Mais ces insectes se reproduisent toutes les années. Rien n'est plus aisé à faire qu'un mauvais livre , si ce n'est une mauvaise critique. La basse littérature inonde une partie de l'Europe. Le goût se corrompt tous les jours. Il en est à peu près de l'art d'écrire , comme de celui de la déclamation. Il y a plus de six cens comédiens Français répandus dans l'Europe , & à peine deux ou trois qui ayent reçu de la nature les dons nécessaires , & qui ayent pû approfondir leur art. Combien avons - nous d'écrivains qui à peine savent leur langue , & qui commencent par dire leur avis sur les arts qu'ils n'ont jamais partiqués , sur l'agriculture sans avoir possédé un champ , sur le ministère sans être jamais entrés dans le bureau d'un commis , sur l'art de gouverner sans avoir pû seulement gouverner leur servante ? Combien s'érigent en critiques , qui n'ont jamais pû produire d'eux-mêmes un ouvrage supportable , qui parlent de poésie , & qui ne savent pas seulement la mesure d'un vers ? Combien enfin deviennent calomnieurs de profession , pour avoir du pain , & vendent des injures à tant la feuille ?

L'IN-

L'INDISCRET. COMÉDIE.

Représentée pour la première fois au mois d'Août 1725.

Tome V & du Théâtre le quatrième;

Cc

THE
JOURNAL OF THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

VOL. LXXV. PART I.
1945.

CONTENTS.

THE ANTHROPOLOGY OF THE
INDIAN ARCHipelAGO
BY
J. H. COLEMAN

THE ANTHROPOLOGY OF THE
INDIAN ARCHipelAGO
BY
J. H. COLEMAN

THE ANTHROPOLOGY OF THE
INDIAN ARCHipelAGO
BY
J. H. COLEMAN

THE ANTHROPOLOGY OF THE
INDIAN ARCHipelAGO
BY
J. H. COLEMAN

THE ANTHROPOLOGY OF THE
INDIAN ARCHipelAGO
BY
J. H. COLEMAN

THE ANTHROPOLOGY OF THE
INDIAN ARCHipelAGO
BY
J. H. COLEMAN

THE ANTHROPOLOGY OF THE
INDIAN ARCHipelAGO
BY
J. H. COLEMAN

THE ANTHROPOLOGY OF THE
INDIAN ARCHipelAGO
BY
J. H. COLEMAN

THE ANTHROPOLOGY OF THE
INDIAN ARCHipelAGO
BY
J. H. COLEMAN

THE ANTHROPOLOGY OF THE
INDIAN ARCHipelAGO
BY
J. H. COLEMAN

A MADAME LA MARQUISE
D E P R I E.

Vous, qui possédez la beauté,
Sans être vaine ni coquette,
Et l'extrême vivacité,
Sans être jamais indiscrette:
Vous, à qui donnèrent les Dieux
Tant de lumières naturelles;
Un esprit juste, gracieux,
Solide dans le sérieux,
Et charmant dans les bagatelles;
Souffrez, qu'on présente à vos yeux
L'aventure d'un téméraire,
Qui perd ce qu'il aime le mieux,
Pour s'être vanté de trop plaire.

Si l'héroïne de la pièce,
D E P R I E, eût eu votre beauté,
On excuserait la faiblesse
Qu'il eut de s'être un peu vanté:
Quel amant ne serait tenté
De parler de telle maîtresse;
Par un excès de vanité,
Ou par un excès de tendresse?

A C T E U R S.

EUPHEMIE.

DAMIS.

HORTENSE.

TRASIMON.

CLITANDRE.

NÉRINE.

PASQUIN.

Plusieurs laquais de Damis.

L'INDISCRET,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUPHEMIE, DAMIS.

EUPHEMIE.

N'Attendez pas, mon fils, qu'avec un ton sévère
Je déploye à vos yeux l'autorité de mère.
Toujours prête à me rendre à vos justes raisons,
Je vous donne un conseil, & non pas des leçons.
C'est mon cœur qui vous parle, & mon expérience
Fait que ce cœur pour vous se trouble par avance.
Depuis deux mois au plus vous êtes à la cour ;
Vous ne connaissez pas ce dangereux séjour.
Sur un nouveau venu le courtisan perfide
Avec malignité jette un regard avide,
Pénètre ses défauts, & dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, & même sans retour.
Craignez de ces messieurs la malice profonde.
Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le monde,
Est celui dont dépend le reste de nos jours.
Ridicule une fois, on vous le croit toujours.
L'impression demeure. En vain croissant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus sage.

On souffre encore long-temps de ce vieux préjugé ;
 On est suspect encore , lorsqu'on est corrigé ;
 Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieillesse
 Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeunesse.
 Connaissez donc le monde , & songez qu'aujourd'hui
 Il faut que vous viviez pour vous moins que pour lui.

D A M I S.

Je ne fais où peut tendre un si long préambule.

E U P H E M I E.

Je vois qu'il vous paraît injuste & ridicule.
 Vous méprisez des soins pour vous bien importants ;
 Vous m'en croirez un jour , il n'en sera plus tems.
 Vous êtes indiscret. Ma trop longue indulgence
 Pardonna ce défaut au feu de votre enfance ;
 Dans un âge plus mûr il cause ma frayeur.
 Vous avez des talens , de l'esprit & du cœur ;
 Mais croyez qu'en ce lieu tout rempli d'injustices
 Il n'est point de vertu qui rachète les vices ;
 Qu'on cite nos défauts en toute occasion ,
 Que le pire de tous est l'indiscrétion ;
 Et qu'à la cour , mon fils , l'art le plus nécessaire
 N'est pas de bien parler , mais de savoir se taire.
 Ce n'est pas en ce lieu , que la société
 Permet ces entretiens remplis de liberté.
 Le plus souvent ici l'on parle sans rien dire ;
 Et les plus ennuyeux savent s'y mieux conduire.
 Je connais cette cour ; on peut fort la blâmer ;
 Mais lorsqu'on y demeure , il faut s'y conformer.
 Pour les femmes sur-tout , plein d'un égard extrême ,
 Parlez-en rarement , encor moins de vous-même.
 Paraissez ignorer ce qu'on fait , ce qu'on dit ;

Cachez vos sentimens, & même votre esprit :
 Sur-tout de vos secrets foyez toujours le maître :
 Qui dit celui d'autrui doit passer pour un traître ;
 Qui dit le sien , mon fils , passe ici pour un sot ;
 Qu'avez-vous à répondre à cela ?

D A M I S.

Pas le mot.

Je suis de votre avis : je hais le caractère
 De quiconque n'a pas le pouvoir de se taire ;
 Ce n'est pas là mon vice ; & loin d'être entiché
 Du défaut qui par vous m'est ici reproché ,
 Je vous avoue enfin , madame , en confidence ,
 Qu'avec vous trop long-tems j'ai gardé le silence ;
 Sur un fait dont pourtant j'aurais dû vous parler ;
 Mais souvent dans la vie il faut dissimuler.
 Je suis amant aimé d'une veuve adorable ,
 Jeune , charmante , riche , aussi sage qu'aimable ;
 C'est Hortense. A ce nom , jugez de mon bonheur ;
 Jugez , s'il était fû , de la vive douleur
 De tous nos courtisans qui soupirent pour elle.
 Nous leur cachons à tous notre ardeur mutuelle.
 L'amour depuis deux jours a serré ce lien ,
 Depuis deux jours entiers : & vous n'en savez rien.

E U P H E M I E.

Mais j'étais à Paris depuis depuis deux jours.

D A M I S.

Madame ;

On n'a jamais brûlé d'une si belle flamme.
 Plus l'aveu vous en plaît , plus mon cœur est content ;
 Et mon bonheur s'augmente en vous le racontant.

EUPHEMIE.

Je suis sûre, Damis, que cette confidence
Vient de votre amitié, non de votre imprudence.

DAMIS.

En doutez-vous ?

EUPHEMIE.

Eh ! eh ! ... mais enfin, entre nous ;
Songez au vrai bonheur, qui vient s'offrir à vous :
Hortense a des appas ; mais de plus cette Hortense
Est le meilleur parti, qui soit pour vous en France.

DAMIS.

Je le fais.

EUPHEMIE.

D'elle seule elle reçoit des loix ;
Et le don de sa main dépendra de son choix.

DAMIS.

Et tant mieux.

EUPHEMIE.

Vous saurez flatter son caractère,
Ménager son esprit.

DAMIS.

Je fais mieux ; je fais plaire.

EUPHEMIE.

C'est bien dit ; mais, Damis, elle fuit les éclats ;
Et les airs trop bruyans ne l'accroissent pas.
Elle peut comme une autre, avoir quelque faiblesse ;
Mais jusques dans ses goûts elle a de la sagesse ;
Craint sur-tout de se voir en spectacle à la cour,
Et d'être le sujet de l'histoire du jour.
Le secret, le mystère est tout ce qui la flatte.

DAMIS.

Il faudra bien pourtant qu'enfin la chose éclatte.

EUPHEMIE.

EUPHEMIE.

Mais près d'elle, en un mot, quel sort vous a produit ?
Nul jeune homme jamais n'est chez elle introduit.
Elle fuit avec soin, en personne prudente,
De nos jeunes seigneurs la cohue éclatante.

DAMIS.

Ma foi chez elle encor je ne suis point reçu ;
Je l'ai long-tems lorgnée, & grace au ciel, j'ai plu.
D'abord elle rendit mes billets sans les lire ;
Bientôt elle les lut, & daigne enfin m'écrire.
Depuis près de deux jours je goûte un doux espoir,
Et je dois, en un mot, l'entretenir ce soir.

EUPHEMIE.

Eh bien, je veux aussi l'aller trouver moi-même.
La mere d'un amant qui nous plaît, qui nous aime,
Est toujours, que je crois, reçue avec plaisir.
De vous adroitement je veux l'entretenir,
Et disposer son cœur à presser l'hyménée,
Qui fera le bonheur de votre destinée.
Obtenez au plutôt & sa main & sa foi ;
Je vous y servirai ; mais n'en parlez qu'à moi.

DAMIS.

Non, il n'est point ailleurs, Madame, je vous jure,
Une mere plus tendre, une amitié plus pure.
A vous plaire à jamais je borne tous mes vœux.

EUPHEMIE.

Soyez heureux, mon fils, c'est tout ce que je veux.

S C E N E I I.

D A M I S, *seul.*

MA mere n'a point tort; je fais bien, qu'en ce monde
Il faut, pour réussir, une adresse profonde.
Hors dix ou douze amis, à qui je puis parler,
Avec toute la cour je vais diffimuler.
Ça, pour mieux effayer cette prudence extrême,
De nos secrets ici ne parlons qu'à nous-même.
Examinons un peu sans témoins, sans jaloux,
Tout ce que la fortune a prodigué pour nous.
Je hais la vanité; mais ce n'est point un vice
De savoir se connaître, & se rendre justice.
On n'est pas sans esprit, on plaît, on a, je croi,
Aux petits cabinets l'air de l'ami du Roi.
Il faut bien s'avouer que l'on est fait à peindre;
On danse, on chante, on boit, on fait parler & feindre.
Colonel à treize ans, je pense avec raison,
Que l'on peut à trente ans m'honorer d'un bâton.
Heureux en ce moment, heureux en espérance,
Je garderai Julie, & vais avoir Hortense.
Possesseur une fois de toutes ses beautés,
Je lui ferai par jour vingt infidélités;
Mais sans troubler en rien la douceur du ménage,
Sans être soupçonné, sans paraître volage;
Et mangeant en six mois la moitié de son bien,
J'aurai toute la cour sans qu'on en sache rien.

SCENE III.

DAMIS, TRASIMON.

DAMIS.

E H! bon jour, Commandeur.

TRASIMON.

Aye! ouf! on m'estropie....

DAMIS.

Embrassons-nous encor, Commandeur, je te prie,

TRASIMON.

Souffrez....

DAMIS.

Que je t'étouffe une troisième fois.

TRASIMON.

Mais quoi?

DAMIS.

Dérive un peu ce renfrogné minois.

Réjoui-toi, je suis le plus heureux des hommes.

TRASIMON.

Je venais pour vous dire...

DAMIS.

Oh! parbleu tu m'affommes,

Avec ce front glacé que tu portes ici.

TRASIMON.

Mais je ne prétens pas vous réjouir aussi.

Vous avez sur les bras une fâcheuse affaire.

DAMIS.

Eh! eh! pas si fâcheuse.

D d ij

T R A S I M O N.

Erminie & Valère

Contre vous en ces lieux déclament hautement :
 Vous avez parlé d'eux un peu légèrement ;
 Et même depuis peu le vieux seigneur Horace
 M'a prié...

D A M I S.

Voilà bien de quoi je m'embarrasse.
 Horace est un vieux fou, plutôt qu'un vieux seigneur,
 Tout chamarré d'orgueil, paîtri d'un faux honneur,
 Assez bas à la cour, important à la ville,
 Et non moins ignorant qu'il veut paraître habile.
 Pour Madame Erminie, on fait assez comment
 Je l'ai prise & quittée un peu trop brusquement.
 Qu'elle est aigre Erminie, & qu'elle est tracassière !
 Pour son petit amant, mon cher ami Valère,
 Tu le connais un peu ; parle ; as-tu jamais vu
 Un esprit plus guindé, plus gauche, plus tortu ?...
 A propos, on m'a dit hier en confidence,
 Que son grand frère aîné, cet homme d'importance,
 Est reçu chez Clarice avec quelque faveur,
 Que la grosse Comtesse en crève de douleur.
 Et toi, vieux Commandeur, comment va la tendresse ?

T R A S I M O N.

Vous savez que le sexe assez peu m'intéresse.

D A M I S.

Je ne suis pas de même ; & le sexe, ma foi,
 A la ville, à la cour, me donne assez d'emploi.
 Ecoute, il faut ici que mon cœur te confie
 Un secret dont dépend le bonheur de ma vie.

TRASIMON.

Puis-je vous y servir ?

DAMIS.

Toi ? point du tout.

TRASIMON.

Eh bien ;

Damis, s'il est ainsi, ne m'en dites donc rien.

DAMIS.

Le droit de l'amitié...

TRASIMON.

C'est cette amitié même

Qui me fait éviter, avec un soin extrême,
Le fardeau d'un secret au hazard confié,
Qu'on me dit par faiblesse, & non par amitié,
Dont tout autre que moi serait dépositaire,
Qui de mille soupçons est la source ordinaire,
Et qui peut nous combler de honte & de dépit ;
Moi d'en avoir trop su, vous d'en avoir trop dit.

DAMIS.

Malgré toi, Commandeur, quoi que tu puisses dire,
Pour te faire plaisir, je veux du moins te lire
Le billet qu'aujourd'hui...

TRASIMON.

Par quel empressement...

DAMIS.

Ah ! tu le trouveras bien écrit tendrement.

TRASIMON.

Puisque vous le voulez enfin...

DAMIS.

C'est l'amour même ;

Ma foi, qui l'a dicté. Tu verras comme on m'aime.

La main, qui me l'écrit, le rend d'un prix... vois-tu...
 Mais d'un prix... eh! morbleu, je crois l'avoir perdu.
 Je ne le trouve point... Holà, la Fleur, la Brie!

SCENE IV.

DAMIS, TRASIMON, plusieurs Laquais.

UN LAQUAIS.

M Onseigneur?

DAMIS.

Remontez vite à la galerie;

Retournez chez tous ceux que j'ai vus ce matin:

Allez chez ce vieux Duc... ha! je le trouve enfin.

Ces marauds l'ont mis là par pure étourderie.

A ses gens.

Laissez-nous. Commandeur, écoute, je te prie.

SCENE V.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE, à Pasquin, tenant un billet à la main.

O Ui, tout le long du jour demeure en ce jardin:

Observe tout, voi tout, redi-moi tout, Pasquin,

Ren-moi compte, en un mot, de tous les pas d'Hortense.

Ah! je saurai...

S C E N E V I.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

D A M I S.

V Oici le Marquis qui s'avance.

Bon jour, Marquis.

CLITANDRE, *un billet à la main.*

Bon jour.

D A M I S.

Qu'as-tu donc aujourd'hui ?

Sur ton front à longs traits qui diable a peint l'ennui ?

Tout le monde m'aborde avec un air si morne,

Que je crois...

CLITANDRE *bas.*

Ma douleur, hélas ! n'a point de borne.

D A M I S.

Que marmotes-tu là ?

CLITANDRE *bas.*

Que je suis malheureux !

D A M I S.

Ça, pour vous égayer, pour vous plaire à tous deux,

Le Marquis entendra le billet de ma belle.

CLITANDRE *bas, en regardant le billet qu'il a entre les mains.*

Quel congé ! quelle lettre ! Hortense... Ah la cruelle !

D A M I S, *à Clitandre.*

C'est un billet à faire expirer un jaloux.

CLITANDRE.

Si vous êtes aimé, que votre sort est doux !

D A M I S.

Il le faut avouer, les femmes de la ville,
Ma foi, ne savent point écrire de ce style.

Il lit.

- « Enfin je cède aux feux dont mon cœur est épris;
- » Je voulais le cacher; mais j'aime à vous le dire.
- » Eh! pourquoi ne point vous écrire
- » Ce que cent fois mes yeux vous ont sans doute appris?
- » Oui, mon cher Damis, je vous aime,
- » D'autant plus que mon cœur peu propre à s'enflammer,
- » Craignant votre jeunesse, & se craignant lui-même,
- » A fait ce qu'il a pû pour ne vous point aimer.
- » Puissai-je, après l'aveu d'une telle faiblesse,
- » Ne me la jamais reprocher!
- » Plus je vous montre ma tendresse,
- » Et plus à tous les yeux vous devez la cacher.

T R A S I M O N.

Vous prenez très-grand soin d'obéir à la Dame,
Sans doute, & vous brûlez d'une discrète flamme.

C L I T A N D R E.

Heureux, qui d'une femme adorant les appas,
Reçoit de tels billets, & ne les montre pas!

D A M I S.

Vous trouvez donc la lettre?...

T R A S I M O N.

Un peu forte.

C L I T A N D R E.

Adorable.

D A M I S.

Celle qui me l'écrit est cent fois plus aimable.

Que

Que vous seriez charmé, si vous saviez son nom !
Mais dans ce monde il faut de la discrétion.

TRASIMON.

Oh ! nous n'exigeons point de telle confiance.

CLITANDRE.

Damis , nous nous aimons ; mais c'est avec prudence.

TRASIMON.

Loin de vouloir ici vous forcer de parler....

DAMIS.

Non , je vous aime trop pour rien dissimuler.
Je vois que vous pensez , & la cour le publie,
Que je n'ai d'autre affaire ici qu'avec Julie.

CLITANDRE.

On le dit d'après vous, mais nous n'en croyons rien.

DAMIS.

Oh ! croi.... jusqu'à présent la chose allait fort bien :
Nous nous étions aimés , quittés , repris encore ;
On en parle par-tout.

TRASIMON.

Non , tout cela s'ignore.

DAMIS.

Tu crois qu'à cet oïson je suis fort attaché ,
Mais par ma foi j'en suis très-faiblement touché.

TRASIMON.

Ou fort , ou faiblement , il ne m'importe guère.

DAMIS.

La Julie est aimable , il est vrai , mais légère.
L'autre est ce qu'il me faut ; & c'est solidement
Que je l'aime.

CLITANDRE.

Enfin donc cet objet si charmant....

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

E c

D A M I S.

Vous m'y forcez : allons, il faut bien vous l'apprendre.
 Regarde ce portrait, mon cher ami Clitandre.
 Ça, di-moi, si jamais tu vis de tes deux yeux
 Rien de plus adorable & de plus gracieux ?
 C'est Macé qui l'a peint, c'est tout dire, & je pense
 Que tu reconnaîtras....

C L I T A N D R E.

Juste ciel ! c'est Hortense.

D A M I S.

Pourquoi t'en étonner ?

T R A S I M O N.

Vous oubliez, Monsieur,
 Qu'Hortense est ma cousine, & chérit son honneur :
 Et qu'un pareil aveu....

D A M I S.

Vous nous la donnez bonne.
 J'ai fix cousines, moi, je vous les abandonne ;
 Et je vous les verrais lorgner, tromper, quitter,
 Imprimer leurs billets, sans m'en inquiéter.
 Il nous ferait beau voir, dans nos humeurs chagrines,
 Prendre avec soin sur nous l'honneur de nos cousines.
 Nous aurions trop à faire à la cour ; & ma foi,
 C'est assez que chacun réponde ici pour soi.

T R A S I M O N.

Mais Hortense, Monsieur.....

D A M I S.

Eh bien, oui, je l'adore ;
 Elle n'aime que moi, je vous le dis encore ;
 Et je l'épouserai pour vous faire enrager.

CLITANDRE *à part.*

Ah ! plus cruellement pouvait-on m'outrager ?

DAMIS.

Nos noces , croyez-moi , ne seront point secretes ;
Et vous n'en ferez pas , tout coufin que vous êtes.

TRASIMON.

Adieu, Monsieur Damis , on peut vous faire voir,
Que sur une cousine on a quelque pouvoir.

SCENE VII.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS.

Que je hais ce censeur , & son air pédantesque ,
Et tous ces faux éclats de vertu romanesque !
Qu'il est sec ! qu'il est brut ! & qu'il est ennuyeux !
Mais tu vois ce portrait d'un œil bien curieux.

CLITANDRE *à part.*

Comme ici de moi-même il faut que je sois maître !
Qu'il faut dissimuler !

DAMIS.

Tu remarques peut-être ,
Qu'au coin de cette boîte il manque un des brillans :
Mais tu fais que la chasse hier dura longtems ;
A tout moment on tombe , on se heurte , on s'accroche :
J'avais quatre portraits balotés dans ma poche ;
Celui-ci par malheur fut un peu maltraité ;
La boîte s'est rompue , un brillant a sauté.
Parbleu , puisque demain tu t'en vas à la ville ,
Passe chez la Frénaye ; il est cher , mais habile :

Ec ij

Choisi comme pour toi l'un de ses diamans.
Je lui dois, entre nous, plus de vingt mille francs.
Adieu; ne montre point ce portrait à personne.

CLITANDRE *à part.*

Où suis-je?

DAMIS.

Adieu, Marquis, à toi je m'abandonne.
Sois discret.

CLITANDRE *à part.*

Se peut-il?....

DAMIS *revenant.*

J'aime un ami prudent;
Va, de tous mes secrets tu feras confident.
Eh! peut-on posséder ce que le cœur désire,
Être heureux, & n'avoir personne à qui le dire?
Peut-on garder pour soi, comme un dépôt sacré,
L'insipide plaisir d'un amour ignoré?
C'est n'avoir point d'amis qu'être sans confiance;
C'est n'être point heureux que de l'être en silence.
Tu n'as vu qu'un portrait, & qu'un seul billet doux.

CLITANDRE.

Eh bien?

DAMIS.

L'on m'a donné, mon cher, un rendez-vous.

CLITANDRE *à part.*

Ah! je frémis.

DAMIS.

Ce soir, pendant le bal qu'on donne;
Je dois, sans être vu, ni suivi de personne,
Entretenir Hortense, ici, dans ce jardin.

CLITANDRE.

Voici le dernier coup. Ah! je succombe enfin.

D A M I S.

Là, n'est-tu pas charmé de ma bonne fortune ?

C L I T A N D R E.

Hortense doit vous voir ?

D A M I S.

Oui, mon cher, sur la brune :

Mais le soleil qui baisse amène ces momens,
Ces momens fortunés désirés si longtems.
Adieu. Je vais chez toi rajuster ma parure,
De deux livres de poudre orner ma chevelure,
De cent parfums exquis mêler la douce odeur :
Puis paré, triomphant, tout plein de mon bonheur,
Je reviendrai soudain finir notre aventure.
Toi, rode près d'ici, Marquis, je t'en conjure.
Pour te faire un peu part de ces plaisirs si doux,
Je te donne le soin d'écarter les jaloux.

S C E N E V I I I.

C L I T A N D R E *seul.*

AI-je assez retenu mon trouble & ma colère ?
Hélas ! après un an de mon amour sincère,
Hortense en ma faveur, enfin s'attendrissait ;
Las de me résister, son cœur s'amolissait,
Damis en un moment la voit, l'aime, & fait plaisir.
Ce que n'ont pû deux ans, un moment l'a su faire.
On le prévient ! On donne à ce jeune éventé
Ce portrait que ma flamme avait tant mérité.
Il reçoit une lettre..... Ah ! celle qui l'envoie,
Par un pareil billet m'eut fait mourir de joie :

Et pour combler l'affront dont je suis outragé ;
 Ce matin par écrit j'ai reçu mon congé.
 De cet écervelé la voilà donc coiffée !
 Elle veut à mes yeux lui servir de trophée.
 Hortense, ah ! que mon cœur vous connaissait bien mal !

S C E N E I X.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

ENfin, mon cher Pasquin, j'ai trouvé mon rival.

PASQUIN.

Hélas ! Monsieur, tant pis.

CLITANDRE.

C'est Damis ; que l'on aime ;

Oui, c'est cet étourdi.

PASQUIN.

Qui vous l'a dit ?

CLITANDRE.

Lui-même.

L'indiscret : à mes yeux de trop d'orgueil enflé,
 Vient se vanter à moi du bien qu'il m'a volé.
 Voi ce portrait, Pasquin. C'est par vanité pure
 Qu'il confie à mes mains cette aimable peinture.
 C'est pour mieux triompher. Hortense ! eh ! qui l'eût cru,
 Que jamais près de vous Damis m'aurait perdu ?

PASQUIN.

Damis est bien joli.

CLITANDRE *prenant Pasquin à la gorge.*

Comment ? tu prétens, traître,

Qu'un jeune fat....

P A S Q U I N.

Aye, ouf ! il est vrai que peut-être....

Eh ! ne m'étranglez pas. Il n'a que du caquet....

Mais son air.... entre nous, c'est un vrai freluquet.

C L I T A N D R E.

Tout freluquet qu'il est, c'est lui qu'on me préfère.

Il faut montrer ici ton adresse ordinaire.

Pasquin, pendant le bal que l'on donne ce soir,

Hortense & mon rival doivent ici se voir.

Console-moi, sers-moi, rompons cette partie.

P A S Q U I N.

Mais, Monsieur....

C L I T A N D R E.

Ton esprit est rempli d'industrie.

Tout est à toi. Voilà de l'or à pleines mains.

D'un rival imprudent dérangeons les desseins.

Tandis qu'il va parer sa petite personne,

Tâchons de lui voler les momens qu'on lui donne.

Puisqu'il est indiscret, il en faut profiter ;

De ces lieux en un mot, il le faut éloigner.

P A S Q U I N.

Croyez-vous me charger d'une facile affaire ?

J'arrêterais, Monsieur, le cours d'une rivière,

Un cerf dans une plaine, un oiseau dans les airs,

Un poète entêté, qui récite ses vers,

Une plaideuse en feu, qui crie à l'injustice,

Un Manceau tonsuré qui court un bénéfice,

La tempête, le vent, le tonnerre & ses coups,

Plutôt qu'un petit-maitre allant en rendez-vous.

CLITANDRE.

Veux-tu m'abandonner à ma douleur extrême ?

PASQUIN.

Attendez. Il me vient en tête un stratagème.

Hortense ni Damis ne m'ont jamais vû ?

CLITANDRE.

Non.

PASQUIN.

Vous avez en vos mains un sien portrait ?

CLITANDRE.

Oui.

PASQUIN.

Bon.

Vous avez un billet que vous écrit la belle ?

CLITANDRE.

Hélas ! il est trop vrai.

PASQUIN.

Cette lettre cruelle

Est un ordre bien net de ne lui parler plus ?

CLITANDRE.

Eh ! oui, je le fais bien.

PASQUIN.

La lettre est sans dessus ?

CLITANDRE.

Eh ! oui, bourreau.

PASQUIN.

Prêtez vite & portrait & lettre :

Donnez.

CLITANDRE.

En d'autres mains, qui, moi, j'irais remettre

Un portrait confié ?....

PAS-

P A S Q U I N.

Voilà bien des façons :

Le scrupule est plaisant. Donnez-moi ces chiffons.

C L I T A N D R E.

Mais...

P A S Q U I N.

Mais reposez-vous de tout sur ma prudence.

C L I T A N D R E.

Tu veux...

P A S Q U I N.

Eh ! dénichez. Voici Madame Hortense.

S C E N E X.

H O R T E N S E , N É R I N E.

H O R T E N S E.

NEtine, j'en conviens, Clitandre est vertueux ;
 Je connais la constance & l'ardeur de ses feux ;
 Il est sage, discret, honnête homme, sincère ;
 Je le dois estimer ; mais Damis fait me plaire.
 Je sens trop , aux transports de mon cœur combattu ,
 Que l'amour n'est jamais le prix de la vertu.
 C'est par les agrémens que l'on touche une femme ;
 Et pour une de nous que l'amour prend par l'ame ,
 Nérine , il en est cent qu'il séduit par les yeux.
 J'en rougis. Mais Damis ne vient point en ces lieux ↓

N É R I N E.

Quelle vivacité ! quoi ! cette humeur si fière ?

H O R T E N S E.

Non, je ne devais pas arriver la première.

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

E f

NÉRINE.

Au premier rendez-vous vous avez du dépit.

HORTENSE.

Damis trop fortement occupe mon esprit.
 Sa mere, ce jour même, a sû, par sa visite,
 De son fils dans mon cœur augmenter le mérite.
 Je vois bien qu'elle veut avancer le moment,
 Où je dois pour époux accepter mon amant :
 Mais je veux en secret lui parler à lui-même,
 Sonder ses sentimens.

NÉRINE.

Doutez-vous qu'il vous aime ?

HORTENSE.

Il m'aime, je le crois, je le fais. Mais je veux
 Mille fois de sa bouche entendre ses aveux,
 Voir s'il est en effet si digne de me plaire,
 Connaître son esprit, son cœur, son caractère ;
 Ne point céder, Nérine, à ma prévention,
 Et juger, si je puis, de lui sans passion.

SCENE XI.

HORTENSE, NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN.

MAdame, en grand secret, Monsieur Damis mon maître...

HORTENSE.

Quoi ! ne viendrait-il pas ?

PASQUIN.

Non.

N É R I N E.

Ah ! le petit traître !

H O R T E N S E.

Il ne viendra point ?

P A S Q U I N.

Non ; mais , par bon procédé ,

Il vous rend ce portrait dont il est excédé.

H O R T E N S E.

Mon portrait !

P A S Q U I N.

Reprenez vite la mignature.

H O R T E N S E.

Je doute si je veille.

P A S Q U I N.

Allons je vous conjure ,

Dépêchez-moi , j'ai hâte ; & de sa part ce soir

J'ai deux portraits à rendre , & deux à recevoir.

Jusqu'au revoir. Adieu.

H O R T E N S E.

Ciel ! quelle perfidie !

J'en mourrai de douleur.

P A S Q U I N.

De plus , il vous supplie

De finir la lorgnade , & chercher aujourd'hui ,

Avec vos airs pincés , d'autres dupes que lui.

S C E N E X I I.

HORTENSE, NÉRINE, DAMIS, PASQUIN.

D A M I S *dans le fond du théâtre.*

J E verrai dans ce lieu la beauté qui m'engage.

P A S Q U I N.

C'est Damis. Je suis pris. Ne perdons point courage.

(Il court à Damis, & le tire à part.)

Vous voyez, Monseigneur, un des grisons secrets,

Qui d'Hortense par-tout va portant les poulets.

J'ai certain billet doux de sa part à vous rendre.

H O R T E N S E.

Quel changement ! quel prix de l'amour le plus tendre !

D A M I S.

Lisons.

Il lit.

Hom... hom... « Vous méritez de me charmer.

» Je sens à vos vertus ce que je dois d'estime ;

» Mais je ne saurais vous aimer.

Est-il un trait plus noir & plus abominable ?

Je ne me croyais pas à ce point estimable.

Je veux que tout ceci soit public à la cour,

Et j'en informerai le monde dès ce jour.

La chose assurément vaut bien qu'on la publie.

H O R T E N S E *à l'autre bout du théâtre.*

A-t-il pu jusques-là pousser son infamie ?

D A M I S.

Tenez ; c'est là le cas qu'on fait de tes écrits.

(Il déchire le billet.)

P A S Q U I N *allant à Hortense.*

Je suis honteux pour vous d'un si cruel mépris.
Madame, vous voyez de quel air il déchire
Les billets qu'à l'ingrat vous daignâtes écrire.

H O R T E N S E.

Il me rend mon portrait ! Ah ! périssè à jamais
Ce malheureux crayon de mes faibles attraits !

(*Elle jette son portrait.*)

P A S Q U I N *revenant à Damis.*

Vous voyez : deyant vous l'ingrate met en pièces
Votre portrait, Monsieur.

D A M I S.

Il est quelques maitresses

Par qui l'original est un peu mieux reçu.

H O R T E N S E.

Nérine, quel amour mon cœur avait conçu !

à Pasquin.

Pren ma bourse. Di-moi, pour qui je suis trahie,
A quel heureux objet Damis me sacrifie.

P A S Q U I N.

A cinq ou six beautés, dont il se dit l'amant,
Qu'il sert toutes bien mal, qu'il trompe également :
Mais sur-tout à la jeune, à la belle Julie.

D A M I S, *s'étant avancé vers Pasquin.*

Pren ma bague, & di-moi, mais sans friponnerie,
A quel impertinent, à quel fat de la cour,
Ta maitresse aujourd'hui prodigue son amour.

P A S Q U I N.

Vous méritez, ma foi, d'avoir la préférence ;
Mais un certain abbé lorgne de près Hortense :
Et chez elle, de nuit, par le mur du jardin,

Je fais entrer par fois Trafimon son coufin.

D A M I S.

Parbleu, j'en suis ravi. J'en apprens là de belles,
Et je veux en chansons mettre un peu ces nouvelles.

H O R T E N S E.

C'est le comble, Nérine, au malheur de mes feux,
De voir que tout ceci va faire un bruit affreux.
Allons, loin de l'ingrat je vais cacher mes larmes.

D A M I S.

Allons, je vais au bal montrer un peu mes charmes.

P A S Q U I N à *Hortense*.

Vous n'avez rien, Madame, à désirer de moi ?

À *Damis*.

Vous n'avez nul besoin de mon petit emploi ?

Le ciel vous tienne en paix.

S C E N E X I I I.

H O R T E N S E, D A M I S, N É R I N E.

H O R T E N S E, *revenant*.

D'Où vient que je demeure ?

D A M I S.

Je devrais être au bal, se danser à cette heure.

H O R T E N S E.

Il rêve. Hélas ! d'Hortense il n'est point occupé.

D A M I S.

Elle me lorgne encor, ou je suis fort trompé.

Il faut que je m'approche.

COMEDIE.

231

HORTENSE.

Il faut que je le fuye.

DAMIS.

Fuir, & me regarder! ah! quelle perfidie!
Arrêtez. A ce point pouvez-vous me trahir?

HORTENSE.

Laissez-moi m'efforcer, cruel, à vous haïr.

DAMIS.

Ah! l'effort n'est pas grand, graces à vos caprices.

HORTENSE.

Je le veux, je le dois, grace à vos injustices.

DAMIS.

Ainsi, du rendez-vous prompts à nous en aller,
Nous n'étions donc venus que pour nous quereller?

HORTENSE.

Que ce discours, ô ciel! est plein de perfidie,
Alors que l'on m'outrage, & qu'on aime Julie!

DAMIS.

Mais l'indigne billet que de vous j'ai reçu?

HORTENSE.

Mais mon portrait enfin que vous m'avez rendu?

DAMIS.

Moi, je vous ai rendu votre portrait, cruelle?

HORTENSE.

Moi, j'aurais pu jamais vous écrire, infidelle,
Un billet, un seul mot, qui ne fût point d'amour?

DAMIS.

Je consens de quitter le Roi, toute la cour,
La faveur où je suis, les postes que j'espère,
N'arre jamais de rien, cesser par-tout de plaire,
S'il est vrai qu'aujourd'hui je vous ai renvoyé

Ce portrait à mes mains par l'amour confié.

HORTENSE.

Je fais plus. Je consens de n'être point aimée
De l'amant dont mon ame est malgré moi charmée,
S'il a reçu de moi ce billet prétendu.
Mais voilà le portrait, ingrat, qui m'est rendu ;
Ce prix trop méprisé d'une amitié trop tendre ,
Le voilà : pouvez-vous ? ...

DAMIS.

Ah ! j'apperois Clitandre.

SCENE XIV.

HORTENSE, DAMIS, CLITANDRE,
NÉRINE, PASQUIN.

DAMIS.

Vien ça, Marquis, vien ça. Pourquoi fuis-tu d'ici ?
Madame, il peut d'un mot débrouiller tout ceci.

HORTENSE.

Quoi ? Clitandre saurait ? ...

DAMIS.

Ne craignez rien, Madame,

C'est un ami prudent, à qui j'ouvre mon ame :
Il est mon confident, qu'il soit le vôtre aussi.
Il faut ...

HORTENSE.

Sortons, Nérine : ô ciel ! quel étourdi !

SCENE

SCENE XV.

DAMIS, CLITANDRE, PASQUIN.

DAMIS.

AH ! Marquis , je ressens la douleur la plus vive.
Il faut que je te parle... il faut que je la suive.
Atten-moi.

A Hortense.

Demeurez. Ah ! je suivrai vos pas.

SCENE XVI.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE,

JE fais, je l'avouerai , dans un grand embarras.
Je les croyais tous deux brouillés sur ta parole.

PASQUIN.

Je le croyais aussi. J'ai bien joué mon rôle ;
Ils se devraient haïr tous deux assurément ;
Mais pour se pardonner il ne faut qu'un moment.

CLITANDRE.

Voyons un peu tous deux le chemin qu'ils vont prendre.

PASQUIN.

Vers son appartement Hortense va se rendre.

CLITANDRE.

Damis marche après elle ; Hortense au moins le suit.

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

Gg



PASQUIN.

Elle fuit faiblement , & son amant la fuit.

CLITANDRE.

Damis en vain lui parle : on détourne la tête.

PASQUIN.

Il est vrai ; mais Damis de tems en tems l'arrête.

CLITANDRE.

Il se met à genoux , il reçoit des mépris.

PASQUIN.

Ah ! vous êtes perdu , l'on regarde Damis.

CLITANDRE.

Hortense rentre chez elle enfin , & le renvoie.

Je sens des mouvemens de chagrin & de joie ,

D'espérance & de crainte , & ne puis deviner

Où cette intrigue-ci pourra se terminer.

SCENE XVII.

CLITANDRE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

AH ! Marquis , cher Marquis , parle ; d'où vient qu'Hortense
M'ordonne en grand secret d'éviter sa présence ?
D'où vient que son portrait , que je fie à ta foi ,
Se trouve entre ses mains ? Parle , répon , di-moi.

CLITANDRE.

Vous m'embarrassez fort.

DAMIS à Pasquin.

Et vous , Monsieur le traître ,
Vous le valet d'Hortense , ou qui prétendez l'être ,
Il faut que vous mouriez en ce lieu de ma main.

PASQUIN à Clitandre.

Monsieur, protégez-nous.

CLITANDRE à Damis.

Eh ! Monsieur.....

DAMIS.

C'est en vain....

CLITANDRE.

Epargnez ce valet, c'est moi qui vous en prie.

DAMIS.

Quel si grand intérêt peux-tu prendre à sa vie?

CLITANDRE.

Je vous en prie encor, & sérieusement.

DAMIS.

Par amitié pour toi, je diffère un moment.

Ça, maraud, appren-moi la noirceur effroyable....

PASQUIN.

Ah ! Monsieur, cette affaire est embrouillée en diable:

Mais je vous apprendrai de surprenans secrets,

Si vous me promettez de n'en parler jamais.

DAMIS.

Non je ne promets rien, & je veux tout apprendre.

PASQUIN.

Monsieur, Hortense arrive, & pourrait nous entendre.

A Clitandre.

Ah, Monsieur, que dirai-je? Hélas ! je suis à bout.

Allons tous trois au bal, & je vous dirai tout.

SCENE XVIII.

HORTENSE *un masque à la main & en domino*,
TRASIMON, NÉRINE.

TRASIMON.

OUI, croyez, ma cousine, & faites votre compte,
Que ce jeune éventé nous couvrira de honte.
Comment? montrer par-tout, & lettres & portrait?
En public? à moi-même? Après un pareil trait,
Je prétens de ma main lui brûler la cervelle.

HORTENSE *à Nérine*.

Est-il vrai que Julie à ses yeux soit si belle,
Qu'il en soit amoureux?

TRASIMON.

Il importe fort peu:
Mais qu'il vous déshonore, il m'importe morbleu;
Et je fais l'intérêt qu'un parent doit y prendre.

HORTENSE *à Nérine*.

Crois-tu que pour Julie il ait eu le cœur tendre?
Qu'en penfes-tu? di-moi.

NÉRINE.

Mais l'on peut aujourd'hui
Aisément, si l'on veut, savoir cela de lui.

HORTENSE.

Son indiscretion, Nérine, fut extrême;
Je devrais le haïr; peut-être que je l'aime.
Tout-à-l'heure, en pleurant, il jurait devant toi,
Qu'il m'aimerait toujours, & sans parler de moi:
Qu'il voulait m'adorer, & qu'il saurait se taire.

T R A S I M O N.

Il vous a promis là bien plus qu'il ne peut faire.

H O R T E N S E.

Pour la dernière fois je le veux éprouver.

Nérine, il est au bal; il faut l'aller trouver.

Déguise-toi : di-lui, qu'avec impatience

Julie ici l'attend dans l'ombre & le silence.

L'artifice est permis sous ce masque trompeur,

Qui du moins de mon front cachera la rougeur;

Je paraîtrai Julie aux yeux de l'infidelle;

Je saurai ce qu'il pense, & de moi-même, & d'elle :

C'est de cet entretien que dépendra mon choix.

A Trasimon.

Ne vous écarterez point. Restez près de ce bois.

Tâchez auprès de vous de retenir Clitandre.

L'un & l'autre en ces lieux daignez un peu m'attendre;

Je vous appellerai quand il en fera tems.

S C E N E X I X.

HORTENSE *seule en domino, & son masque à la main.*

IL faut fixer enfin mes vœux trop inconstans.

Sachons, sous cet habit à ses yeux travestie,

Sous ce masque, & sur-tout sous le nom de Julie,

Si l'indiscrétion de ce jeune éventé

Fut un excès d'amour, ou bien de vanité;

Si je dois le haïr, ou lui donner sa grace.

Mais déjà je le vois.

SCENE XX.

HORTENSE *en domino & masquée*, DAMIS.D A M I S *sans voir Hortense.*

C'est donc ici la place,
Où toutes les beautés donnent leur rendez-vous ?
Ma foi, je suis assez à la mode, entre nous.
Oui, la mode fait tout, décide tout en France ;
Elle règle les rangs, l'honneur, la bienfiance,
Le mérite, l'esprit, les plaisirs.

H O R T E N S E *à part.*

L'étourdi !

D A M I S.

Ah ! si pour mon bonheur on peut savoir ceci,
Je veux qu'avant deux ans la cour n'ait point de belle,
A qui l'amour pour moi ne tourne la cervelle.
Il ne s'agit ici que de bien débiter.
Bientôt Eglé, Doris.... Mais qui les peut tromper ?
Quels plaisirs ! quelle file !

H O R T E N S E *à part.*

Ah ! la tête légère !

D A M I S.

Ah ! Julie, est-ce vous ? vous qui m'êtes si chère !
Je vous connais malgré ce masque trop jaloux,
Et mon cœur amoureux m'avertit que c'est vous.
Otez, Julie, ôtez ce masque impitoyable :
Non, ne me cachez point ce visage adorable,
Ce front, ces doux regards, cet aimable souris,

Qui de mon tendre amour sont la cause, & le prix.
Vous êtes en ces lieux la seule que j'adore.

H O R T E N S E.

Non, de vous mon humeur n'est pas connue encore.
Je ne voudrais jamais accepter votre foi,
Si vous aviez un cœur qui n'eût aimé que moi.
Je veux que mon amant soit bien plus à la mode,
Que de ses rendez-vous le nombre l'incommode,
Que par trente grisons tous ses pas soient comptés,
Que mon amour vainqueur l'arrache à cent beautés,
Qu'il me fasse sur-tout de brillans sacrifices;
Sans cela, je ne puis accepter vos services.
Un amant moins couru ne saurait me flatter.

D A M I S.

Oh ! j'ai sur ce pied-là de quoi vous contenter.
J'ai fait en peu de tems d'assez belles conquêtes :
Je pourrais me vanter de fortunes honnêtes ;
Et nous sommes courus de plus d'une beauté,
Qui pourrait de tout autre enfler la vanité.
Nous en citerons bien qui font les difficiles,
Et qui sont avec nous passablement faciles.

H O R T E N S E.

Mais encor ?

D A M I S.

Eh !ma foi, vous n'avez qu'à parler,
Et je suis prêt, Julie, à vous tout immoler.
Voulez-vous qu'à jamais mon cœur vous sacrifie
La petite Isabelle, & la vive Erminie,
Clarice, Eglé, Doris ?.....

H O R T E N S E.

Quelle offrande est-ce-là ?

On m'offre tous les jours ces sacrifices-là.
 Ces Dames entre nous sont trop souvent quittées.
 Nommez-moi des beautés, qui soient plus respectées
 Et dont je puisse au moins triompher sans rougir.
 Ah ! si vous aviez pû forcer à vous chérir
 Quelque femme à l'amour jusqu'alors insensible,
 Aux manéges de cour toujours inaccessible,
 De qui la bienséance accompagnât les pas,
 Qui sage en sa conduite évitât les éclats,
 Enfin qui pour vous seule eût eu quelque faiblesse !

D A M I S s'asseyant auprès d'Hortense.

Ecoutez. Entre nous, j'ai certaine maitresse,
 A qui ce portrait-là ressemble trait pour trait :
 Mais vous m'accuseriez d'être trop indiscret.

H O R T E N S E.

Point, point.

D A M I S.

Si je n'avais quelque peu de prudence,
 Si je voulais parler, je nommerais Hortense.
 Pourquoi donc à ce nom vous éloigner de moi ?
 Je n'aime point Hortense alors que je vous voi ;
 Elle n'est près de vous ni touchante, ni belle ;
 De plus, certain Abbé fréquente trop chez elle ;
 Et de nuit, entre nous, Trasimon son cousin
 Passe un peu trop souvent par le mur du jardin.

H O R T E N S E.

A l'indiscrétion joindre la calomnie !
 Contraignons-nous encor. Ecoutez, je vous prie ;
 Comment avec Hortense êtes-vous, s'il vous plaît ?

D A M I S.

Du dernier bien : je dis la chose comme elle est.

H O R -

C O M E D I E.

241

H O R T E N S E, *à part.*

Peut-on plus loin pousser l'audace & l'imposture?

D A M I S.

Non, je ne vous mens point, c'est la vérité pure.

H O R T E N S E, *à part.*

Le traître !

D A M I S.

Eh ! sur cela quel est votre souci ?

Pour parler d'elle enfin sommes-nous donc ici ?

Daignez, daignez plutôt....

H O R T E N S E.

Non, je ne saurais croire

Qu'elle vous ait cédé cette entière victoire.

D A M I S.

Je vous dis que j'en ai la preuve par écrit.

H O R T E N S E.

Je n'en crois rien du tout.

D A M I S.

Vous m'outrerez de dépit.

H O R T E N S E.

Je veux voir par mes yeux.

D A M I S.

C'est trop me faire injure.

Il lui donne la lettre.

Tenez donc : vous pouvez connaître l'écriture.

H O R T E N S E, *se démasquant.*

Oui, je la connais, traître, & je connais ton cœur,

J'ai réparé ma faute, enfin ; & mon bonheur

M'a rendu pour jamais le portrait & la lettre,

Qu'à ces indignes mains j'avais osé commettre.

Il est tems ; Trafimon, Clitandre, montrez-vous.

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

H h

SCENE DERNIERE.

HORTENSE, DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

H O R T E N S E , à *Clitandre*.

SI je ne vous suis point un objet de courroux,
Si vous m'aimez encor, à vos loix asservie,
Je vous offre ma main, ma fortune & ma vie!

C L I T A N D R E.

Ah! Madame, à vos pieds un malheureux amant
Devrait mourir de joie & de saisissement.

T R A S I M O N , à *Damis*.

Je vous l'avais bien dit, que je la rendrais sage.
C'est moi seul, Mons Damis, qui fais ce mariage.
Adieu, possédez mieux l'art de dissimuler.

D A M I S.

Juste ciel! désormais à qui peut-on parler?

F I N.

L'ENFANT
PRODIGE,
COMÉDIE.

Représentée pour la première fois le 10 Octobre 1736.

P R É F A C E

De l'Éditeur de l'Édition de 1738.

IL est assez étrange que l'on n'ait pas songé plutôt à imprimer cette comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans, & qui eut environ trente représentations. L'auteur ne s'étant point déclaré, on l'a mise jusqu'ici sur le compte de diverses personnes très-estimées; mais elle est véritablement de Mr. de *Voltaire*, quoique le style de la *Henriade* & d'*Alzire* soit si différent de celui-ci, qu'il ne permet guères d'y reconnaître la même main.

C'est ce qui fait que nous donnons, sous son nom, cette pièce au public, comme la première comédie qui soit écrite en vers de cinq pieds. Peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à se servir de cette mesure. Elle produira sur le théâtre Français de la variété; & qui donne des plaisirs nouveaux, doit toujours être bien reçu.

Si la comédie doit être la représentation des mœurs, cette pièce semble être assez de ce caractère. On y voit un mélange de sérieux & de plaisanterie, de comique & de touchant. C'est ainsi que la vie des hommes est bigarrée; souvent même une seule aventure produit tous ces contrastes. Rien n'est si commun qu'une maison dans laquelle un père gronde; une fille occupée de sa passion pleure; le fils se moque des deux: & quelques parens prennent différemment part à la scène. On raille très-souvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voisine; & la même personne a quelquefois ri & pleuré de la même chose dans le même quart-d'heure.

Une Dame très-respectable étant un jour au chevet d'une de ses filles qui était en danger de mort, entourée de toute sa famille, s'écriait en fondant en larmes: *Mon DIEU, rendez-la-moi, & prenez tous mes autres enfans!* Un homme,

qui avait épousé une de ses filles , s'approcha d'elle , & la tirant par la manche : *Madame*, dit-il , *les gendres en sont-ils ?* Le sang froid & le comique avec lequel il prononça ces paroles , fit un tel effet sur cette Dame affligée , qu'elle sortit en éclatant de rire ; tout le monde la suivit en riant , & la malade ayant su de quoi il était question , se mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute comédie doive avoir des scènes de bouffonnerie & des scènes attendrissantes. Il y a beaucoup de très-bonnes pièces où il ne règne que de la gaieté : d'autres toutes sérieuses : d'autres mélangées : d'autres où l'attendrissement va jusques aux larmes. Il ne faut donner l'exclusion à aucun genre : & si l'on me demandait , quel genre est le meilleur , je répondrais : *Celui qui est le mieux traité.*

Il serait peut-être à propos & conforme au goût de ce siècle *raisonneur* , d'examiner ici quelle est cette sorte de plaisanterie qui nous fait rire à la comédie.

La cause du rire est une de ces choses plus senties que connues. L'admirable *Molière* , *Regnard* qui le vaut quelquefois , & les auteurs de tant de jolies petites pièces , se sont contentés d'exciter en nous ce plaisir , sans nous en rendre jamais raison , & sans dire leur secret.

J'ai cru remarquer aux spectacles , qu'il ne s'élève presque jamais de ces éclats de rire universels qu'à l'occasion d'une méprise. *Mercur* pris pour *Sosie* , le chevalier *Menechme* pris pour son frere , *Crispin* faisant son testament sous le nom du bon homme *Géronte* , *Valère* parlant à *Harpagon* des beaux yeux de sa fille , tandis qu'*Harpagon* n'entend que les beaux yeux de sa cassette ; *Pourceaugnac* , à qui on tâte le poulx , parce qu'on le veut faire passer pour fou ; en un mot , les méprises , les équivoques de pareille espèce excitent un rire général. *Arlequin* ne fait guères rire que quand il se méprend ; & voilà pourquoi le titre de *Balourd* lui était si bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique. Il y a des plaisanteries qui causent une autre sorte de plaisir ; mais je n'ai jamais vu ce qui s'appelle rire de tout son cœur , soit aux spectacles , soit dans la société , que dans des cas approchant de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractères ridicules, dont la représentation plaît, sans causer ce rire immodéré de joie : *Trissotin* & *Vadius*, par exemple, semblent être de ce genre ; le *Joueur*, le *Grondeur*, qui font un plaisir inexprimable, ne permettent guères le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vice, dont on est charmé de voir la peinture, & qui ne causent qu'un plaisir sérieux. Un malhonnête homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gaieté, incompatible avec le mépris & l'indignation. Il est vrai qu'on rit au *Tartuffe* ; mais ce n'est pas de son hypocrisie, c'est de la méprise du bon homme qui le croit un saint ; & l'hypocrisie une fois reconnue, on ne rit plus, on sent d'autres impressions.

On pourrait aisément remonter aux sources de nos autres sentimens, à ce qui excite la gaieté, la curiosité, l'intérêt, l'émotion, les larmes. Ce serait sur-tout aux auteurs dramatiques à nous développer tous ces ressorts, puisque ce sont eux qui les font jouer. Mais ils sont plus occupés de remuer les passions que de les examiner ; ils sont persuadés, qu'un sentiment vaut mieux qu'une définition ; & je suis trop de leur avis pour mettre un traité de philosophie au-devant d'une pièce de théâtre.

Je me bornerai simplement à insister encore un peu sur la nécessité où nous sommes d'avoir des choses nouvelles. Si l'on avait toujours mis sur le théâtre tragique la grandeur Romaine, à la fin on s'en serait rebuté. Si les héros ne parlaient jamais que tendresse, on serait assadi :

O imitatores servum pecus !

Les ouvrages que nous avons depuis les *Corneilles*, les *Molières*, les *Racines*, les *Quinaults*, les *Lullis*, les *le Bruns*, me paraissent tous avoir quelque chose de neuf & d'original qui les a sauvés du naufrage. Encor une fois tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainsi il ne faut jamais dire, si cette musique n'a pas réussi, si ce tableau ne plaît pas, si cette pièce est tombée, c'est que cela était d'une espèce nouvelle. Il faut dire, c'est que cela ne vaut rien dans son espèce.

A C T E U R S.

EUPHEMON, pere.

EUPHEMON, fils.

FIERENFAT, Président de Cognac, second fils
d'Euphemon.

RONDON, bourgeois de Cognac.

LISE, fille de Rondon.

LA BARONNE DE CROUPILLAC,

MARTHE, suivante de Life.

JASMIN, valet d'Euphemon fils.

La scène est à Cognac.

L'ENFANT

L'ENFANT PRODIGE, C O M É D I E.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

E U P H E M O N , R O N D O N .

R O N D O N .

M On triste ami, mon cher & vieux voisin,
Que de bon cœur j'oublierai ton chagrin!
Que je rirai! Quel plaisir! Que ma fille
Va ranimer ta dolente famille!
Mais, Mons ton fils, le fleur de Fierenfat,
Me semble avoir un procédé bien plat.

E U P H E M O N .

Quoi donc!

R O N D O N .

Tout fier de sa magistrature,
Il fait l'amour avec poids & mesure;
Adolescent, qui s'érige en barbon;
Jeune écolier, qui vous parle en Caton,
Est, à mon sens, un animal bernable;
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable;

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

I i

Il est trop fat.

E U P H E M O N.

Et vous êtes aussi

Un peu trop brusque.

R O N D O N.

Ah ! je suis fait ainsi.

J'aime le vrai , je me plais à l'entendre ;
J'aime à le dire , à gourmander mon gendre ,
A bien matter cette fatuité ,
Et l'air pédant dont il est encrouté.
Vous avez fait , beau-père , en père sage ,
Quand son aîné , ce joueur , ce volage ,
Ce débauché , ce fou partit d'ici ,
De donner tout à ce sot cadet-ci ;
De mettre en lui toute votre espérance ,
Et d'acheter pour lui la présidence
De cette ville. Oui , c'est un trait prudent.
Mais dès qu'il fut Monsieur le Président ,
Il fut , ma foi , gonflé d'impertinence ;
Sa gravité marche & parle en cadence ;
Il dit qu'il a bien plus d'esprit que moi ,
Qui , comme on fait , en ai bien plus que toi.
Il est....

E U P H E M O N.

Eh mais : quelle humeur vous emporte ?

Faut-il toujours....

R O N D O N.

Va , va , laisse , qu'importe ?

Tous ces défauts , vois-tu , font comme rien ,
Lorsque d'ailleurs on amasse un gros bien.
Il est avare ; & tout avare est sage.

Oh ! c'est un vice excellent en ménage,
 Un très-bon vice. Allons, dès aujourd'hui
 Il est mon gendre, & ma Lise est à lui.
 Il reste donc, notre triste beau-père,
 A faire ici donation entière
 De tous vos biens, contracts, acquis, conquis,
 Présens, futurs, à monsieur votre fils,
 En réservant sur votre vieille tête
 D'un usufruit l'entretien fort honnête;
 Le tout en bref arrêté, cimenté,
 Pour que ce fils, bien cosu, bien doté,
 Joigne à nos biens une vaste opulence :
 Sans quoi soudain ma Lise à d'autres pense.

EUPHEMON.

Je l'ai promis, & j'y satisferai ;
 Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.
 Je veux couler au sein de ma retraite
 La triste fin de ma vie inquiète ;
 Mais je voudrais qu'un fils si bien doté
 Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
 J'ai vû d'un fils la débauche insensée,
 Je vois dans l'autre une ame intéressée.

RONDON.

Tant mieux, tant mieux.

EUPHEMON.

Cher ami, je suis né
 Pour n'être rien qu'un pere infortuné.

RONDON.

Voilà-t-il pas de vos Jérémiades,
 De vos regrets, de vos complaints fades ?
 Voulez-vous pas que ce maître étourdi,

I i ij

252 *L'ENFANT PRODIGE,*

Ce bel aîné, dans le vice enhardi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête;
Dans cet hymen paraisse en trouble-fête?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne, sans façon,
Mettre en jurant le feu dans la maison?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, & qu'il m'enlève Lise?
Lise autrefois à cet aîné promise?
Ma Lise qui....

EUPHEMON.

Qué cet objet charmant
Soit préservé d'un pareil garnement!

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller son pere?
Pour succéder?

EUPHEMON.

Non, ... tout est à son frere.

RONDON.

Ah! sans cela point de Lise pour lui.

EUPHEMON.

Il aura Lise & mes biens aujourd'hui;
Et son aîné n'aura pour tout partage.
Que le courroux d'un pere qu'il outrage:
Il le mérite: il fut dénaturé.

RONDON.

Ah! vous l'aviez trop long-tems enduré.

L'autre du moins agit avec prudence ;
 Mais cet aîné ! quels traits d'extravagance !
 Le libertin , mon Dieu , que c'était-là !
 Te souvient-il , vieux beau-père , ah , ah , ah ,
 Qu'il te vola , ce tour est bagatelle ,
 Chevaux , habits , linge , meubles , vaisselle ,
 Pour équiper la petite Jourdain ,
 Qui le quitta le lendemain matin ?
 J'en ai bien ri , je l'avoue.

E U P H E M O N.

Ah ! quels charmes

Trouvez-vous donc à rappeler mes larmes ?

R O N D O N.

Et sur un as mettant vingt rouleaux d'or ?

Eh , eh !

E U P H E M O N.

Cessez.

R O N D O N.

Te souvient-il encor ,

Quand l'étourdi dut en face d'église

Se fiancer à ma petite Lise ?

Dans quel endroit on le trouva caché ?

Comment , pour qui ? ... Peste , quel débauché !

E U P H E M O N.

Epargnez-moi ces indignes histoires ,

De sa conduite impressions trop noires ;

Ne suis-je pas assez infortuné ?

Je suis sorti des lieux où je suis né ,

Pour m'épargner , pour ôter de ma vue

Ce qui rappelle un malheur qui me tue :

Votre commerce ici vous a conduit ;

Mon amitié, ma douleur vous y fuit.
 Ménagez-les : vous prodiguez sans cesse
 La vérité ; mais la vérité blesse.

R O N D O N.

Je me tairai, soit : j'y consens ; d'accord.
 Pardon ; mais diable ! aussi vous aviez tort,
 En connaissant le fougueux caractère
 De votre fils, d'en faire un mousquetaire.

E U P H E M O N.

Encor !

R O N D O N.

Pardon ; mais vous deviez

E U P H E M O N.

Je dois

Oublier tout pour notre nouveau choix,
 Pour mon cadet & pour son mariage ;
 Ça pensez-vous que ce cadet si sage
 De votre fille ait pu toucher le cœur ?

R O N D O N.

Affurément. Ma fille a de l'honneur,
 Elle obéit à mon pouvoir suprême.
 Et quand je dis : Allons, je veux qu'on aime,
 Son cœur docile, & que j'ai su tourner,
 Tout aussi-tôt aime sans raisonner.
 A mon plaisir j'ai paîtri sa jeune ame.

E U P H E M O N.

Je doute un peu pourtant qu'elle s'enflamme
 Par vos leçons ; & je me trompe fort,
 Si de vos soins votre fille est d'accord,
 Pour mon aîné j'obtins le sacrifice

Des vœux naissans de son ame novice.
 Je fais quels sont ces premiers traits d'amour.
 Le cœur est tendre; il saigne plus d'un jour.

R O N D O N.

Vous radotez.

E U P H E M O N.

Quoi que vous puissiez dire ,
 Cet étourdi pouvait très-bien séduire.

R O N D O N.

Lui ! point du tout ; ce n'était qu'un vaurien.
 Pauvre bon-homme ! allez ne craignez rien :
 Car à ma fille , après ce beau ménage ,
 J'ai défendu de l'aimer davantage.
 Ayez le cœur sur cela réjoui ;
 Quand j'ai dit non , personne ne dit oui.
 Voyez plutôt.

S C E N E I I.

EUPHEMON, RONDON, LISE, MARTHE.

R O N D O N.

APprochez , venez , Lise.

Ce jour pour vous est un grand jour de crise.
 Que je te donne un mari jeune ou vieux ,
 Ou laid ou beau , triste ou gai , riche ou gueux ,
 Ne sens-tu pas des desirs de lui plaire ,
 Du goût pour lui , de l'amour ?

L I S E.

Non , mon pere.

R O N D O N.

Comment, coquine ?

E U P H R O N.

Ah, ah, notre féal,
Votre pouvoir va, ce semble, un peu mal;
Qu'est devenu ce despotique empire ?

R O N D O N.

Comment, après tout ce que j'ai pu dire
Tu n'aurais pas un peu de passion
Pour ton futur époux ?

L I S E.

Mon pere, non.

R O N D O N.

Ne fais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur ?

L I S E.

Non vous dis-je ;

Je fais, mon pere, à quoi ce nœud sacré
Oblige un cœur de vertu pénétré.
Je fais qu'il faut, aimable en sa sagesse,
De son époux mériter la tendresse,
Et réparer du moins par la bonté,
Ce que le sort nous refuse en beauté :
Etre au-dehors discrète, raisonnable,
Dans sa maison, douce, égale, agréable.
Quant à l'amour, c'est tout un autre point ;
Les sentimens ne se commandent point.
N'ordonnez rien, l'amour fuit l'esclavage.
De mon époux le reste est le partage :
Mais pour mon cœur, il le doit mériter.
Ce cœur au moins difficile à dompter,

Ne

Ne put aimer ni par ordre d'un pere ,
Ni par raison, ni par devant notaire.

E U P H E M O N.

C'est à mon gré raisonner sensément.
J'approuve fort ce juste sentiment.
C'est à mon fils à tâcher de se rendre
Digne d'un cœur aussi noble que tendre.

R O N D O N.

Vous tairez-vous, radoteur complaisant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant ?
Jamais sans vous ma fille bien apprise,
N'eût devant moi lâché cette sottise.

(à Lise.)

Ecoute, toi : je te baille un mari,
Tant soit peu fat, & par trop renchéri ;
Mais c'est à moi de corriger mon gendre ;
Toi, tel qu'il est, c'est à toi de le prendre,
De vous aimer, si vous pouvez, tous deux,
Et d'obéir à tout ce que je veux.
C'est là ton lot ; & toi, notre beau-pere,
Allons signer chez notre gros notaire,
Qui vous allonge, en cent mots superflus,
Ce qu'on dirait en quatre tout au plus.
Allons hâter son bavard griffonnage ;
Lavons la tête à ce large-visage ;
Puis je reviens, après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille, & toi.

E U P H E M O N.

Fort bien.

*S C E N E I I I.**L I S E , M A R T H E.**M A R T H E.*

MOn Dieu! qu'il joint à tous ses airs grotesques
Des sentimens & des travers burlesques!

L I S E.

Je suis sa fille, & de plus son humeur
N'altère point la bonté de son cœur;
Et sous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air brusque, il a l'ame d'un pere;
Quelquefois même, au milieu de ses cris,
Tout en grondant il cède à mes avis.
Il est bien vrai, qu'en blâmant la personne,
Et les défauts du mari qu'il me donne,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raison;
Mais lorsqu'ensuite il ordonne que j'aime,
Dieu! que je sens que son tort est extrême!

M A R T H E.

Comment aimer un Monsieur Fierenfat?
J'épouserais plutôt un vieux soldat,
Qui jure, boit, bat sa femme, & qui l'aime,
Qu'un fat en robe, enivré de lui-même,
Qui d'un ton grave, & d'un air de pédant,
Semble juger sa femme en lui parlant;
Qui comme un paon dans lui-même se mire,
Sous son rabat se rengorge & s'admire;

Et plus avare encor que suffisant,
Vous fait l'amour en comptant son argent.

L I S E.

Ah ! ton pinceau l'a peint d'après nature.
Mais qu'y ferai-je ? il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas comme on veut son destin :
Et mes parens , ma fortune , mon âge ,
Tout de l'hymen me prescrit l'esclavage.
Ce Tierenfat est , malgré mes dégoûts ,
Le seul qui puisse être ici mon époux ;
Il est le fils de l'ami de mon pere ,
C'est un parti devenu nécessaire.
Hélas ! quel cœur , libre dans ses soupirs ,
Peut se donner au gré de ses desirs ?
Il faut céder : le tems , la patience ,
Sur mon époux vaincront la répugnance ;
Et je pourrai , soumise à mes liens ,
A ses défauts me prêter comme aux miens.

M A R T H E.

C'est bien parler , belle & discrète Life ;
Mais votre cœur tant soit peu se déguise.
Si j'osais... mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

L I S E.

Quoi ?

M A R T H E.

D'Euphémon , qui , malgré tous ses vices ,
De votre cœur eut les tendres prémices ,
Qui vous aimait.

K k ij

L I S E.

Il ne m'aima jamais.
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

M A R T H E, en s'en allant.

N'en parlons plus.

L I S E, la retenant.

Il est vrai : sa jeunesse
Pour quelque tems a surpris ma tendresse ;
Était-il fait pour un cœur vertueux ?

M A R T H E, en s'en allant.

C'était un fou, ma foi, très-dangereux.

L I S E, la retenant.

De corrupteurs sa jeunesse entourée,
Dans les excès se plongeait égarée.
Le malheureux ! il cherchait tour à tour
Tous les plaisirs, il ignorait l'amour.

M A R T H E.

Mais autrefois vous m'avez paru croire,
Qu'à vous aimer il avait mis sa gloire,
Que dans vos fers il était engagé.

L I S E.

S'il eût aimé, je l'aurais corrigé.
Un amour vrai, sans feinte & sans caprice,
Est en effet le plus grand frein du vice.
Dans ses liens qui fait se retenir
Est honnête homme, ou va le devenir ;
Mais Euphémon dédaigna sa maitresse ;
Pour la débauche il quitta la tendresse.
Ses faux amis, indigens scélérats,
Qui dans le piège avaient conduit ses pas,
Ayant mangé tout le bien de sa mere,

Ont sous son nom volé son triste pere.
Pour comble enfin , ces séducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels ,
Loin de mes yeux , qui noyés dans les larmes ,
Pleuraient encor ses vices & ses charmes.
Je ne prens plus nul intérêt à lui.

M A R T H E.

Son frere enfin , lui succède aujourd'hui :
Il aura Lise : & certes c'est dommage ;
Car l'autre avait un bien joli visage ,
De blonds cheveux , la jambe faite au tour ,
Danfait , chantait , était né pour l'amour.

L I S E.

Ah ! que dis-tu ?

M A R T H E.

Même dans ces mélanges
D'égaremens , de sottises étranges ,
On découvrirait aisément dans son cœur
Sous ses défauts un certain fonds d'honneur.

L I S E.

Il était né pour le bien , je l'avoue.

M A R T H E.

Ne croyez pas que ma bouche le loue ;
Mais il n'était , me semble , point flatteur ,
Point médifant , point escroc , point menteur.

L I S E.

Oui ; mais...

M A R T H E.

Fuyons , car c'est Monsieur son frere.

L I S E.

Il faut rester , c'est un mal nécessaire.

SCENE IV.

LISE, MARTHE, le Président FIERENFAT.

FIERENFAT.

JE l'avouïrai, cette donation
Doit augmenter la satisfaction
Que vous avez d'un si beau mariage.
Surcroît de biens est d'ame d'un ménage;
Fortunes, honneurs, & dignités, je croi,
Abondamment se trouvent avec moi;
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas sur les gens du beau monde.
C'est un plaisir bien flatteur que cela;
Vous entendrez murmurer, *la voilà.*
En vérité, quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma charge,
Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'ainesse où je suis subrogé,
Je vous en fais mon compliment, Madame.

MARTHE.

Moi, je la plains : c'est une chose infâme,
Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualités, votre rang & vos biens.
Etre à la fois & Midas & Narcisse,
Enflé d'orgueil & pincé d'avarice;
Lorgner sans cesse avec un œil content,
Et sa personne & son argent comptant;
Etre en rabat un petit-maître avare,
C'est un excès de ridicule rare :

Un jeune fat passe ençor; mais, ma foi,
Un jeune avare est un monstre pour moi.

F I R R E N F A T.

Ce n'est pas vous probablement, ma mie,
A qui mon père aujourd'hui me marie,
C'est à Madame. Ainsi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt.

(à *Lise*.)

Le silence est votre fait.... Vous, Madame,
Qui dans une heure ou deux serez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chasser ce gendarme effronté,
Qui sous le nom d'une fille suivante,
Donne carrière à sa langue impudente.
Je ne suis pas un Président pour rien;
Et nous pourrions l'enfermer pour son bien.

M A R T H E, à *Lise*.

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme:
Je suis à vous, empêchez qu'on m'enferme;
Il pourrait bien vous enfermer aussi.

L I S E.

J'augure mal déjà de tout ceci.

M A R T H E.

Parlez-lui donc; laissez ces vains murmures.

L I S E.

Que puis-je, hélas! lui dire?

M A R T H E.

Des injures.

L I S E.

Non, des raisons valent mieux.

MARTHE.

Croyez-moi,

Point de raison, c'est le plus sûr.

SCENE V.

R O N D O N , Acteurs précédens.

R O N D O N .

M A foi,

Il nous arrive une plaisante affaire.

F I E R E N F A T .

Eh quoi, Monsieur?

R O N D O N .

Ecoute. A ton vieux pere

J'allais porter notre papier timbré,

Quand nous l'avons ici près rencontré,

Entretenant au pied de cette roche,

Un voyageur qui descendait du coche,

L I S E .

Un voyageur jeune?...

R O N D O N .

Nenni vraiment,

Un béquillard, un vieux ridé sans dent.

Nos deux barbons d'abord avec franchise,

L'un contre l'autre ont mis leur barbe grise:

Leurs dos voûtés, s'élevaient, s'abaissaient

Aux longs élans des soupirs qu'ils poussaient:

Et

Et sur leur nez leur prunelle éraillée
 Versait les pleurs dont elle était mouillée :
 Puis Euphémon, d'un air plus rechigné,
 Dans son logis soudain s'est rencogné :
 Il dit qu'il sent une douleur insigne,
 Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il signe,
 Et qu'à personne il ne prétend parler.

FIERENFAT.

Ah ! je prétens moi l'aller consoler.
 Vous savez tous comme je le gouverne,
 Et d'assez près la chose nous concerne :
 Je le connais, & dès qu'il me verra
 Contrat en main, d'abord il signera.
 Le tems est cher, mon nouveau droit d'ainesse
 Est un objet.

LISE.

Non, Monsieur, rien ne presse.

RONDON.

Si fait, tout presse, & c'est ta faute aussi,
 Que tout cela.

LISE.

Comment ? à moi ! ma faute ?

RONDON.

Oui.

Les contretems qui troublent les familles,
 Viennent toujours par la faute des filles.

LISE.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche si fort ?

RONDON.

Vous avez fait, que vous avez tous tort.

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

LI

66 *L'ENFANT PRODIGE ;*

Je veux un peu voir nos deux trouble-fêtes,
A la raison ranger leurs lourdes têtes ;
Et je prétens vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous , s'il le faut.

Fin du premier acte.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Vous frémissez en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces noces, ces apprêts.

LISE.

Ah ! plus mon cœur s'étudie & s'effaye,
Plus de ce joug la pesanteur m'effraye :
A mon avis, l'hymen & ses liens
Sont les plus grands, ou des maux, ou des biens.
Point de milieu, l'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des esprits & des cœurs,
Des sentimens, des goûts & des humeurs,
Serre ces nœuds tissés par la nature,
Que l'amour forme & que l'honneur épure.
Dieux ! quel plaisir d'aimer publiquement
Et de porter le nom de son amant !
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée :
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en font de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union si chère,
Si l'on en voit, c'est le ciel sur la terre.

L1 ij

Mais tristement vendre par un contrat
 Sa liberté, son nom, son état,
 Aux volontés d'un maître despotique,
 Dont on devient le dernier domestique :
 Se quereller, ou s'éviter le jour,
 Sans joie à table, & la nuit sans amour :
 Trembler toujours d'avoir une faiblesse,
 Y succomber, ou combattre sans cesse :
 Tromper son maître, ou vivre sans espoir
 Dans les langueurs d'un importun devoir :
 Gémir, sécher dans sa douleur profonde :
 Un tel hymen est l'enfer de ce monde.

M A R T H E.

En vérité les filles, comme on dit,
 Ont un démon qui leur forme l'esprit :
 Que de lumière en une ame si neuve !
 La plus experte & la plus fine veuve,
 Qui sagement se console à Paris,
 D'avoir porté le deuil de trois maris,
 N'en eût pas dit sur ce point davantage :
 Mais vos dégoûts sur ce beau mariage
 Auraient besoin d'un éclaircissement.
 L'hymen déplaît avec le Président :
 Vous plairait-il avec Monsieur son frère ?
 Débrouillez-moi, de grace, ce mystère ;
 L'ainé fait-il bien du tort au cadet ?
 Haïssez-vous ? aimez-vous ? parlez net.

L I S E.

Je n'en fais rien, je ne peux & je n'ose
 De mes dégoûts bien démêler la cause.
 Comment chercher la triste vérité

Au fond d'un cœur, hélas ! trop agité ?
Il faut au moins, pour se mirer dans l'onde ;
Laisser calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage & les vents en repos ,
Ne rident plus la surface des eaux.

M A R T H E.

Comparaison n'est pas raison, Madame.
On lit très-bien dans le fond de son ame ;
On y voit clair. Et si les passions
Portent en nous tant d'agitations ,
Fille de bien fait toujours dans sa tête ;
D'où vient le vent qui cause la tempête.
On fait....

L I S E.

Et moi, je ne veux rien savoir :
Mon œil se ferme, & je ne veux rien voir :
Je ne veux point chercher si j'aime encore
Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre.
Je ne veux point accroître mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable époux.
Que loin de moi cet Euphémon, ce traître ;
Vive content, soit heureux, s'il peut l'être :
Qu'il ne soit pas au moins deshérité ;
Je n'aurai pas l'affreuse dureté,
Dans ce contrat, où je me détermine ,
D'être sa sœur pour hâter sa ruine.
Voilà mon cœur, c'est trop le pénétrer ;
Aller plus loin, serait le déchirer.

SCENE II.

LISE, MARTHE, un laquais.

LE LAQUAIS.

LA-bas, Madame, il est une Baronne
De Croupillac.

LISE.

Sa visite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive justement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas ! sur quoi ?

MARTHE.

Sur votre hymen, sans doute.

LISE.

Ah ! c'est encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces complimens, protocole des fots,
Où l'on se gêne, où le bon sens expire
Dans le travail de parler sans rien dire ?
Que ce fardeau me pèse & me déplaît !

SCENE III.

LISE, Mad. CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

VOilà la Dame.

L I S E .

Oh ! je vois trop qui c'est.

M A R T H E .

On dit qu'elle est assez grande épouseuse ,
Un peu plaideuse , & beaucoup radoteuse.

L I S E .

Des fiéges donc. Madame , pardon si....

Mad. C R O U P I L L A C .

Ah , Madame !

L I S E .

Eh , Madame !

Mad. C R O U P I L L A C .

Il faut aussi....

L I S E .

S'asseoir , Madame.

Mad. C R O U P I L L A C *assise.*

En vérité , Madame ,

Je suis confuse ; & dans le fond de l'ame ,
Je voudrais bien....

L I S E .

Madame ?

Mad. C R O U P I L L A C .

Je voudrais

Vous enlaidir , vous ôter vos attraits.

Je pleure , hélas ! vous voyant si jolie.

L I S E .

Consolez-vous , Madame.

Mad. C R O U P I L L A C .

O ! non , ma mie ,

Je ne faurais : je vois que vous aurez

Tous les maris que vous demanderez.

J'en avais un , du mois en espérance,
 Un seul , hélas ! c'est bien peu , quand j'y pense ,
 Et j'avais eu grand' peine à le trouver ;
 Vous me l'ôtez , vous allez m'en priver.
 Il est un tems , ah ! que ce tems vient vite ,
 Où l'on perd tout quand un amant nous quitte ,
 Où l'on est seule ; & certe il n'est pas bien
 D'enlever tout à qui n'a presque rien.

L I S E.

Excusez-moi , si je suis interdite
 De vos discours & de votre visite.
 Quel accident afflige vos esprits ?
 Qui perdez-vous ? & qui vous ai-je pris ?

Mad. C R O U P I L L A C.

Ma chère enfant , il est force bégueules
 Au teint ridé , qui pensent qu'elles seules ,
 Avec du fard & quelques fausses dents ,
 Fixent l'amour , les plaisirs & le tems ,
 Pour mon malheur , hélas ! je suis plus sage ;
 Je vois trop bien que tout passe , & j'enrage.

L I S E.

J'en suis fâchée , & tout est ainsi fait ;
 Mais je ne peux vous rajeunir.

Mad. C R O U P I L L A C.

Si fait :

J'espère encore , & ce serait peut-être
 Me rajeunir que me rendre mon traître ,

L I S E.

Mais de quel traître ici me parlez-vous ?

Mad. C R O U P I L L A C.

D'un Président , d'un ingrat , d'un époux ,

Qu

Que je poursuis , pour qui je perds haleine ,
Et sûrement qui n'en vaut pas la peine.

L I S E.

Eh bien , Madame ?

Mad. C R O U P I L L A C.

Eh bien , dans mon printemps
Je ne parlais jamais aux Présidens :
Je haïssais leur personne & leur style ;
Mais avec l'âge on est moins difficile.

L I S E.

Enfin , Madame ?

Mad. C R O U P I L L A C.

Enfin il faut savoir ,
Que vous m'avez réduite au désespoir.

L I S E.

Comment ? en quoi ?

Mad. C R O U P I L L A C.

J'étais dans Angoulême ,
Veuve , & pouvant disposer de moi-même :
Dans Angoulême en ce tems Fierenfat
Etudiait , apprentif magistrat ;
Il me lorgnait , il se mit dans la tête
Pour ma personne , un amour malhonnête ,
Bien malhonnête , hélas ! bien outrageant ;
Car il faisait l'amour à mon argent.
Je fis écrire au bon-homme de pere :
On s'entremet , on poussa loin l'affaire ;
Car en mon nom souvent on lui parla ;
Il répondit , qu'il verrait tout cela.
Vous voyez bien que la chose était sûre.

L I S E.

Oh oui.

Mad. C R O U P I L L A C.

Pour moi, j'étais prête à conclure.

De Fierenfat alors le frère aîné

A votre lit fut, dit-on, destiné.

L I S E.

Quel souvenir !

Mad. C R O U P I L L A C.

C'était un fou, ma chère,

Qui jouissait de l'honneur de vous plaire.

L I S E.

Ah !

Mad. C R O U P I L L A C.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,

Et de son pere ayant pris son congé,

Errant, proscrit, peut-être mort, que fais-je ?

(Vous vous troublez !) mon héros de collège,

Mon président, sachant que votre bien

Est, tout compté, plus ample que le mien,

Méprise enfin ma fortune & mes larmes ;

De votre dot il convoite les charmes ;

Entre vos bras il est ce soir admis,

Mais pensez-vous qu'il vous soit bien permis

D'aller ainsi courant de frère en frère,

Vous emparer d'une famille entière ?

Pour moi, déjà, par protestation,

J'arrête ici la célébration ;

J'y mangerai mon château, mon douaire ;

Et le procès sera fait de manière,

Que vous, son pere, & les enfans que j'ai,

Nous serons morts avant qu'il soit jugé.

L I S E.

En vérité je suis toute honteuse,
 Que mon hymen vous rende malheureuse ;
 Je suis peu digne , hélas ! de ce courroux.
 Sans être heureux on fait donc des jaloux !
 Cessez , Madame , avec un œil d'envie
 De regarder mon état & ma vie ;
 On nous pourrait aisément accorder ;
 Pour un mari je ne veux point plaider,

Mad. C R O U P I L L A C.

Quoi ! point plaider ?

L I S E.

Non : je vous l'abandonne.

Mad. C R O U P I L L A C.

Vous êtes donc sans goût pour la personne ?
 Vous n'aimez point ?

L I S E.

Je trouve peu d'attraits
 Dans l'hyménée , & nul dans les procès.

S C E N E I V.

Mad. C R O U P I L L A C , L I S E , R O N D O N .

R O N D O N .

OH , oh , ma fille , on nous fait des affaires ,
 Qui font dresser les cheveux aux beaux-pères !
 On m'a parlé de protestation.
 Eh vertu-bleu ! qu'on en parle à Rondon ;
 Je chasserai bien loin ces créatures. j

M m. ij

Mad. CROUPIILLAC.

Faut-il encor effuyer des injures ?

Monsieur Rondon , de grace écoutez-moi.

R O N D O N.

Que vous plaît-il ?

Mad. CROUPIILLAC.

Votre gendre est sans foi ;

C'est un fripon d'espèce toute neuve ,

Galant , avare , écornifleur de veuve ;

C'est de l'argent qu'il aime.

R O N D O N.

Il a raison.

Mad. CROUPIILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maison

Un pur amour , d'éternelles tendresses.

R O N D O N.

Est-ce qu'on tient de semblables promesses ?

Mad. CROUPIILLAC.

Il m'a quittée , hélas ! si durement.

R O N D O N.

J'en aurais fait de bon cœur tout autant.

Mad. CROUPIILLAC.

Je vais parler comme il faut à son pere.

R O N D O N.

Ah ! parlez-lui plutôt qu'à moi.

Mad. CROUPIILLAC.

L'affaire

Est effroyable , & le beau sexe entier

En ma faveur ira par-tout crier.

R O N D O N.

Il criera moins que vous.

Mad. CROUPILLAC.

Ah! vos personnes

Sauront un peu ce qu'on doit aux Baronnes.

RONDON.

On doit en rire.

Mad. CROUPILLAC.

Il me faut un époux;

Et je prendrai lui, son vieux pere, ou vous.

RONDON.

Qui, moi?

Mad. CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh! je vous en défie.

Mad. CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voyez la folie.

SCENE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON à *Lise*.

JE voudrais bien savoir aussi pourquoi

Vous recevez ces visites chez moi?

Vous m'attirez toujours des algarades.

(à *Fierenfat*.)

Et vous, Monsieur, le Roi des pédans fades,

Quel sot démon vous force à courtoiser

Une Baronne, afin de l'abuser?

C'est bien à vous, avec ce plat visage,
De vous donner les airs d'être volage!
Il vous sied bien, grave & triste indolent,
De vous mêler du métier de galant!
C'était le fait de votre fou de frere;
Mais vous, mais vous!

F I E R E N F A T.

Détrompez-vous, beau-pere,
Je n'ai jamais requis cette union;
Je ne promis que sous condition,
Me réservant toujours au fond de l'ame,
Le droit de prendre une plus riche femme.
De mon aîné l'exhérédation,
Et tous les biens en ma possession,
A votre fille enfin m'ont fait prétendre;
Argent comptant fait & beau-pere & gendre.

R O N D O N.

Il a raison, ma foi j'en suis d'accord.

L I S E.

Avoir ainsi raison, c'est un grand tort.

R O N D O N.

L'argent fait tout. Va, c'est chose très-sûre
Hâtons-nous donc sur ce pied de conclure.
D'écus tournois soixante pesans sacs
Finirons tout, malgré les Croupillacs.
Qu'Euphémon tarde, & qu'il me désespère!
Signons toujours avant lui.

L I S E.

Non, mon père;

Je fais aussi mes protestations,
Et je me donne à des conditions.

R O N D O N.

Conditions ! toi ? quelle impertinence !

Tu dis, tu dis ? ...

L I S E.

Je dis ce que je pense.

Peut-on goûter le bonheur odieux

De se nourrir des pleurs d'un malheureux ?

A Fierénfat.

Et vous, Monsieur, dans votre sort prospère,

Oubliez-vous que vous avez un frère ?

F I E R E N F A T.

Mon frere ? moi, je ne l'ai jamais vu ;

Et du logis il était disparu,

Lorsque j'étais encore dans notre école,

Le nez collé sur Cujas & Bartole.

J'ai sù depuis les beaux déportemens ;

Et si jamais il reparait céans,

Consolez-vous, nous savons les affaires,

Nous l'enverrons en douceur aux galères.

L I S E.

C'est un projet fraternel & chrétien ;

En attendant vous confisquez son bien :

C'est votre avis ; mais moi, je vous déclare

Que je déteste un tel projet.

R O N D O N.

Tarare.

Va, mon enfant ; le contract est dressé ;

Sur tout cela le notaire a passé.

F I E R E N F A T.

Nos peres l'ont ordonné de la forte ;

En droit écrit leur volonté l'emporte.

Lisez Cujas, chapitre cinq, six, sept :

- « Tout libertin de débauche infect,
- » Qui renonçant à l'aile paternelle,
- » Fuit la maison, ou bien qui pille icelle,
- » *Ipso facto* de tout dépossédé,
- » Comme un bâtard il est exhéredé.

L I S E.

Je ne connais ni le droit ni la coutume;
 Je n'ai point Cujas; mais je présume,
 Que ce sont tous des mal-honnêtes gens,
 Vrais ennemis du cœur & du bon-sens,
 Si dans leur code ils ordonnent qu'un frère
 Laisse périr son frère de misère;
 Et la nature & l'honneur ont leurs droits,
 Qui valent mieux que Cujas & vos loix.

R O N D O N.

Ah! laissez là vos loix & votre code,
 Et votre honneur, & faites à ma mode;
 De cet aîné que t'embarrasses-tu?
 Il faut du bien.

L I S E.

Il faut de la vertu.

Qu'il soit puni; mais au moins qu'on lui laisse
 Un peu de bien, reste d'un droit d'aînesse.
 Je vous le dis, ma main ni mes faveurs,
 Ne seront point le prix de ses malheurs,
 Corrigez donc l'article que j'abhorre,
 Dans ce contrat, qui tous nous déshonore;
 Si l'intérêt ainsi l'a pû dresser;
 C'est un opprobre, il le faut effacer.

FIEREN-

F I E R E N F A T.

Ah, qu'une femme entend mal les affaires!

R O N D O N.

Quoi! tu voudrais corriger deux notaires?

Faire changer un contrat?

L I S E.

Pourquoi non?

R O N D O N.

Tu ne feras jamais bonne maison:

Tu perdras tout.

L I S E.

Je n'ai pas grand usage;

Jusqu'à présent, du monde & du ménage:

Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,

Perd des maisons, autant qu'il en sourient.

Si j'en fais une, au moins cet édifice

Sera d'abord fondé sur la justice.

R O N D O N.

Elle est têtue : & pour la contenter,

Allons, mon gendre, il faut s'exécuter.

Ça, donne un peu.

F I E R E N F A T.

Oui, je donne à mon frère...

Je donne... allons...

R O N D O N.

Ne lui donne donc guère;

S C E N E VI.

EUPHEMON, RONDON, LISE, FIERENFAT.

R O N D O N.

AH! le voici le bon-homme Euphémon.
 Vien, vien, j'ai mis ma fille à la raison.
 On n'attend plus rien que ta signature.
 Presse-moi donc cette tardive allure.
 Dégourdi-toi, prends un ton réjouï,
 Un air de nôce, un front épanoui;
 Car dans neuf mois, je veux, ne te déplaise,
 Que deux enfans... je ne me sens pas d'aise.
 Allons, ri donc, chassons tous les ennuis;
 Signons, signons.

E U P H E M O N.

Non, Monsieur, je ne puis.

F I E R E N F A T.

Vous ne pouvez?

R O N D O N.

En voici bien d'une autre.

F I E R E N F A T.

Quelle raison?

R O N D O N.

Quelle rage est la vôtre?

Quoi? tout le monde est-il devenu fou?

Chacun dit, non : comment? pourquoi? par où?

E U P H E M O N.

Ah! ce ferait outrager la nature,

Que de signer dans cette conjoncture.

R O N D O N.

Serait-ce point la Dame Croupillac,
Qui sourdement fait ce maudit micmac?

E U P H E M O N.

Non, cette femme est folle, & dans sa tête
Elle veut rompre un hymen que j'apprête.
Mais ce n'est pas de ses cris impuissans
Que sont venus les ennuis que je sens.

R O N D O N.

Eh bien, quoi donc? ce béquillard du coche
Dérange tout, & notre affaire accroche?

E U P H E M O N.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de soins.

L I S E.

Qu'a-t-il donc dit, Monsieur?

F I E R E N F A T.

Quelle nouvelle

A-t-il appris?

E U P H E M O N.

Une, hélas! trop cruelle.

Devers Bourdeaux cet homme a vû mon fils,
Dans les prisons, sans secours, sans habits,
Mourant de faim; la honte & la tristesse
Vers le tombeau conduisaient sa jeunesse;
La maladie & l'excès du malheur
De son printems avaient séché la fleur;
Et dans son sang la fièvre enracinée
Précipitait sa dernière journée.
Quand il le vit, il était expirant;
Sans doute, hélas! il est mort à présent.

N n ij

R O N D O N.

Voilà , ma foi , sa pension bien payée.

L I S E.

Il serait mort !

R O N D O N.

N'en sois point effrayée ;

Va , que t'importe ?

F I E R E N F A T.

Ah ! Monsieur , la pâleur

De son visage efface la couleur.

R O N D O N.

Elle est , ma foi , sensible : ah ! la friponne !

Puisqu'il est mort , allons , je te pardonne.

F I E R E N F A T.

Mais après tout , mon pere , voulez-vous ?....

E U P H E M O N.

Ne craignez rien , vous ferez son époux.

C'est mon bonheur ; mais il serait atroce ,

Qu'un jour de deuil devint un jour de nocce.

Puis-je , mon fils , mêler à ce festin

Le contretems de mon juste chagrin ?

Et sur vos fronts parés de fleurs nouvelles

Laisser couler mes larmes paternelles ?

Donnez , mon fils , ce jour à nos soupirs ,

Et différez l'heure de vos plaisirs ;

Par une joie indiscrete , insensée ,

L'honnêteté serait trop offensée.

L I S E.

Ah , oui , Monsieur , j'approuve vos douleurs ;

Il m'est plus doux de partager vos pleurs ,

Que de former les nœuds du mariage.

F I E R E N F A T.

Eh! mais, mon père...

R O N D O N.

Eh! vous n'êtes pas sage.

Quoi différer un hymen projeté,
Pour un ingrat cent fois deshérité,
Maudit de vous, de sa famille entière!

E U P H E M O N.

Dans ces momens un pere est toujours pere.
Ses attentats, & toutes ses erreurs,
Furent toujours le sujet de mes pleurs;
Et ce qui pèse à mon ame attendrie,
C'est qu'il est mort sans réparer sa vie.

R O N D O N.

Réparons-la, donnons-nous aujourd'hui
Des petits-fils qui vaillent mieux que lui;
Signons, dansons, allons : que de faiblesse!

E U P H E M O N.

Mais....

R O N D O N.

Mais, morbleu, ce procédé me blesse;
De regretter même le plus grand bien,
C'est fort mal fait : douleur n'est bonne à rien;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'est une énorme & ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils votre fléau,
Vous mit trois fois sur le bord du tombeau.
Pauvre cher homme! allez, sa phrénésie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie.
Soyez tranquille : & suivez mes avis;
C'est un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHEMON.

Oui; mais ce gain coûte plus qu'on ne pense;
Je pleure, hélas! sa mort & sa naissance.

RONDON, à *Fierrenfat*.

Va : fuis ton pere, & sois expéditif;
Pren ce contrat, le mort saisit le vif:
Il n'est plus tems qu'avec moi l'on barguigne;
Pren-lui la main, qu'il paraphe & qu'il signe.

à *Lise*.

Et toi, ma fille, attendons à ce soir.
Tout ira bien.

LISE.

Je suis au désespoir.

Fin du second acte.

A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

EUPHEMON fils, JASMIN.

J A S M I N.

OUi, mon ami, tu fus jadis mon maître;
Je t'ai servi deux ans sans te connaître:
Ainsi que moi, réduit à l'hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce Monsieur d'Entremonde,
Ce Chevalier si pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaisirs enivré.
Tout est au diable. Eteins dans ta mémoire
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire:
Sur du fumier l'orgueil est un abus;
Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus,
Est à nos maux un poids insupportable.
Toujours Jasmin, j'en suis moins misérable.
Né pour souffrir, je fais souffrir gaiement;
Manquer de tout, voilà mon élément:
Ton vieux chapeau, tes guenilles de bure,
Dont tu rougis, c'était là ma parure.
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin,
De n'avoir pas été toujours Jasmin.

EUPHEMON, fils.

Que la misère entraîne d'infamie !
 Faut-il encor qu'un valet m'humilie ?
 Quelle accablante & terrible leçon !
 Je sens encor, je sens qu'il a raison.
 Il me console au moins à sa manière :
 Il m'accompagne, & son ame grossière,
 Sensible & tendre en sa rusticité,
 N'a point pour moi perdu l'humanité.
 Né mon égal, (puisqu'enfin il est homme)
 Il me soutient sous le poids qui m'affomme ;
 Il suit gaiment mon sort infortuné,
 Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis ! hélas ! mon pauvre maître,
 Appren-moi donc, de grace, à les connaître ;
 Comment sont faits les gens qu'on nomme amis ?

EUPHEMON, fils.

Tu les a vus chez moi toujours admis,
 M'importunant souvent de leurs visites,
 A mes soupers délicats parasites,
 Vantant mes goûts d'un esprit complaisant,
 Et sur le tout empruntant mon argent ;
 De leur bon cœur m'étourdissant la tête,
 Et me louant, moi présent.

JASMIN.

Pauvre bête !

Pauvre innocent ! tu ne les voyais pas
 Te chançonner au sortir d'un repas,
 Siffler, berner ta bénigne imprudence.

EUPHE-

E U P H E M O N fils.

Ah ! je le crois , car dans ma décadence ,
 Lorsqu'à Bourdeaux je me vis arrêté ,
 Aucun de ceux , à qui j'ai tout prêté ,
 Ne me vint voir , nul ne m'offrit sa bourse.
 Puis au sortir , malade & sans ressource ,
 Lorsqu'à l'un d'eux , que j'avais tant aimé ,
 J'allais m'offrir mourant , inanimé ,
 Sous ces haillons , dépouilles délabrées ,
 De l'indigence exécrales livrées ;
 Quand je lui vins demander un secours ,
 D'où dépendaient mes misérables jours ,
 Il détourna son œil confus & traître ,
 Puis il feignit de ne me pas connaître.
 Et me chassa comme un pauvre importun.

J A S M I N.

Aucun n'osa te consoler ?

E U P H E M O N fils.

Aucun.

J A S M I N.

Ah , les amis ! les amis , quels infâmes !

E U P H E M O N fils.

Les hommes font tous de fer.

J A S M I N.

Et les femmes ?

E U P H E M O N fils.

J'en attendais , hélas ! plus de douceur ;
 J'en ai cent fois effuyé plus d'horreur.
 Celle sur-tout qui m'aimant sans mystère ,
 Semblait placer son orgueil à me plaire ,
 Dans son logis meublé de mes présents ,
Tome VI & du Théâtre le quatrième.

O o

De mes bienfaits acheta des amans ;
 Et de mon vin régalaît leur cohue ,
 Lorsque de faim j'expirais dans la rue.
 Enfin, Jasmin , sans ce pauvre vieillard ,
 Qui dans Bourdeaux me trouva par hazard ,
 Qui m'avait vû , dit-il , dans mon enfance ,
 Une mort prompte eût fini ma souffrance.
 Mais en quel lieu sommes-nous , cher Jasmin ?

J A S M I N.

Près de Cognac , si je fais mon chemin ;
 Et l'on m'a dit que mon vieux premier maître ,
 Monsieur Rondon , logé en ces lieux peut-être.

E U P H E M O N fils.

Rondon le pere de.... quel nom dis-tu ?

J A S M I N.

Le nom d'un homme assez brusque & bourru.
 Je fus jadis page dans sa cuisine :
 Mais dominé d'une humeur libertine ,
 Je voyageai : je fus depuis coureur ,
 Laquais , commis , fantassin , déserteur ;
 Puis dans Bourdeaux je te pris pour mon maître.
 De moi Rondon se souviendra peut-être ,
 Et nous pourrions dans notre adversité....,

E U P H E M O N fils.

Et depuis quand , di-moi , l'as-tu quitté ?

J A S M I N.

Depuis quinze ans. C'était un caractère ,
 Moitié plaisant , moitié triste & colère ,
 Au fond bon diable : il avait un enfant ,
 Un vrai bijou , fille unique vraiment ,
 Oeil bleu , nez court , teint frais , bouche vermeille ,

Et des raisons ! c'était une merveille :
 Cela pouvait bien avoir de mon tems ,
 A bien compter , entre six à sept ans ;
 Et cette fleur avec l'âge embellie ,
 Est en état , ma foi , d'être cueillie.

E U P H E M O N fils.

Ah malheureux !

J A S M I N.

Mais j'ai beau te parler ;
 Ce que je dis ne peut te consoler.
 Je vois toujours à travers ta visière ,
 Tomber des pleurs qui bordent ta paupière.

E U P H E M O N fils.

Quel coup du sort , ou quel ordre des cieux ,
 A pû guider ma misère en ces lieux ?
 Hélas !

J A S M I N.

Ton œil contemple ces demeures
 Tu restes là tout pensif , & tu pleures.

E U P H E M O N fils.

J'en ai sujet.

J A S M I N.

Mais connais-tu Rondon ?
 Serais-tu pas parent de la maison ?

E U P H E M O N fils.

Ah ! laisse-moi.

J A S M I N *en l'embrassant.*

Par charité , mon maître ,
 Mon cher ami , di-moi qui tu peux être.

E U P H E M O N fils *en pleurant.*

Je suis.... je suis un malheureux mortel ,

O o ij

Je suis un fou, je suis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le ciel doit poursuivre,
Et qui devrait être mort.

J A S M I N.

Songe à vivre;
Mourir de faim est par trop rigoureux:
Tien, nous avons quatre mains à nous deux,
Servons-nous-en, sans complainte importune.
Vois-tu d'ici ces gens, dont la fortune
Est dans leurs bras, qui la bêche à la main,
Le dos courbé retournent ce jardin?
Enrôlons-nous parmi cette canaille;
Vien avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

E U P H E M O N fils.

Hélas ! dans leurs travaux,
Ces vils humains, moins hommes qu'animaux,
Goûtent des biens, dont toujours mes caprices
M'avaient privé dans mes fausses délices;
Ils ont au moins, sans trouble, sans remords,
La paix de l'âme & la santé du corps.

S C E N E I I.

Mad. CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.

Mad. CROUPILLAC *dans l'enfoncement.*

Q U E vois-je ici ? Serais-je aveugle ou borgne ?
C'est lui, ma foi ; plus j'avise & je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'est lui.

Elle le considère.

Mais ce n'est plus le même homme aujourd'hui ,
Ce cavalier brillant dans Angoulême ,
Jouant gros jeu , cousu d'or ,..... c'est lui-même.

Elle approche d'Euphémon.

Mais l'autre était riche , heureux , beau , bien fait ,
Et celui-ci me semble pauvre & laid.
La maladie altère un beau visage ;
La pauvreté change encor davantage.

J A S M I N.

Mais pourquoi donc ce spectre féminin
Nous poursuit-il de son regard malin ?

E U P H E M O N fils.

Je la connais , hélas ! ou je me trompe ;
Elle m'a vû dans l'éclat ; dans la pompe.
Il est affreux d'être ainsi dépouillé ,
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé.

Sortons.

Mad. C R O U P I L L A C *s'avançant vers Euphémon fils.*

Mon fils , quelle étrange aventure
T'a donc réduit en si piètre posture ?

E U P H E M O N fils.

Ma faute.

Mad. C R O U P I L L A C.

Hélas ! comme te voilà mis !

J A S M I N.

C'est pour avoir eu d'excellens amis :
C'est pour avoir été volé , Madame.

Mad. C R O U P I L L A C.

Volé ? par qui ? comment ?

J A S M I N.

Par bonté d'ame.

Nos voleurs sont de très-honnêtes gens,
Gens du beau monde, aimables fainéans,
Buveurs, joueurs, & conteurs agréables,
Des gens d'esprit, des femmes adorables.

Mad. CROUPILLAC.

J'entens, j'entens, vous avez tout mangé.
Mais vous ferez cent fois plus affligé,
Quand vous faurez les excessives pertes,
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu souffertes.

EUPHEMON fils.

Adieu, Madame.

Mad. CROUPILLAC *l'arrêtant.*

Adieu ! non, tu sauras
Mon accident ; parbleu ! tu me plaindras.

EUPHEMON fils.

Soit, je vous plains, adieu.

Mad. CROUPILLAC.

Non, je te jure

Que tu sauras toute mon aventure.

Un Fierenfat, robin de son métier,

Vint avec moi connaissance lier,

Elle court après lui.

Dans Angoulême, au tems où vous battites

Quatre huissiers, & la fuite vous prites.

Ce Fierenfat habite en ce canton,

Avec son pere ; un seigneur Euphémon.

EUPHEMON fils *revenant.*

Euphémon !

Mad. CROUPILLAC.

Oui.

E U P H E M O N fils.

Ciel , Madame , de grace ,
Cet Euphémon , cet honneur de sa race ,
Que ses vertus ont rendu si fameux ,
Serait.....

Mad. C R O U P I L L A C.

Et oui.

E U P H E M O N fils.

Quoi ! dans ces mêmes lieux ?

Mad. C R O U P I L L A C.

Oui.

E U P H E M O N fils.

Puis-je au moins savoir..... comme il se porte ?

Mad. C R O U P I L L A C.

Fort bien , je crois.....que diable vous importe ?

E U P H E M O N fils.

Et que dit-on ?

Mad. C R O U P I L L A C.

De qui ?

E U P H E M O N fils.

D'un fils aîné ,

Qu'il eut jadis ?

Mad. C R O U P I L L A C.

Ah ! c'est un fils mal né ,

Un garnement , une tête légère ,
Un fou fieffé , le fléau de son père ,
Depuis longtems de débauches perdu ,
Et qui peut-être est à présent pendu.

E U P H E M O N fils.

En vérité..... je suis confus dans l'ame ,
De vous avoir interrompu , Madame.

Mad. CROUPILLAC.

Poursuivons donc. Fierensat, son cadet,
Chez moi l'amour hautement me faisait;
Il me devait avoir par mariage.

EUPHEMON fils.

Eh bien ! a-t-il ce bonheur en partage ?
Est-il à vous ?

Mad. CROUPILLAC.

Non, ce fat engraislé
De tout le lot de son frere insensé,
Devenu riche, & voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore.
Il veut saisir la fille d'un Rondon,
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous ? Quoi, Madame, il l'épouse ?

Mad. CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouse.

EUPHEMON fils.

Ce jeune objet aimable..... dont Jasmin
M'a tantôt fait un portrait si divin,
Se donnerait.....

JASMIN.

Quelle rage est la vôtre !

Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
Quel diable d'homme ! il s'afflige de tout.

EUPHEMON fils *à part.*

Ce coup a mis ma patience à bout.

à Mad. Croupillac.

Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amèrement un si sensible outrage.

Si

Si j'étais cru, cette Life aujourd'hui
Assurément ne serait pas pour lui.

Mad. CROUPIILLAC.

Oh ! tu le prends du ton qu'il le faut prendre ;
Tu plains mon sort ; un gueux est toujours tendre.

Tu paraissais bien moins compatissant,
Quand tu roulais sur l'or & sur l'argent.

Ecoute ; on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc ; Madame , je vous prie.

Mad. CROUPIILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHEMON, fils.

Moi vous servir ! Hélas , Madame , en quoi ?

Mad. CROUPIILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure :

Un autre habit , quelque peu de parure ,

Te pourraient rendre encor assez joli :

Ton esprit est insinuant , poli ;

Tu connais l'art d'empanner une fille :

Introdui-toi , mon cher , dans la famille ;

Fais le flatteur auprès de Fiercenfat ;

Vante son bien , son esprit , son rabat :

Sois en faveur ; & lorsque je proteste

Contre son vol , toi , mon cher , fais le reste.

Je veux gagner du tems en protestant.

EUPHEMON, voyant son pere,

Que vois-je ! ô ciel !

Il s'enfuit.

Mad. CROUPIILLAC.

Cet homme est son vraiment ;

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

P p

Pourquoi s'enfuir ?

J A S M I N.

C'est qu'il vous craint sans doute.

Mad. C R O U P I L L A C.

Poltron ! demeure , arrête , écoute , écoute.

S C E N E III.

E U P H E M O N , pere , J A S M I N.

E U P H E M O N.

JE l'avoûrai , cet aspect imprévu ,
D'un malheureux avec peine entrevu ,
Porte à mon cœur je ne fais quelle atteinte ,
Qui me remplit d'amertume & de crainte.
Il a l'air noble , & même certains traits
Qui m'ont touché ; las ! je ne vois jamais
De malheureux à-peu-près de cet âge ,
Que de mon fils la douloureuse image
Ne vienne alors , par un retour cruel ,
Persécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils est mort , ou vit dans la misère ,
Dans la débauche , & fait honte à son père.
De tous côtés je suis bien malheureux ;
J'ai deux enfans , ils m'accablent tous deux :
L'un par sa perte , & par sa vie infâme ,
Fait mon supplice , & déchire mon ame ;
L'autre en abuse ; il sent trop que sur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.
Pour moi la vie est un poids qui m'accable.

Apperveant Jafmin qui le falue.

Que me veux-tu, l'ami?

J A S M I N.

Seigneur aimable,

Reconnaissez, digne & noble Euphémon,

Certain Jafmin élevé chez Rondon.

E U P H É M O N.

Ah ! ah ! c'est toi ! le tems change un visage,

Et mon front chauve en sent le long outrage.

Quand tu partis, tu me vis encor frais :

Mais l'âge avance, & le terme est bien près.

Tu reviens donc enfin dans ta patrie ?

J A S M I N.

Oui, je fuis las de tourmenter ma vie,

De vivre errant & damné comme un juif ;

Le bonheur semble un être fugitif,

Le diable enfin, qui toujours me promène,

Me fit partir, le diable me ramène.

E U P H É M O N.

Je t'aiderai : sois fage, fi tu peux.

Mais quel était cet autre malheureux,

Qui te parlait dans cette promenade ;

Qui s'est enfui ?

J A S M I N.

Mais... c'est mon camarade,

Un pauvre hère, affamé comme moi,

Qui n'ayant rien, cherche auffi de l'emploi.

E U P H É M O N.

On peut tous deux vous occuper peut-être.

A-t-il des mœurs ? est-il fage ?

P p ij

J. ASME, le fils du maître d'école.

Il doit l'être :

Je lui connais d'assez bons sentimens :

Il a de plus de fort jolis talens ;

Il fait écrire, il fait l'arithmétique,

Dessine un peu, fait un peu de musique ;

Ce drôle-là fut très-bien élevé.

EUPHEMION.

S'il est ainsi, son poste est tout trouvé.

Jasmin, mon fils deviendra votre maître ;

Il se marie, & dès ce soir peut-être ;

Avec son bien son train doit augmenter.

Un de ses gens qui vient de le quitter,

Vous laisse encor une place vacante ;

Tous deux ce soir il faut qu'on vous présente ;

Vous le verrez chez Rondon mon voisin.

J'en parlerai. J'y vais, adieu, Jasmin :

En attendant, tien, voici de quoi boire.

S C E N E IV.

J A S M I N, seul.

AH ! l'honnête-homme ! ô ciel, pourrait-on croire,

Qu'il soit encor, en ce ficele félon,

Un cœur si droit, un mortel aussi bon ?

Cet air, ce port, cette ame bienfaisante,

Du bon vieux tems est l'image parlante.

SCÈNE V.

EUPHEMON, fils, *revenant*, JASMIN.

JASMIN, *en l'embrassant*.

JE t'ai trouvé déjà condition,
Et nous ferons laquais chez Euphémon.

EUPHEMON, fils.

Ah!

JASMIN.

S'il te plaît, quel excès de surprise!
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorcise,
Et ces sanglots coup sur coup redoublés?
Pressant tes mots au passage étranglés?

EUPHEMON, fils.

Ah! je ne puis contenir ma tendresse;
Je cède au trouble, au remords qui me presse.

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité?

EUPHEMON, fils.

Elle m'a dit... Je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc?

EUPHEMON, fils.

Mon cœur ne peut se taire:

Cet Euphémon...

JASMIN.

Eh bien!

EUPHEMON, fils.

Ah!... c'est mon père.

J A S M I N.

Qui lui, Monsieur?

E U P H E M O N, fils.

Oui, je suis cet aîné,

Ce criminel, & cet infortuné,

Qui défola sa famille éperdue.

Ah! que mon cœur palpitait à sa vue!

Qu'il lui portait ses vœux humiliés!

Que j'étais prêt de tomber à ses pieds!

J A S M I N.

Qui vous, son fils? Ah! pardonnez, de grace,

Ma familière & ridicule audace.

Pardon, Monsieur.

E U P H E M O N, fils.

Va, mon cœur oppressé

Peut-il savoir si tu m'as offensé?

J A S M I N.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,

D'un homme unique; & s'il faut tout vous dire,

D'Euphémon fils la réputation

Ne flaire pas à beaucoup près si bon.

E U P H E M O N, fils.

Et c'est aussi ce qui me désespère.

Mais répon-moi : que te disait mon père?

J A S M I N.

Moi, je disais que nous étions tous deux

Prêts à servir, bien élevés, très-gueux :

Et lui, plaignant nos destins sympathiques,

Nous recevait tous deux pour domestiques.

Il doit ce soir vous placer chez ce fils,

Ce Président à Life tant promis,

Ce Président votre fortuné frere,
De qui Rondon doit être le beau pere.

E U P H E M O N, fils.

Eh bien, il faut développer mon cœur :
Voi tous mes maux, connai leur profondeur.
S'être attiré, par un tissu de crimes,
D'un pere aimé les fureurs légitimes,
Etre maudit, être deshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité;
A mon cadet voir passer ma fortune,
Etre exposé, dans ma honte importuné,
A le servir, quand il m'a tout ôté :
Voilà mon sort, je l'ai bien mérité.
Mais croirais-tu qu'au sein de la souffrance,
Mort aux plaisirs, & mort à l'espérance,
Haï du monde, & méprisé de tous,
N'attendant rien, j'ose être encor jaloux?

J A S M I N.

Jaloux ! de qui ?

E U P H E M O N, fils.

De mon frere, de Life.

J A S M I N.

Vous sentiriez un peu de convoitise
Pour votre sœur ? Mais vraiment c'est un trait
Digne de vous, ce péché vous manquait.

E U P H E M O N, fils.

Tu ne fais pas qu'au sortir de l'enfance,
(Car chez Rondon tu n'étais plus, je pense)
Par nos parens l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étaient à leurs ordres soumis;
Tout nous liait, la conformité d'âge,

Celle des goûts, les jeux, le voisinage.
 Plantés exprès, deux jeunes arbrisseaux
 Croissent ainsi pour unir leurs rameaux.
 Le tems, l'amour, qui hâtaient sa jeunesse,
 La fit plus belle, augmenta sa tendresse :
 Tout l'univers alors m'eût envié ;
 Mais jeune, aveugle, à des méchans lié,
 Qui de mon cœur corrompaient l'innocence,
 Yvre de tout dans mon extravagance,
 Je me faisais un lâche point d'honneur,
 De mépriser, d'insulter son ardeur,
 Le croirais-tu ? je l'accablai d'outrages,
 Quels tems, hélas ! Les violens orages
 Des passions qui troublaient mon destin,
 A mes parens m'arrachèrent enfin.
 Tu fais depuis quel fut mon sort funeste.
 J'ai tout perdu ; mon amour seul me reste.
 Le ciel, ce ciel, qui doit nous désunir,
 Me laisse un cœur, & c'est pour me punir.

J A S M I N.

S'il est ainsi, si dans votre misère,
 Vous la l'aimez, n'ayant pas mieux à faire,
 De Croupillac le conseil était bon,
 De vous fourrer, s'il se peut, chez Rondon,
 Le sort maudit épuisa votre bourse,
 L'amour pourrait vous servir de ressource,

E U P H E M O N, fils.

Moi, l'oser voir ! moi, m'offrir à ses yeux,
 Après mon crime, en cet état hideux !
 Il me faut fuir un pere, une maitresse ;
 J'ai de tous deux outragé la tendresse ;

Et

Et je ne fais, ô regrets superflus !
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCENE VI.

EUPHEMON fils, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN.

Voilà, je crois, ce Président si sage.

EUPHEMON fils.

Lui ? je n'avais jamais vû son visage.

Quoi ! c'est donc lui, mon frere, mon rival ?

FIERENFAT.

En vérité, cela ne va pas mal ;
J'ai tant pressé, tant sermoné mon pere,
Que malgré lui nous finissons l'affaire.

En voyant Jasmin.

Où sont ces gens, qui voulaient me servir ?

JASMIN.

C'est nous, Monsieur, nous venions nous offrir
Très-humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux fait lire ?

JASMIN.

C'est lui, Monsieur.

FIERENFAT.

Il fait sans doute écrire ?

JASMIN.

Oh oui, Monsieur, déchiffrer, calculer.

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

Qq

396 *L'ENFANT PRODIGE;*

FIERENFAT.

Mais il devrait savoir aussi parler.

JASMIN.

Il est timide, & fort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine assez hardie ;

Il me paraît qu'il sent assez son bien.

Combien veux-tu gagner de gages ?

EUPHEMON fils.

Rien

JASMIN.

Oh, nous avons, Monsieur, l'ame héroïque.

FIERENFAT.

A ce prix-là, vien, sois mon domestique ;

C'est un marché que je veux accepter ;

Viens, à ma femme il faut te présenter.

EUPHEMON fils.

A votre femme ?

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

EUPHEMON fils.

Quand ?

FIERENFAT.

Dès ce soir.

EUPHEMON fils.

Ciel !... Monsieur, je vous prie,

De cet objet vous êtes donc charmé ?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHEMON fils.

Monsieur !

FIERENFAT.

Hem !

EUPHEMON fils.

En feriez-vous aimé ?

FIERENFAT.

Oui. Vous semblez bien curieux, mon drole !

EUPHEMON fils.

Que je voudrais lui couper la parole,
Et le punir de son trop de bonheur !

FIERENFAT.

Qu'est-ce qu'il dit ?

JASMIN.

Il dit que de grand cœur

Il voudrait bien vous ressembler & plaire.

FIERENFAT.

Eh, je le crois, mon homme est téméraire.

Ça, qu'on me suive, & qu'on soit diligent,

Sobre, frugal, soigneux, adroit, prudent,

Respectueux; allons, la Fleur, la Brie,

Venez, faquins.

EUPHEMON fils.

Il me prend une envie,

C'est d'affubler sa face de palais

A poing fermé de deux larges soufflets.

JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître.

EUPHEMON fils.

Ah ! soyons sage, il est bien tems de l'être.

Le fruit au moins que je dois recueillir

De tant d'erreurs, est de savoir souffrir.

Fin du troisième acte.

Qq ij

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

Mad. CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.

Mad. C R O U P I L L A C.

J'Ai, mon très-cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux huissiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu servi de ton esprit ?
As-tu bien fait tout ce que j'e t'ai dit ?
Pouras-tu bien d'un air de prudence,
Dans la maison semer la zizanie ?
As-tu flatté le bon homme Euphémon ?
Parle : as-tu vu la future ?

E U P H E M O N fils.

Hélas ! non.

Mad. C R O U P I L L A C.

Comment ?

E U P H E M O N fils.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ses pieds.

Mad. C R O U P I L L A C.

Allons donc, je t'en prie,
Attaque-la pour me plaire, & tire-moi
Ce traître ingrat, qui séduisit ma foi.
Je vais pour toi procéder en justice,
Et tu feras l'amour pour mon service.

Repren cet air imposant & vainqueur ;
 Si sûr de foi , si puissant sur un cœur ,
 Qui triomphait si-tôt de la sagesse.
 Pour être heureux , repren ta hardiesse.

E U P H E M O N fils.

Je l'ai perdue.

Mad. C R O U P I L L A C.

Eh ! quoi ! quel embarras !

E U P H E M O N fils.

J'étais hardi , lorsque je n'aimais pas.

J A S M I N.

D'autres raisons l'intimident peut-être ;
 Ce Fierenfat est , ma foi , notre maître ;
 Pour ses valets il nous retient tous deux.

Mad. C R O U P I L L A C.

C'est fort bien fait , vous êtes trop heureux ;
 De sa maitresse être le domestique ,
 Est un bonheur , un destin presque unique.
 Profitez-en.

J A S M I N.

Je vois certains attrait
 S'acheminer pour prendre ici le frais ;
 De chez Rondon , me semble , elle est sortie.

Mad. C R O U P I L L A C.

Eh , fais donc vite amoureux , je t'en prie :
 Voici le tems , ose un peu lui parler.
 Quoi ! je te vois soupirer & trembler !
 Tu l'aimes donc ? ah ! mon cher , ah de grace !

E U P H E M O N fils.

Si vous saviez , hélas ! ce qui se passe

Dans mon esprit interdit & confus,
Ce tremblement ne vous surprendrait plus.

J A S M I N en voyant Lise.

L'aimable enfant ! comme elle est embellie !

E U P H E M O N fils.

C'est elle, ô dieux ! je meurs de jalousie,
De désespoir, de remords & d'amour.

Mad. C R O U P I L L A C.

Adieu, je vais te servir à mon tour.

E U P H E M O N fils.

Si vous pouvez, faites que l'on diffère
Ce triste hymen.

Mad. C R O U P I L L A C.

C'est ce que je vais faire.

E U P H E M O N fils.

Je tremble : hélas !

J A S M I N.

Il faut tâcher du moins

Que vous puissiez lui parler sans témoins.

Retirons-nous.

E U P H E M O N fils.

Oh ! je te suis : j'ignore

Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore :

Je n'oserai jamais m'y présenter.

S C E N E I I.

LISE, MARTHE, JASMIN, *dans l'enfoncement,*
& EUPHEMON *plus reculé.*

L I S E.

J'Ai beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, sortir, goûter la solitude,
Et de mon cœur faire en secret l'étude;
Plus j'y regarde, hélas! & plus je voi
Que le bonheur n'était pas fait pour moi.
Si quelque chose un moment me console,
C'est Croupillac, c'est cette vieille folle,
A mon hymen mettant empêchement.
Mais ce qui vient redoubler mon tourment,
C'est qu'en effet Fierenfat & mon père
En sont plus vifs à presser ma misère;
Ils ont gagné le bon homme Euphémon.

M A R T H E.

En vérité, ce vieillard est trop bon.
Ce Fierenfat est par trop tyrannique,
Il le gouverne.

L I S E.

Il aime un fils unique;
Je lui pardonne; accablé du premier,
Au moins sur l'autre il cherche à s'appuyer.

M A R T H E.

Mais après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'est pas sûr que l'autre soit sans vie.

L I S E.

Hélas ! il faut (quel funeste tourment !)
Le pleurer mort , ou le haïr vivant.

M A R T H E.

De son danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettrait quelque étincelle.

L I S E.

Ah ! sans l'aimer on peut plaindre son sort.

M A R T H E.

Mais n'être plus aimé , c'est être mort.
Vous allez donc être enfin à son frère.

L I S E.

Ma chère enfant, ce mot me désespère.
Pour Fierenfat tu connais ma froideur ;
L'aversion s'est changée en horreur ;
C'est un breuvage affreux , plein d'amertume ;
Que dans l'excès du mal qui me consume ,
Je me résous de prendre malgré moi ,
Et que ma main rejette avec effroi.

J A S M I N *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en secret , ô gentille merveille ,
Vous dire ici quatre mots à l'oreille ?

M A R T H E *à Jasmín.*

Très-volontiers,

L I S E *à part.*

O fort ! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu respectes le fil ,
Lorsqu'un ingrat , un amant si coupable ,
Rendit ma vie , hélas ! si misérable.

M A R T H E *venant à Lise,*

C'est un des gens de votre Président ;

Il est à lui, dit-il, nouvellement ;
Il voudrait bien vous parler.

L I S E.

Qu'il attende.

M A R T H E à *Jasmin*.

Mon cher ami, Madame vous commande
D'attendre un peu.

L I S E.

Quoi ! toujours m'excéder !

Et même absent en tous lieux m'obséder !
De mon hymen que je suis déjà lasse !

J A S M I N à *Marthe*.

Ma belle enfant, obtien-nous cette grace.

M A R T H E revenant.

Absolument il prétend vous parler.

L I S E.

Ah ! je vois bien qu'il faut nous en aller.

M A R T H E.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout-à-l'heure ;
Il faut, dit-il, qu'il vous parle, ou qu'il meure.

L I S E.

Rentrons donc vite ; & courons me cacher.

S C E N E I I I.

LISE, MARTHE, EUPHEMON fils, *s'appuyant*
sur JASMIN.

E U P H E M O N fils.

LA voix me manque, & je ne peux marcher ;
Mes faibles yeux sont couverts d'un nuage.

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

R r

J A S M I N.

Donnez la main : venons sur son passage.

E U P H E M O N fils.

Un froid mortel a passé dans mon cœur.

(à Lise.)

Souffrirez-vous ? ...

L I S E, *sans le regarder.*

Que voulez-vous, Monsieur ?

E U P H E M O N fils, *se jettant à genoux.*

Ce que je veux ? la mort que je mérite.

L I S E.

Que vois-je ? ô ciel !

M A R T H E.

Quelle étrange visite !

C'est Euphémon ! Grand Dieu ! qu'il est changé !

E U P H E M O N fils.

Oui, je le suis, votre cœur est vengé ;

Oui, vous devez en tout me méconnaître ;

Je ne suis plus ce furieux, ce traître,

Si détesté, si craint dans ce séjour,

Qui fit rougir la nature & l'amour.

Jeune, égaré, j'avais tous les caprices ;

De mes amis j'avais pris tous les vices ;

Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,

Le plus affreux fut de vous offenser.

J'ai reconnu, j'en jure par vous-même,

Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime,

J'ai reconnu ma détestable erreur ;

Le vice était étranger dans mon cœur.

Ce cœur n'a plus les taches criminelles,

Dont il couvrit ses clartés naturelles,

Mon feu pour vous , ce feu saint & sacré ,
 Y reste seul , il a tout épuré.
 C'est cet amour , c'est lui qui me ramène ,
 Non pour briser votre nouvelle chaîne ,
 Non pour oser traverser vos destins ;
 Un malheureux n'a pas de tels desseins.
 Mais quand les maux où mon esprit succombe ,
 Dans mes beaux jours avaient creusé ma tombe ,
 A peine encor échappé du trépas ,
 Je suis venu , l'amour guidait mes pas.
 Oui , je vous cherche à mon heure dernière ,
 Heureux cent fois , en quittant la lumière ,
 Si destiné pour être votre époux ,
 Je meurs au moins sans être haï de vous !

L I S E.

Je suis à peine en mon sens revenue.
 C'est vous ? ô ciel ! vous qui cherchez ma vue !
 Dans quel état ! quel jour !... Ah malheureux !
 Que vous avez fait de tort à tous deux !

E U P H E M O N fils.

Oui , je le fais : mes excès , que j'abhorre ,
 En vous voyant , semblent plus grands encore ;
 Ils sont affreux , & vous les connaissez ;
 J'en suis puni , mais point encor assez.

L I S E.

Est-il bien vrai , malheureux que vous êtes !
 Qu'enfin domptant vos fougues indiscrètes ,
 Dans votre cœur , en effet combattu ,
 Tant d'infortune ait produit la vertu ?

E U P H E M O N fils.

Qu'importe , hélas ! que la vertu m'éclaire ?

R r ij

Ah ! j'ai trop tard apperçu sa lumière ;
 Trop vainement mon cœur en est épris ;
 De la vertu je perds en vous le prix.

L I S E.

Mais répondez , Euphémon , puis-je croire
 Que vous ayez gagné cette victoire ?
 Consultez-vous , ne trompez point mes vœux ;
 Seriez-vous bien & sage & vertueux ?

E U P H É M O N fils.

Oui, je le suis ; car mon cœur vous adore.

L I S E.

Vous, Euphémon ! vous m'aimeriez encore ?

E U P H É M O N fils.

Si je vous aime ? hélas ! je n'ai vécu
 Que par l'amour, qui seul m'a soutenu.
 J'ai tout souffert, tout jusqu'à l'infamie.
 Ma main cent fois allait trancher ma vie ;
 Je respectai les maux qui m'accablaient,
 J'aimai mes jours, ils vous appartenaient.
 Oui, je vous dois mes sentimens, mon être,
 Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être.
 De ma raison je vous dois le retour,
 Si j'en conserve avec autant d'amour.
 Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes,
 Ce front serein, brillant de nouveaux charmes :
 Regardez-moi, tout changé que je suis,
 Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
 De longs remords, une horrible tristesse,
 Sur mon visage ont flétri la jeunesse.
 Je fus peut-être autrefois moins affreux ;
 Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

L I S E.

Si je vous vois constant & raisonnable,
C'en est assez, je vous vois trop aimable.

E U P H E M O N fils.

Que dites-vous ? Juste ciel ! vous pleurez ?

L I S E, à *Marthe*.

Ah ! soutien-moi, mes sens sont égarés.

Moi, je serais l'épouse de son frere?...

N'avez-vous point vû déjà votre pere ?

E U P H E M O N fils.

Mon front rougit, il ne s'est point montré

A ce vieillard que j'ai déshonoré.

Hai de lui, proscrit sans espérance,

Pose l'aimer, mais je fuis sa présence.

L I S E.

Eh, quel est donc votre projet enfin ?

E U P H E M O N fils.

Si de mes jours Dieu recule la fin,

Si votre sort vous attache à mon frere,

Je vais chercher le trépas à la guerre ;

Changeant de nom, aussi-bien que d'état,

Avec honneur je servirai soldat.

Peut-être un jour le bonheur de mes armes

Fera ma gloire, & m'obtiendra vos larmes.

Par ce métier l'honneur n'est point blessé ;

Rose & Fabert ont ainsi commencé.

L I S E.

Ce désespoir est d'une ame bien haute,

Il est d'un cœur au-dessus de sa faute ;

Ces sentimens me touchent encor plus

Que vos pleurs même à mes pieds répandus.

Non , Euphémon , si de moi je dispose ,
 Si je peux fuir l'hymen qu'on me propose ,
 De votre sort si je peux prendre soin ,
 Pour le changer vous n'irez pas si loin .

E U P H É M O N fils.

O ciel ! mes maux ont attendri votre ame !

L I S E.

Ils me touchaient : votre remords m'enflamme.

E U P H É M O N fils.

Quoi ! vos beaux yeux si long-tems courroucés ,
 Avec amour sur les miens sont baissés !
 Vous rallumez ces feux si légitimes ,
 Ces feux sacrés qu'avaient éteint mes crimes.
 Ah ! si mon frere , aux trésors attaché ,
 Garde mon bien à mon pere arraché ,
 S'il engloutit à jamais l'héritage ,
 Dont la nature avait fait mon partage ;
 Qu'il porte envie à ma félicité ;
 Je vous suis cher , il est déshérité.
 Ah , je mourrai de l'excès de ma joie.

M A R T H E.

Ma foi , c'est lui qu'ici le diable envoie.

L I S E.

Contraignez donc ces soupirs enflammés.
 Dissimulez.

E U P H É M O N fils.

Pourquoi , si vous m'aimez ?

L I S E.

Ah ! redoutez mes parens , votre pere ;
 Nous ne pouvons cacher à votre frere ,
 Que vous avez embrassé mes genoux ;

Laissez-le au moins ignorer que c'est vous.

M A R T H E.

Je ris déjà de sa grave colère.

S C E N E I V.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE, JASMIN,
FIERENFAT dans le fond, pendant qu'Euphémon lui
tourne le dos.

F I E R E N F A T.

O U quelque diable a troublé ma vision,
Ou si mon œil est toujours clair & net,
Je suis... j'ai vu... je le suis... j'ai mon fait.

En avançant vers Euphémon.

Ah! c'est donc toi, traître, impudent, faussaire.

E U P H E M O N, en colère.

Je....

J A S M I N, se mettant entr'eux.

C'est, Monsieur, une importante affaire,
Qui se traitait, & que vous dérangez;
Ce sont deux cœurs en peu de tems changés;
C'est du respect, de la reconnaissance,
De la vertu... Je m'y perds quand j'y pense.

F I E R E N F A T.

De la vertu? Quoi! lui baiser la main!

De la vertu? scélérat!

E U P H E M O N fils.

Ah! Jasmin,

Que si j'osais...

F I E R E N F A T.

Non, tout ceci m'affomme :

Si c'eût été du moins un gentilhomme !
 Mais un valet , un gueux contre lequel ,
 En intentant un procès criminel ,
 C'est de l'argent que je perdrai peut-être.

L I S E , à Euphémon.

Contraignez-vous , si vous m'aimez.

F I E R E N F A T.

Ah ! traître ,

Je te ferai pendre ici , sur ma foi.

(à Marthe.)

Tu ris , coquine ?

M A R T H E.

Oui , Monsieur.

F I E R E N F A T.

Et pourquoi ?

De quoi ris-tu ?

M A R T H E.

Mais , Monsieur , de la chose...

F I E R E N F A T.

Tu ne fais pas à quoi ceci t'expose ,
 Ma bonne amie , & ce qu'au nom du Roi
 On fait par fois aux filles comme toi.

M A R T H E.

Pardonnez-moi , je le fais à merveilles.

F I E R E N F A T , à Lise.

Et vous semblez vous boucher les oreilles ,
 Vous , infidèle , avec votre air sucré ,
 Qui m'avez fait ce tour prématuré ;
 De votre cœur l'inconstance est précoce.
 Un jour d'hymen ! une heure avant la noce !
 Voilà , ma foi , de votre probité !

L I S E.

L I S E.

Calmez , Monsieur , votre esprit irrité :
Il ne faut pas sur la simple apparence
Légerement condamner l'innocence.

F I E R E N F A T.

Quelle innocence !

L I S E.

Oui , quand vous connaîtrez
Mes sentimens , vous les estimerez.

F I E R E N F A T.

Plaisant chemin pour avoir de l'estime !

E U P H E M O N fils.

Oh ! c'en est trop.

L I S E , à *Euphémon*.

Quel courroux vous anime ?

Eh , réprimez . . .

E U P H E M O N fils.

Non , je ne peux souffrir
Que d'un reproche il ose vous couvrir.

F I E R E N F A T.

Savez-vous bien que l'on perd son douaire ,
Son bien , sa dot , quand . . .

*EUPHÉMON en colère , & mettant la main sur la garde
de son épée.*

Savez-vous vous taire ?

L I S E.

Et ! modérez . . .

E U P H E M O N fils.

Monsieur le Président ,
Prenez un air un peu moins imposant ,
Moins fier , moins haut , moins juge ; car Madame
Tome VI & du Théâtre le quatrième. S s

N'a pas l'honneur d'être encor votre femme ;
 Elle n'est point votre maîtresse aussi.
 Eh ! pourquoi donc gronder de tout ceci ?
 Vos droits sont nuls ; il faut avoir su plaire,
 Pour obtenir le droit d'être en colère.
 De tels appas n'étaient pas faits pour vous ;
 Il vous sied mal d'oser être jaloux.
 Madame est bonne , & fait grace à mon zèle :
 Imitiez-la , foyez aussi bonne qu'elle.

FIERENFAT en posture de se battre.

Je n'y puis plus tenir. A moi , mes gens.

EUPHEMON fils.

Comment ?

FIERENFAT.

Allez me chercher des sergens.

LISE, à Euphemon fils.

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connaître

Ce que l'on doit de respect à son maître ,

A mon état , à ma robe.

EUPHEMON fils.

Observez

Ce qu'à Madame ici vous en devez ;

Et quant à moi , quoi qu'il puisse en paraître ,

C'est vous , Monsieur , qui m'en devez peut-être .

FIERENFAT.

Moi ... moi ?

EUPHEMON fils.

Vous ... vous.

FIERENFAT.

Ce drôle est bien osé.

C'est quelque amant en valet déguisé.

Qui donc es-tu ? répon-moi.

E U P H E M O N fils.

Je l'ignore ;

Ma destinée est incertaine encore ;

Mon sort, mon rang, mon état, mon bonheur,

Mon être enfin, tout dépend de son cœur,

De ses regards, de sa bonté propice.

F I E R E N F A T.

Il dépendra bientôt de la justice,

Je t'en répons ; va, va, je cours hâter

Tous mes records, & vite instrumenter.

Allez, perfide, & craignez ma colère ;

J'amènerai vos parens, votre père ;

Votre innocence en son jour paraîtra,

Et comme il faut on vous estimera.

S C E N E V.

L I S E, E U P H E M O N fils, M A R T H E.

L I S E.

EH, cachez-vous, de grace, rentrons vite ;

De tout ceci je crains pour nous la fuite.

Si votre pere apprenait que c'est vous,

Rien ne pourrait apaiser son courroux ;

Il penserait qu'une fureur nouvelle,

Pour l'insulter en ces lieux vous rappelle,

Que vous venez entre nos deux maisons

Porter le trouble & les divisions ;

S s ij

324 L'ENFANT PRODIGE,

Et l'on pourrait, pour ce nouvel esclandre,
Vous enfermer, hélas ! sans vous entendre.

MARTHE.

Laissez-moi donc le soin de le cacher.
Soyez-en sûr, on aura beau chercher.

LISE.

Allez, croyez qu'il est très-nécessaire
Que j'adoucisse en secret votre pere.
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il se peut, l'ouvrage de l'amour.
Cachez-vous bien...

(à Marthe.)

Pren soin qu'il ne paraisse.

Eh ! va donc vite.

SCENE VI.

RONDON, LISE.

RONDON.

EH bien ! ma Lise, qu'est-ce ?
Je te cherchais, & ton époux aussi.

LISE.

Il ne l'est pas, que je crois, Dieu merci !

RONDON.

Où vas-tu donc ?

LISE.

Monfieur, la bienfiance
M'oblige encor d'éviter sa présence.

(Elle sort.)

R O N D O N.

Ce Président est donc bien dangereux !
Je voudrais être *incognito* près d'eux ,
Là ... voir un peu quelle plaisante mine
Font deux amans qu'à l'hymen on destine.

S C E N E V I I .

FIERENFAT, RONDON, Sergens.

F I E R E N F A T.

AH ! les fripons, ils sont fins & subtils ;
Où les trouver ? où sont-ils ? où sont-ils ?
Où cachent-ils ma honte & leur fredaine ?

R O N D O N.

Ta gravité me semble hors d'haleine.
Que prétens-tu ? que cherches-tu ? qu'as-tu ?
Que t'a-t-on fait ?

F I E R E N F A T.

J'ai, qu'on m'a fait cocu.

R O N D O N.

Cocu ! tudieu ! pren garde , arrête , observe.

F I E R E N F A T.

Oui , oui , ma femme. Allez , Dieu me preserve
De lui donner le nom que je lui dois !
Je suis cocu , malgré toutes les loix.

R O N D O N.

Mon gendre !

F I E R E N F A T.

Hélas ! il est trop vrai , beau-pere.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

EH bien, Jasmin, qu'a-t-on fait ?

JASMIN.

Avec gloire

J'ai soutenu mon interrogatoire ;
Tel qu'un fripon , blanchi dans le métier ,
J'ai répondu sans jamais m'effrayer.
L'un vous traînait sa voix de pédagogue ,
L'autre braillait d'un ton cas , d'un air rogue ,
Tandis qu'un autre , avec un ton fluté ,
Disait , Mon fils , sachons la vérité.
Moi toujours ferme , & toujours laconique ,
Je rembarrais la troupe scholastique.

LISE.

On ne fait rien ?

JASMIN.

Non rien ; mais dès demain

On fera tout ; car tout se fait enfin.

LISE.

Ah ! que du moins Fierenfat en colère
N'ait pas le tems de prévenir son père :
Je tremble encor , & tout accroit ma peur ;
Je crains pour lui , je crains pour mon honneur.
Dans mon amour j'ai mis mes espérances ;
Il m'aidera....

MAR-

M A R T H E.

Moi, je suis dans des tranſes,
 Que tout ceci ne ſoit cruel pour vous ;
 Car nous avons deux peres contre nous,
 Un Préſident , les bégueules, les prudes.
 Si vous ſaviez quels airs hautains & rudes ,
 Quel ton ſévère , & quel ſourcil froncé ,
 De leur vertu le faſte rehauffé
 Prend contre vous , avec quelle infolence
 Leur acreté pourſuit votre innocence ;
 Leurs cris, leur zèle & leur ſainte fureur,
 Vous feroient rire , ou vous feroient horreur.

J A S M I N.

J'ai voyagé , j'ai vû du tintamarre ;
 Je n'ai jamais vû ſemblable bagarre ;
 Tout le logis eſt ſans deſſus-deſſous.
 Ah ! que les gens ſont fots , méchans & fous !
 On vous accuſe , on augmente , on murmure ;
 En cent façons on conte l'aventure.
 Les violons ſont déjà renvoyés ,
 Tout interdits , ſans boire , & point payés.
 Pour le feſtin fix tables bien dreſſées ,
 Dans ce tumulte ont été renverſées.
 Le peuple accourt , le laquais boit & rit ,
 Et Rondon jure , & Fierenfat écrit.

L I S E.

Et d'Euphémon le pere reſpectable ,
 Que fait-il donc dans ce trouble effroyable ?

M A R T H E.

Madame, on voit ſur ſon front éperdu
 Cette douleur qui ſied à la vertu ;

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

T t

Il lève au ciel les yeux ; il ne peut croire
 Que vous ayez d'une tache si noire
 Souillé l'honneur de vos jours innocens ;
 Par des raisons il combat vos parens.
 Enfin surpris des preuves qu'on lui donne,
 Il en gémit, & dit que sur personne
 Il ne faudra s'affurer désormais,
 Si cette tache a flétri vos attraits.

L I S E.

Que ce vieillard m'inspire de tendresse !

M A R T H E.

Voici Rondon, vieillard d'une autre espèce.
 Fuyons, Madame.

L I S E.

Ah ! gardons-nous-en bien ;
 Mon cœur est pur, il ne doit craindre rien.

J A S M I N.

Moi, je crains donc.

S C E N E I I I.

L I S E, M A R T H E, R O N D O N.

R O N D O N.

MAtoise, mijaurée !

Fille pressée, ame dénaturée !
 Ah ! Life, Life, allons, je veux savoir
 Tous les entours de ce procédé noir.
 Ça, depuis quand connais-tu le corsaire ?

Son nom , son rang ; comment t'a-t-il pû plaire ?
 De ses méfaits je veux savoir le fil.
 D'où nous vient-il ? En quel endroit est-il ?
 Répon , répon : tu ris de ma colère ,
 Tu ne meurs pas de honte ?

L I S E.

Non , mon père.

R O N D O N.

Encor des *non* ? toujours ce chien de ton ;
 Et toujours *non* , quand on parle à Rondon !
 La négative est pour moi trop suspecte ;
 Quand on a tort il faut qu'on me respecte ,
 Que l'on me craigne , & qu'on sache obéir.

L I S E.

Oui , je suis prête à vous tout découvrir.

R O N D O N.

Ah ! c'est parler cela ; quand je menace ,
 On est petit...

L I S E.

Je ne veux qu'une grace ,
 C'est qu'Euphémon daignât auparavant
 Seul en ce lieu me parler un moment.

R O N D O N.

Euphémon ? bon ! eh , que pourra-t-il faire ?
 C'est à moi seul qu'il faut parler.

L I S E.

Mon pere ,
 J'ai des secrets qu'il faut lui confier ;
 Pour votre honneur daignez me l'envoyer ;
 Daignez... c'est tout ce que je puis vous dire.

T t ij

R O N D O N.

A sa demande encor faut-il souscrire;
 A ce bon-homme elle veut s'expliquer;
 On peut fort bien souffrir, sans rien risquer;
 Qu'en confidence elle lui parle seule;
 Puis sur le champ je cloître ma bégueule.

S C E N E I V.

L I S E, M A R T H E.

L I S E.

Digne Euphémon, pourrais-je te toucher?
 Mon cœur de moi semble se détacher.
 J'attens ici mon trépas ou ma vie.

(A Marthe.)

Ecoute un peu.

(Elle lui parle à l'oreille.)

M A R T H E.

Vous ferez obéie.

S C E N E V.

E U P H E M O N pere, L I S E.

L I S E.

UN siège... Hélas!... Monsieur, asseyez-vous,
 Et permettez que je parle à genoux.

E U P H E M O N, *l'empêchant de se mettre à genoux.*
 Vous m'outragez.

L I S E.

Non, mon cœur vous révère.
Je vous regarde à jamais comme un père.

E U P H E M O N pere.

Qui vous, ma fille!

L I S E.

Oui, j'ose me flatter
Que c'est un nom que j'ai dû mériter.

E U P H E M O N pere.

Après l'éclat & la triste aventure,
Qui de nos nœuds a causé la rupture!

L I S E.

Soyez mon juge, & lisez dans mon cœur;
Mon juge enfin sera mon protecteur.
Ecoutez-moi, vous allez reconnaître
Mes sentimens, & les vôtres peut-être.

(Elle prend un siège à côté de lui.)

Si votre cœur avait été lié,
Par la plus tendre & plus pure amitié,
A quelque objet, de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle espérance,
Et qui brilla dans son heureux printems,
Croissant en grace, en mérite, en talens;
Si quelque temps sa jeunesse abusée,
Des vains plaisirs suivant la pente aisée,
Au feu de l'âge avait sacrifié
Tous ses devoirs, & même l'amitié.

E U P H E M O N pere.

Eh bien?

L I S E.

Monsieur, si son expérience

Eût reconnu la triste jouissance
 De ces faux biens, objets de ses transports,
 Nés de l'erreur, & suivis des remords ;
 Honteux enfin de sa folle conduite,
 Si sa raison, par le malheur instruite,
 De ses vertus rallumant le flambeau,
 Le ramenait avec un cœur nouveau ;
 Ou que plutôt, honnête homme & fidelle,
 Il eût repris sa forme naturelle ;
 Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
 L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui ?

E U P H É M O N pere.

De ce portrait que voulez-vous conclure ?
 Et quel rapport a-t-il à mon injure ?
 Le malheureux, qu'à vos pieds on a vû,
 Est un jeune homme en ces lieux inconnu ;
 Et cette veuve, ici, dit elle-même,
 Qu'elle l'a vû six mois dans Angoulême ;
 Un autre dit que c'est un effronté,
 D'antours obscurs follement entêté ;
 Et j'avourai, que ce portrait redouble
 L'étonnement & l'horreur qui me trouble.

L I S E.

Hélas ! Monsieur, quand vous aurez appris
 Tout ce qu'il est, vous serez plus surpris.
 De grace un mot : Votre ame est noble & belle ;
 La cruauté n'est pas faite pour elle.
 N'est-il pas vrai qu'Euphémon votre fils
 Fut long-tems cher à vos yeux attendris ?

E U P H É M O N pere.

Oui, je l'avoue, & ses lâches offenses

Ont d'autant mieux mérité mes vengeances :
J'ai plaint sa mort , j'avais plaint ses malheurs ;
Mais la nature , au milieu de mes pleurs ,
Aurait laissé ma raison saine & pure
De ses excès punir sur lui l'injure.

L I S E.

Vous ! vous pourriez à jamais le punir ,
Sentir toujours le malheur de haïr ,
Et repousser encor avec outrage
Ce fils changé , devenu votre image ,
Qui de ses pleurs arroserait vos pieds ?
Le pourriez-vous ?

E U P H E M O N pere.

Hélas ! vous oubliez ,
Qu'il ne faut point , par de nouveaux supplices ,
De ma blessure ouvrir les cicatrices.
Mon fils est mort , ou mon fils loin d'ici
Est dans le crime à jamais endurci.
De la vertu s'il eût repris la trace ,
Viendrait-il pas me demander sa grace ?

L I S E.

La demander ! sans doute il y viendra ;
Vous l'entendrez ; il vous attendrira.

E U P H E M O N pere.

Que dites-vous ?

L I S E.

Oui , si la mort trop prompte
N'a pas fini sa douleur & sa honte ,
Peut-être ici vous le verrez mourir
A vos genoux d'excès de repentir.

EUPHEMON pere.

Vous sentez trop quel est mon trouble extrême.
Mon fils vivrait !

LISE.

S'il respire, il vous aime.

EUPHEMON pere.

Ah ! s'il m'aimait ! mais quelle vaine erreur !
Comment ? de qui l'apprendre ?

LISE.

De son cœur.

EUPHEMON pere.

Mais, fauriez-vous ?...

LISE.

Sur tout ce qui le touche

La vérité vous parle par ma bouche.

EUPHEMON pere.

Non, non, c'est trop me tenir en suspens ;
Ayez pitié du déclin de mes ans :
J'espère encor, & je suis plein d'allarmes.
J'aimais mon fils, jugez-en par mes larmes.
Ah ! s'il vivait, s'il était vertueux !
Expliquez-vous ; parlez-moi.

LISE.

Je le veux.

Il en est tems, il faut vous satisfaire.

(Elle fait quelques pas, & s'adresse à Euphémon fils,
qui est dans la coulisse.)

Venez enfin.

SCENE

S C E N E V I.

EUPHEMON pere, EUPHEMON fils, LISE.

E U P H E M O N pere.

Que vois-je ? ô ciel !

E U P H E M O N fils.

Mon pere ,

Connaissez-moi , décidez de mon fort.

J'attens d'un mot , ou la vie , ou la mort.

E U P H E M O N pere.

Ah ! qui t'amène en cette conjoncture ?

E U P H E M O N fils.

Le repentir , l'amour & la nature.

L i s e se mettant aussi à genoux.

A vos genoux vous voyez vos enfans.

Oui , nous avons les mêmes sentimens ,

Le même cœur....

E U P H E M O N fils *en montrant Lise.*

Hélas ! son indulgence

De mes fureurs a pardonné l'offense.

Suivez , suivez , pour cet infortuné ,

L'exemple heureux que l'amour a donné.

Je n'espérais , dans ma douleur mortelle ,

Que d'expirer aimé de vous & d'elle :

Et si je vis , ah ! c'est pour mériter

Ces sentimens dont j'ose me flatter.

D'un malheureux vous détournez la vue !

De quels transports votre ame est-elle émue ?

Est-ce la haine ? Et ce fils condamné....

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

V▼

338 *L'ENFANT PRODIGE,*

EU PR EN N O N pere, *se levant & l'embrassant.*

C'est la tendresse, & tout est pardonné,
Si la vertu règne enfin dans ton ame :
Je suis ton pere.

L I S E.

Et j'ose être sa femme.

J'étais à lui : permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds soient enfin renoués.
Non, ce n'est pas votre bien qu'il demande ;
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande ;
Il ne veut rien ; & s'il est vertueux,
Tout ce que j'ai suffira pour nous deux.

S C E N E V I I.

Les acteurs précédens, *RONDON*, Mad. *CROUPILLAC*,
FIERENFAT, recors, suite.

F I E R E N F A T.

AH le voici qui parle encor à Lise.
Prenons notre homme hardiment par surprise.
Montrons un cœur au-dessus du commun.

R O N D O N.

Soyons hardis, nous sommes fix contre un.

L I S E. à Rondon.

Ouvrez les yeux, & connaissez qui j'aime.

R O N D O N.

C'est lui.

F I E R E N F A T.

Qui donc ?

L I S E.

Votre frere.

E U P H E M O N pere.

Lui-même.

F I E R E N F A T.

Vous vous moquez, ce fripon ? mon frere ?

L I S E.

Oui.

Mad. C R O U P I L L A C.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjouï.

R O N D O N.

Quel changement ! quoi ? c'est donc là mon drôle ?

F I E R E N F A T.

Oh, oh ! je joue un fort singulier rôle :

Tudieu quel frere !

E U P H E M O N pere.

Oui, je l'avais perdu ;

Le repentir, le ciel me l'a rendu.

Mad. C R O U P I L L A C.

Bien à propos pour moi.

F I E R E N F A T.

La vilaine ame !

Il ne revient que pour m'ôter ma femme !

E U P H E M O N fils à *Fierensfat*.

Il faut enfin que vous me connaissiez ;

C'est vous, Monsieur, qui me la ravissiez.

Dans d'autre tems j'avais eu la tendresse.

L'emportement d'une folle jeunesse

M'ôta ce bien, dont on doit être épris,

Et dont j'avais trop mal connu le prix.

J'ai retrouvé, dans ce jour salutaire,

Ma probité, ma maitresse, mon pere.

M'envirez-vous l'inopiné retour

Vv ij

Des droits du sang, & des droits de l'amour ?
 Gardez mes biens, je vous les abandonne,
 Vous les aimez.... moi j'aime sa personne ;
 Chacun de nous aura son vrai bonheur,
 Vous dans mes biens, moi, Monsieur, dans son cœur.

E U P H É M O N pere.

Non, sa bonté si défintéressée
 Ne fera pas si mal récompensée :
 Non, Euphémon, ton pere ne veut pas
 T'offrir sans bien, sans dot, à ses appas.

R O N D O N.

Oh ! bon cela.

Mad. C R O U P I L L A C.

Je suis émerveillée,
 Toute ébaudie, & toute consolée.
 Ce gentilhomme est venu tout exprès,
 En vérité, pour venger mes attraits.
A Euphémon fils.

Vite, épousez : le ciel vous favorise :
 Car tout exprès pour vous il a fait Lise ;
 Et je pourrais, par ce bel accident,
 Si l'on voulait, ravoir mon président.

L I S E à Rondon.

De tout mon cœur. Et vous, souffrez, mon pere,
 Souffrez qu'une ame & fidèle & sincère,
 Qui ne pouvait se donner qu'une fois,
 Soit ramenée à ses premières loix.

R O N D O N.

Si sa cervelle est enfin moins volage....

L. I. S. E.

Oh ! j'en repons.

R O N D O N.

S'il t'aime, s'il est sage...

L I S E.

N'en doutez pas.

R O N D O N.

Si sur-tout Euphémon

D'un ample dot lui fait un large don ,

Pen suis d'accord.

F I E R R E N F A T.

Je gagne en cet affaire

Beaucoup, sans doute, en trouvant un mien frere :

Mais cependant je perds en moins de rien,

Mes frais de noce, une femme & du bien.

Mad. C R O U P I L L A C.

Eh ! si vilain ! quel cœur fardide & chiche !

Faut-il toujours courtoiser la plus riche ?

N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux,

Assez pour vivre, & plus que tu ne vauz ?

Ne suis-je pas en date la première ?

N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,

De longs sermens, tous couchés par écrit,

Des madrigaux, des chansons sans esprit ?

Entre les mains j'ai toutes tes promesses ;

Nous plaiderons ; je montrerai les pièces.

Le parlement doit en semblable cas

Rendre un arrêt contre tous les ingrats.

R O N D O N.

Ma foi, l'ami, crain sa juste colère ;

Epouse-la, croi-moi, pour t'en défaire.

E U P H E M O N pere à *Mad. Croupillac.*

(Je suis confus du vif empressement

Dont vous flattez mon fils le Président ;
Votre procès lui devrait plaire encore :
C'est un dépit dont la cause l'honore.
Mais permettez que mes soins réunis
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
Vous, mes enfans, dans ces momens prospères,
Soyez unis, embrassez-vous en frères.
Vous, mon ami, rendons grâces aux cieux ;
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non, il ne faut, & mon cœur le confesse,
Désespérer jamais de la jeunesse.

Fin du cinquième & dernier acte.

N A N I N E,

O U

L'HOMME SANS PRÉJUGÉ,

C O M É D I E

E N T R O I S A C T E S,

En vers de dix syllabes.

P R É F A C E

Cette bagatelle fut représentée à Paris dans l'été de 1749, parmi la foule des spectacles qu'on donne à Paris tous les ans.

Dans cette autre foule beaucoup plus nombreuse de brochures dont on est inondé, il en parut une dans ce tems-là qui mérite d'être distinguée. C'est une dissertation ingénieuse & approfondie d'un académicien de la Rochelle, sur cette question, qui semble partager depuis quelques années la littérature; savoir, s'il est permis de faire des comédies attendrissantes? Il paraît se déclarer fortement contre ce genre, dont la petite comédie de *Nanine* tient beaucoup en quelques endroits. Il condamne avec raison tout ce qui aurait l'air d'une tragédie bourgeoise. En effet, que serait-ce qu'une intrigue tragique entre des hommes du commun? Ce serait seulement avilir le cothurne; ce serait manquer à la fois l'objet de la tragédie & de la comédie; ce serait une espèce bâtarde, un monstre né de l'impuissance de faire une comédie & une tragédie véritable.

Cet académicien judicieux blâme sur-tout les intrigues romanesques & forcées; dans ce genre de comédie où l'on veut attendrir les spectateurs, & qu'on appelle par dérision *Comédie larmoyante*. Mais dans quel genre les intrigues romanesques & forcées peuvent-elles être admises? Ne sont-elles pas toujours un vice essentiel dans quelque ouvrage que ce puisse être? Il conclut enfin en disant, que si dans une comédie l'attendrissement peut aller quelquefois jusqu'aux larmes, il n'appartient qu'à la passion de l'amour de les faire répandre. Il n'entend pas sans doute l'amour tel qu'il est représenté dans les bonnes tragédies, l'amour furieux, barbare, funeste, suivi de crimes & de remords; il entend l'amour naïf & tendre, qui seul est du ressort de la comédie.

Cette réflexion en fait naître une autre, qu'on soumet au juge-

jugement des gens de lettres. C'est que dans notre nation la tragédie a commencé par s'approprier le langage de la comédie. Si on y prend garde, l'amour dans beaucoup d'ouvrages, dont la terreur & la pitié devraient être l'ame, est traité comme il doit l'être en effet dans le genre comique. La galanterie, les déclarations d'amour, la coquetterie, la naïveté, la familiarité, tout cela ne se trouve que trop chez nos héros & nos héroïnes de Rome & de la Grèce dont nos théâtres retentissent. De sorte qu'en effet l'amour naïf & attendrissant dans une comédie, n'est point un larcin fait à *Melpomène*, mais c'est au contraire *Melpomène* qui depuis long-tems a pris chez nous les brodequins de *Thalie*.

Qu'on jette les yeux sur les premières tragédies, qui eurent de si prodigieux succès vers le tems du Cardinal de Richelieu ; la *Sophonisbe* de Mairet, la *Mariane*, l'*Amour tyrannique*, *Alcionée* ; on verra que l'amour y parle toujours sur un ton aussi familier, & quelquefois aussi bas, que l'héroïsme s'y exprime avec une emphase ridicule. C'est peut-être la raison pour laquelle notre nation n'eut en ce tems-là aucune comédie supportable. C'est qu'en effet le théâtre tragique avait envahi tous les droits de l'autre. Il est même vraisemblable que cette raison déterminait *Molière* à donner rarement aux amans qu'il met sur la scène, une passion vive & touchante ; il sentait que la tragédie l'avait prévenu.

Depuis la *Sophonisbe* de Mairet, qui fut la première pièce dans laquelle on trouva quelque régularité, on avait commencé à regarder les déclarations d'amour des héros, les réponses artificieuses & coquettes des Princesses, les peintures galantes de l'amour, comme des choses essentielles au théâtre tragique. Il est resté des écrits de ce tems-là, dans lesquels on cite avec de grands éloges ce vers que dit *Maffi-nissa* après la bataille de Cirthe :

J'aime plus de moitié quand je me sens aimé,

Et ma flamme s'accroît par un cœur enflammé ;

Comme par une vague une vague s'irrite,

Un soupir amoureux par un autre s'excite.

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

X x



Quand les chaînes d'hymen étreignent deux esprits ,
Un plaisir doit se rendre aussi-tôt qu'il est pris.

Cette habitude de parler ainsi d'amour, influa sur les meilleurs esprits ; & ceux même dont le génie mâle & sublime était fait pour rendre en tout à la tragédie son ancienne dignité , se laissèrent entraîner à la contagion.

On vit dans les meilleures pièces ,

*Un malheureux visage ,
Qui d'un Chevalier Romain captive le courage.*

Le héros dit à sa maitresse :

Adieu , trop vertueux objet , & trop charmant.

L'héroïne lui répond :

Adieu , trop malheureux & trop parfait amant.

Cléopâtre dit qu'un Princesse

*aimant sa renommée
En avouant qu'elle aime , est sûre d'être aimée.*

Que César

*Trace des soupirs , & d'un stile plaintif ,
Dans son champ de victoire il se dit son captif.*

Elle ajoute , qu'il ne tient qu'à elle d'avoir des rigueurs , & de rendre César malheureux. Sur quoi la confidente lui répond :

*J'oserais bien jurer que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'usent pas.*

Dans toutes les pièces du même auteur qui suivent *la Mort de Pompée* , on est obligé d'avouer que l'amour est toujours

2 X

traité de ce ton familier. Mais sans prendre la peine inutile de rapporter des exemples de ces défauts trop visibles, examinons seulement les meilleurs vers que l'auteur de *Cinna* ait fait débiter sur le théâtre, comme maximes de galanterie

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties,
S'attachent l'une à l'autre, & se laissent piquer
Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

De bonne foi croirait-on que ces vers du haut comique fussent dans la bouche d'une Princesse des Parthes, qui va demander à son amant la tête de sa mere? Est-ce dans un jour si terrible qu'on parle d'un je ne sais quoi, dont par le doux rapport les ames sont assorties? Sophocle aurait-il débité de tels madrigaux? Et toutes ces petites sentences amoureuses ne sont-elles pas uniquement du ressort de la comédie?

Le grand homme, qui a porté à un si haut point la véritable éloquence dans les vers, qui a fait parler à l'amour un langage si touchant à la fois & si noble, a mis cependant dans ses tragédies plus d'une scène, que *Boileau* trouvait plus propre de la haute comédie de *Térence* que du rival & du vainqueur d'*Euripide*.

On pourrait citer plus de trois cents vers dans ce goût; ce n'est pas que la simplicité qui a ses charmes, la naïveté qui quelquefois même tient du sublime, ne soient nécessaires, pour servir ou de préparation, ou de liaison & de passage au pathétique. Mais si ces traits naïfs & simples appartiennent même au tragique, à plus forte raison appartiennent-ils au grand comique; c'est dans ce point, où la tragédie s'abaisse, & où la comédie s'élève, que ces deux arts se rencontrent & se touchent. C'est-là seulement que leurs bornes se confondent. Et s'il est permis à *Oreste* & à *Hermione* de se dire :

Ah! ne souhaitez pas le destin de *Pyrrhus*;
Je vous haïrais trop... vous m'en aimerez plus.
Ah! que vous me verriez d'un regard moins contraire!
Vous me voulez aimer, & je ne peux vous plaire.

X x ij

Vous m'aimeriez , Madame , eh me voulant haïr...
 Car enfin il vous haït , son ame ailleurs éprise ,
 N'a plus... Qui vous l'a dit , Seigneur , qu'il me méprise ?
 Jugez-vous que ma vue inspire des mépris ?

Si ces héros , dis-je , se sont exprimés avec cette familiarité ,
 à combien plus forte raison le *Misanthrope* est-il bien reçu à dire
 à sa maîtresse avec véhémence :

Rougisiez bien plutôt , vous en avez raison ,
 Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison...
 Ce n'était pas en vain que s'allarmait ma flamme ;
 Mais ne présumez pas que sans être vengé ,
 Je succombe à l'affront de me voir outragé...
 C'est une trahison , c'est une perfidie ,
 Qui ne saurait trouver de trop grands châtimens.
 Oui , je peux tout permettre à mes ressentimens.
 Redoutez tout , Madame , après un tel outrage.
 Je ne suis plus à moi , je suis tout à la rage.
 Percé du coup mortel dont vous m'assassinez ,
 Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés.

Certainement si toute la pièce du *Misanthrope* était dans ce goût ,
 ce ne serait plus une comédie. Si *Oreste & Hermione* s'exprimaient
 toujours comme on vient de le voir , ce ne serait plus
 une tragédie. Mais après que ces deux genres si différens se
 sont ainsi rapprochés , ils rentrent chacun dans leur véritable car-
 rière. L'un reprend le ton plaisant , & l'autre le ton sublime.

La comédie encore une fois peut donc se passionner , s'emporter ,
 attendrir , pourvu qu'ensuite elle fasse rire les honnêtes
 gens. Si elle manquait de comique , si elle n'était que lar-
 n oyante , c'est alors qu'elle serait un genre très-vicieux , & très-
 désagréable.

On avoue , qu'il est rare de faire passer les spectateurs in-
 sensiblement de l'attendrissement au rire. Mais ce passage , tout
 difficile qu'il est de le saisir dans une comédie , n'en est pas
 moins naturel aux hommes. On a déjà remarqué ailleurs , que
 rien n'est plus ordinaire que des aventures qui affligent l'ame ,

& dont certaines circonstances inspirent ensuite une gaité passagère. C'est ainsi malheureusement que le genre humain est fait. *Homère* représente même les Dieux rians de la mauvaise grace de *Vulcain*, dans le tems qu'ils décident du destin du monde.

Hector sourit de peur de son fils *Astyanax*, tandis qu'*Andromaque* répand des larmes. On voit souvent jusques dans l'horreur des batailles, des incendies, de tous les désastres qui nous affligent, qu'une naïveté, un bon mot, excitent le rire jusques dans le sein de la désolation & de la pitié. On défendit à un régiment, dans la bataille de Spire, de faire quartier; un officier Allemand demande la vie à l'un des nôtres, qui lui répond: *Monsieur, demandez-moi toute autre chose, mais pour la vie il n'y a pas moyen.* Cette naïveté passe aussi-tôt de bouche en bouche, & on rit au milieu du carnage. A combien plus forte raison le rire peut-il succéder dans la comédie à des sentimens touchans? Ne s'attendrit-on pas avec *Alcmène*? Ne rit-on pas avec *Sofie*? Quel misérable & vain travail, de disputer contre l'expérience! Si ceux qui disputent ainsi, ne se payaient pas de raison, & aimaient mieux des vers, on leur citerait ceux-ci.

L'amour règne par le délire,
 Sur ce ridicule univers.
 Tantôt aux esprits de travers
 Il fait rimer de mauvais vers;
 Tantôt il renverse un Empire.
 L'œil en feu, le fer à la main,
 Il frémit dans la tragédie;
 Non moins touchant & plus humain
 Il anime la comédie;
 Il affadit dans l'élégie;
 Et dans un madrigal badin,
 Il se joue aux pieds de Sylvie.
 Tous les genres de poésie,
 De Virgile jusqu'à Chaulieu,
 Sont aussi soumis à ce Dieu,
 Que tous les états de la vie.

A C T E U R S.

LE COMTE D'OLBAN, Seigneur retiré à la campagne.

LA BARONNE DE L'ORME, parente du Comte, femme impérieuse, aigre, difficile à vivre.

LA MARQUISE D'OLBAN, mere du Comte.

NANINE, fille élevée à la maison du Comte.

PHILIPPE HOMBERT, payfan du voisinage.

BLAISE, jardinier.

GERMON, }
MARIN, } domestiques.

La scene est dans le château du Comte d'Olban.

N A N I N E,
O U
LE PREJUGÉ VAINCU,
C O M É D I E.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

L A B A R O N N E.

IL faut parler, il faut, Monsieur le Comte,
Vous expliquer nettement sur mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf;
Vous êtes libre, & depuis deux ans veuf.
Devers ce tems j'eus cet honneur moi-même :
Et nos procès, dont l'embarras extrême
Était si triste, & si peu fait pour nous,
Sont enterrés, ainsi que mon époux.

L E C O M T E.

Oui, tout procès m'est fort insupportable.

Ne suis-je pas comme eux fort haïssable ?

Qui vous , Madame ?

Oui , moi . Depuis deux ans ,

Libres tous deux , comme tous deux parens ,

Pour terminer nous habitons ensemble ;

Le sang , le goût , l'intérêt nous rassemble .

Ah l'intérêt ! parlez mieux .

Non , Monsieur ,

Je parle bien , & c'est avec douleur ;

Et je fais trop que votre ame inconstante

Ne me voit plus que comme une parente .

Je n'ai pas l'air d'un volage , je croi .

Vous avez l'air de me manquer de foi .

Ah !

Vous savez que cette longue guerre ,

Que mon mari vous faisait pour ma terre ,

A dû finir en confondant nos droits

Dans un hymen dicté par notre choix :

Votre promesse à ma foi vous engage :

Vous différez , & qui diffère outrage .

J'attens ma mere .

L A B A R O N N E.

Elle radote; bon!

L E C O M T E.

Je la respecte, & je l'aime.

L A B A R O N N E.

Et moi, non.

Mais pour me faire un affront qui m'étonne,
Assurément vous n'attendez personne,
Perfide, ingrat!

L E C O M T E.

D'où vient ce grand courroux?

Qui vous a donc dit tout cela?

L A B A R O N N E.

Qui? vous;

Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite, en un mot, qui m'offense,
Qui me soulève, & qui choque mes yeux.
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous surmonte?
Quoi! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez!

L E C O M T E.

Non, je ne trompe pas;

Diffimuler n'est pas mon caractère.
J'étais à vous, vous aviez fû me plaire,
Et j'espérais avec vous retrouver
Ce que le ciel a voulu m'enlever;
Goûter en paix, dans cet heureux asyle,
Les nouveaux fruits d'un nœud doux & tranquille;
Mais vous cherchez à détruire vos loix.

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

Y y

Je vous l'ai dit, l'amour à deux carquois :
 L'un est rempli de ces traits tout de flamme,
 Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
 Qui rend plus purs nos goûts, nos sentimens,
 Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchans :
 L'autre n'est plein que de fleches cruelles,
 Qui répandant les soupçons, les querelles,
 Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
 Font succéder les dégoûts à l'ardeur.
 Voilà les traits que vous prenez vous-même
 Contre nous deux ; & vous voulez qu'on aime !

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort. Quand vous vous détachez,
 C'est donc à moi que vous le reprochez.
 Je dois souffrir vos belles incartades,
 Vos procédés, vos comparaisons fades.
 Qu'ai-je donc fait pour perdre votre cœur ?
 Que me peut-on reprocher ?

LE COMTE.

Votre humeur.

N'en doutez pas ; oui, la beauté, Madame,
 Ne plaît qu'aux yeux : la douceur charme l'ame.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous sans humeur, vous ?

LE COMTE.

Moi ? non ;

J'en ai sans doute ; & pour cette raison,
 Je veux, Madame, une femme indulgente,
 Dont la beauté douce & compatissante,
 A mes défauts facile à se plier,
 Daigne avec moi me réconcilier,

Me corriger, sans prendre un ton caustique,
 Me gouverner, sans être tyrannique,
 Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
 Comme un jour doux dans des yeux délicats.
 Qui sent le joug le porte avec murmure;
 L'amour tyran est un Dieu que j'abjure.
 Je veux aimer, & ne veux point servir;
 C'est votre orgueil qui peut seul m'avilir.
 J'ai des défauts, mais le ciel fit les femmes,
 Pour corriger le levain de nos ames,
 Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
 Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
 C'est là leur lot : & pour moi je préfère
 Laideur affable à beauté rude & fière.

L A B A R O N N E.

C'est fort bien dit, traître, vous prétendez,
 Quand vous m'outrez, m'insultez, m'exécédez,
 Que je pardonne, en lâche complaisante,
 De vos amours la honte extravagante?
 Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
 Excuse en vous les bassesses du cœur?

L E C O M T E.

Comment, Madame?

L A B A R O N N E.

Oui, la jeune Nanine

Fait tout mon tort. Un enfant vous domine,
 Une servante, une fille des champs,
 Que j'élevai par mes soins imprudens,
 Que par pitié votre facile mère
 Daigne tirer du sein de la misère.
 Vous rougissez,

Y y ij

N A N I N E ;

L E C O M T E .

Moi ! je lui veux du bien.

L A B A R O N N E .

Non , vous l'aimez ; j'en suis très-sûre.

L E C O M T E .

Eh bien !

Si je l'aimais , apprenez donc , Madame ,
Que hautement je publierais ma flamme.

L A B A R O N N E .

Vous en êtes capable.

L E C O M T E .

Affurément.

L A B A R O N N E .

Vous oseriez trahir impunément
De votre rang toute la bienséance ,
Humilier ainsi votre naissance ,
Et dans la honte , où vos sens sont plongés ,
Braver l'honneur !

L E C O M T E .

Dites les préjugés.

Je ne prens point , quoi qu'on en puisse croire ,
La vanité pour l'honneur & la gloire.
L'éclat vous plait ; vous mettez la grandeur
Dans des blasons : je la veux dans le cœur.
L'homme de bien , modeste avec courage ,
Et la beauté spirituelle , sage ,
Sans bien , sans nom , sans tous ces titres vains ,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

L A B A R O N N E .

Il faut au moins être bon gentilhomme.
Un vil savant , un obscur honnête homme ,

Serait chez vous , pour un peu de vertu ;
Comme un seigneur avec honneur, reçu ?

LE C O M T E.

Le vertueux aurait la préférence :

LA B A R O N N E.

Peut-on souffrir cette humble extravagance ?
Ne doit-on rien , s'il vous plaît , à son rang ?

LE C O M T E.

Etre honnête homme est ce qu'on doit.

LA B A R O N N E.

Mon sang

Exigerait un plus haut caractère.

LE C O M T E.

Il est très-haut ; il brave le vulgaire.

LA B A R O N N E.

Vous dégradez ainsi la qualité !

LE C O M T E.

Non ; mais j'honore ainsi l'humanité.

LA B A R O N N E.

Vous êtes fou : quoi , le public , l'usage !

LE C O M T E.

L'usage est fait pour le mépris du sage ;
Je me conforme à ses ordres gênans ,
Pour mes habits , non pour mes sentimens.
Il faut être homme , & d'une ame sensée
Avoir à foi ses goûts & sa pensée.
Irai-je en sot aux autres m'informer
Qui je dois fuir , chercher , louer , blâmer ?
Quoi ! de mon être il faudra qu'on décide ?
J'ai ma raison ; c'est ma mode & mon guide.
Le finge est né pour être imitateur ,

Et l'homme doit agir d'après son cœur.

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en sage.

Allez, aimez des filles de village,

Cœur noble & grand ; soyez l'heureux rival

Du magister & du greffier fiscal ;

Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah ! juste ciel ! que faut-il que je fasse ?

SCENE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

Que veux-tu, toi ?

BLAISE.

C'est votre jardinier,

Qui vient, Monsieur, humblement supplier

Votre grandeur.

LE COMTE.

Ma grandeur ! Eh bien, Blaise

Que te faut-il ?

BLAISE.

Mais, c'est, ne vous déplaît,

Que je voudrais me marier...

LE COMTE.

D'accord,

Très-volontiers. Ce projet me plaît fort.

Je t'aiderai, j'aime qu'on se marie.

Et la future, est-elle un peu jolie ?

BLAISE.

Ah, oui, ma foi, c'est un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaise en est aimé?

BLAISE.

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine?

BLAISE.

Mais, c'est...

LE COMTE.

Eh bien?..

BLAISE.

C'est la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine?

LA BARONNE.

Ah! bon! Je ne m'oppose point

A de pareils amours.

LE COMTE, *à part.*

Ciel! à quel point

On m'avilit! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent!

BLAISE.

Ah! pardon.

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât?

B L A I S E.

Mais... Non,

Pas tout-à-fait ; elle m'a fait entendre,
 Tant seulement , qu'elle a pour nous du tendre.
 D'un ton si bon , si doux , si familier ,
 Elle m'a dit cent fois , Cher jardinier ,
 Cher ami Blaise , aide-moi donc à faire
 Un beau bouquet de fleurs , qui puisse plaire
 A Monseigneur , à ce maître charmant ;
 Et puis d'un air si touché , si touchant ,
 Elle faisait ce bouquet ; & sa vue
 Était troublée , elle était toute émue ,
 Toute rêveuse , avec un certain air ,
 Un air , là , qui... peste l'on y voit clair.

L E C O M T E.

Blaise , va-t'en... Quoi , j'aurais dû lui plaire ?

B L A I S E.

Ça , n'allez pas traîner notre affaire.

L E C O M T E.

Hem !...

B L A I S E.

' Vous verrez comme ce terrain-là
 Entre mes mains bientôt profitera.
 Répondez donc , pourquoi ne me rien dire ?

L E C O M T E.

Ah ! mon cœur est trop plein. Je me retire....
 Adieu , Madame.

SCÈNE

S C E N E I I I.

L A B A R O N N E , B L A I S E .

L A B A R O N N E .

IL l'aime comme un fou :

J'en suis certaine. Et comment donc ? par où ?

Par quels attraits, par quelle heureuse adresse ;

A-t-elle pu me ravir sa tendresse ?

Naniné ! ô ciel ! quel choix ! quelle fureur !

Nanine ! non. J'en mourrai de douleur.

B L A I S E (*revenant.*)

Ah ! vous parlez de Nanine.

L A B A R O N N E .

Insolente !

B L A I S E .

Est-il pas vrai que Nanine est charmante ?

L A B A R O N N E .

Non.

B L A I S E .

Eh si fait : parlez un peu pour nous ;

Protégez Blaise.

L A B A R O N N E .

Ah quels horribles coups !

B L A I S E .

J'ai des écus. Pierre Blaise mon pere

M'a bien laissé trois bons journaux de terre ;

Tout est pour elle, écus comptans, journaux,

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

Z z

Tout mon avoir, & tout ce que je vauz,
Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaise.

L A B A R O N N E.

Autant que toi, croi que j'en serais aise,
Mon pauvre enfant, si je peux te servir;
Tous deux ce soir je voudrais vous unir;
Je lui paierai sa dot.

B L A I S E.

Digne Baronne,
Que j'aimerai votre chère personne!
Que de plaisir ! est-il possible?

L A B A R O N N E.

Hélas !

Je crains, ami, de ne réussir pas.

B L A I S E.

Ah par pitié, réussissez, Madame.

L A B A R O N N E.

Va. Plût au ciel qu'elle devint ta femme !
Atten mon ordre.

B L A I S E.

Eh ! puis-je attendre ?

L A B A R O N N E.

Va.

B L A I S E.

Adieu. J'aurai, ma foi, cet enfant-là.

S C E N E I V.

L A B A R O N N E *seule.*

V It-on jamais une telle aventure ?
Peut-on sentir une plus vive injure ?
Plus lâchement se voir sacrifier ?
Le Comte d'Olban rival d'un jardinier !
(*à un laquais.*)
Holla, quelqu'un. Qu'on appelle Nanine.
C'est mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de séduire & de gagner un cœur,
L'art d'allumer un feu vif & qui dure ?
Où ? dans ses yeux, dans la simple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encor osé se mettre au jour.
J'ai vû qu'Olban se respecte avec elle ;
Ah ! c'est encor une douleur nouvelle !
J'espérerais, s'il se respectait moins.
D'un amour vrai le traître a tous les soins.
Ah la voici : je me fens au supplice.
Que la nature est pleine d'injustice !
A qui va-t-elle accorder la beauté ?
C'est un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez, Mademoiselle.

S C E N E V.

L A B A R O N N E, N A N I N E.

N A N I N E.

M Adame.

L A B A R O N N E.

Mais ! est-elle donc si belle ?

Ces grands yeux noirs ne disent rien du tout ;
Mais s'ils ont dit, j'aime.... ah je suis à bout.
Possédons-nous. Venez.

N A N I N E.

Je viens me rendre

A mon devoir.

L A B A R O N N E.

Vous vous faites attendre

Un peu de terns ; avancez-vous. Comment !
Comme elle est mise ! & quel ajustement !
Il n'est pas fait pour une créature
De votre espèce.

N A N I N E.

Il est vrai. Je vous jure,
Par mon respect, qu'en secret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainsi ;
Mais c'est l'effet de vos bontés premières,
De ces bontés qui me font toujours chères,
De tant de soins vous daigniez m'honorer !
Vous vous plaissiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée ;
Sous cet flabit je ne suis point changée.

Voudriez-vous, Madame, humilier
Un cœur soumis, qui ne peut s'oublier ?

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil.... Ah j'enrage....
D'où venez-vous ?

NANINE.

Je lisais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage ?

NANINE.

Un livre Anglais, dont on m'a fait présent.

LA BARONNE.

Sur quel sujet ?

NANINE.

Il est intéressant :

L'auteur prétend que les hommes sont frères ;
Nés tous égaux ; mais ce sont des chimères ;
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fonds de vanité !
Que l'on apporte ici mon écritoire....

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Restez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail.... Sortez.
Allez chercher mes gants.... Laissez.... Restez.
Avancez-vous.... Gardez-vous ; je vous prie,
D'imaginer que vous soyez jolie.

N A N I N E.

Vous me l'avez si souvent répété,
 Que si j'avais ce fond de vanité,
 Si l'amour-propre avait gâté mon ame,
 Je vous devrais ma guérison, Madame.

L A B A R O N N E.

Où trouve-t-elle ainsi ce qu'elle dit ?
 Que je la hais ! quoi, belle, & de l'esprit !
(avec dépit.)

Ecoutez-moi. J'eus bien de la tendresse
 Pour votre enfance.

N A N I N E.

Oui. Puissé ma jeunesse
 Etre honorée encor de vos bontés !

L A B A R O N N E.

Eh bien, voyez si vous les méritez.
 Je prétens, moi, ce jour, cette heure même,
 Vous établir ; jugez si je vous aime.

N A N I N E,

Moi ?

L A B A R O N N E.

Je vous donne une dot. Votre époux
 Est fort bien fait, & très-digne de vous ;
 C'est un parti de tout point fort sortable ;
 C'est le seul même aujourd'hui convenable :
 Et vous devez bien m'en remercier :
 C'est, en un mot, Blaise le jardinier.

N A N I N E.

Blaise, Madame ?

L A B A R O N N E.

Oui. D'où vient ce sourire ?

Hésitez-vous un moment d'y souscrire ?
Mes offres sont un ordre, entendez-vous ?
Obéissez, ou craignez mon courroux.

N A N I N E.

Mais...

L A B A R O N N E.

Apprenez qu'un *mais* est une offense.
Il vous sied bien d'avoir l'impertinence
De refuser un mari de ma main !
Ce cœur si simple est devenu bien vain ;
Mais votre audace est trop prématurée ;
Votre triomphe est de peu de durée.
Vous abusez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en est le retour.
Petite ingrate, objet de ma colère,
Vous avez donc l'insolence de plaire ?
Vous m'entendez ; je vous ferai rentrer
Dans le néant dont j'ai su vous tirer.
Tu pleureras ton orgueil, ta folie.
Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un couvent.

N A N I N E.

J'embrasse vos genoux ;
Renfermez-moi, mon sort sera trop doux.
Oui, des faveurs que vous vouliez me faire ;
Cette rigueur est pour moi la plus chère.
Enfermez-moi dans un cloître à jamais ;
J'y bénirai mon maître & vos bienfaits ;
J'y calmerai des allarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
Des sentimens plus dangereux pour moi,

Que ce courroux qui me glace d'effroi.
 Madame, au nom de ce courroux extrême,
 Délivrez-moi, s'il se peut, de moi-même ;
 Dès cet instant je suis prête à partir.

LA BARONNE.

Est-il possible ? & que viens-je d'ouïr ?
 Est-il bien vrai ? me trompez-vous, Nanine ?

N A N I N E.

Non. Faites-moi cette faveur divine :
 Mon cœur en a trop besoin.

LA BARONNE (*avec un emportement de tendresse.*)

Lève-toi ;

Que je t'embrasse. O jour heureux pour moi !
 Ma chère amie ! eh bien je vais sur l'heure
 Préparer tout pour ta belle demeure.
 Ah quel plaisir que de vivre en couvent !

N A N I N E.

C'est pour le moins un abri consolant.

LA BARONNE.

Non : c'est, ma fille, un séjour délectable.

N A N I N E.

Le croyez-vous ?

LA BARONNE.

Le monde est haïssable,

Jaloux.

N A N I N E.

Oh oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,
 Changeant, ingrat ; tout cela fait horreur.

N A N I N E.

N A N I N E.

Oui ; j'entrevois qu'il me serait funeste,
Qu'il faut le fuir...

L A B A R O N N E.

La chose est manifeste ;
Un bon couvent est un port assuré.
Monsieur le Comte , ah ! je vous préviendrai.

N A N I N E.

Que dites-vous de Monseigneur ?

L A B A R O N N E.

Je t'aime

A la fureur ; & dès ce moment même ,
Je voudrais bien te faire le plaisir
De t'enfermer pour ne jamais sortir.
Mais il est tard , hélas ! il faut attendre
Le point du jour. Ecoute , il faut te rendre
Vers le minuit dans mon appartement.
Nous partirons d'ici secrètement
Pour ton couvent , à cinq heures sonnantes :
Sois prête au moins.

S C E N E V I.

N A N I N E *seule.*

Q Uelles douleurs cuisantes !
Quels embarras ! quel tourment ! quel dessein !
Quels sentimens combattent dans mon sein !
Hélas ! je fuis le plus aimable maître !
En le fuyant je l'offense peut-être :
Tome VI & du Théâtre le quatrième.

A a a

Mais en restant, l'excès de ses bontés ;
 M'attirerait trop de calamités,
 Dans sa maison mettrait un trouble horrible.
 Madame croit qu'il est pour moi sensible,
 Que jusqu'à moi ce cœur peut s'abaisser ;
 Je le redoute, & n'ose le penser.
 De quel courroux Madame est animée !
 Quoi, l'on me hait, & je crains d'être aimée !
 Mais moi, mais moi ! je me crains encor plus ;
 Mon cœur troublé de lui-même est confus.
 Que devenir ? De mon état tirée,
 Pour mon malheur je suis trop éclairée.
 C'est un danger, c'est peut-être un grand tort,
 D'avoir une ame au-dessus de son sort.
 Il faut partir ; j'en mourrai, mais n'importe.

S C E N E K I I.

LE COMTE, NANINE, un laquais.

LE COMTE.

HOla, quelqu'un, qu'on reste à cette porte.
 Des sièges, vite.

Il fait la révérence à Nanine, qui lui en fait une profonde.

Asseyons-nous ici.

N A N I N E.

Qui, moi, Monsieur ?

LE COMTE.

Où, je le veux ainsi ;

Et je vous rends ce que votre conduite,

Votre beauté, votre vertu mérite.
 Un diamant trouvé dans un désert,
 Est-il moins beau, moins précieux, moins cher ?
 Quoi ! vos beaux yeux semblent mouillés de larmes.
 Ah ! je le vois. Jalouse de vos charmes,
 Notre Baronne aura, par ses aigreurs,
 Par son courroux, fait répandre vos pleurs.

N A N I N E.

Non, Monsieur, non ; sa bonté respectable
 Jamais pour moi ne fut si favorable ;
 Et j'avourai qu'ici tout m'attendrit.

L E C O M T E.

Vous me charmez ; je craignais son dépit.

N A N I N E.

Hélas ! pourquoi ?

L E C O M T E.

Jeune & belle Nanine,
 La jalousie en tous les cœurs domine.
 L'homme est jaloux, dès qu'il peut s'enflammer ;
 La femme l'est même avant que d'aimer.
 Un jeune objet, beau, doux, discret, sincère,
 A tout son sexe est bien sûr de déplaire.
 L'homme est plus juste, & d'un sexe jaloux
 Nous vous vengeons autant qu'il est en nous.
 Croyez sur-tout que je vous rends justice ;
 J'aime ce cœur, qui n'a point d'artifice ;
 J'admire encor à quel point vous avez
 Développé vos talens cultivés.
 De votre esprit la naïve justesse
 Me rend surpris autant qu'il m'intéresse.

A a a ij

N A N I N E.

J'en ai bien peu : mais quoi ! je vous ai vû ;
 Et je vous ai tous les jours entendu ;
 Vous avez trop relevé ma naissance ;
 Je vous dois trop ; c'est par vous que je pense.

L E C O M T E.

Ah ! croyez-moi, l'esprit ne s'apprend pas.

N A N I N E.

Je pense trop pour un état si bas ;
 Au dernier rang les destins m'ont comprise.

L E C O M T E.

Dans le premier vos vertus vous ont mise.
 Naïvement dites-moi quel effet
 Ce livre Anglais sur votre esprit a fait ?

N A N I N E.

Il ne m'a point du tout persuadée :
 Plus que jamais, Monsieur, j'ai dans l'idée,
 Qu'il est des cœurs si grands, si généreux,
 Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

L E C O M T E.

Vous en êtes la preuve . . . Ah ça, Nanine,
 Permettez-moi qu'ici l'on vous destine
 Un sort, un rang, moins indigne de vous.

N A N I N E.

Hélas, mon sort était trop haut, trop doux.

L E C O M T E.

Non. Déformais soyez de la famille ;
 Ma mere arrive, elle vous voit en fille ;
 Et mon estime, & sa tendre amitié,
 Doivent ici vous mettre sur un pié
 Fort éloigné de cette indigne gêne.

Où vous tenait une femme hautaine.

N A N I N E.

Elle n'a fait , hélas ! que m'avertir
De mes devoirs... Qu'ils sont durs à remplir !

L E C O M T E.

Quoi ? quel devoir ? Ah ! le vôtre est de plaire ;
Il est rempli ; le nôtre ne l'est guère.
Il vous fallait plus d'aisance & d'éclat.
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

N A N I N E.

J'en suis sortie , & c'est ce qui m'accable ;
C'est un malheur peut-être irréparable.

(*se levant.*)

Ah , Monseigneur ! ah , mon maître ! écarter
De mon esprit toutes ces vanités.
De vos bienfaits confuse , pénétrée ,
Laissez-moi vivre à jamais ignorée.
Le ciel me fit pour un état obscur ;
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah , laissez-moi ma retraite profonde.
Et que ferais-je , & que verrais-je au monde ,
Après avoir admiré vos vertus ?

L E C O M T E.

Non , c'en est trop , je n'y résiste plus.
Qui ? vous , obscure ! vous !

N A N I N E.

Quoi que je fasse ,

Puis-je de vous obtenir une grâce ?

L E C O M T E.

Qu'ordonnez-vous ? parlez.

Depuis un tems

Votre bonté me comble de présens.

LE COMTE.

Eh bien ! pardon. J'en agis comme un père,

Un pere tendre à qui sa fille est chère.

Je n'ai point l'art d'embellir un présent ;

Et je suis juste, & ne suis point galant.

De la fortune il faut venger l'injure ;

Elle vous traita mal ; mais la nature,

En récompense, a voulu vous dorer

De tous ses biens ; j'aurais dû l'imiter.

N A N I N E.

Vous en avez trop fait ; mais je me flatte

Qu'il m'est permis, sans que je sois ingrate,

De disposer de ces dons précieux,

Que votre main rend si chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

S C E N E V I I I.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

M Adame vous demande,

Madame attend.

LE COMTE.

Eh, que Madame attende.

Quoi ! l'on ne peut un moment vous parler,

Sans qu'aussi-tôt on vienne nous troubler?

N A N I N E.

Avec douleur, sans doute, je vous laisse;

Mais vous savez qu'elle fut ma maîtresse.

L E C O M T E.

Non, non, jamais je ne veux le savoir.

N A N I N E.

Elle conserve un reste de pouvoir.

L E C O M T E.

Elle n'en garde aucun, je vous assure.

Vous gémissiez... Quoi! votre cœur murmure!

Qu'avez-vous donc?

N A N I N E.

Je vous quitte à regret;

Mais il le faut... O ciel! c'en est donc fait.

Elle sort.

S C E N E I X.

L E C O M T E, G E R M O N.

L E C O M T E *seul.*

Elle pleurait. D'une femme orgueilleuse,
Depuis longtemps l'aigreur capricieuse
La fait génir sous trop de dureté;
Et de quel droit? par quelle autorité?
Sur ces abus ma raison se récrie.
Ce monde-ci n'est qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués sans titre, & répandus sans choix.

Eh...

GERMON.

Monseigneur.

LE COMTE.

Demain sur sa toilette

Vous porterez cette somme complète

De trois cents louis d'or; n'y manquez pas;

Puis vous irez chercher ses gens là-bas;

Ils attendront.

GERMON.

Madame la Baronne

Aura l'argent que Monseigneur me donne

Sur sa toilette.

LE COMTE.

Eh, l'esprit lourd! eh non!

C'est pour Nanine, entendez-vous?

GERMON.

Pardon

LE COMTE.

Allez, allez, laissez-moi.

Germon sort.

Ma tendresse

Assurément n'est point une faiblesse.

Je l'idolâtre, il est vrai, mais mon cœur

Dans ses yeux seuls n'a point pris son ardeur.

Son caractère est fait pour plaire au sage;

Et sa belle ame a mon premier hommage.

Mais son état?... Elle est trop au-dessus;

Fût-il plus bas, je l'en aimerais plus.

Mais puis-je enfin l'épouser? Oui, sans doute.

Pour être heureux qu'est-ce donc qu'il en coûte?

D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,

Et

Et de mon goût me priver par orgueil ?
Mais la coutume... Eh bien, elle est cruelle ;
Et la nature eut ses droits avant elle.
Eh quoi ! rival de Blaise ! pourquoi non ?
Blaise est un homme ; il l'aime , il a raison.
Elle fera , dans une paix profonde ,
Le bien d'un seul , & les desirs du monde.
Elle doit plaire aux jardiniers , aux Rois ;
Et mon bonheur justifiera mon choix.

Fin du premier acte.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

LE COMTE D'OLBAN, MARIN.

LE COMTE, *seul.*

AH! cette nuit est une année entière.
 Que le sommeil est loin de ma paupière!
 Tout dort ici; Nanine dort en paix;
 Un doux repos raffraichit ses attraits:
 Et moi je vais, je cours, je veux écrire,
 Je n'écris rien; vainement je veux lire;
 Mon œil troublé voit les mots sans les voir,
 Et mon esprit ne les peut concevoir.
 Dans chaque mot le seul nom de Nanine,
 Est imprimé par une main divine.
 Hola, quelqu'un, qu'on vienne. Quoi! mes gens
 Sont-ils pas las de dormir si long-tems?
 Germon, Marin.

M A R I N, *derrière le théâtre.*

J'accours.

LE COMTE.

Quelle paresse!

Eh! venez vite, il fait jour: le tems presse:
 Arrivez donc.

M A R I N.

Eh, Monsieur, quel lutin

Vous a sans nous éveillé si matin?

LE C O M T E.

L'amour.

M A R I N.

Oh! oh! la Baronne de l'Orme

Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.

Qu'ordonnez-vous?

LE C O M T E.

Je veux, mon cher Marin,

Je veux avoir, au plus tard pour demain,

Six chevaux neufs, un nouvel équipage,

Femme de chambre adroite, bonne & sage,

Valet de chambre, avec deux grands laquais,

Point libertins, qui soient jeunes, bien faits;

Des diamans, des boucles des plus belles,

Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.

Pars dans l'instant, cours en poste à Paris;

Grève tous les chevaux.

M A R I N.

Vous voilà pris.

J'entens, j'entens. Madame la Baronne

Est la maitresse aujourd'hui qu'on nous donne;

Vous l'épousez?

LE C O M T E.

Quel que soit mon projet,

Vole & revien.

M A R I N.

Vous serez satisfait.

S C E N E I I.

L E C O M T E , G E R M O N .

L E C O M T E , *seul.*

QUoi ! j'aurai donc cette douceur extrême,
 De rendre heureux , d'honorer ce que j'aime.
 Notre Baronne avec fureur crierà ,
 Très-volontiers , & tant qu'elle voudra.
 Les vains discours , le monde , la Baronne ,
 Rien ne m'émeut , & je ne crains personne.
 Aux préjugés c'est trop être soumis ,
 Il faut les vaincre , ils font nos ennemis ;
 Et ceux qui font les esprits raisonnables ,
 Plus vertueux , sont les seuls respectables.
 Eh mais... quel bruit entens-je dans ma cour ?
 C'est un carosse. Oui... mais... au point du jour
 Qui peut venir ?... C'est ma mere peut-être.
 Germon...

G E R M O N , *arrivant.*

Monsieur.

L E C O M T E .

Voi ce que ce peut être.

G E R M O N .

C'est un carosse.

L E C O M T E .

Eh qui ? par quel hazard ?

Qui vient ici ?

G E R M O N .

L'on ne vient point ; l'on part.

L E C O M T E.

Comment, on part ?

G E R M O N.

Madame la Baronne

Sort tout-à-l'heure.

L E C O M T E.

Oh je le lui pardonne ;

Que pour jamais puisse t-elle sortir !

G E R M O N.

Avec Nanine elle est prête à partir.

L E C O M T E.

Ciel ! que dis-tu ? Nanine ?

G E R M O N.

La suivante

Le dit tout haut.

L E C O M T E.

Quoi donc ?

G E R M O N.

Votre parente

Part avec elle ; elle va , ce matin ,

Mettre Nanine à ce couvent voisin.

L E C O M T E.

Courons, volons. Mais quoi ! que vai-je faire ?

Pour leur parler je suis trop en colère ;

N'importe : allons. Quand je devrais... mais non :

On verrait trop toute ma passion.

Qu'on ferme tout , qu'on vole , qu'on l'arrête ;

Répondez-moi d'elle sur votre tête :

Amenez-moi Nanine.

(*Germon sort.*)

Ah juste ciel !

On l'enlevait. Quel jour! quel coup mortel!
 Qu'ai-je donc fait, pourquoi, par quel caprice,
 Par quelle ingratitude & cruelle injustice?
 Qu'ai-je donc fait, hélas! que l'adorer,
 Sans la contraindre, & sans me déclarer,
 Sans allarmer sa timide innocence?
 Pourquoi me fuir? je m'y perds plus j'y pense.

S C E N E III.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

Belle Nanine : est-ce vous que je voi?
 Quoi, vous voulez vous dérober à moi?
 Ah répondez, expliquez-vous de grace.
 Vous avez craint, sans doute, la menace
 De la Baronne; & ces purs sentimens
 Que vos vertus m'inspirent dès long-tems,
 Plus que jamais l'auront sans doute aigrie.
 Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
 De nous quitter, d'arracher à ces lieux
 Leur seul éclat, que leur prêtaient vos yeux?
 Hier au soir, de pleurs toute trempée,
 De ce dessein étiez-vous occupée?
 Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous?

N A N I N E.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE *la relevant.*

Ah parlez-moi. Je tremble plus encore.

Madame...

LE C O M T E.

Eh bien?

N A N I N E.

Madame, que j'honore,
Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

LE C O M T E.

Ce serait vous, qu'entens-je? ah malheureux!

N A N I N E.

Je vous l'avoue : oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon ame égarée....
Elle voulait, Monsieur, me marier.

LE C O M T E.

Elle? à qui donc?

N A N I N E.

A votre jardinier.

LE C O M T E.

Le digne choix!

N A N I N E.

Et moi toute honteuse,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureuse,
Moi qui repousse avec un vain effort
Des sentimens au dessus de mon sort,
Que vos bontés avaient trop élevée,
Pour m'en punir j'en dois être privée.

LE C O M T E.

Vous, vous punir? ah Nanine! & de quoi?

N A N I N E.

D'avoir osé soulever contre moi
Votre parenté, autrefois ma maitresse.

Je lui déplais ; mon seul aspect la blesse ;
 Elle a raison ; & j'ai près d'elle hélas !
 Un tort bien grand... qui ne finira pas
 J'ai craint ce tort , il est peut-être extrême.
 J'ai prétendu m'arracher à moi-même ,
 Et déchirer dans les austérités ,
 Ce cœur trop haut , trop fier de vos bontés ,
 Venger sur lui sa faute involontaire.
 Mais ma douleur , hélas ! la plus amère ,
 En perdant tout , en courant m'éclipser ,
 En vous fuyant , fut de vous offenser.

LE COMTE, (*se détournant & se promenant.*)

Quels sentimens , & quelle ame ingénue !
 En ma faveur est-elle prévenue ?
 A-t-elle craint de m'aimer ? ô vertu !

N A N I N E.

Cent fois pardon ; si je vous ai déplu.
 Mais permettez qu'au fond d'une retraite
 J'aie caché ma douleur inquiète ,
 M'entretenir en secret à jamais ,
 De mes devoirs , de vous , de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Ecoutez ; la Baronne
 Vous favorise , & noblement vous donne
 Un domestique , un rustre pour époux ;
 Moi j'en fais un moins indigne de vous.
 Il est d'un rang fort au-dessus de Blaise ,
 Jeune , honnête-homme , il est fort à son aise ;
 Je vous répons qu'il a des sentimens ;
 Son caractère est loin des mœurs du tems ;
 Et je me trompe , ou pour vous j'envisage

Un

Un destin doux ; un excellent ménage,
 Un tel parti flatte-t-il votre cœur ?
 Vaut-il pas bien le couvent ?

N A N I N E.

Non, Monsieur....

Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
 Je l'avouérai, ne peut me satisfaire.
 Vous pénétrez mon cœur reconnaissant ;
 Daignez y lire, & voyez ce qu'il sent.
 Voyez sur quoi ma retraite se fonde.
 Un jardinier, un Monarque du monde,
 Qui pour époux s'offriraient à mes vœux,
 Egalemeut me déplairaient tous deux.

L E C O M T E.

Vous décidez mon sort. Eh bien, Nanine,
 Connaissiez donc celui qu'on vous destine.
 Vous l'estimez ; il est sous votre loi ;
 Il vous adore, & cette époux.... c'est moi.
 L'étonnement, le trouble l'a faisie.
 Ah parlez-moi, disposez de ma vie ;
 Ah reprenez vos sens trop agités.

N A N I N E.

Qu'ai-je entendu ?

L E C O M T E.

Ce que vous méritez.

N A N I N E.

Quoi vous m'aimez ?.... Ah gardez-vous de croire,
 Que j'ose user d'une telle victoire.
 Non, Monsieur, non ; je ne souffrirai pas,
 Qu'ainsi pour moi vous descendiez si bas.
 Un tel hymen est toujours trop funeste ;

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

Ccc

Le goût se passe, & le repentir reste.
 J'ose à vos pieds attester vos aïeux...
 Hélas sur moi ne jetez point les yeux.
 Vous avez pris pitié de mon jeune âge ;
 Formé par vous, ce cœur est votre ouvrage ;
 Il en ferait indigne désormais,
 S'il acceptait le plus grand des bienfaits.
 Oui, je vous dois des refus. Oui, mon ame
 Doit s'immoler.

LE C O M T E.

Non, vous serez ma femme.

Quoi ! tout-à-l'heure, ici vous m'assuriez,
 Vous l'avez dit, que vous refuseriez
 Tout autre époux, fût-ce un Prince,

N A N I N E.

Oui sans doute,

Et ce n'est pas ce refus qui me coûte.

LE C O M T E.

Mais me haïssez-vous ?

N A N I N E.

Aurais-je fui ?

Craindrais-je tant, si vous étiez haï ?

LE C O M T E.

Ah ! ce mot seul a fait ma destinée.

N A N I N E.

Eh ! que prétendez-vous ?

LE C O M T E.

Notre hyménée.

N A N I N E.

Songez....

L E C O M T E.

Je songe à tout.

N A N I N E.

Mais prévoyez....

L E C O M T E.

Tout est prévu.

N A N I N E.

Si vous m'aimez, croyez....

L E C O M T E.

Je crois former le bonheur de ma vie.

N A N I N E.

Vous oubliez....

L E C O M T E.

Il n'est rien que j'oublie.

Tout sera prêt, & tout est ordonné.

N A N I N E.

Quoi, malgré moi votre amour obstiné....

L E C O M T E.

Oui, malgré vous ma flamme impatiente

Va tout presser pour cette heure charmante.

Un seul instant je quitte vos attraits,

Pour que mes yeux n'en soient privés jamais.

Adieu, Nanine, adieu, vous que j'adore.

S C E N E I V.

N A N I N E seule.

Ciel ! est-ce un rêve ? & puis-je croire encore

Que je parvienne au comble du bonheur ?

Non, ce n'est pas l'exces d'un tel honneur,

Ccc ij

Tout grand qu'il est, qui me plaît & me frappe :
 A mes regards tant de grandeur échappe.
 Mais épouser ce mortel généreux,
 Lui, cet objet de mes timides vœux,
 Lui que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime,
 Lui qui m'élève au-dessus de moi-même ;
 Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir ;
 Je devrais.... Non, je ne peux plus le fuir ;
 Non, mon état ne saurait se comprendre.
 Moi l'épouser ? quel parti dois-je prendre ?
 Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui ;
 Dans ma faiblesse il m'envoie un appui.
 Peut-être même.... Allons, il faut écrire,
 Il faut.... par où commencer, & que dire ?
 Quelle surprise ! Ecrivons promptement,
 Avant d'oser prendre un engagement.

Elle se met à écrire.

SCENE V.

N A N I N E, B L A I S E.

B L A I S E.

AH ! la voici. Madame la Baronne,
 En ma faveur vous a parlé, mignonne.
 Ouais, elle écrit sans me voir seulement.

N A N I N E *écrivant toujours.*

Blaise, bon jour.

B L A I S E.

Bon jour est sec vraiment.

NANINE *écrivain.*

A chaque mot mon embarras redouble ;
Toute ma lettre est pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie ! elle écrit tout courant ;
Qu'elle a d'esprit ! & que n'en ai-je autant !
Ça , je disais. ...

NANINE.

Eh bien ?

BLAISE.

Elle m'impose
Par son maintien : devant elle je n'ose
M'expliquer.... là.... tout comme je voudrais :
Je suis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaise , il faut me rendre un grand service.

BLAISE.

Oh ! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la justice
De me fier à ta discrétion ,
A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh ! parlez sans façon :
Car , voyez-vous , Blaise est prêt à tout faire
Pour vous servir ; vite , point de mystère.

NANINE.

Tu vas souvent au village prochain ,
A Rémival , à droite du chemin ?

BLAISE.

Oui.

Pourrais-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert ?

B L A I S E .

Non. Quel est ce vilage ?

Philippe Hombert ? je ne connais pas ça.

N A N I N E .

Hier au soir je crois qu'il arriva ;
Informe-t-en. Tâche de lui remettre,
Mais sans délai , cet argent , cette lettre.

B L A I S E .

Oh ! de l'argent !

N A N I N E .

Donne aussi ce paquet ;
Monte à cheval , pour avoir plutôt fait :
Pars , & sois sûr de ma reconnaissance.

B L A I S E .

J'irais pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert est un heureux marant ;
La bourse est pleine : ah ! que d'argent comptant !
Est-ce une dette ?

N A N I N E .

Elle est très-avérée ;

Il n'en est point, Blaise, de plus factée,
Ecoute. Hombert est peut-être inconnu ;
Peut-être même il n'est pas revenu.
Mon cher ami , tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ses mains la remettre.

B L A I S E .

Mon cher ami !

NANINE.

Je me fie à ta foi.

BLAISE.

Son cher ami!

NANINE.

Va, j'attens tout de toi.

SCENE VI.

LA BARONNE, BLAISE.

BLAISE.

D'Où diable vient cet argent? quel message!

Il nous aurait aidé dans le ménage!

Allons, elle a pour nous de l'amitié;

Et ça vaut mieux que de l'argent, morgué:

Courons, courons.

(Il met l'argent & le paquet dans sa poche: il rencontre la Baronne, & la heurte.)

LA BARONNE.

Eh, le butor!... Arrête.

L'étourdi m'a pensé casser la tête.

BLAISE.

Pardon, Madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu? que tiens-tu?

Que fait Nanine? As-tu rien entendu?

Monsieur le Comte est-il bien en colère?

Quel billet est-ce-là?

BLAISE.

C'est un mystère.

Peste....

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderait.

LA BARONNE.

Comment dis-tu ? Nanine ! Elle pourrait

Avoir écrit, te charger d'un message !

Donne, ou je romps soudain ton mariage :

Donne, te dis-je.

BLAISE *riant*.

Oh, oh.

LA BARONNE.

De quoi ris-tu ?

BLAISE *riant encore*.

Ah, ah.

LA BARONNE.

J'en veux savoir le contenu.

Elle décachète la lettre.

Il m'intéresse, ou je suis bien trompée.

BLAISE *riant encore*.

Ah, ah, ah, ah, qu'elle est bien attrapée !

Elle n'a là qu'un chiffon de papier ;

Moi j'ai l'argent, & je m'en vais payer

Philippe Humbert : faut servir sa maîtresse.

Courons.

SCENE

SCENE VII.

LA BARONNE *seule.*

Lisons. » Ma joie & ma tendresse

- » Sont sans mesure, ainsi que mon bonheur ;
- » Vous arrivez, quel moment pour mon cœur !
- » Quoi ! je ne puis vous voir & vous entendre !
- » Entre vos bras je ne puis me jeter !
- » Je vous conjure au moins de vouloir prendre
- » Ces deux paquets ; daignez les accepter.
- » Sachez qu'on m'offre un fort digne d'envie,
- » Et dont il est permis de s'éblouir ;
- » Mais il n'est rien que je ne sacrifie
- » Au seul mortel que mon cœur doit chérir.

Ouais. Voilà donc le style de Nanine,
Comme elle écrit, l'innocente orpheline !

Comme elle fait parler la passion !

En vérité ce billet est bien bon.

Tout est parfait, je ne me sens pas d'aise.

Ah, ah, rusée, ainsi vous trompiez Blaise !

Vous m'enleviez en secret mon amant.

Vous avez feint d'aller dans un couvent ;

Et tout l'argent que le Comte vous donne,

C'est pour Philippe Hombert ? Fort bien, friponne ;

J'en suis charmée, & le perfide amour

Du Comte Olban méritait bien ce tour.

Je m'en doutais, que le cœur de Nanine

Était plus bas que sa basse origine.

S C E N E V I I I.

L E C O M T E , L A B A R O N N E.

L A B A R O N N E.

Venez, venez, homme à grands sentimens,
 Homme au-dessus des préjugés du tems,
 Sage amoureux, philosophe sensible,
 Vous allez voir un trait assez risible.
 Vous connaissez sans doute à Rémival,
 Monsieur Philippe Hombert votre rival?

L E C O M T E.

Ah ! quels discours vous me tenez !

L A B A R O N N E.

Peut-être

Ce billet-là vous le fera connaître.
 Je crois qu'Hombert est un fort beau garçon.

L E C O M T E.

Tous vos efforts ne font plus de saison,
 Mon parti pris je suis inébranlable.
 Contentez-vous du tour abominable
 Que vous vouliez me jouer ce matin.

L A B A R O N N E.

Ce nouveau tour est un peu plus malin.
 Tenez, lisez. Ceci pourra vous plaire ;
 Vous connaîtrez les mœurs, le caractère
 Du digne objet qui vous a subjugué.

Tandis que le Comte lit.

Tout en lisant il me semble intrigué.
 Il a pâli, l'affaire émeut sa bile....

Eh bien , Monsieur , que pensez-vous du style ?
Il ne voit rien , ne dit rien , n'entend rien :
Oh , le pauvre homme ! il le méritait bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lû ? Je demeure stupide.
O tour affreux , sexe ingrat , cœur perfide !

LA BARONNE.

Je le connais , il est né violent ;
Il est prompt , ferme ; il va dans un moment
Prendre un parti.

SCENE IX.

LE COMTE , LA BARONNE , GERMON.

GERMON.

V Oici dans l'avenue

Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille est revenue ?

GERMON.

Madame votre mere , entendez-vous ?
Est près d'ici , Monsieur.

LA BARONNE.

Dans son courroux

Il est devenu sourd. La lettre opère.

GERMON , *criant*.

Monsieur.

LE COMTE.

Plait-il ?

Ddd ij

N A N I N E,

GERMON *haut.*

Madame votre mère,

Monsieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment ?

GERMON.

Mais.... elle écrit dans son appartement.

LE COMTE *d'un air froid & sec.*

Allez saisir ses papiers, allez prendre

Ce qu'elle écrit, vous viendrez me le rendre ;

Qu'on la renvoie à l'instant.

GERMON.

Qui, Monsieur ?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurais pas ce cœur :

Si vous saviez à quel point sa personne

Nous charme tous, comme elle est noble, bonne !

LE COMTE.

Obéissez, ou je vous chasse.

GERMON.

Allons.

Il sort.

S C E N E X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

AH ! je respire ; enfin nous l'emportons :
 Vous devenez un homme raisonnable.

h çà , voyez s'il n'est pas véritable ,
 Qu'on tient toujours de son premier état ,
 Et que les gens , dans un certain éclat ,
 Ont un cœur noble , ainsi que leur personne ?
 Le sang fait tout , & la naissance donne
 Des sentimens à Nanine inconnus.

LE C O M T E.

Je n'en crois rien ; mais soit , n'en parlons plus ;
 Réparons tout ; le plus sage , en sa vie ,
 A quelquefois ses accès de folie :
~~Chacun s'égare , & le moins imprudent~~
 Est celui-là qui plutôt se repent.

LA B A R O N N E.

Oui.

LE C O M T E.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA B A R O N N E.

Très-volontiers.

LE C O M T E.

Ce sujet de querelle
 Doit s'oublier.

LA B A R O N N E.

Mais, vous , de vos sermens
 Souvenez-vous.

LE C O M T E.

Fort bien. Je vous entens ;
 Je les tiendrai.

LA B A R O N N E.

Ce n'est qu'un prompt hommage ,
 Qui peut ici réparer mon outrage.
 Indignement notre hymen différé
 Est un affront.

LE COMTE.

Il sera réparé.

Madame, il faut....

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un notaire.

LE COMTE.

Vous savez bien... que j'attendais ma mère.

LA BARONNE.

Elle est ici.

S C E N E X I.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE *à sa mère.***M**adame, j'aurais dû...*à part..**à sa mère.*

Philippe Hombert!... Vous m'avez prévenu;

Et mon respect, mon zèle, ma tendresse....

à part.

Avec cet air innocent, la traîtresse!

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils.

On m'avait dit, en passant par Paris,

Que vous aviez la tête un peu frappée;

Je m'apperçois qu'on ne m'a pas trompée:

Mais ce mal là...

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus!

L A M A R Q U I S E.

Prend-il souvent?

L E C O M T E.

Il ne me prendra plus.

L A M A R Q U I S E.

Ça, je voudrais ici vous parler seule.

faisant une petite révérence à la Baronne.

Bon jour, Madame.

L A B A R O N N E *à part.*

Hom! La vieille bégueule!

Madame, il faut vous laisser le plaisir

D'entretenir Monsieur tout à loisir.

Je me retire.

Elle sort.

S C E N E X I I.

L A M A R Q U I S E, L E C O M T E.

*LA MARQUISE, parlant fort vite, & d'un ton de petite vieille babillarde.***E**H bien, Monsieur le Comte,

Vous faites donc à la fin votre compte

De me donner la Baronne pour bru;

C'est sur cela que j'ai vite accouru.

Votre Baronne est une acariâtre,

Impertinente, altière, opiniâtre,

Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard;

Qui l'an passé, chez la Marquise Agard,

En plein souper me traita de bavarde;

D'y plus souper désormais Dieu m'en garde..

Bavarde, moi ! Je fais d'ailleurs très-bien
 Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien ;
 C'est un grand point, il faut qu'on s'en informe ;
 Car on m'a dit que son château de l'Orme
 A son mari n'appartient qu'à moitié ;
 Qu'un vieux procès, qui n'est pas oublié,
 Lui disputait la moitié de la terre ;
 J'ai su cela de feu votre grand-père :
 Il disait vrai : c'était un homme, lui ;
 On n'en voit plus de sa trempe aujourd'hui.
 Paris est plein de ces petits bours d'homme ;
 Vains, fiers, fous, fors, dont le caquet m'affomme ;
 Parlant de tout avec l'air empressé,
 Et se moquant toujours du tems passé.
 J'entens parler de nouvelle cuisine ;
 De nouveaux goûts ; on crève, on se ruine :
 Les femmes sont sans frein, & les maris
 Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE *relisant le billet.*

Qui l'aurait crû ? Ce trait me désespère.
 Eh bien, Germon ?

S C E N E X I I I.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

V Oici notre notaire.

LE COMTE.

Oh ! qu'il attende.

GERMON.

G E R M O N.

Et voici le papier ,
Qu'elle devait , Monsieur , vous envoyer.

L E C O M T E *lisant.*

Donne... Fort bien. Elle m'aime , dit-elle ,
Et par respect me refuse !... Infidelle !
Tu ne dis pas la raison du refus !

L A M A R Q U I S E.

Ma foi , mon fils a le cerveau perclus ;
C'est sa Baronne ; & l'amour le domine.

L E C O M T E *à Germon.*

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine ?

G E R M O N.

Hélas ! Monsieur , elle a déjà repris
Modestement ses champêtres habits ,
Sans dire un mot de plainte & de murmure.

L E C O M T E.

Je le crois bien.

G E R M O N.

Elle a pris cette injure
Tranquillement , lorsque nous pleurons tous.

L E C O M T E.

Tranquillement ?

L A M A R Q U I S E.

Hem ! de qui parlez-vous ?

G E R M O N.

Nanine , hélas ! Madame , que l'on chasse ;
Tout le château pleure de sa disgrâce.

L A M A R Q U I S E.

Vous la chassez ; je n'entens point cela.
Quoi ! ma Nanine ? Allons , rappelez-la.

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

E e e

Qu'a-t-elle fait ma charmante orpheline ?
 C'est moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.
 Je me souviens qu'à l'âge de dix ans,
 Elle enchantait tout le monde cœans.
 Notre Baronne ici la prit pour elle ;
 Et je prédis dès-lors que cette belle
 Serait fort mal, & j'ai très-bien prédit :
 Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit.
 Vous prétendez tout faire à votre tête :
 Chasser Nanine est un trait malhonnête.

LE C O M T E.

Quoi ! seule, à pied, sans secours, sans argent ?

G E R M O N.

Ah ! j'oubliais de dire qu'à l'instant
 Un vieux bon homme à vos gens se présente :
 Il dit que c'est une affaire importante ,
 Qu'il ne saurait communiquer qu'à vous ;
 Il veut , dit-il , se mettre à vos genoux.

LE C O M T E.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
 Suis-je en état de parler à personne ?

LA M A R Q U I S E.

Ah ! vous avez du chagrin, je le croi ;
 Vous m'en donnez aussi beaucoup à moi.
 Chasser Nanine, & faire un mariage
 Qui me déplaît ! non, vous n'êtes pas sage.
 Allez, trois mois ne seront pas passés,
 Que vous ferez l'un de l'autre lassés.
 Je vous prédis la pareille aventure
 Qu'à mon cousin le Marquis de Marmure.
 Sa femme était aigre comme venjus ;

Mais, entre nous, la vôtre l'est bien plus.
En s'épousant ils crurent qu'ils s'aimèrent ;
Deux mois après tous deux se séparèrent ;
Madame alla vivre avec un galant ,
Fat, petit-maître, escroc, extravagant ;
Et Monsieur prit une franche coquette,
Une intrigante & friponne parfaite.
Des soupers fins, la petite maison,
Chevaux, habits, maître d'hôtel fripon,
Bijoux nouveaux pris à crédit, notaires,
Contrats vendus & dettes usuraires :
Enfin, Monsieur & Madame, en deux ans,
A l'hôpital allèrent tout d'un tems.
Je me souviens encor d'une autre histoire,
Bien plus tragique, & difficile à croire ;
C'était.

L E C O M T E.

Ma mere, il faut aller dîner.
Venez.....O ciel! ai-je pu soupçonner
Pareille horreur !

L A M A R Q U I S E.

Elle est épouvantable :
Allons, je vais la raconter à table ;
Et vous pourrez tirer un grand profit,
En tems & lieu, de tout ce que j'ai dit.

Fin du second acte.

E c c ij

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

NANINE *vêtue en paysane*, GERMON.

G E R M O N .

Nous pleurons tous en vous voyant sortir.

N A N I N E .

J'ai tardé trop , il est tems de partir.

G E R M O N .

Quoi ! pour jamais , & dans cet équipage ?

N A N I N E .

L'obscurité fut mon premier partage.

G E R M O N .

Quel changement ! Quoi du matin au soir !

Souffrir n'est rien , c'est tout que de déchoir.

N A N I N E .

Il est des maux mille fois plus sensibles.

G E R M O N .

J'admire encor des regrets si paisibles :

Certes , mon maître est bien mal avisé ;

Notre Baronne a sans doute abusé

De son pouvoir , & vous fait cet outrage.

Jamais Monsieur n'aurait eu ce courage.

N A N I N E .

Je lui dois tout : il me chasse aujourd'hui ;

Obeïssons. Ses bienfaits sont à lui ,

Il peut user du droit de les reprendre.

G E R M O N.

A ce trait-là qui Diable eût pû s'attendre ?
En cet état qu'allez-vous devenir ?

N A N I N E.

Me retirer, long-tems me repentir.

G E R M O N.

Que nous allons haïr notre Baronne !

N A N I N E.

Mes maux sont grands, mais je les lui pardonne.

G E R M O N.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître après votre départ ?

N A N I N E.

Vous lui direz que je le remercie,
Qu'il m'ait rendu à ma première vie ;
Et qu'à jamais sensible à ses bontés,
Je n'oublierai... rien... que ses cruautés.

G E R M O N.

Vous me fendez le cœur, & tout-à-l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure.
J'irais par-tout avec vous m'établir ;
Mais Monsieur Blaise a sù nous prévenir.
Qu'il est heureux ! avec vous il va vivre :
Chacun voudrait l'imiter & vous suivre.

N A N I N E.

On est bien loin de me suivre... Ah ! Germon !
Je suis chassée... & par qui ?...

G E R M O N.

Le Démon

A mis du sien dans cette brouillerie ;

Nous vous pardons... & Monsieur se marie.

N A N I N E.

Il se marie!... Ah! partons de ce lieu;

Il fut pour moi trop dangereux... Adieu...

(Elle sort.)

G E R M O N.

Monsieur le Comte a l'ame un peu bien dure:

Comment chasser pareille créature!

Elle paraît une fille de bien:

Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

S C E N E I I.

LE COMTE, G E R M O N.

LE COMTE.

Eh bien, Nanine est donc enfin partie?

G E R M O N.

Oui, c'en est fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

G E R M O N.

Votre ame est donc de fer.

LE COMTE.

Dans le chemin

Philippe Hombert lui donnait-il la main?

G E R M O N.

Qui! quel Philippe Hombert? Hélas, Nanine,

Sans écuyer, fort tristement chemine,

Et de ma main ne veut pas seulement.

L E C O M T E.

Où donc va-t-elle ?

G E R M O N.

Où ? mais apparemment

Chez ses amis.

L E C O M T E.

A Rémival, sans doute.

G E R M O N.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.

L E C O M T E.

Va la conduire à ce couvent voisin,

Où la Baronne allait dès ce matin :

Mon dessein est qu'on la mette sur l'heure

Dans cette utile & décente demeure ;

Ces cent louis la feront recevoir.

Va :... garde-toi de laisser entrevoir

Que c'est un don que je veux bien lui faire ;

Di-lui que c'est un présent de ma mere ;

Je te défens de prononcer mon nom.

G E R M O N.

Fort bien ; je vais vous obéir.

(Il fait quelques pas.)

L E C O M T E.

Germon,

A son départ, tu dis que tu l'as vue ?

G E R M O N.

Eh ! oui, vous dis-je.

L E C O M T E.

Elle était abattue ?

Elle pleurait ?

G E R M O N.

Elle faisait bien mieux,

Ses pleurs coulaient à peine de ses yeux :
Elle voulait ne pas pleurer.

LE C O M T E.

A-t-elle

Dit quelque mot qui marque, qui décèle
Ses sentimens ? As-tu remarqué ? ...

G E R M O N.

Quoi ?

LE C O M T E.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi ?

G E R M O N.

Oh, oui, beaucoup.

LE C O M T E.

Eh bien, di-moi donc, traître,

Qu'a-t-elle dit ?

G E R M O N.

Que vous êtes son maître ;

Que vous avez des vertus, des bontés ; ...

Qu'elle oubliera tout, ... hors vos cruautés.

LE C O M T E.

Va ... mais sur-tout garde qu'elle revienne.

(*Germon sort.*)

Germon ?

G E R M O N.

Monsieur.

LE C O M T E.

Un mot ; qu'il te souviene,

Si par hasard, quand tu la conduiras,

Certain Hombert venait suivre ses pas,

De le chasser de la belle manière.

G E R M O N.

Oui poliment à grands coups d'étrivière :

Comptez

Comptez sur moi; je sers fidèlement.
Le jeune Hombert, dites-vous?

LE C O M T E.

Justement.

G E R M O N.

Bon, je n'ai pas l'honneur de le connaître;
Mais le premier que je verrai paraître;
Sera rossé de la bonne façon;
Et puis après il me dira son nom.

(Il fait un pas & revient.)

Ce jeune Hombert est quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de son village.
Laissez-moi faire.

LE C O M T E.

Obéi promptement.

G E R M O N.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant;
Et Blaise aussi lui tient au cœur peut-être.
On aime mieux son égal que son maître.

LE C O M T E.

Ah ! cours, te dis-je.

S C E N E I I I.

LE C O M T E *seul.*

HÉlas, il a raison;

Il prononçait ma condamnation :
Et moi du coup qui m'a pénétré l'ame,
Je me punis; la Baronne est ma femme.

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

Fff

Il le faut bien , le sort en est jetté.
 Je souffrirai , je l'ai bien mérité.
 Ce mariage est au moins convenable.
 Notre Baronne a l'humeur peu traitable ;
 Mais , quand on veut , on fait donner la loi.
 Un esprit ferme est le maître chez soi.

S C E N E I V.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

OR-ça , mon fils , vous épousez Madame ?

LE COMTE.

Eh , oui.

LA MARQUISE.

Ce soir elle est donc votre femme ?

Elle est ma bru ?

LA BARONNE.

Si vous le trouvez bon ,

J'aurai , je crois , votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons , allons , il faut bien y souscrire ;
 Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer ! eh ! ma mère , pourquoi ?

LA MARQUISE.

J'emmènerai ma Nanine avec moi.
 Vous la chassez , & moi je la marie ;
 Je fais la noce en mon château de Brie ;

Et je la donne au jeune sénéchal,
 Propre neveu du procureur fiscal,
 Jean Roc Souci; c'est lui de qui le pere
 Eut à Corbeil cette plaisante affaire.
 De cet enfant je ne peux me passer;
 C'est un bijou que je veux enchâsser.
 Je vais la marier.... Adieu.

L E C O M T E.

Ma mère,
 Ne soyez pas contre nous en colère;
 Laissez Nanine aller dans un couvent;
 Ne changez rien à notre arrangement.

L A B A R O N N E.

Oui, croyez-nous, Madame, une famille
 Ne se doit point charger de telle fille.

L A M A R Q U I S E.

Comment? quoi donc?

L A B A R O N N E.

Peu de chose.

L A M A R Q U I S E.

Mais....

L A B A R O N N E.

Rien.

L A M A R Q U I S E.

Rien, c'est beaucoup. J'entens, j'entens fort bien.
 Aurait-elle eu quelque tendre folie?
 Cela se peut, car elle est si jolie:
 Je m'y connais: on tente, on est tenté;
 Le cœur a bien de la fragilité.
 Les filles sont toujours un peu coquettes.
 Le mal n'est pas si grand que vous le faites.

F f f ij

Ça, contez-nous, sans nul déguisement,
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi vous conter ?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine :
Et vous pourriez.....

S C E N E V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE,
MARIN *en bottes*.

M A R I N.

ENfin, tout est baclé,

Tout est fini.

LA MARQUISE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Qu'est-ce ?

M A R I N.

J'ai parlé

A nos marchands ; j'ai bien fait mon message ;
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage ?

M A R I N.

Oui, tout ce que pour vous

A commandé votre futur époux ;
Six beaux chevaux ; & vous serez contente
De la berline ; elle est bonne , brillante ;
Tous les panneaux par Martin sont vernis.
Les diamans sont beaux , très-bien choisis ;
Et vous verrez des étoffes nouvelles ,
D'un goût charmant..... Oh ! rien n'approche d'elles.

L A B A R O N N E (*au Comte.*)

Vous avez donc commandé tout cela ?

L E C O M T E (*à part.*)

Oui.... Mais pour qui ?

M A R I N.

Le tout arrivera

Demain matin dans ce nouveau carosse ,
Et fera prêt ce soir pour votre noce.
Vive Paris pour avoir sur le champ
Tout ce qu'on veut , quand on a de l'argent.
En revenant j'ai revû le notaire ,
Tout près d'ici , griffonnant votre affaire.

L A B A R O N N E.

Ce mariage a traîné bien long-tems.

L A M A R Q U I S E (*à part.*)

Ah ! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

M A R I N.

Dans ce salon j'ai trouvé tout-à-l'heure
Un bon vieillard , qui gémit & qui pleure :
Depuis long-tems il voudrait vous parler.

L A B A R O N N E.

Quel importun ! qu'on le fasse en aller :

Il prend trop mal son tems.

LA MARQUISE

Pourquoi, Madame?

Mon fils, ayez un peu de bonté d'ame;
Et croyez-moi, c'est un mal des plus grands,
De rebuter ainsi les pauvres gens.
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance,
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable, doux.
Ne sont-ils pas hommes tout comme nous ?
On ne fait pas à qui l'on fait injure ;
On se repent d'avoir eu l'ame dure.
Les orgueilleux ne prospèrent jamais.

(à Marin.)

Allez chercher ce bon homme.

M A R I N.

J' y va

(Il sort.)

LE COMTE.

Pardon ; ma mere, il a fallu vous rendre
Mes premiers soins, & je suis prêt d'entendre
Cet homme-là malgré mon embarras.

S C E N E V I.

LE COMTE, LA MARQUISE,
LA BARONNE, le Payfan.

LA MARQUISE au Payfan.

Approchez-vous, parlez, ne tremblez pas.

C O M E D I E.

415

LE P A Y S A N.

Ah ! Monseigneur , écoutez-moi de grace :
Je suis.... Je tombe à vos pieds, que j'embrasse ;
Je viens vous rendre.....

LE C O M T E.

Ami , relevez-vous ;
Je ne veux point qu'on me parle à genoux ;
D'un tel orgueil je suis trop incapable.
Vous avez l'air d'être un homme estimable.
Dans ma maison cherchez-vous de l'emploi ?
A qui parlai-je ?

LA M A R Q U I S E.

Allons , rassure-toi.

LE P A Y S A N.

Je suis , hélas ! le pere de Nanine.

LE C O M T E.

Vous ?

LA B A R O N N E.

Ta fille est une grande coquine..

LE P A Y S A N.

Ah ! Monseigneur , voilà ce que j'ai craint ;
Voilà le coup dont mon cœur est atteint :
J'ai bien pensé qu'une somme si forte
N'appartient pas à des gens de sa sorte :
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs ,
Et sont gâtés auprès des grands seigneurs.

LA B A R O N N E.

Il a raison ; mais il trompe ; & Nanine
N'est point sa fille , elle était orpheline.

LE PAYSAN.

Il est trop vrai : chez de pauvres parens
 Je la laissai dès ses plus jeunes ans.
 Ayant perdu mon bien avec sa mère,
 J'allai servir, forcé par la misère,
 Ne voulant pas, dans mon funeste état,
 Qu'elle passât pour la fille d'un soldat,
 Lui défendant de me nommer son père.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela ? pour moi je considère
 Les bons soldats ; on a grand besoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce métier, s'il vous plait, de honteux ?

LE PAYSAN.

Il est bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fût toujours condamnable.
 J'estime plus un vertueux soldat,
 Qui de son sang fert son Prince & l'Etat,
 Qu'un important, que sa lâche industrie
 Engraisse en paix du sang de la patrie.

LA MARQUISE.

Ça, vous avez vû beaucoup de combats ;
 ConteZ-les-moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas ! qui me déchire,
 Permettez-moi seulement de vous dire,
 Qu'on me promet cent fois de m'avancer :
 Mais sans appui comment peut-on percer ?

Toujours

Toujours jetté dans la foule commune,
Mais distingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition?

LA BARONNE.

Fi, quelle idée!

LE PAYSAN, à la Baronne.

Hélas! Madame, non;
Mais je suis né d'une honnête famille;
Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux?

LE COMTE.

Eh! poursuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine?

LE COMTE.

Ah! de grace, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivait bien traitée & chérie.
Heureux alors, & bénissant le ciel,
Vous, vos bontés, votre soin paternel,
Je suis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble & craignant son jeune âge,
Tremblant encor, lorsque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'est rendu.

Montrant la Baronne.

Je viens d'entendre au discours de Madame,
Que j'eus raison : elle m'a percé l'ame;

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

G g g

Je vois fort bien que ces cent louis d'or,
Des diamans, sont un trop grand trésor,
Pour les tenir par un droit légitime:
Elle ne peut les avoir eus sans crime.
Ce seul soupçon me fait frémir d'horreur,
Et j'en mourrai de honte & de douleur.
Je suis venu soudain pour vous les rendre;
Ils sont à vous, vous devez les reprendre;
Et si ma fille est criminelle, hélas!
Punissez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah, mon cher fils, je suis toute attendrie.

LA BARONNE.

Ouais, est-ce un songe? est-ce une fourberie?

LE COMTE.

Ah! qu'ai-je fait?

LE PAYSAN.

(Il tire la bourse & le paquet.)

Tenez, Monsieur, tenez.

LE COMTE.

Moi les reprendre! ils ont été donnés,
Elle en a fait un respectable usage.
C'est donc à vous qu'on a fait le message?
Qui l'a porté?

LE PAYSAN.

C'est votre jardinier,
A qui Nanine osa se confier.

LE COMTE.

Quoi! c'est à vous que le présent s'adresse?

COMEDIE

419

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur! ô tendresse!

Des deux côtés quel excès de vertu!

Et votre nom? Je demeure éperdu.

LA MARQUISE.

Eh, dites donc votre nom. Quel mystère!

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah! mon père!

LA BARONNE.

Que dit-il là?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer?

J'ai fait un crime, il le faut réparer.

Si vous saviez combien je suis coupable!

J'ai maltraité la vertu respectable.

Il va lui-même à un de ses gens.

Hola, courez.

LA BARONNE.

Et quel empressement?

LE COMTE.

Vite un carosse!

LA MARQUISE.

Oui, Madame, à l'instant;

Vous devriez être sa protectrice.

Quand on a fait une telle injustice;

Ggg ij

Sachez de moi que l'on ne doit rougir
 Que de ne pas assez se repentir.
 Monsieur mon fils a souvent des lubies,
 Que l'on prendrait pour de franches folies :
 Mais dans le fond c'est un cœur généreux ;
 Il est né bon , j'en fais ce que je veux.
 Vous n'êtes pas , ma bru , si bienfaisante :
 Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente !
 Qu'il a l'air sombre , embarrassé , rêveur !
 Quel sentiment étrange est dans son cœur ?
 Voyez , Monsieur , ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui , pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la satisfaire
 Par des présens.

LA MARQUISE.

C'est le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi jamais je ne veux la revoir ;
 Que du château jamais elle n'approche ;
 Entendez-vous ?

LE COMTE.

J'entens.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche !

LA BARONNE.

De mes soupçons évitez les éclats.

Vous hésitez ?

LE C O M T E , *après un silence.*

Non, je n'hésite pas.

L A B A R O N N E.

Je dois m'attendre à cette déférence ;

Vous la devez à tous les deux, je pense.

L A M A R Q U I S E.

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils ?

L A B A R O N N E.

Quel parti prendrez-vous ?

LE C O M T E.

Il est tout pris.

Vous connaissez mon ame & sa franchise :

Il faut parler. Ma main vous fut promise ;

Mais nous n'avions voulu former ces nœuds ,

Que pour finir un procès dangereux.

Je le termine ; & dès l'instant je donne ,

Sans nul regret , sans détour j'abandonne

Mes droits entiers , & les prétentions ,

Dont il naquit tant de divisions.

Que l'intérêt encor vous en revienne ;

Tout est à vous , jouissez-en sans peine.

Que la raison fasse du moins de nous

Deux bons parens , ne pouvant être époux.

Oublions tout , que rien ne nous aigrisse :

Pour n'aimer pas , faut-il qu'on se haïsse ?

L A B A R O N N E.

Je m'attendais à ton manque de foi.

Va , je renonce , à tes présens , à toi.

Traître, je vois avec qui tu vas vivre,
 A quel mépris ta passion te livre.
 Sers noblement sous les plus viles loix;
 Je t'abandonne à ton indigne choix.

Elle sort.

S C E N E V I I.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

N On, il n'est point indigne; non, Madame;
 Un fol amour n'aveugla point mon ame.
 Cette vertu qu'il faut récompenser,
 Doit m'attendrir, & ne peut m'abaisser.
 Dans ce vieillard, ce qu'on nomme bassesse
 Fait son mérite; & voilà sa noblesse.
 La mienne à moi, c'est d'en payer le prix.
 C'est pour des cœurs par eux-même annoblis,
 Et distingués par ce grand caractère,
 Qu'il faut passer sur la règle ordinaire:
 Et leur naissance, avec tant de vertus,
 Dans ma maison n'est qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc? quel titre? & que voulez-vous dire?

SCÈNE DERNIÈRE.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE,
PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE, à sa mère.

Son seul aspect devrait vous en instruire.

LA MARQUISE.

Embrasse-moi cent fois, ma chère enfant.

Elle est vêtue un peu mesquinement :

Mais qu'elle est belle, & comme elle a l'air sage !

NANINE

*(courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être
baisée devant la Marquise.)*

Ah ! la nature à mon premier hommage.

Mon père !

PHILIPPE HOMBERT.

O ciel ! ô ma fille ! ah, Monsieur,

Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE.

Oui ; mais comment faut-il que je répare

L'indigne affront qu'un mérite si rare,

Dans ma maison, put de moi recevoir ?

Sous quel habit revient-elle nous voir !

Il est trop vil, mais elle le décore.

Non, il n'est rien que Nanine n'honore.

Eh bien, parlez : auriez-vous la bonté

De pardonner à tant de dureté ?

N A N I N E.

Que me demandez-vous? Ah! je m'étonne,
 Que vous doutiez si mon cœur vous pardonne.
 Je n'ai pas crû que vous pussiez jamais
 Avoir eu tort après tant de bienfaits.

L E C O M T E.

Si vous avez oublié cet outrage,
 Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage :
 Je ne veux plus commander qu'une fois,
 Mais jurez-moi d'obéir à mes loix.

P H I L I P P E H O M B E R T.

Elle le doit, & sa reconnaissance...

N A N I N E *à son pere.*

Il est bien sûr de mon obéissance.

L E C O M T E.

J'ose y compter. Oui, je vous avertis,
 Que vos devoirs ne sont pas tous remplis.
 Je vous ai vûe aux genoux de ma mere,
 Je vous ai vûe embrasser votre pere;
 Ce qui vous reste en des momens si doux...
 C'est... à leurs yeux... d'embrasser... votre époux.

N A N I N E.

Moi!

L A M A R Q U I S E.

Quelle idée! Est-il bien vrai?

P H I L I P P E H O M B E R T.

Ma fille!

L E C O M T E, *à sa mere.*

Le daignez-vous permettre?

L A

LA MARQUISE.

La famille

Etrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant elle l'approuvera.

P H I L I P P E H O M B E R T.

Quel coup du fort ! Non, je ne puis comprendre,
Que jusques-là vous prétendiez descendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir, je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils.

LE COMTE.

Ma mere, il s'agit d'être heureux.

~~L'intérêt seul a fait cent mariages.~~

Nous avons vû les hommes les plus sages
Ne consulter que les mœurs & le bien :
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien ;
Et je ferai par goût & par justice,
Ce qu'en a fait cent fois par avarice.
Ma mere, enfin terminez ces combats,
Et consentez.

N A N I N E.

Non, n'y consentez pas ;

Opposez-vous à sa flamme, ... à la mienne ;

Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.

L'amour l'aveugle, il le faut éclairer.

Ah ! loin de lui, laissez-moi l'adorer.

Voyez mon sort, voyez ce qu'est mon père :

Puis-je jamais vous appeller ma mère ?

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

H h h

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois ; c'en est fait ;
Je ne tiens pas contre ce dernier trait ;
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime ;
Il est unique aussi-bien que toi-même.

NANINE,

J'obéis donc à votre ordre ; à l'amour
Mon cœur ne peut résister.

LA MARQUISE.

Que ce jour

Soit des vertus la digne récompense,
Mais sans tirer jamais à conséquence.

Fin du troisième & dernier acte.

LA PRUDE,

O U

LA GARDEUSE DE CASSETTE,

C O M É D I E

E N C I N Q A C T E S,

En vers de dix syllabes.

Hhh ij

A V E R T I S S E M E N T.

Cette comédie est un peu imitée d'une pièce Anglaise intitulée le Plain Dealer. Elle ne paraît pas faite pour le théâtre de France. Les mœurs en sont trop hardies, quoiqu'elles le soient bien moins que dans l'original. Il semble que les Anglais prennent trop de liberté, & que les Français n'en prennent pas assez.

A C T E U R S.

Mad. D O R F I S E, veuve.

Mad. B U R L E T, sa cousine.

C O L L E T T E, suivante de Dorfise.

B L A N F O R D, Capitaine de vaisseau.

D A R M I N, son ami.

B A R T O L I N, caissier.

Le Chevalier M O N D O R.

A D I N E, nièce de Darmin, déguisée en jeune Grec.

La scène est à Marseille.

LA PRUDE,
OU
LA GARDEUSE DE CASSETTE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DARMIN, ADINE.

ADINE *habillée en Turc.*

AH ! mon cher oncle ! ah quel cruel voyage !
Que de dangers ! quel étrange équipage !
Il faut encore cacher sous un turban
Mon nom, mon cœur, mon sexe, & mon tourment.

DARMIN.

Nous arrivons : je te plains ; mais ma nièce,
Lorsque ton pere est mort Consul en Grèce,
Quand nous étions tous deux après sa mort
Privés d'amis, de bien & de support,
Que ta beauté, tes grâces, ton jeune âge,
N'étaient pour toi qu'un funeste avantage ;

Pour comble enfin, quand un maudit Pacha
Si vivement de toi s'amouracha,
Que faire alors? ne fus-tu pas réduite
A te cacher, te masquer, partir vite?

A D I N E.

D'autres dangers sont préparés pour moi.

D A R M I N.

Ne rougi point, ma nièce, calme-toi;
Car à la hâte avec nous embarquée,
Vêtue en homme, en jeune Turc masquée,
Tu ne pouvais, ma nièce, honnêtement
Te dépêtrer de cet accoutrement,
Prendre du sexe & l'habit & la mine,
Devant les yeux de vingt gardes-marine;
Qui tous étaient plus dangereux pour toi,
Qu'un vieux Pacha n'ayant ni foi, ni loi.
Mais par bonheur, tout s'arrange à merveille;
Et nous voici débarqués dans Marseille,
Loin des Pachas, & près de tes parens,
Chez des Français, tous fort honnêtes gens.

A D I N E.

Ah! Blanfort est honnête homme sans doute;
Mais que de maux tant de vertu me coûte!
Fallait-il donc avec lui revenir?

D A R M I N.

Ton défunt père à lui devait t'unir;
Et cet hymen, dans ta plus tendre enfance
Fit autrefois sa plus douce espérance.

A D I N E.

Qu'il se trompait!

D A R M I N.

Blanford à tes beaux yeux
Rendra justice, en te connaissant mieux.
Peut-il long-tems se coiffer d'une prude,
Qui de tromper fait son unique étude?

A D I N E.

On la dit belle ; il l'aimera toujours ;
Il est constant.

D A R M I N.

Bon ! qui l'est en amours ?

A D I N E.

Je crains Dorfise.

D A R M I N.

Elle est trop intrigante ;
Sa pruderie est , dit-on , trop galante ;
Son cœur est faux , ses propos médifans.
Ne crain rien d'elle ; on ne trompe qu'un tems.

A D I N E.

Ce tems est long , ce tems me désespère.
Dorfise trompe ! & Dorfise a su plaire !

D A R M I N.

Mais après tout , Blanford n'est-il si cher ?

A D I N E.

Oui ; dès ce jour , où deux vaisseaux d'Alger
Si vivement sur les flots l'attaquèrent ,
Ah ! que pour lui tous mes sens se troublèrent !
Dans mes frayeurs , un sentiment bien doux
M'intéressait pour lui comme pour vous ;
Et courageuse , en devenant si tendre ,
Je souhaitais être homme , & le défendre.
Songez-vous bien que lui seul me sauva ;

Quand sur les eaux notre vaisseau brûla ?
Ciel ! que j'aimai ses vertus, son courage,
Qui dans mon cœur ont gravé son image !

D A R M I N.

Oui, je conçois qu'un cœur reconnaissant
Pour la vertu peut avoir du penchant.
Trente ans à peine, une taille légère,
Beaux yeux, air noble, oui, sa vertu peut plaire ;
Mais son humeur, & son austérité,
Ont-ils pû plaire à ta simplicité ?

A D I N E.

Mon caractère est sérieux ; & j'aime
Peut-être en lui jusqu'à mes défauts même.

D A R M I N.

Il hait le monde.

A D I N E.

Il a, dit-on, raison.

D A R M I N.

Il est souvent trop confiant, trop bon ;
Et son humeur gâte encor sa franchise.

A D I N E.

De ces défauts le plus grand c'est Dorfise.

D A R M I N.

Il est trop vrai. Pourquoi donc refuser
D'ouvrir ses yeux, de les désabuser,
Et de briller dans ton vrai caractère ?

A D I N E.

Peut-on briller lorsqu'on ne saurait plaire ?
Hélas ! du jour, que par un sort heureux,
Dessus son bord il nous reçut tous deux,
J'ai bien tremblé, qu'il n'aperçut ma femme ;

En

En arrivant je sens la même crainte.

D A R M I N.

Je prétendais te découvrir à lui.

A D I N E.

Gardez-vous-en. Ménagez mon ennui ;

Sacrifiée à Dorcise adorée ,

Dans mon malheur , je veux être ignorée ;

Je ne veux pas , qu'il connaisse en ce jour ,

Quelle victime il immole à l'amour.

D A R M I N.

Que veux-tu donc ?

A D I N E.

Je veux , dès ce soir même ,

Dans un couvent , fuir un ingrat que j'aime.

D A R M I N.

Lorsque si vite on se met en couvent ,

Tout à loisir , ma nièce , on s'en repent.

Avec le tems , tout se fera , te dis-je.

Un soin plus triste à présent nous afflige ;

Car dans l'instant , où ce du Gué (a) nouveau

Si noblement fit sauter son vaisseau ,

Je vis sauter ses biens & ma fortune ;

A tous les deux la misère est commune.

Et cependant à Marseille arrivés ,

Remplis d'espoir , d'argent comptant privés ,

Il faut chercher un secours nécessaire.

L'amour n'est pas toujours la seule affaire.

A D I N E.

Quoi , lorsqu'on aime , on pourrait faire mieux ?

(a) Allusion au célèbre *duc Gué-Trouin* , l'un des grands-hommes de mer qu'a eus la France.

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

Iii

Je n'en crois rien.

D A R M I N.

Le tems ouvre les yeux.

L'amour, ma nièce, est aveugle à ton âge,

Non pas au mien. L'amour sans héritage,

Triste & confus, n'a pas l'art de charmer.

Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer.

A D I N E.

Vous pensez donc, que dans votre détresse,

Pour vous, mon oncle, il n'est plus de maîtresse,

Et que d'abord votre veuve Burlet,

En vous voyant vous quittera tout net?

D A R M I N.

Mon triste état lui servirait d'excuse.

Souvent, hélas! c'est ainsi qu'on en use.

Mais d'autres soins je suis embarrassé;

L'argent me manque, & c'est le plus pressé.

S C E N E I I.

B L A N F O R D, D A R M I N, A D I N E.

B L A N F O R D.

BOn de l'argent! dans le siècle où nous sommes,
C'est bien cela que l'on obtient des hommes.
Vive embrassade, & fades complimens,
Propos joyeux, vains baisers, faux sermens;
J'en ai reçu de cette ville entière;
Mais aussi-tôt qu'on a su ma misère,
D'après de moi la foule a disparu;
Voilà le monde.

DARMIN.

Il est très-corrompu;
Mais vos amis vous ont cherché peut-être?

BLANFORD.

Oui, des amis! en as-tu pu connaître?
J'en ai cherché; j'ai vu force fripons,
De tous les rangs, de toutes les façons,
D'honnêtes gens, dont la molle indolence
Tranquillement nage dans l'opulence,
Blâsés en tout, aussi durs que polis,
Toujours hors d'eux, ou d'eux seuls tout remplis:
Mais des cœurs droits, des âmes élevées,
Que les destins n'ont jamais captivées,
Et qui se font un plaisir généreux
De rechercher un ami malheureux,
J'en connais peu; par-tout le vice abonde.
Un coffre fort est le Dieu de ce monde;
Et je voudrais qu'ainsi que mon vaisseau,
Le genre humain fut abîmé dans l'eau.

DARMIN.

Exceptez-nous du moins de la sentence.

ADRIENNE.

Le monde est faux, je le crois; mais je pense,
Qu'il est encor un cœur digne de vous,
Fier, mais sensible, & sensible, quoique doux;
De vos destins bravant l'indigne outrage,
Vous en aimant, s'il se peut, davantage,
Tendre en ses vœux, & constant dans la foi.

BLANFORD.

Le beau présent! où le trouver?

Iii ij

A D I N E.

Dans moi.

B L A N F O R D.

Dans vous ! allez, jeune homme que vous êtes ;

Suis-je en état d'entendre vos sornettes ?

Pour plaisanter, prenez mieux votre temps.

Oui, dans ce monde, & parmi les méchants,

Je sais qu'il est encor des amies pures,

Qui chériront mes tristes aventures.

Je suis heureux, dans mon fort abattu,

Dorise au moins fait aimer la vertu.

A D I N E.

Ainsi, Monsieur, c'est de cette Dorise

Que pour toujours je vois votre ame éprise ?

B L A N F O R D.

Assurément.

A D I N E.

Et vous avez trouvé,

En sa conduite un mérite éprouvé ?

B L A N F O R D.

Oui.

D A N M I N.

Feu mon frere, avant d'aller en Grèce,

S'il m'en souvient, vous destinait ma niece.

B L A N F O R D.

Feu votre frere a très-mal destiné ;

J'ai mieux choisi ; je suis déterminé

Pour la vertu, qui du monde exilé,

Chez ma Dorise est ici rappelée.

A D I N E.

Un tel mérite est rare ; il me surprend ;

Mais son bonheur me semble encor plus grand.

B L A N F O R D.

Ce jeune enfant a du bon ; & je l'aime ;
Il prend parti pour moi contre vous-même.

D A R M I N.

Pas tant , peut-être. Après tout , dites-moi ,
Comment Dorfilè , avec sa bonne foi ,
Avec ce goût , qui pour vous seul l'attire ,
Depuis un an cessa de vous écrire ?

B L A N F O R D.

Voudriez-vous qu'on m'écrivit par l'air ,
Et que la poste allât en pleine mer ?
Avant ce tems , j'ai vingt fois reçu d'elle
De gros paquets , mais écrits d'un modèle....
D'un air si vrai , d'un esprit si sensé ; ...
Rien d'affecté , d'obscur , d'embarrassé ;
Point d'esprit faux ; la nature elle-même ,
Le cœur y parle ; & voilà comme on aime.

D A R M I N , à Adine.

Vous pâlissez.

B L A N F O R D avec empressement à Adine.

Qu'avez-vous ?

A D I N E.

Moi , Monsieur ?

Un mal cruel qui me perce le cœur.

B L A N F O R D , à Darmin.

Le cœur ! quel ton ! une fille à son âge
Seraït plus forte , aurait plus de courage.
Je l'aime fort , mais je suis étonné ,
Qu'à cet excès il soit efféminé.
Était-il fait pour un pareil voyage ?

Il craint la mer, les ennemis, l'orage.
 Je l'ai trouvé près d'un miroir assis;
 Il était né pour aller à Paris,
 Nous étaler sur les bancs du théâtre
 Son beau minois, dont il est idolâtre.
 C'est un Narcisse.

D A R M I N.

Il en a la beauté.

B L A N F O R D.

Oui, mais il faut en fuir la vanité.

A D I N E.

Ne craignez rien, ce n'est pas moi que j'aime.
 Je suis plus près de me haïr moi-même;
 Je n'aime rien qui me ressemble.

B L A N F O R D.

Enfin

C'est à Dorfise à régler mon destin.
 Bien convaincu de sa haute sagesse,
 De l'épouser je lui passai promesse;
 Je lui laissai mon bien même en partant,
 Joyaux, billets, contrats, argent comptant.
 J'ai, grace au ciel, par ma juste franchise,
 Confié tout à ma chère Dorfise.
 J'ai confié Dorfise & son destin
 A la vertu de Monsieur Bartolin.

D A R M I N.

De Bartolin, le caissier?

B L A N F O R D.

De lui-même;

D'un bon ami, qui me chérit, que j'aime.

D A R M I N. *d'un ton ironique.*

Ah, vous avez sans doute bien choisi;
Toujours heureux en maîtresse, en ami,
Point prévenu.

B L A N F O R D.

Sans doute, & leur absence
Me fait ici sécher d'impénitence.

A D I N E.

Je n'en peux plus, je fors.

B L A N F O R D.

Mais qu'avez-vous ?

A D I N E.

De ses malheurs chacun ressent les coups.
Les miens sont grands ; leurs traits s'appesantissent ;
Ils cesseront... si les vôtres finissent.

(Elle sort.)

B L A N F O R D.

Je ne fais... mais son chagrin m'a touché.

D A R M I N.

Il est aimable, il vous est attaché.

B L A N F O R D.

J'ai le cœur bon ; & la moindre fortune,
Qui me viendra, sera pour lui commune.
Dès que Dorfise, avec sa bonne foi,
M'aura remis l'argent qu'elle a de moi,
J'en ferai part à votre jeune Adine.
Je lui voudrais la voix moins féminine,
Un air plus fait ; mais les soins & le tems
Forment le cœur, & l'air des jeunes gens :
Il a des mœurs, il est modeste, sage.
J'ai remarqué toujours, dans le voyage,

Qu'il rougissait aux propos indécens,
Que sur mon bord tenaient nos jeunes gens.
Je vous promets de lui servir de père.

D A R M I N.

Ce n'est pas là pourtant ce qu'il espère.
Mais, allons donc chez Dorfise à l'instant,
Et recevez d'elle au moins votre argent.

B L A N F O R D.

Bon ! le démon, qui toujours m'accompagne,
La fait rester encor à la campagne.

D A R M I N.

Et le caissier ?

B L A N F O R D.

Et le caissier aussi.

Tous deux viendront, puisque je suis ici.

D A R M I N.

Vous pensez donc, que Madame Dorfise
Vous est toujours très-humblement soumise ?

B L A N F O R D.

Et pourquoi non ? si je garde ma foi,
Elle peut bien en faire autant pour moi,
Je n'ai pas eu comme vous la folie
De courtoiser une franche étourdie.

D A R M I N.

Il se pourra que j'en sois méprisé ;
Et c'est à quoi tout homme est exposé.
Et j'avourai qu'en son humeur badine,
Elle est bien loin de sa sage cousine.

B L A N F O R D.

Mais de son cœur ainsi désemparé,
Que ferez-vous ?

D A R M I N.

D A R M I N.

Moi, rien ; je me tairai ,
 En attendant qu'à 'Marseille se rendent
 Les deux beautés de qui nos cœurs dépendent.
 Fort à propos je vois venir vers nous
 L'ami Mondor.

B L A N F O R D.

Notre ami ! dites-vous ?

Lui ? notre ami ?

D A R M I N.

Sa tête est fort légère ;
 Mais dans le fond c'est un bon caractère.

B L A N F O R D.

Détrompez-vous , cher Darmin , soyez sûr
 Que l'amitié veut un esprit plus mûr ;
 Allez , les fous n'aiment rien.

D A R M I N.

Mais le sage
 Aime-t-il tant ? ... Tirons quelque avantage
 De ce fou-ci. Dans notre cas urgent ,
 On peut sans honte emprunter son argent.

S C E N E I I I.

BLANFORD, DARMIN, le Chevalier MONDOR.

Le Chevalier M O N D O R.

Bon jour, très-chers ; vous voilà donc en vie ?
 C'est fort bien fait, j'en ai l'ame ravie.
 Bon jour ! di-moi , quel est ce bel enfant ,
 Que j'ai vû là dans cet appartement ?

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

K k k

D'où vous vient-il ? était-il du voyage ?
 Est-il Grec , Turc ? est-il ton fils , ton page ?
 Qu'en faites-vous ? Où soupez-vous ce soir ?
 A quels appas jetez-vous le mouchoir ?
 N'allez vous pas vite en poste à Versailles ,
 Faire aux commis des récits de batailles ?
 Dans ce pays avez-vous un patron ?

B L A N F O R D.

Non.

Le Chevalier M O N D O R.

Quoi , tu n'as jamais fait ta cour ?

B L A N F O R D.

Non.

J'ai fait ma cour sur mer ; & mes services
 Sont mes patrons , sont mes seuls artifices ;
 Dans l'antichambre on ne m'a jamais vû.

Le Chevalier M O N D O R.

Tu n'as aussi jamais rien obtenu.

B L A N F O R D.

Rien demandé. J'attens que l'œil du maître
 Sache en son tems tout voir , tout reconnaître.

Le Chevalier M O N D O R.

Va , dans son tems ces nobles sentimens
 A l'hôpital mènent tout droit les gens.

D A R M I N.

Nous en sommes fort près ; & notre gloire
 N'a pas le fou.

Le Chevalier M O N D O R.

Je suis prêt à t'en croire.

D A R M I N.

Cher Chevalier , il te faut avouer ,

Le Chevalier M O N D O R.
En quatre mots je dois vous confier ,

D A R M I N.

Que notre ami vient de faire une perte

Le Chevalier M O N D O R.

Que j'ai, mon cher, fait une découverte,

D A R M I N.

De tout le bien ,

Le Chevalier M O N D O R.

D'une honnête beauté ,

D A R M I N.

Que sur la mer

Le Chevalier M O N D O R.

A qui sans vanité ,

D A R M I N.

Il rapportait ,

Le Chevalier M O N D O R.

Après bien du mystère ,

D A R M I N.

Dans son vaisseau.

Le Chevalier M O N D O R.

J'ai le bonheur de plaire.

D A R M I N.

C'est un malheur.

Le Chevalier M O N D O R.

C'est un plaisir bien vif ,

De subjuguier ce scrupule excessif ,

Cette pudeur & si fière & si pure ,

Ce précepteur , qui gronde la nature.

J'avais du goût pour la Dame Burlet ,

Pour sa gaité , son air brusque & follet ;

K k k ij

Mais c'est un goût plus léger qu'elle-même.

D A S M I N .

J'en suis ravi.

Le Chevalier M O N D O R .

C'est la prude que j'aime.

Encouragé par la difficulté ,

J'ai présenté la pomme à la fierté.

D A R M I N .

La prude enfin , dont votre ame est éprise ,

Cette beauté si fière ?

Le Chevalier M O N D O R .

C'est Dorfise.

B L A N F O R D *en riant*.

Dorfise ... ah ... bon. Sais-tu bien devant qui
Tu parles là ?

Le Chevalier M O N D O R .

Devant toi , mon ami.

B L A N F O R D .

Va , j'ai pitié de ton extravagance.

Cette beauté n'aura plus l'indulgence ,

Je t'en répons , de recevoir chez soi

Des Chevaliers éventés comme toi.

Le Chevalier M O N D O R .

Si fait , mon cher : la femme la moins folle

Ne se plaint point lorsqu'un fou la cajole.

B L A N F O R D .

Cajolez moins , mon très-cher , apprenez

Qu'à ses vertus mes jours sont destinés ,

Qu'elle est à moi , que sa juste tendresse.

De m'épouser m'avait passé promesse ,

Qu'elle m'attend pour m'unir à son sort.

Le Chevalier M O N D O R *en riant.*

Le beau billet qu'a là l'ami Blanford !

(*à Darmin.*)

Il a, dis-tu, besoin, dans sa détresse,

D'autres billets payables en espèce.

Tien, cher Darmin.

(*Il veut lui donner un porte-feuille.*)

B L A N F O R D *l'arrêteant.*

Non, gardez-vous-en bien.

D A R M I N.

Quoi, vous voulez ?...

B L A N F O R D.

De lui je ne veux rien.

Quand d'emprunter on fait la grace insigne,

C'est à quelqu'un qu'on daigne en croire digne ;

C'est d'un ami qu'on emprunte l'argent.

Le Chevalier M O N D O R.

Ne suis-je pas ton ami ?

B L A N F O R D.

Non vraiment.

Plaisant ami, dont la frivole flamme,

S'il se pouvait, m'enlèverait ma femme ;

Qui dès ce soir, avec vingt fainéans,

Va s'égayer à table à mes dépens !

Je les connais ces beaux amis du monde.

Le Chevalier M O N D O R.

Ce monde-là, que ton rare esprit fronde,

Croi-moi, vaut mieux que ta mauvaise humeur.

Adieu. Je vais, du meilleur de mon cœur,

Dans le moment chez la belle Dorfise,

Aux grands éclats de rite de ta sorise.

(*Il veut s'en aller.*)

B L A N F O R D *l'arrêtant.*

Que dis-tu là ? mon cher Darmin ! comment ?

Elle est ici , Dorfise ?

Le Chevalier M O N D O R.

Affurément.

B L A N F O R D.

O juste ciel !

Le Chevalier M O N D O R.

Eh bien ! quelle merveille ?

B L A N F O R D.

Dans sa maison ?

Le Chevalier M O N D O R.

Oui , te dis-je , à Marseille.

Je l'ai trouvée à l'instant qui rentrait ,

Et qui des champs avec hâte accourait

B L A N F O R D (*à part.*)

Pour me revoir ! O ciel ! je te rens grace ;

A ce seul trait tout mon malheur s'efface.

Entrons chez elle,

Le Chevalier M O N D O R.

Entrons , c'est fort bien dit ;

Car plus on est de fous , & plus on rit.

B L A N F O R D. (*Il va à la porte.*)

Heurtons.

Le Chevalier M O N D O R.

Frappons.

C O L L E T T E (*en dedans de la maison.*)

Qui va là ?

B L A N F O R D.

Moi.

Le Chevalier M O N D O R.

Moi-même.

S C E N E I V.

BLANFORD, DARMIN, COLLETTE,
le Chevalier MONDOR.

COLLETTE (*sortant de la maison.*)

B Lanford ! Darmin ! quelle surprise extrême !
Monfieur !

B L A N F O R D.

Collette !

C O L L E T T E.

Hélas ! je vous ai cru

Noyé cent fois. Soyez le bien venu.

B L A N F O R D.

Le juste ciel , propice à ma tendresse ,
M'a conservé pour revoir ta maitresse.

C O L L E T T E.

Elle sortait tout à l'instant d'ici.

D A R M I N.

Et sa cousine ?

C O L L E T T E.

Et sa cousine aussi.

B L A N F O R D.

Eh ! mais , de grace , où donc est-elle allée ?
Où la trouver ?

COLLETTE (*faisant une révérence de prude.*)

Elle est à l'assemblée.

B L A N F O R D .

Quelle assemblée ?

C O L L E T T E .

Eh ! vous ne savez rien ?

Apprenez donc que vingt femmes de bien

Sont dans Marseille étroitement unies ,

Pour corriger nos jeunes étourdies ,

Pour réformer le train d'aujourd'hui ,

Mettre à sa place un noble & digne ennui ,

Et hautement par de sages cabales ,

De leur prochain réprimer les scandales ;

Et Dorfise est en tête du parti.

B L A N F O R D à *Darmin.*

Mais comment donc un si grand étourdi

Est-il souffert d'une beauté sévère ?

D A R M I N .

Chez une prude un étourdi peut plaire.

B L A N F O R D .

De l'assemblée où va-t-elle ?

C O L L E T T E .

On ne fait ,

Faire du bien sourdement.

B L A N F O R D .

En secret !

C'est-là le comble. Eh ! puis-je en sa demeure ,

Pour lui plaire , avoir aussi mon heure ?

Le Chevalier M O N D O R .

Va , c'est à moi , qu'il le faut demander ;

Sans risquer rien je peux te l'accorder.

Tu

Tu la verras tout comme à l'ordinaire.

B L A N F O R D.

Respectez-la ; c'est ce qu'il vous faut faire ;
Et gardez-vous de la désapprouver.

D A R M I N.

Et sa cousine , où peut-on la trouver ?
On m'avait dit qu'elles vivaient ensemble.

C O L L E T T E.

Oui , mais leur goût rarement les assemble ;
Et la cousine , avec dix jeunes gens ,
Et dix beautés , se donne du bon tems ;
Et d'une table , & propre , & bien servie ,
Presque toujours vole à la comédie.
Ensuite on danse , ou l'on se met au jeu ;
Toujours chez elle & grand' chère , & beau feu ,
De longs soupers & des chansons nouvelles ,
Et des bons mots , encor plus plaisans qu'elles ;
Glaces , liqueurs , vins vieux , gris , rouges , blancs ;
Amas nouveaux de boîtes , de rubans ,
Magots de Saxe , & riches bagatelles ,
Qu'Hébert (b) invente à Paris pour les belles ;
Le jour , la nuit , cent plaisirs renaissans ,
Et de médire à peine a-t-on le tems.

Le Chevalier M O N D O R.

Oui , notre ami , c'est ainsi qu'il faut vivre.

D A R M I N.

Mais pour la voir , où faudra-t-il la suivre ?

C O L L E T T E.

Par-tout , Monsieur. Car du matin au soir ,

(b) Fameux marchand de curiosités.

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

LII

Dès qu'elle sort , elle court , veut tout voir.
 Il lui faudrait que le ciel par miracle
 Exprès pour elle assemblât un spectacle,
 Jeu, bal , toilette, & musique, & soupé;
 Son cœur toujours est de tout occupé.
 Vous la verrez , & sa joyeuse troupe,
 Fort tard chez elle , & vers l'heure où l'on soupe.

B L A N F O R D.

Si vous l'aimez , après ce que j'entens,
 Moins qu'elle encor vous avez de bon sens.
 Peut-on chérir ce bruyant assemblage
 De tous les goûts , qu'eut le sexe en partage ?
 Il vous sied bien dans vos tristes soupirs,
 De suivre en pleurs le char de ses plaisirs,
 Et d'étaler les regrets d'une dupe,
 Qu'un fol amour dans sa misère occupe.

D A R M I N.

Je crois encor, dussai-je être en erreur,
 Qu'on peut unir les plaisirs & l'honneur.
 Je crois aussi, soit dit sans vous déplaire,
 Que femme prude, en sa vertu sévère,
 Peut en public faire beaucoup de bien,
 Mais en secret souvent ne valoir rien.

B L A N F O R D.

Eh bien ! tantôt nous viendrons l'un & l'autre,
 Et vous verrez mon choix , & moi le vôtre.

Le Chevalier M O N D O R.

Où , revenez , & vous verrez , ma foi ,
 La place prise.

B L A N F O R D.

Et par qui donc ?

Le Chevalier M O N D O R.

Par moi.

B L A N F O R D.

Par toi?

Le Chevalier M O N D O R.

J'ai mis à profit ton absence,

Et je n'ai pas à craindre ta présence.

Va, tu verras.. Adieu.

S C E N E V.

B L A N F O R D, D A R M I N.

B L A N F O R D.

CA pensez-vous
Que d'un tel homme on puisse être jaloux?

D A R M I N.

Le ridicule, & la bonne fortune,
Vont bien ensemble, & la chose est commune.

B L A N F O R D.

Quoi? vous pensez?...

D A R M I N.

Oui, ces femmes de bien
Aliment par fois les grands diseurs de rien.
Mais permettez que j'aïlle un peu moi-même,
Chercher mon fort, & savoir si l'on m'aime.

*(Il sort.)*B L A N F O R D, *seul.*

Oui, hâtez-vous d'être congédié.
Hom! le pauvre homme! il me fait grand pitié.

L 11 ij

Que je te loue , ô destin favorable ,
Qui me fais prendre une femme estimable !
Que dans mes maux je bénis mon retour !
Que ma raison augmente mon amour !
Oh ! je fuirai , je l'ai mis dans ma tête ,
Le monde entier pour une femme honnête.
C'est trop long-tems courir , craindre , espérer.
Voilà le port , où je veux demeurer.
Près d'un tel bien qu'est-ce que tout le reste ?
Le monde est fou , ridicule , ou funeste ;
Ai-je grand tort d'en être l'ennemi ?
Non , dans ce monde il n'est pas un ami.
Personne au fond à nous ne s'intéresse.
On est aimé , mais c'est de sa maîtresse.
Tout le secret est de savoir choisir.
Une coquette est un vrai monstre à fuir ;
Mais une femme , & tendre , & belle , & sage ,
De la nature est le plus digne ouvrage.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORFISE, Madame BURLET, le Chevalier MONDOR.

DORFISE.

ADoucifiez, Monsieur le Chevalier,
De vos discours l'excès trop familier,
La pureté de mes chastes oreilles
Ne peut souffrir des libertés pareilles.

Le Chevalier MONDOR (*en riant.*)

Vous les aimez pourtant ces libertés;
Vous me grondez; mais vous les écoutez;
Et vous n'avez, comme je puis comprendre,
Cheveux si courts, que pour les mieux entendre.

DORFISE.

Encor.

Mad. BURLET.

Eh bien, je suis de son côté;
Vous affectez trop de sévérité.
La liberté n'est pas toujours licence.
On peut, je crois, entendre avec décence
De la gaité les innocens éclats,
Ou bien sembler ne les entendre pas.
Votre vertu, toujours un peu farouche,
Veut nous fermer & l'oreille & la bouche.

Oui, l'une & l'autre; & fermez, croyez-moi,
Votre maison à tous ceux que j'y voi.

Je vous l'ai dit, ils vous perdront, cousine;

Comment souffrir leur troupe libertine,

Le beau Cléon, qui brillant sans esprit,

Rit des bons mots, qu'il prétend avoir dit?

Damon, qui fait, pour vingt beautés qu'il aime,

Vingt madrigaux plus fades que lui-même?

Et ce Robin parlant toujours de lui?

Et ce pédant portant par-tout l'ennui?

Et mon cousin, qui....

Le Chevalier M O N D O R.

C'en est trop, Madame,

Chacun son tour; & si votre belle ame

Parle du monde avec tant de bonté,

J'aurai du moins autant de charité.

Je veux ici vous tracer de mon style

En quatre mots un portrait de la ville;

A commencer par....

D O R F I S E.

Ah n'en faites rien;

Il n'appartient qu'aux personnes de bien,

De châtier, de gourmander le vice.

C'est à mes yeux une horrible injustice,

Qu'un libertin satyrise aujourd'hui

D'autres mondains, moins vicieux que lui.

Lorsque j'en veux à l'humaine nature,

C'est zèle, honneur, & vertu toute pure,

Dégoût du monde. Ah Dieu! que jé le hais,

Ce monde infâme!

Mad. B U R L E T.

Il a quelques attraits.

D O R F I S E.

Pour vous , hélas ! & pour votre ruine.

Mad. B U R L E T.

N'en a-t-il point un peu pour vous , cousine ?

Haïssiez-vous ce monde ?

D O R F I S E.

Horriblement.

Le Chevalier M O N D O R.

Tous les plaisirs ?

D O R F I S E.

Epouvantablement.

Mad. B U R L E T.

Le jeu ? le bal ?

Le Chevalier M O N D O R.

La musique ? la table ?

D O R F I S E.

Ce font , ma chère , inventions du diable.

Mad. B U R L E T.

Mais la parure & les ajustemens ?

Vous m'avouerez.....

D O R F I S E.

Ah ! quels vains ornemens !

Si vous saviez à quel point je regrette

Tous les instans perdus à ma toilette !

Je fuis toujours le plaisir de me voir ;

Mon œil blessé craint l'aspect d'un miroir.

Mad. B U R L E T.

Mais cependant , ma sèvre Dorfise ,

Vous me semblez bien coiffée & bien mise.

D O R F I S E.

Bien ?

Le Chevalier M O N D O R.

Du grand bien.

D O R F I S E.

Avec simplicité.

Le Chevalier M O N D O R.

Mais avec goût.

Mad. B U R L E T.

Votre sage beauté,

Quoi qu'elle en dise, est fort aise de plaire.

D O R F I S E.

Moi ? juste ciel !

Mad. B U R L E T.

Parle-moi sans mystère.

Je crois, ma foi, que ta sévérité

A quelque goût pour ce jeune éventé.

Il n'est pas mal fait. (*en montrant Mondor.*)

Le Chevalier M O N D O R.

Ah !

Mad. B U R L E T.

C'est un jeune homme,

Fort beau, fort riche.

Le Chevalier M O N D O R.

Ah !

D O R F I S E.

Ce discours m'affomme.

Vous proposez l'abomination !

Un beau jeune homme est mon aversion,

Un beau jeune homme ! ah ! fi !

Le Chevalier M O N D O R.

Ma foi, Madame,

Pour

Pour vous & moi j'en suis fâché dans l'ame.
Mais ce Blanford qui revient sans vaisseau
Est-il si riche, & si jeune, & si beau?

D O R F I S E.

Il est ici? quoi, Blanford?

Le Chevalier M O N D O R.

Oui, sans doute.

C O L L E T T E, (*entrant avec précipitation.*)

Hélas! je viens vous apprendre.....

D O R F I S E (*à Collette à l'oreille.*)

Ecoute.

Mad. B U R L E T.

Comment?

D O R F I S E (*au Chevalier Mondor.*)

Depuis qu'il prit de moi congé,

De ses défauts je l'ai cru corrigé,

Je l'ai crû mort.

Le Chevalier M O N D O R.

Il vit; & le corsaire

Veut me couler à fond, & croit vous plaire.

D O R F I S E (*en se retournant vers Collette.*)

Collette, hélas!

C O L L E T T E.

Hélas!

D O R F I S E.

Ah! Chevalier,

Pourriez-vous point sur mer le renvoyer?

Le Chevalier M O N D O R.

De tout mon cœur.

Mad. B U R L E T.

Sait-on quelque nouvelle

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

M m m

De ce Darmin , son ami si fidelle?
Viendra-t-il point ?

Le Chevalier M O N D O R .

Il est venu ; Blanford

L'a raccroché dans je ne fais quel port.
Ils ont sur mer donné, je crois, bataille ,
Et sont ici n'ayant ni sou ni maille.
Mais avec lui Blanford a ramené
Un petit Grec plus joli , mieux tourné.....

D O R F I S E .

Eh ! oui , vraiment. Je pense tout à l'heure ,
Que je l'ai vû tout près de ma demeure :
De grands yeux noirs ?

Le Chevalier M O N D O R .

Oui.

D O R F I S E .

Doux , tendres , touchans ?

Un teint de rose ?

Le Chevalier M O N D O R .

Oui.

D O R F I S E (*en s'animant un peu plus.*)

Des cheveux , des dents ,

L'air noble , fin ?

Le Chevalier M O N D O R .

C'est une créature ,

Qu'à son plaisir façonna la nature.

D O R F I S E .

S'il a des mœurs , s'il est sage , bien né ,
Je veux par vous qu'il me soit amené....
Quoiqu'il soit jeune.

Mad. B U R L E T.

Et moi, je veux sur l'heure,

Que de Darmin l'on cherche la demeure.

Allez la Fleur, trouvez-le, & lui portez

Trois cens louis que je crois bien comptés ;

(Elle donne une bourse à la Fleur, qui est derrière elle.)

Et qu'à souper Blanford & lui se rendent.

Depuis long-tems tous nos amis l'attendent,

Et moi plus qu'eux. Je n'ai jamais connu

De naturel plus doux, plus ingénu :

J'aime sur-tout sa complaisance aimable,

Et sa vertu liante & sociable.

. D O R F I S E.

Eh bien ; Blanford n'est pas de cette humeur ;

Il est si sérieux !

Le Chevalier M O N D O R.

Si plein d'aigreur !

D O R F I S E.

Oui, si jaloux....

Le Chevalier M O N D O R (interrompant brusquement.)

Caustique.

D O R F I S E.

Il est....

Le Chevalier M O N D O R.

Sans doute.

D O R F I S E.

Laissez-moi donc parler ; il est...

Le Chevalier M O N D O R.

J'écoute.

D O R F I S E.

Il est enfin fort dangereux pour moi.

M m m ij

Mad. B U R L E T .

On dit qu'il a très-bien servi le Roi,
Qu'il s'est sur mer distingué dans la guerre.

D O R F I S E .

Oui, mais qu'il est incommode sur terre!

Le Chevalier M O N D O R .

Il est encor....

D O R F I S E .

Oui.

Le Chevalier M O N D O R .

Ces marins d'ailleurs

Ont presque tous de si vilaines mœurs.

D O R F I S E .

Oui.

Mad. B U R L E T .

Mais on dit qu'autrefois vos promesses
De quelque espoir ont flatté ses tendresses?

D O R F I S E .

Depuis ce tems j'ai par excès d'ennui,
Quitté le monde, à commencer par lui.
Le monde & lui me rendent si craintive.

S C E N E I I .

D O R F I S E , Mad. B U R L E T , le Chevalier
M O N D O R , C O L L E T T E .

C O L L E T T E .

M Adame !

D O R F I S E .

Eh bien!

COLLETTE.

Monsieur Blanford arrive.

DORFISE.

Ciel !....

Mad. BURLET.

Darmin avec lui ?

COLLETTE.

Madame, oui.

Mad. BURLET.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

DORFISE.

Et moi, je sens une douleur profonde ;

Je me retire, & je veux fuir le monde.

Le Chevalier MONDOR.

Avec moi donc ?

DORFISE.

Non, s'il vous plaît, sans vous.

(Elle sort.)

SCENE III.Mad. BURLET, BLANFORD, DARMIN,
le Chevalier MONDOR, ADINE.

DARMIN (à Mad. Burlet.)

MAdame, enfin, souffrez qu'à vos genoux....

Mad. BURLET (courant au devant de Darmin.)

Mon cher Darmin, venez, j'ai fait partie

D'aller au bal après la comédie ;

Nous causerons ; mon carrosse est là-bas.

(à *Blanford.*)

Et vous, Rigris, y viendrez-vous?

B L A N F O R D.

Non pas.

Je viens ici pour chose sérieuse.

Allez, courez, troupe folle & joyeuse;

Faites semblant d'avoir bien du plaisir,

Fatiguez bien votre inquiet loisir.

(*Au jeune Adine.*)

Et nous, jeune homme, allons trouver Dorfise.

(*Mad. Burlet sort avec le Chevalier & Darmin, qui lui donnent chacun la main, & Blanford continue.*)

S C E N E I V.

BLANFORT, ADINE, COLLETTE.

B L A N F O R D.

Voyons une ame au seul devoir soumise,
 Qui pour moi seul, par un sage retour,
 Renonce au monde, en faveur de l'amour;
 Et qui fait joindre à cette ardeur flatteuse
 Une vertu modeste & scrupuleuse.
 Méritez bien de lui plaire.

A D I N E.

Avec soin.

De sa vertu je veux être témoin;
 En la voyant je peux beaucoup m'instruire.

B L A N F O R D.

C'est très-bien dit; je prétens vous conduire.

En vous voyant du monde abandonné,
 Je trouve un fils que le sort n'a donné.
 Sans vous aimer on ne peut vous connaître.
 Vous êtes né trop flexible peut-être ;
 Rien ne fera plus utile pour vous,
 Que de hanter un esprit sage & doux,
 Dont le commerce en votre ame affermissé
 L'honnêteté, l'amour de la justice ;
 Sans vous ôter certain charme flatteur,
 Que je sens bien qui manque à mon humeur.
 Une beauté qui n'a rien de frivole,
 Est pour votre âge une excellente école ;
 L'esprit s'y forme : on y règle son cœur ;
 Sa maison est le temple de l'honneur.

A D I N E.

Eh bien ! allons avec vous dans ce temple ;
 Mais je suivrai bien mal son rare exemple,
 Soyez-en sûr.

B L A N F O R D.

Et pourquoi ?

A D I N E.

J'aurais pû

Auprès de vous mieux goûter la vertu ;
 Quoique la forme en soit un peu fêvère,
 Le fond m'en charme ; & vous m'avez sù plaire ;
 Mais pour Dorfise....

B L A N F O R D (*en allant à la porte de Dorfise.*)

Ah ! c'est trop se flatter,
 Que de vouloir tout d'un coup l'imiter ;
 Mais croyez-moi, si l'honneur vous domine,

Voyez Dorfise , & fuyez sa cousine.

(*Il veut entrer.*)

COLLETTE (*sortant de la maison , & refermant la porte.*) -
(*Il heurte.*)

On n'entre point , Monsieur.

B L A N F O R D .

Moi !

C O L L E T T E .

Non.

B L A N F O R D .

Comment ?

Moi refusé ?

C O L L E T T E .

Dans son appartement

Pour quelque tems Madame est en retraite.

B L A N F O R D .

J'admire fort cette vertu parfaite ;

Mais , j'entrerais.

C O L L E T T E .

Mais , Monsieur , écoutez.

B L A N F O R D .

Sans écouter , entrons vite.

(*Il entre.*)

C O L L E T T E .

Arrêtez.

A D I N E .

Hélas ! suivons , & voyons quelle issue

Aura pour moi cette étrange entrevue.

SCENE

S C E N E V.

C O L L E T T E *seule.*

IL va la voir : il va découvrir tout.
Je meurs de peur ; ma maitresse est à bout.
Ah ! ma maitresse , avoir eu le courage
De stipuler ce secret mariage !
De vous donner au caissier Bartolin !
Eh ! que dira notre public malin ?
O ! que la femme est d'une étrange espèce !
Et l'homme aussi . . . Quel excès de faiblesse !
Madame est folle , avec son air malin ;
Elle se trompe , & trompe son prochain ,
Passe son temps , après mille méprises ,
A réparer avec art ses sottises.
Le goût l'emporte , & puis on voudrait bien
Ménager tout , & l'on ne garde rien.
Maudit retour , & maudite aventure !
Comment Banford prendra-t-il son injure ?
Dans la maison voici donc trois maris ;
Deux sont promis , & l'autre est , je crois , pris.
Femme en tel cas ne sait auquel entendre.

S C E N E V I.

D O R F I S E , C O L L E T T E .

C O L L E T T E .

MAdame, eh bien ! quel parti faut-il prendre ?

D O R F I S E .

Va , ne crain rien ; on fait l'art d'éblouir ,
De différer , pour se faire chérir .
L'homme se mène aisément ; ses faiblesses
Font notre force , & servent nos adresses .
On s'est tiré de pas plus dangereux .
J'ai fait finir cet entretien fâcheux .
Adroitement je fais à la campagne
Courir notre homme (& le ciel l'accompagne !)
Chez Bartolin son ancien confident ,
Qui pourra bien lui compter quelque argent .
J'aurai du tems , il suffit .

C O L L E T T E .

Ah ! le diable

Vous fit signer ce contrat détestable !
Qui vous , Madame , avoir un Bartolin !

D O R F I S E .

Eh ! mon enfant ! le diable est bien malin .
Ce gros caissier m'a tant persécutée .
Le cœur se gagne ; on tente , on est tentée .
Tu fais qu'un jour on nous dit que Blanford
Ne viendrait plus .

C O L L E T T E .

Parce qu'il était mort .

D O R F I S E.

Je me voyais sans appui , sans richesse ,
 Faible sur-tout ; car tout vient de faiblesse.
 L'étoile est forte , & c'est souvent le lot
 De la beauté , d'épouser un magot.
 Mon cœur était à des épreuves rudes.

C O L L E T T E.

Il est des tems dangereux pour les prudes.
 Mais à l'amour devant sacrifier ,
 Vous auriez dû prendre le Chevalier ;
 Il est joli.

D O R F I S E.

Je voulais du mystère :
 Je n'aime pas d'ailleurs son caractère ;
 Je le ménage ; il est mon complaisant ,
 Mon confesseur , & c'est lui qui répand ,
 Par son subtil & sa folie utile ,
 Les bruits qu'il faut qu'on sème par la ville.

C O L L E T T E.

Mais Bartolin est si vilain.

D O R F I S E.

Oui , mais...

C O L L E T T E.

Et son esprit n'a guère plus d'attraits.

D O R F I S E.

Oui , mais...

C O L L E T T E.

Quoi , mais ?

D O R F I S E.

Le destin , le caprice ,
 Mon triste état , quelque peu d'avarice ,

N n n ij

L'occasion, je... je me résignai,
 Je devins folle ; en un mot je signai.
 Du bon Blanford je gardai la cassette.
 D'un peu d'argent mon amitié discrète
 Fit quelques dons par charité pour lui.
 Eh ! qui croyait que Blanford aujourd'hui,
 Après deux ans gardant sa vieille flamme,
 Viendrait chercher sa cassette & sa femme ?

C O L L E T T E.

Chacun disait ici qu'il était mort ;
 Il ne l'est point ; lui seul est dans son tort.

D O R F I S E (*reprenant l'air de prude.*)

Ah ! puisqu'il vit, je lui rendrai sans peine
 Tous ses bijoux, hélas ! qu'il les reprenne.
 Mais Bartolin, qui les croyait à moi,
 Me les garda, les prit de bonne foi,
 Les croit à lui, les conserve, les aime,
 En est jaloux autant que de moi-même.

C O L L E T T E.

Je le crois bien.

D O R F I S E.

Maris, vertu, bijoux,
 J'ai dans l'esprit de vous accorder tous.

S C E N E V I I.

Le Chevalier MONDOR, ADINE, DORFISE.

Le Chevalier M O N D O R.

Chasserons-nous ce rival plein de gloire,
 Qui me méprise, & s'en fait tant accroire ?

A D I N E (*arrivant dans le fond à pas lents , tandis que le Chevalier entrait brusquement.*)

Ecoutons bien.

Le Chevalier **M O N D O R.**

Il faut me rendre heureux ;

Il faut punir son air avantageux.

Je suis à vous , avec plaisir je laisse

Au vieux Darmin sa petite maitresse.

A le troubler on n'a que de l'ennui ;

On perd sa peine à se moquer de lui.

C'est ce Blanford , c'est sa vertu sévère ,

Sa gravité , qu'il faut qu'on désespère.

Il croit qu'on doit ne lui refuser rien ,

Par la raison qu'il est homme de bien.

Ces gens de bien me mettent à la gêne.

Ils vous feront mourir d'ennui , ma reine.

D O R F I S E (*d'un air modeste & sévère , après avoir regardé Adine.*)

Vous vous moquez ! J'ai pour Monsieur Blanford

Un vrai respect , & je l'estime fort.

Le Chevalier **M O N D O R.**

Il est de ceux qu'on estime & qu'on berne ,

Est-il pas vrai ?

A D I N E (*à part.*)

Que ceci me consterne !

Elle est constante , elle a de la vertu !

Tout me confond ; elle aime ; ah qui l'eût cru ?

D O R F I S E.

Que dit-il là ?

A D I N E (*à part.*)

Quoi Dorfise est fidelle ?

Et pour combler mon malheur, elle est belle.

D O R F I S E (*au Chevalier après avoir regardé Adine.*)

Il dit que je suis belle.

Le Chevalier M O N D O R.

Il n'a pas tort,

Mais il commence à m'importuner fort.

Allez, l'enfant, j'ai des secrets à dire

A cette Dame.

A D I N E.

Hélas, je me retire.

D O R F I S E (*au Chevalier.*)

Vous vous moquez.

(*à Adine.*)

Restez, restez ici.

(*au Chevalier.*)

Osez-vous bien le renvoyer ainsi ?

(*à Adine.*)

Approchez-vous : peu s'en faut qu'il ne pleure :

L'aimable enfant ! je prétens qu'il demeure.

Avec Blanford il est chez moi venu :

Dès ce moment son naturel m'a plu.

Le Chevalier M O N D O R.

Eh laissez là son naturel, Madame.

De ce Blanford vous haïssez la flamme ;

Vous m'avez dit qu'il est brutal, jaloux.

D O R F I S E (*fièrement.*)

Je n'ai rien dit.

(*à Adine.*)

Ca quel âge avez-vous ?

A D I N E.

J'ai dix-huit ans.

D O R F I S E.

Cette tendre jeunesse
 A grand besoin du frein de la sagesse.
 L'exemple entraîne ; & le vice est charmant ;
 L'occasion s'offre si fréquemment !
 Un seul coup d'œil perd de si belles ames !
 Défiez-vous de vous-même , & des femmes ;
 Prenez bien garde au souffle empoisonneur ,
 Qui des vertus flétrit l'aimable fleur.

Le Chevalier M O N D O R.

Que sa fleur soit , ou ne soit pas flétrie ,
 Mélez-vous moins de sa fleur , je vous prie ;
 Et n'écoutez.

D O R F I S E.

Mon Dieu ! point de courroux ;
 Son innocence a des charmes si doux !

Le Chevalier M O N D O R.

C'est un enfant.

D O R F I S E *s'approchant d'Adine.*

Ca , dites-moi , jeune homme ,
 D'où vous venez , & comment on vous nomme ?

A D I N E.

J'ai nom Adine ; en Grèce je suis né ;
 Avec Darmin Blanford m'a ramené.

D O R F I S E.

Qu'il a bien fait !

Le Chevalier M O N D O R.

Quelle humeur curieuse !

Quoi ! je vous peins mon ardeur amoureuse ,
 Et vous parlez encor à cet enfant ?
 Vous m'oubliez pour lui.

L A P R U D E ,
D O R F I S E (doucement.)
 Paix, imprudent.

S C E N E V I I I .

D O R F I S E , le Chevalier M O N D O R ,
A D I N E , C O L L E T T E .

C O L L E T T E .

*M*Adame.

D O R F I S E .

Eh bien ?

C O L L E T T E .

Vous êtes attendue

A l'assemblée.

D O R F I S E .

Où , j'y ferai rendue

Dans peu de tems.

Le Chevalier M O N D O R .

Quel mélange ennuyeux !

Quand nous ferons assemblés tout les deux ,

Nous casserons pour jamais , je vous prie ,

Ces rendez-vous de fade pruderie ,

Ces comités , ces conspirations.

Contre les goûts , contre les passions.

Il vous sied mal , jeune encor , belle , & fraîche ,

D'aller crier d'un ton de pigrèche ,

Contre les ris , les jeux & les amours ,

De blasphémer ces Dieux de vos beaux jours.

Dans des réduits peuplés de vieilles ombres ,

Que vous voyez , dans leurs cabales sombres ,

Sc

Se lamenter , fans gésier & fans dents ;
 Dans leurs tombeaux , des plaisirs des vivans.
 Je vais , je vais de ces sempiternelles
 Tout de ce pas égayer les cervelles ;
 Et leur donnant à toutes leur paquet ;
 Par cent bons mots étouffer leur caquet.

D O R F I S E.

Gardez-vous bien d'aller me compromettre ,
 Cher Chevalier , je ne puis le permettre.
 N'allez point là

Le Chevalier M O N D O R.

Mais j'y cours à l'instant ,

Vous annoncer.

(Il sort.)

D O R F I S E.

Ah quel extravagant !

(au jeune Adine.)

Allez , mon fils , gardez-vous , à votre âge ,
 D'un pareil fou ; soyez discret & sage.
 Mes complimens à Blanford.... l'œil touchant !

A D I N E , (se retournant.)

Quoi ?

D O R F I S E.

Le beau teint ! l'air ingénu , charmant !
 Et vertueux !... Je veux que par la suite
 Dans mon loisir vous me rendiez visite.

A D I N E.

Je vous ferai ma cour assidûment.
 Adieu , Madame.

D O R F I S E.

Adieu , mon bel enfant.

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

O o o

Hélas ! j'éprouve un embarras extrême.

Le trahit-on ? je l'ignore, mais j'aime.

S C E N E I X.

D O R F I S E , C O L L E T T E .

D O R F I S E (*revenant, conduisant de l'œil Adine qui la regarde.*)

J'Aime, dit-il ; quel mot ! Ce beau garçon
Déjà pour moi sent de la passion ?
Il parle seul, me regarde, s'arrête ;
Et je crains fort d'avoir tourné la tête.

C O L L E T T E .

Avec tendresse il lorgne vos appas.

D O R F I S E .

Est-ce ma faute ? ah ! je n'y consens pas.

C O L L E T T E .

Je le crois bien ; le péril est trop proche :
Du bon Blanford je crains pour vous l'approche ;
Je crains sur-tout le courroux impoli
De Bartolin.

D O R F I S E (*en soupirant.*)

Que ce Turc est joli !

Le crois-tu Turc ? crois-tu qu'un infidelle
Ait l'air si doux, la figure si belle ?
Je crois pour moi qu'il se convertira.

C O L L E T T E .

Je crois pour moi dès qu'on apprendra

Qu'à Bartolin vous êtes mariée,
 Votre vertu sera fort décriée;
 Ce petit Turc de peu vous servira;
 Terriblement Blanford éclatera.

D O R F I S E.

Va, ne crain rien.

C O L L E T T E.

J'ai dans votre prudence
 Depuis long-tems entière confiance:
 Mais Bartolin est un brutal jaloux;
 Et c'est bien pis, Madame, il est époux.
 Le cas est triste, il a peu de semblables.
 Ces deux rivaux seraient fort intraitables.

D O R F I S E.

Je prétens bien les éviter tous deux.
 J'aime la paix, c'est l'objet de mes vœux;
 C'est mon devoir; il faut en conscience
 Prévoir le mal, fuir toute violence,
 Et prévenir le mal qui surviendrait,
 Si mon état trop tôt se découvrirait.
 J'ai des amis, gens de bien, de mérite.

C O L L E T T E.

Prenez conseil d'eux.

D O R F I S E.

Ah oui, prenons vite,

C O L L E T T E.

Et bien de qui?

D O R F I S E.

Mais de cet étranger,
 De ce petit... là... tu m'y fais songer.

O o o ij

Lui, des conseils? lui, Madame, à son âge?
Sans barbe encor?

D O R F I S E .

Il me paraît fort sage,
Et s'il est tel, il le faut écouter.
Les jeunes gens sont bons à consulter.
Il me pourrait procurer des lumières,
Qui donneraient du jour à mes affaires.
Et tu sens bien, qu'il faut parler d'abord
Au jeune ami du bon Monsieur Blanford.

C O L L E T T E .

Oui, lui parler paraît fort nécessaire.

D O R F I S E (*tendrement & d'un air embarrassé.*)

Et comme à table on parle mieux d'affaire,
Convienndrait-il qu'avec discrétion,
Il vînt dîner avec moi?

C O L L E T T E .

Tout de bon!

Vous, qui craignez si fort la médifance?

D O R F I S E (*d'un air fier.*)

Je ne crains rien; je fais comme je pense:
Quand on a fait sa réputation,
On est tranquille à l'abri de son nom.
Tout le parti prend en main notre cause,
Crie avec nous.

C O L L E T T E .

Oui, mais le monde cause.

D O R F I S E .

Eh bien, cédon's à ce monde méchant;

Sacrifions un dîner innocent ;
N'aiguïsons point leur langue libertine.
Je ne veux plus parler au jeune Adine :
Je ne veux point le revoir.... Cependant
Que peut-on dire , après tout , d'un enfant ?
A la sagesse ajoutons l'apparence ,
Le décorum , l'exacte bienséance.
De ma cousine il faut prendre le nom ;
Et le prier de sa part....

C O L L E T T E .

Pourquoi non ?

C'est très-bien dit ; une femme mondaine
N'a rien à perdre ; on peut , sans être en peine ,
Dessous son nom mettre dix billets doux ,
Autant d'amans , autant de rendez-vous.
Quand on la cite , on n'offense personne ;
Nul n'en rougit , & nul ne s'en étonne.
Mais par hazard , quand des Dames de bien
Font une chute , il faut la cacher bien.

D O R F I S E .

Des chutes ! moi ! Je n'ai dans cette affaire ,
Graces au ciel , nul reproche à me faire.
J'ai signé ; mais je ne suis point enfin
Absolument Madame Bartolin.
On a des droits ; & c'est tout : & peut-être
On va bientôt se délivrer d'un maître.
J'ai dans ma tête un dessein très-prudent.
Si ce beau Turc a pour moi du penchant ,
C'en est assez ; tout ira bien , s'il m'aime.
Je suis encor maîtresse de moi-même ;
Heureusement , je puis tout terminer.

Va-t-en prier ce jeune homme à dîner.
Est-ce un grand mal que d'avoir à sa table
Avec décence un jeune homme estimable,
Un cœur tout neuf, un air frais & vermeil,
Et qui nous peut donner un bon conseil ?

C O L L E T T E.

Un bon conseil ! ah rien n'est plus louable ;
Accomplissons cette œuvre charitable.

Fin du second acte.

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

D O R F I S E , C O L L E T T E .

D O R F I S E .

E St-ce point lui ? Que je suis inquiète !
On frappe , il vient . Collette , hola ! Collette ;
C'est lui ; c'est lui .

C O L L E T T E .

Non , c'est le Chevalier ,
Que loin d'ici je viens de renvoyer ;
Cet étourdi , qui court , faute , semille ,
Sort , rentre , va , vient , rit , parle , frétille ;
Il veut dîner tête à tête avec vous ;
Je l'ai chassé d'un air entre aigre & doux .

D O R F I S E .

A ma cousine il faut qu'on le renvoie .
Ah ! que je hais leur insipide joie !
Que leur babil est un trouble importun !
Chassez-les-moi .

C O L L E T T E .

Chut , chut , j'entens quelqu'un .

D O R F I S E .

Ah ! c'est mon Grec .

C O L L E T T E .

Oui , c'est lui , ce me semble .

S C E N E II.

D O R F I S E , A D I N E .

D O R F I S E .

ENtrez , Monsieur ! Bon jour , Monsieur ! je tremble.
Asseyez-vous....

A D I N E .

Je suis tout interdit...
Pardonnez-moi , Madame , on m'avait dit
Qu'une autre...

D O R F I S E , (*tendrement.*)

Eh bien , c'est moi , qui suis cette autre.
Rassurez-vous ; quelle peur est la vôtre ?
Avec Blanford ma cousine aujourd'hui
Dînez dehors : tenez-moi lieu de lui.

(*Elle le fait asseoir.*)

A D I N E .

Ah , qui pourrait en tenir lieu , Madame ?
Est-il un feu comparable à sa flamme ?
Et quel mortel égalerait son cœur ,
En grandeur d'ame , en amour , en valeur ?

D O R F I S E .

Vous en parlez , mon fils , avec grand zèle ;
Votre amitié paraît vive & fidèle !
J'admire en vous un si beau naturel.

A D I N E ,

C'est un penchant bien doux , mais bien cruel.

D O R F I S E .

Que dites-vous ? La charmante jeunesse

Doit

Doit éprouver une honnête tendresse.
 Par de saints nœuds il faut qu'on soit lié ;
 Et la vertu n'est rien sans l'amitié.

A D I N E.

Ah ! s'il est vrai , qu'un naturel sensible
 De là vertu soit la marque infailible ,
 J'ose vous dire ici sans vanité ,
 Que je me pique un peu de probité.

D O R F I S E.

Mon bel enfant, je me crois destinée
 A cultiver une ame si bien née.
 Plus d'une femme a cherché vainement
 Un ami tendre , aussi vif que prudent ,
 Qui possédât les graces du jeune âge ,
 Sans en avoir l'empressement volage ;
 Et je me trompe , à votre air tendre & doux ,
 Ou tout cela paraît uni dans vous.
 Par quel bonheur une telle merveille
 Se trouve-t-elle aujourd'hui dans Marseille ?

(Elle approche son fauteuil.)

A D I N E.

J'étais en Grèce , & le brave Blanford
 En ce pays me passa sur son bord.
 Je vous l'ai dit deux fois.

D O R F I S E.

Une troisième

A mon oreille est un plaisir extrême.
 Mais , dites-moi , pourquoi ce front charmant ,
 Et si Français , est coiffé d'un turban ?
 Seriez-vous Turc ?

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

P p p

A D I N E.

La Grèce est ma patrie.

D O R F I S E.

Qui l'aurait crû ? la Grèce est en Turquie ?
 Que votre accent, que ce ton Grec est doux !
 Que je voudrais parler grec avec vous !
 Que vous avez la mine aimable & vive
 D'un vrai Français, & sa grace naïve !
 Que la nature entre nous se méprit,
 Quand par malheur un Grec elle vous fit !
 Que je bénis, Monsieur, la Providence,
 Qui vous a fait aborder en Provence !

A D I N E.

Hélas ! j'y suis, & c'est pour mon malheur.

D O R F I S E.

Vous malheureux !

A D I N E.

Je le suis par mon cœur.

D O R F I S E.

Ah ! c'est le cœur qui fait tout dans le monde ;
 Le bien, le mal, sur le cœur tout se fonde ;
 Et c'est aussi ce qui fait mon tourment.
 Vous avez donc pris quelque engagement ?

A D I N E.

Eh ! oui, Madame. Une femme intrigante
 A désolé ma jeunesse imprudente :
 Comme son teint, son cœur est plein de fard ;
 Elle est hardie, & pourtant pleine d'art ;
 Et j'ai senti d'autant plus ses malices,
 Que la vertu sert de masque à ses vices.
 Ah ! que je souffre, & qu'il me semble dur,

Qu'un cœur si faux gouverne un cœur trop pur !

D O R F I S E.

Voyez la masque ! une femme infidelle !

Punissons-la , mon fils : ça , quelle est-elle ?

De quel pays ? quel est son rang ? son nom ?

A D I N E.

Ah ! je ne puis le dire.

D O R F I S E.

Comment donc ?

Vous possédez aussi l'art de vous taire !

Ah ! vous avez tous les talens de plaire.

Jeune & discret ! je vais moi m'expliquer.

Si quelque jour , pour vous bien dépeindre

De la guenon qui fit votre conquête ,

On vous offrait une personne honnête ,

Riche , estimée , & sur-tout possédant

Un cœur tout neuf , mais solide & constant ,

Tel qu'il en est très-peu dans la Turquie ,

Et moins encor , je crois dans ma patrie ;

Que diriez-vous ? que vous en semblerait ?

A D I N E.

Mais..... je dirais , que l'on me tromperait.

D O R F I S E.

Ah ! c'est trop loin pousser la défiance.

Ayez , mon fils , un peu plus d'assurance.

A D I N E.

Pardonnez-moi ; mais les cœurs malheureux ,

Vous le savez , sont un peu soupçonneux.

D O R F I S E.

Eh ? quels soupçons avez-vous , par exemple ,

Quand je vous parle , & que je vous contemple ?

P p p ij

A D I N E.

J'ai des soupçons, que vous avez dessein
De m'éprouver.

D O R F I S E (*en s'écriant.*)

Ah ! le petit malin !

Qu'il est rusé sous cet air d'innocence !
C'est l'amour même au sortir de l'enfance.
Allez-vous-en. Le danger est trop grand.
Je ne veux plus vous voir absolument.

A D I N E.

Vous me chassez ; il faut que je vous quitte.

D O R F I S E.

C'est obéir à mon ordre un peu vite.
Là , revenez. Mon estime est au point,
Que contre vous je ne me fâche point.
N'abusez pas de mon estime extrême.

A D I N E.

Vous estimez Monsieur Blanford de même.
Estime-t-on deux hommes à la fois ?

D O R F I S E.

Oh ! non , jamais ; & les aimables loix
De la raison, de la tendresse sage,
Font qu'on succède , & non pas qu'on partage.
Vous apprendrez à vivre auprès de moi.

A D I N E.

J'apprens beaucoup par tout ce que je voi.

D O R F I S E.

Lorsque le ciel, mon fils, forme une belle ;
Il fait d'abord une homme exprès pour elle ;
Nous le cherchons long-tems avec raison ;
On fait vingt choix avant d'en faire un bon.

On fuit une ombre ; au hazard on s'éprouve ;
Toujours on cherche , & rarement on trouve.
L'instinct secret vole après le vrai bien.

(*Vivement & tendrement.*)

Quand on vous trouve , il ne faut chercher rien.

A D I N E.

Si vous saviez ce que j'ai l'honneur d'être ,
Vous changeriez d'opinion peut-être.

D O R F I S E.

Eh , point du tout.

A D I N E.

Peu digne de vos soins ,
Connu de vous , vous m'estimeriez moins ,
Et nous serions attrapés l'un & l'autre.

D O R F I S E.

Attrapés ! vous ! quelle idée est la vôtre ?
Mon bel enfant , je prétens.... Ah ! pourquoi
Venir si-tôt m'interrompre ?.... Eh , c'est toi !

S C E N E I I I.

COLLETTE, DORFISE, ADINE.

COLLETTE (*avec empressement.*)

T Rès-importune , & très-triste de l'être ;
Mais un quidam , plus importun peut-être ,
S'en va venir ; c'est Monsieur Bartolin.

D O R F I S E.

Le prétendu ? je l'attendais demain ;
Il m'a trompée , il revient le barbare !

C O L L E T T E.

Le contre-tems est encor plus bizarre.
Ce Chevalier, le roi des étourdis,
Méconnaissant le patron du logis,
Cause avec lui, plaisante, s'évertue,
Et le retient malgré lui dans la rue.

D O R F I S E.

Tant mieux, ô ciel!

C O L L E T T E.

Point, Madame, tant pis;

Car l'indiscret, comme je vous le dis,
Ne sachant pas quel est le personnage,
Crie hautement, lui riant au visage,
Que nul chez vous n'entrera d'aujourd'hui,
Que tout le monde est exclus comme lui,
Que Bartolin n'est rien qu'un trouble-fête,
Et qu'à présent dans un doux tête-à tête,
Madame au fond de son appartement,
Loin du grand monde, est vertueusement.
Le Bartolin, que le dépit transporte,
Prétend qu'il va faire enfoncer la porte.
Le Chevalier, toujours d'un ton railleur,
Crève de rire, & l'autre de douleur.

D O R F I S E.

Et moi de crainte. Ah ! Collette, que faire?
Où nous fourrer ?

A D I N E.

Quel est donc ce mystère !

D O R F I S E.

Ce mystère est que vous êtes perdu,
Que je suis morte. Eh ! Collette, où vas-tu ?

A D I N E.

Que deviendrais-je ?

D O R I S E (à Collette.)

Ecoute, toi, demeure.

Quel tems il prend ! revenir à cette heure !

(à Adine.)

Dans ce réduit cachez-vous tout le soir ;
 Vous y trouverez un ample manteau noir ,
 Fourrez-vous-y. Mon Dieu ! c'est lui sans doute.

A D I N E (allant dans le cabinet.)

Hélas ! voilà ce que l'amour me coûte !

D O R F I S E.

Ce pauvre enfant, qu'il m'aime !

C O L L E T T E.

Eh ! taisez-vous.

On vient ; hélas ! c'est le futur époux.

S C E N E I V.

BARTOLIN, DORFISE, COLLETTE.

D O R F I S E (allant au-devant de Bartolin.)

MOn cher Monsieur, le ciel vous accompagne !.....
 Vous revenez bien tard de la campagne !.....
 Vous m'avez fait un si grand déplaisir,
 Que je suis prête à m'en évanouir.

B A R T O L I N.

Le Chevalier difait tout au contraire.

D O R F I S E.

Tout ce qu'il dit est faux ; je suis sincère ;

Il faut me croire ; il m'aime à la fureur ;
 Il est au vit piqué de ma rigueur ;
 Son vain caquet m'étourdit & m'assomme ;
 Et je ne veux jamais revoir cet homme.

B A R T O L I N.

Mais cependant de bon sens il parlait.

D O R F I S E.

Ne croyez rien de tout ce qu'il disait.

B A R T O L I N.

Soit, mais il faut, pour finir nos affaires,
 Prendre en ce lieu les choses nécessaires.

D O R F I S E (*d'un ton caressant.*)

Que faites-vous ? arrêtez-vous ; hola !
 N'entrez-donc point dans ce cabinet-là.

B A R T O L I N.

Comment ? pourquoi ?

D O R F I S E (*après avoir révé.*)

Du même esprit poussée,

J'ai comme vous, eu, mon cher, en pensée....

De mettre ici nos papiers en état....

J'ai fait venir notre vieil avocat....

Nous consultions ; une grande faiblesse

L'a pris soudain.

B A R T O L I N.

C'est excès de vieillesse.

C O L L E T T E.

On va donner au bon petit vieillard

Un....

B A R T O L I N.

Oui, j'entens.

D O R F I S E.

On l'a mis à l'écart ;

De

De mon syrop il a pris une dose,
Et maintenant je pense qu'il repose.

B A R T O L I N.

Il ne repose point, car je l'entens,
Qui marche encor, & touffe là-dedans.

C O L L E T T E.

Eh bien, faut-il, lorsqu'un avocat touffe,
L'importuner ?

B A R T O L I N.

Tout cela m'ennuie ;

Je veux entrer.

(Il entre dans le cabinet.)

D O R F I S E.

O ciel ! fais donc si bien,
Qu'il cherche tout sans pouvoir trouver rien.
Hélas ! qu'entens-je ? on s'écrie, il dit, tue ;
Mon avocat est mort, je suis perdue.
Où suis-je ? hélas ! de quel côté courir ?
Dans quel couvent m'aller ensevelir ?
Où me noyer ?

B A R T O L I N, *(revenant, & tenant Adine par le bras.)*

Ah ! ah ! notre future,
Vos avocats sont d'aimable figure !
Dans le barreau vous choisissez très-bien.
Venez, venez, notre vieux praticien,
D'ici sans bruit il vous faut disparaître,
Et vous irez plaider par la fenêtre ;
Allons, & vite.

D O R F I S E.

Ecoutez-moi ; pardon,
Mon cher mari.

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

Q q q

A D I N E.

Lui son mari!

B A R T O L I N , (à *Adine.*)

Fripon!

Il faut d'abord commencer ma vengeance,
Par l'étriller à ses yeux d'importance.

A D I N E.

Hélas! Monsieur, je tombe à vos genoux,
Je ne saurais mériter ce courroux.
Vous me plaindrez, si je me fais connaître;
Je ne suis point ce que je peux paraître.

B A R T O L I N.

Tu me parais un vaurien, mon ami,
Fort dangereux, & tu feras puni.
Vien ça, vien ça!

A D I N E.

Ciel! au secours, à l'aide!

De grace! hélas!

D O R F I S E.

La rage le possède.

A mon secours, tous mes voisins!

B A R T O L I N.

Tai-toi.

D O R F I S E , C O L L E T T E , A D I N E.

A mon secours!

B A R T O L I N (emmenant *Adine.*)

Allons, fors de chez moi.

SCENE V.

DORFISE, COLLETTE.

DORFISE.

IL va tuer ce pauvre enfant, Collette!

En quel état cet accident me jette!

Il me tuera moi-même.

COLLETTE.

Le malin

Vous fit figner avec ce Bartolin.

DORFISE, (*en criant.*)

Ah l'indigne homme! ah! comment s'en défaire?

Va-t-en chercher, Collette, un commissaire;

Va l'accuser.

COLLETTE.

De quoi?

DORFISE.

De tout.

COLLETTE.

Fort bien.

Où courez-vous?

DORFISE.

Hélas! je n'en fais rien.

Q q q ij

S C E N E V I.

Mad. BURLET, DORFISE, COLLETTE.

Mad. BURLET.

E H bien, qu'est-ce, cousine?

D O R F I S E.

Ah ma cousine!

Mad. BURLET.

Il semblerait que l'on vous assassine,
Ou qu'on vous vole, ou qu'on vous bat, ou que
Dans le logis vous avez mis le feu.
Mon Dieu, quels cris! quel bruit! quel train, ma chère!

D O R F I S E.

Cousine, hélas! apprenez mon affaire;
Mais gardez-moi le secret pour jamais.

Mad. BURLET, (*toujours gaiement & avec vivacité.*)

Je n'ai pas l'air de garder des secrets;
Je suis pourtant discrète comme une autre.
Cousine, eh bien, quelle affaire est la vôtre?

D O R F I S E.

Mon affaire est terrible; c'est d'abord,
Que je suis....

Mad. BURLET.

Quoi?

D O R F I S E.

Fiancée.

Mad. BURLET.

A Blanford?

Eh bien , tant mieux , c'est bien fait ; & j'approuve
Cet hymen-là , si le bonheur s'y trouve.
Je veux danser à votre noce.

D O R F I S E.

Hélas !

Ce Bartolin , qui jure tant là-bas ,
Qui de ses cris scandalise le monde ,
C'est le futur.

Mad. B U R L E T.

Eh bien , tant pis ! je fronde
Ce mariage avec cet homme-là ;
Mais s'il est fait , le public s'y fera.
Est-il mari tout-à-fait ?

D O R F I S E , (*d'un ton modeste.*)

Pas encore ;

C'est un secret que tout le monde ignore ;
Notre contrat est dressé dès long-tems.

Mad. B U R L E T.

Fai-moi casser ce contrat.

D O R F I S E.

Les méchans
Vont tous parler. Je suis... je suis outrée.
Ce maudit homme ici m'a rencontrée
Avec un jeune Turc , qui s'enfermait
En tout honneur dedans ce cabinet.

Mad. B U R L E T.

En tout honneur ! là , là , ta prud'hommie
S'est donc enfin quelque peu démentie ?

D O R F I S E.

Oh point du tout ! c'est un petit faux-pas ,
Une faiblesse , & c'est la seule , hélas !

Mad. B U R L E T .

Bon ! une faute est quelquefois utile ;
Ce faux pas là t'adoucira la bile ;
Tu seras moins sévère.

D O R F I S E .

Ah ! tirez-moi ,
Sévère ou non , du gouffre où je me voi ;
Délivrez-moi des langues médisantes ;
De Bartolin , de ses mains violentes ;
Et délivrez de ces périls pressans
Mon sage ami , qui n'a pas dix-huit ans.
(*En élevant la voix & en pleurant.*)
Ah ! voilà l'homme au contrat.

S C E N E V I I .

BARTOLIN, DORFISE, Mad. BURLET.

Mad. B U R L E T , (à Bartolin.)

Quel vacarme !
Quoi ! pour un rien votre esprit se gendarme ?
Faut-il ainsi sur un petit soupçon
Faire pleurer ses amis ?

B A R T O L I N .

Ah ! pardon.
Je l'avouérai , je suis honteux , Mesdames ,
D'avoir conçu de ces soupçons infames ;
Mais l'apparence enfin dut m'allarmer.
En vérité , pouvais-je présumer ,

Que ce jeune homme, à ma vue abusée,
Fût une fille en garçon déguisée?

D O R F I S E, (*à part.*)

En voici bien d'une autre.

Mad. B U R L E T.

Tout de bon?

Madame a pris fille pour un garçon?

B A R T O L I N.

La pauvre enfant est encor toute en larmes:

En vérité, j'ai pitié de ses charmes.

Mais pourquoi donc ne me pas avertir

De ce qu'elle est? pourquoi prendre plaisir

A m'éprouver, à me mettre en colère?

D O R F I S E, (*à part.*)

Oh! oh! le drôle a-t-il pû si bien faire,

Qu'à Bartolin il ait persuadé

Qu'il était fille, & se soit évadé?

Le tour est bon. Mon Dieu, l'enfant aimable!

(*à Bartolin.*)

Que l'amour a d'esprit! Homme haïssable,

Eh bien, méchant, répon, oseras-tu

Faire un affront encor à la vertu?

La pauvre fille, avec pleine assurance,

Me confiait son aimable innocence;

Madame fait avec combien d'ardeur

Je me chargeais du soin de son honneur.

Il te faudrait une franche coquette,

Je te l'avoue, & je te la souhaite.

J'éclaterai, je me perds, je le fai;

Mais mon contrat fera ma foi cassé.

BARTOLIN.

Je fais qu'il faut qu'en cas pareil on crie.

(à Dorfise.)

Mais criez donc un peu moins, je vous prie.

(à Mad. Burlet.)

Accordons-nous.... Et vous, par charité,

Que tout ceci ne soit point éventé.

J'ai cent raisons pour cacher ce mystère.

DORFISE, (à Mad. Burlet.)

Vous me sauvez, si vous savez vous taire;

N'en parlez pas au bon Monsieur Blanford.

Mad. BURLET.

Moi? volontiers.

BARTOLIN.

Vous m'obligerez fort.

S C E N E V I I I.

DORFISE, Mad. BURLET, BARTOLIN, COLLETTE.

COLLETTE.

B Lanford est là, qui dit, qu'il faut qu'il monte.

DORFISE.

O contre-tems, qui toujours me démonte!

(à Bartolin.)

Laissez-moi seule, allez le recevoir.

BARTOLIN.

Mais....

DORFISE.

Mais après ce que l'on vient de voir,
Après l'éclat d'une telle injustice,

Il vous sied bien de montrer du caprice.
Obéissez. Faites-vous cet effort.

S C E N E I X.

D O R F I S E , Mad. B U R L E T.

Mad. B U R L E T.

EN vérité , je me réjouis fort ,
De voir qu'ainsi la chose soit tournée.
Du prétendu la visière est bornée.
Je m'étonnais , ma cousine , entre nous ,
Que ta cervelle eût choisi cet époux ;
Mais ce cas-ci me surprend davantage.
Prendre pour fille un garçon ! à son âge !
Ah ! les maris seront toujours bernés ,
Jaloux & fots , & conduits par le nés.

D O R F I S E.

Je n'entens rien , Madame , à ce langage ;
Je n'avais pas mérité cet outrage.
Quoi , vous pensez qu'un jeune homme en effet
Se soit caché , là , dans ce cabinet ?

Mad. B U R L E T.

Affurément , je le pense , ma chère.

D O R F I S E.

Quand mon mari vous a dit le contraire ?

Mad. B U R L E T.

Apparemment que ton mari futur
A crû la chose , & n'a pas l'œil bien sûr ?
N'avez-vous pas ici conté vous-même ,
Qu'un beau garçon....

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

R r r

D O R F I S E.

L'extravagance extrême !

Qui ? moi ? jamais , moi , je vous aurais dit ...

A ce point-là j'aurais perdu l'esprit ?

Ah ! ma cousine , écoutez , prenez garde ;

Quand de léger la langue se hazarde

A débiter des discours médifans ,

Calomnieux , inventés , outrageans ,

On s'en repent bien souvent dans la vie.

Mad. B U R L E T.

Il est bon là ! moi je te calomnie ?

D O R F I S E.

Assurément , & je vous jure ici

Mad. B U R L E T.

Ne jure pas.

D O R F I S E.

Si fait , je jure.

Mad. B U R L E T.

Eh fi !

Va , mon enfant , de toute cette histoire

Je ne croirai que ce qu'il faudra croire.

Prends un mari , deux même , si tu veux ,

Et trompe-les , bien ou mal , tous les deux.

Fai-moi passer des garçons pour des filles ;

Avec cela gouverne vingt familles ,

Et donne-toi pour personne de bien ;

Tien : tout cela ne m'embarrasse en rien.

J'admire fort ta sagesse profonde :

Tu mets ta gloire à tromper tout le monde :

Je mets la mienne à m'en bien divertir ;

Et sans tromper , je vis pour mon plaisir.

Adieu, mon cœur, ma mondaine faiblesse
Baïse les mains à ta haute sagesse.

S C E N E X.

D O R F I S E , C O L L E T T E .

D O R F I S E .

LA folle va me décrier par-tout.
Ah! mon honneur, mon esprit sont à bout.
A mes dépens les libertins vont rire.
Je vois Dorfise un plastron de satire.
Mon nom niché dans cent couplets malins,
Aux chansonniers va fournir des refrains.
Monsieur Blanford croira la médifance;
L'autre futur en va prendre vengeance.
Comment plâtrer ce scandale affligeant;
En un seul jour deux époux, un amant!
Ah que de trouble, & que d'inquiétude!
Qu'il faut souffrir quand on veut être prude!
Et que sans craindre, & sans affecter rien,
Il vaudrait mieux être femme de bien!
Allons; un jour nous tâcherons de l'être.

C O L L E T T E .

Allons; tâchons du moins de le paraître.
C'est bien assez, quand on fait ce qu'on peut.
N'est pas toujours femme de bien qui veut.

Fin du troisième acte.

R r r ij

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

D O R F I S E , C O L L E T T E .

D O R F I S E .

SAns doute on a conjuré ma ruine.
Si je pouvais revoir ce jeune Adine !
Il est si doux, si sage, si discret !
Il me dirait ce qu'on dit, ce qu'on fait :
On pourrait prendre avec lui des mesures,
Qui rendraient bien mes affaires plus sûres.
Hélas que faire ?

C O L L E T T E .

Eh bien, il le faut voir,
Honnêtement lui parler.

D O R F I S E .

Vers le soir.

Chère Collette, ah s'il se pouvait faire,
Qu'un bon succès couronnât ce mystère !
Si je pouvais conserver prudemment
Toute ma gloire, & garder mon amant !
Hélas ! qu'au moins un des deux me demeure.

C O L L E T T E .

Un d'eux suffit.

D O R F I S E .

Mais as-tu tout-à-l'heure
Recommandé qu'ici le Chevalier

Avec grand bruit vint en particulier ?

C O L L E T T E.

Il va venir ; il est toujours le même,
Et prêt à tout ; car il croit qu'il vous aime.

D O R F I S E.

Il peut m'aider ; le sage en ses desseins
Se sert des fous , pour aller à ses fins.

S C E N E I I.

DORFISE, le Chevalier MONDOR, COLLETTE.

D O R F I S E.

Venez, venez ; j'ai deux mots à vous dire.

Le Chevalier M O N D O R.

Je suis soumis, Madame, à votre empire,
Votre captif, & votre Chevalier.

Faut-il pour vous batailler, ferraillet ?

Malgré votre ame à mes desirs revêche,
Me voilà prêt, parlez, je me dépêche.

D O R F I S E.

Est-il bien vrai, que j'ai su vous charmer ?

Et m'aimez-vous, là, comme il faut aimer ?

Le Chevalier M O N D O R.

Oui, mais cessez d'être si respectable.

La beauté plaît, mais je la veux traicable.

Trop de vertu sert à faire enrager ;

Et mon plaisir c'est de vous corriger.

D O R F I S E.

Que pensez-vous de notre jeune Adine ?



Le Chevalier M O N D O R.

Moi ! rien : je suis rassuré par sa mine.
Hercule & Mars n'ont jamais à vingt ans
Pû redouter des Adonis enfans.

D O R F I S E.

Vous me plaisez par cette confiance ;
Vous en aurez la juste récompense.
Peut-être on dit, qu'en un secret lien
Je suis entrée : il faut n'en croire rien.
De cent amans lorgnée , & fatiguée ,
Vous seul enfin, vous m'avez subjuguée.

Le Chevalier M O N D O R.

Je m'en doutais.

D O R F I S E.

Je veux, par de saints nœuds ,
Vous rendre sage , & qui plus est heureux.

Le Chevalier M O N D O R.

Heureux, Allons, c'est assez, la sagesse
Ne me va pas ; mais notre bonheur presse.

D O R F I S E.

D'abord j'exige un service de vous.

Le Chevalier M O N D O R.

Fort bien, parlez tout franc à votre époux.

D O R F I S E.

Il faut ce soir, mon très-cher, faire en sorte ,
Que la cohue aille ailleurs qu'à ma porte ;
Que ce Blanford, si fier, si chagrin ,
Et ma cousine, & son fat de Darmin ,
Et leurs parens, & leur folle sequelle ,
De tout le soir ne troublent ma cervelle.
Puis à minuit un notaire fera

Dans mon alcove, & notre hymen fera :
 Vous y viendrez par une fausse porte,
 Mais point avant.

Le Chevalier M O N D O R.

Le plaisir me transporte.
 Du fleur Blanford que je me moquerai !
 Qu'il sera sot ! Que je l'aterrirai !
 Que de brocards !

D O R F I S E.

Au moins sous ma fenêtre
 Avant minuit gardez-vous de paraître.
 Allez-vous-en, partez, soyez discret.

Le Chevalier M O N D O R.

Ah, si Blanford savait ce grand secret !

D O R F I S E.

Mon Dieu ! sortez, on pourrait nous surprendre.

Le Chevalier M O N D O R.

Adieu, ma femme.

D O R F I S E.

Adieu.

Le Chevalier M O N D O R.

Je vais attendre
 L'heure de voir, par un charmant retour,
 La pruderie immolée à l'amour.

S C E N E I I I.

D O R F I S E, C O L L E T T E.

C O L L E T T E.

A Vos desseins je ne puis rien comprendre.

C'est une énigme.

D O R F I S E .

Eh bien ! tu vas l'entendre.

J'ai fait promettre à ce beau Chevalier
De taire tout , il va tout publier.
C'en est assez. Sa voix me justifie.
Blanford croira que tout est calomnie ;
Il ne verra rien de la vérité ;
Ce jour au moins je suis en sûreté ;
Et dès demain , si le succès couronne
Mes bons desseins, je ne craindrai personne.

C O L L E T T E .

Vous m'enchantez ; mais vous m'épouvantez ;
Ces pièges-là sont-ils bien ajustés ?
Craignez-vous point de vous laisser surprendre
Dans les filets que vos mains savent tordre ?
Prenez-y garde.

D O R F I S E .

Hélas ! Collette ! hélas !

Qu'un faux-pas entraîne de faux-pas !
De faute en faute on se fourvoye , on glisse ,
On se raccroche , on tombe au précipice ;
La tête tourne ; on ne fait où l'on va.
Mais j'ai toujours le jeune Adine là.
Pour l'obtenir , & pour qué tout s'accorde ,
Il reste encor à mon arc une corde.
Le Chevalier à minuit croit venir ,
Mon jeune amant le saura prévenir.
Il faut qu'il vienne à neuf heures , Collette ;
Entens-tu bien ?

Cor-

C O L L E T T E.

Vous ferez satisfaite.

D O R F I S E.

On le croit fille , à son air , à son ton ,
 A son menton doux , lisse & sans coton.
 Di-lui , qu'en fille il est bon qu'il s'habille ,
 Que décemment il s'introduise en fille.

C O L L E T T E.

Puisse le ciel bénir vos bons desseins !

D O R F I S E.

Cet enfant-là calmerait mes chagrins ;
 Mais le grand point , c'est que l'on imagine
 Que tout le mal vient de notre cousine ;
 C'est que Blanford soit par lui convaincu ,
 Qu'Adine ici pour un autre est venu ;
 Qu'il soit toujours dupe de l'apparence.

C O L L E T T E.

Oh ! qu'il est bon à tromper ! car il pense
 Tout le mal d'elle , & de vous tout le bien.
 Il croit tout voir bien clair , & ne voit rien.
 J'ai confirmé que c'est notre rieuse ,
 Qui du jeune homme est tombée amoureuse.

D O R F I S E.

Ah ! c'est mentir tant soit peu ; j'en convien ;
 C'est un grand mal ; mais il produit un bien.

S C E N E I V.

B L A N F O R D , D O R F I S E .

B L A N F O R D .

O Mœurs ! ô tems ! corruption maudite !
 Elle se fait rendre déjà visite
 Par cet enfant simple , ingénu , charmant ;
 Elle voulait en faire son amant ;
 Elle employait l'art des subtiles trames
 De ces filets , où l'amour prend les âmes.
 Hom ! la coquette !

D O R F I S E .

Ecoutez , après tout ;
 Je ne crois pas qu'elle aie jusques au bout
 Osé pousser cette tendre aventure ;
 Je ne veux point lui faire cette injure ;
 Il ne faut pas mal penser du prochain.
 Mais on était , me semble , en fort bon train.
 Vous connaissez nos coquettes de France ?

B L A N F O R D .

Tant !

D O R F I S E .

Un jeune homme , avec l'air d'innocence ,
 Paraît à peine ; on vous le court par-tout.

B L A N F O R D .

Oui , la vertu plaît au vice sur-tout.
 Mais dites-moi , comment vous pouvez faire ,
 Pour supporter gens d'un tel caractère ?

222

D O R F I S E.

Je prens la chose assez patiemment,
Ce n'est pas tout.

B L A N F O R D.

Comment donc?

D O R F I S E.

Oh! vraiment,

Vous allez bien apprendre une autre histoire ;
Ces étourdis prétendent faire accroire ,
Qu'en tapinois j'ai moi de mon côté
De cet enfant convoité la beauté.

B L A N F O R D.

Vous?

D O R F I S E.

Moi; l'on dit, que je veux le séduire.

B L A N F O R D.

J'en suis charmé, voilà bien de quoi rire.
Qui, vous?

D O R F I S E.

Moi-même, & que ce beau garçon...

B L A N F O R D.

Bien inventé, le tour me semble bon.

D O R F I S E.

Plus qu'on ne pense ; on m'en donne bien d'autres.
Si vous saviez, quels mauxheurs sont les nôtres !
On dit encor, que je dois me lier
En mariage au fou de Chevalier,
Cette nuit même,

B L A N F O R D.

Ah, ma chère Dorfise!

Plus contre vous la calomnie épuise

S s s ij

L'acier tranchant de ses traits empestés,
Et plus mon cœur, épris de vos beautés,
Saura défendre une vertu si pure.

D O R F I S E.

Vous vous trompez bien fort, je vous le jure.

B L A N F O R D.

Non, croyez-moi, je m'y connais un peu;
Et j'aurais mis ces quatre doigts au feu,
J'aurais juré, qu'aujourd'hui la cousine
Aurait lorgné notre petite Adine.
Pour être honnête, il faut de la raison;
Quand on est fou, le cœur n'est jamais bon;
Et la vertu n'est que le bon sens même.
Je plains Darmin, je l'estime, je l'aime.
Mais il est fait pour être un peu moqué;
C'est malgré moi, qu'il s'était embarqué
Sur un vaisseau si frêle & si fragile.

S C E N E V.

BLANFORD, DORFISE, DARMIN,
Mad. BURLET.

Mad. B U R L E T.

QUoi? toujours noir, sombre, paîtri de bile,
Moralisant, grondant dans ton dépit,
Le genre humain, qui l'ignore, ou s'en rit?
Vertueux fou, fini tes soliloques.
Sui-moi : je viens d'acheter vingt breloques,
J'en ai pour toi. Vien chez le Chevalier,
Il nous attend, il doit nous fêter.

J'ai demandé quelque peu de musique,
 Pour dérider ton front mélancholique.
 Après cela, te prenant par la main,
 Nous danserons jusques au lendemain.

(à *Dorfiſe.*)

Tu danseras, Madame la sucrée.

D O R F I S E.

Modérez-vous, cervelle évaporée;
 Un tel propos ne peut me convenir;
 Et de tantôt il faut vous souvenir.

Mad. B U R L E T.

Bon! laisse-là ton tantôt, tout s'oublie.
 Point de mémoire est ma philosophie.

D O R F I S E, à *Blanford.*

Vous l'entendez, vous voyez si j'ai tort.
 Adieu, Monsieur, le scandale est trop fort.
 Je me retire.

B L A N F O R D.

Eh, demeurez, Madame!

D O R F I S E.

Non, voyez-vous? tout cela perce l'ame.
 L'honneur...

Mad. B U R L E T.

Mon Dieu! parle-nous moins d'honneur,
 Et sois honnête.

(*Dorfiſe sort.*)

D A R M I N, à *Mad. Burlet.*

Elle a de la douleur.

L'ami Blanford fait déjà quelque chose.

Mad. B U R L E T.

Oh, comme il faut que tout le monde cause!

Darmin' & moi nous n'en avons dit rien,
Nous nous taisions.

B L A N F O R D.

Vraiment, je le crois bien.

Offeriez-vous me faire confidence
De tels excès, de telle extravagance ?

D A R M I N.

Non, ce serait vous navrer de douleur.

Mad. B U R L E T.

Nous connaissons trop bien ta belle humeur,
Sans en vouloir épaissir les nuages,
En te bridant le nez de tes outrages.

B L A N F O R D.

Mourez de honte, allez, & cachez-vous.

Mad. B U R L E T.

Comment ? pourquoi ? fallait-il entre nous
Venir troubler le repos de ta vie,
Couvrir tout haut Dorfise d'infamie,
Et présenter aux railleurs dangereux
De ton affront le plaisir scandaleux ?
Tien ; je suis vive, & franche & familière ;
Mais je suis bonne, & jamais tracassière.
Je te verrais par ton ami trompé,
Et comme il faut par ta femme dupé,
Je t'entendrais chançonner par la ville,
J'aurais cent fois chanté ton vaudeville,
Que rien par moi tu n'apprendrais jamais.
J'ai deux grands buts, le plaisir & la paix.
Je suis, je hais, presque autant que je m'aime,
Les faux rapports, & les vrais tout de même.
Vivons pour nous ; va, bien soit celui

Qui fait son mal des sottises d'autrui.

B L A N F O R D.

Et ce n'est pas d'autrui, tête légère,
Dont il s'agit, c'est votre propre affaire :
C'est vous.

Mad. B U R L E T.

Moi?

B L A N F O R D.

Vous, qui sans respecter rien,
Avez séduit un jeune homme de bien ;
Vous, qui voulez mettre encor sur Dorfile
Cette effroyable & honteuse sottise.

Mad. B U R L E T.

Le trait est bon ; je ne m'attendais pas,
Je te l'avoue, à de pareils éclats.
Quoi ! c'est donc moi, qui tantôt?...

B L A N F O R D.

Oui, vous-même.

Mad. B U R L E T.

Avec Adine?...

B L A N F O R D.

Oui.

Mad. B U R L E T.

C'est donc moi qui l'aime?

B L A N F O R D.

Affurément.

Mad. B U R L E T.

Qui dans mon cabinet

L'avais caché?

B L A N F O R D.

Certes, le fait est net.

Mad. B U R L E T.

Fort bien ! voilà de très-belles pensées ;
 Je les admire ; elles sont fort sensées.
 Ma foi, tu joins , mon cher homme entêté,
 Le ridicule avec la probité.
 Il me paraît que ta triste cervelle
 De Don Quichotte a suivi le modèle ;
 Très-honnête homme , instruit , brave , savant ,
 Mais dans un point toujours extravagant.
 Garde-toi bien de devenir plus sage ;
 On y perdrait , ce serait grand dommage :
 L'extravagance a son mérite. Adieu.
 Venez , Darmin,

S C E N E V I.

B L A N F O R D , D A R M I N.

B L A N F O R D.

N On, demeurez, morbleu !

J'ai votre honneur à cœur , & j'en enrage.
 Il faut quitter cette fourbe volage ,
 De ses filets retirer votre foi ,
 La mépriser , ou bien rompre avec moi.

D A R M I N.

Le choix est triste ; & mon cœur vous confesse,
 Qu'il aime fort son ami , sa maîtresse.
 Mais se peut-il que votre esprit chagrin
 Juge toujours si mal du cœur humain ?
 Voyez-vous pas qu'une femme hardie

Tiffur

Tissut le fil de cette perfidie ,
 Qu'elle vous trompe , & de son propre affront
 Veut à vos yeux flétrir un autre front ?

B L A N F O R D.

Voyez-vous pas , homme à cervelle creuse ,
 Qu'une insensée , & fausse , & scandaleuse ;
 Vous a choisi pour être son plastron ;
 Que vous gobez comme un sot l'hameçon ;
 Qu'elle veut voir jusqu'où sa tyrannie
 Peut s'exercer sur votre plat génie ?

D A R M I N.

Tout plat qu'il est , daignez interroger
 Le seul témoin par qui l'on peut juger.
 J'ai fait venir ici le jeune Adine ,
 Il vous dira le fait.

B L A N F O R D.

Bon , je devine

Que la friponne aura , par son caquet ,
 Très - bien sifflé son jeune perroquet.
 Qu'il vienne un peu , qu'il vienne me séduire !
 Je ne croirai rien de ce qu'il va dire.
 Je vois de loin , je vois que vous cherchez ,
 Avec le jeu de cent ressorts cachés ,
 A dénigrer , à perdre ma maitresse ,
 Pour me donner je ne fais quelle nièce ,
 Dont vous m'avez tant vanté les attraits ;
 Mais touchez-la , j'y renonce à jamais.

D A R M I N.

Soit , mais je plains votre excès d'imprudence.
 D'une perfide essuyer l'inconstance ,
 N'est pas sans doute un cas bien affligeant ;

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

T t t

Mais c'est un mal de perdre son argent.
C'est là le point. Bartolin, ce brave homme,
A-t-il enfin restitué la somme?

B L A N F O R D.

Que vous importe?

D A R M I N.

Ah! pardon, je croyais
Qu'il m'importait. J'ai tort, je me trompais.
Adine vient; pour moi je me retire;
Par lui du moins tâchez de vous instruire.
Si c'est de lui que vous vous défiez,
Vous avez tort plus que vous ne croyez;
C'est un cœur noble, & vous pourrez connaître
Qu'il n'était pas ce qu'il a pû paraître.

S C E N E V I I.

B L A N F O R D, A D I N E.

B L A N F O R D.

Ouais! les voilà fortement acharnés
A me vouloir conduire par le nez.
Oh que Dorfise est bien d'une autre espèce!
Elle se tait, en proie à sa tristesse,
Sans affecter un air trop empressé,
Trop confiant, & trop embarrassé;
Elle me fuit, elle est dans sa retraite;
Et c'est ainsi que l'innocence est faite.
Or ça, jeune homme, avec sincérité,
De point en point dites la vérité;
Vous m'êtes cher, & la belle nature

Parait en vous incorruptible & pure.
 Mes vœux ne vont qu'à vous rendre parfait ;
 N'abusez point de ce penchant secret.
 Si vous m'aimez , songez bien , je vous prie ,
 Qu'il s'agit là du bonheur de ma vie.

A D I N E.

Oui , je vous aime , oui , oui , je vous promets
 Que je ne veux vous abuser jamais.

B L A N F O R D.

J'en suis charmé. Mais dites-moi , de grace ,
 Ce qui s'est fait , & tout ce qui se passe.

A D I N E.

D'abord Dorfise ...

B L A N F O R D.

Alte-là , mon mignon ,
 C'est sa cousine ; avouez-le-moi.

A D I N E.

Non.

B L A N F O R D.

Eh bien , voyons.

A D I N E.

Dorfise à sa toilette
 M'a fait venir par la porte secrète.

B L A N F O R D.

Mais ce n'est pas pour Dorfise.

A D I N E.

Si fait.

B L A N F O R D.

C'est de la part de Madame Burlet.

A D I N E.

Eh non , Monsieur , je vous dis que Dorfise

T t t ij

S'était pour moi de bienveillance éprise.

B L A N F O R D.

Petit fripon !

A D I N E.

L'excès de ses bontés

Était tout neuf à mes sens agités.

Un tel amour n'est pas fait pour me plaire.

Je ne sentais qu'une juste colère ;

Je m'indignais , Monsieur , avec raison ,

Et de sa flamme , & de sa trahison ;

Et je disais , que si j'étais comme elle ,

Affurément je serais plus fidelle.

B L A N F O R D.

Ah le pendard ! comme on a préparé

De ses discours le poison trop sucré !

Eh bien après ?

A D I N E.

Eh bien , son éloquence

Déjà prenait un peu de véhémence.

Soudain , Monsieur , elle jette un grand cri :

On heurte , on entre , & c'était son mari.

B L A N F O R D.

Son mari ? bon ! quels fots contes j'écoute !

C'était ce fou de Bhevalier sans doute.

A D I N E.

Oh non , c'était un véritable époux ;

Car il était bien brutal , bien jaloux ;

Il menaçait d'assaffiner sa femme ;

Il la nommait fausse , perfide , infame.

Il prétendait me tuer aussi moi ,

Sans que je fusse hélas , trop bien pourquoi.

Il m'a fallu conjurer sa furie,
A deux genoux, de me sauver la vie;
J'en tremble encor de peur.

B L A N F O R D.

Eh le poltron !

Et ce mari, voyons quel est son nom ?

A D I N E.

Oh ! je l'ignore.

B L A N F O R D.

Oh, la bonne imposture !

Ça, peignez-moi, s'il se peut, sa figure.

A D I N E.

Mais il me semble, autant que l'a permis
L'horrible effroi, qui troublait mes esprits,
Que c'est un homme à fort méchante mine,
Gros, court, basset, nés camard, large échine,
Le dos en voute, un teint jaune & tanné,
Un sourcil gris, un œil de vrai damné.

B L A N F O R D.

Le beau portrait ! qui puis-je y reconnaître ?
Jaune, tanné, gris, gros, court, qui peut-ce être ?
En vérité, vous vous moquez de moi.

A D I N E.

Eprouvez donc, Monsieur, ma bonne foi.
Je vous apprens que la même personne
Ce soir chez elle un rendez-vous me donne.

B L A N F O R D.

Un rendez-vous chez Madame Burlet ?

A D I N E.

Eh non ; jamais ne ferez-vous au fait ?

B L A N F O R D.

Quoi, chez Madame ?

A D I N E.

Oui.

B L A N F O R D.

Chez elle ?

A D I N E.

Oui, vous dis-je.

B L A N F O R D.

Que cette intrigue, & m'éronne & m'afflige !
Un rendez-vous ? Dorise, vous, ce soir ?

A D I N E.

Si vous voulez, vous y pourrez me voir,
Ce même soir sous un habit de fille,
Qu'elle m'envoie, & duquel je m'habille,
Par l'huis secret je dois être introduit
Chez cet objet, dont l'amour vous séduit,
Chez cet objet si fidèle, & si sage.

B L A N F O R D.

Ceci commence à me remplir de rage ;
Et j'apperçois, d'un ou d'autre côté,
Toute l'horreur de la déloyauté.
Ne mens-tu point ?

A D I N E.

Mon ame mal connue

Pour vous, Monsieur, se sent trop prévenue,
Pour s'écarter de la sincérité.
Votre cœur noble aime la vérité,
Je l'aime en vous, & je lui suis fidèle.

B L A N F O R D.

Ah le flatteur !

A D I N E.

Doutez-vous de mon zèle ?

B L A N F O R D.

Ouf....

S C E N E V I I I.

BLANFORT, ADINE, le Chevalier MONDOR.

Le Chevalier M O N D O R.

Allons donc; peux-tu faire languir
 Nos conviés, & l'heure du plaisir ?
 Tu n'eus jamais, dans ta mélancholie,
 Plus de besoin de bonne compagnie.
 Console-toi; tes affaires vont mal;
 Tu n'es pas fait pour être mon rival.
 Je t'ai bien dit que j'aurais la victoire;
 Je l'ai, mon cher, & sans beaucoup de gloire.

B L A N F O R D.

Que penSES-tu m'apprendre ?

Le Chevalier M O N D O R.

Oh, presque rien :

Nous épousons ta maîtresse.

B L A N F O R D.

Ah fort bien !

Nous le savions.

Le Chevalier M O N D O R.

Quoi, tu fais qu'un notaire....

B L A N F O R D.

Oui, je le fais. Il ne m'importe guère.

Je connais tout le complot; se peut-il

Qu'on en ait pû si mal ourdir le fil ?

(*au petit Adine.*)

Ce rendez-vous , quand il serait possible ,
Avec le vôtre est tout incompatible.

Ai je raison ? parle , en es-tu frappé ?

Tu me trompais , ou l'on t'avait trompé.

Je te crois bon ; ton cœur sans artifice

Est apprentif de l'école du vice.

Un esprit simple , un cœur neuf & trop bon ;

Est un outil dont se sert un fripon.

N'es-tu venu , cruel , que pour me nuire ?

A D I N E .

Ah ! c'en est trop ; gardez-vous de détruire ,

Par votre humeur , & votre vain courroux ,

Cette pitié qui parle encor pour vous.

C'est elle seule à présent qui m'arrête ;

N'écoutez rien , faites à votre tête.

Dans vos chagrins noblement affermi ,

Soupçonnez bien quiconque est votre ami ;

Croyez sur-tout quiconque vous abuse ;

Que votre humeur & m'outrage , & m'accuse :

Mais apprenez à respecter un cœur ,

Qui n'est pour vous ni trompé ni trompeur.

Le Chevalier M O N D O R .

En tiens-tu ? là ! le dépit te suffoque ;

Jusqu'aux enfans , chacun de toi se moque.

Deviens plus sage ; il faut tout oublier

Dans le vin Grec , où je vais te noyer.

Vien , bel enfant !

SCENE

S C E N E I X.

B L A N F O R D , A D I N E .

B L A N F O R D .

DEmeure encor , Adine ;

Tu m'as ému , ta douleur me chagrine.
 Je fais que j'ai souvent un peu d'humeur ;
 Mais tu connais tout le fond de mon cœur.
 Il est né juste , il n'est que trop sensible,
 Tu vois quel est mon embarras horrible.
 Aurais-tu bien le plaisir malfaisant ,
 De t'égayer à croître mon tourment ?
 Parle-moi vrai , mon fils , j'en conjure.

A D I N E .

Vous êtes bon , mon ame est aussi pure.
 Je n'ai jamais connu jusqu'à présent ,
 Je l'avouérai , qu'un seul déguisement ;
 Mais si mon cœur en un point se déguise ,
 Je ne mens pas sur vous , & sur Dorfise ;
 Je plains l'amour qui sur vos yeux distraits
 Mit dès long-tems un bandeau trop épais ;
 Et je sens bien que l'amour peut séduire.
 Sur tout ceci tâchez de vous instruire ;
 C'est l'amour seul qui doit tout réparer ;
 Il est aveugle , il doit vous éclairer.

(*Elle sort.*)B L A N F O R D *seul.*

Que veut-il dire , & quel est ce mystère ?

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

V v v

Il faut, dit-il, que l'amour seul m'éclaire;
Il se déguise; il ne ment point; ma foi,
C'est un complot pour se moquer de moi.
Le Chevalier, Darmin, & ma cousine,
Et Bartolin, & le petit Adine,
Dorlise enfin, & Colette, & mon cœur,
Le monde entier redoublent mon humeur.
Monde maudit, qu'à bon droit je méprise,
Ramas confus de fourbe & de sorise,
S'il faut opter, si dans ce tourbillon
Il faut choisir d'être dupe ou fripon,
Mon choix est fait, je bénis mon partage;
Ciel, ren-moi dupe, & ren-moi juste & sage.

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

B L A N F O R D *seul.*

QUE devenir ? où sera mon asyle ?
Tous les chagrins m'arrivent à la file.
Je vais sur mer , un pirate maudit
Livre combat , & mon vaisseau périt.
Je viens sur terre , on me dit qu'une ingrata ,
Que j'adorais , est cent fois plus pirate.
Une cassette est mon unique espoir ;
Un Bartolin doit la rendre ce soir.
Ce Bartolin promet , remet , diffère ;
Serait-ce encor un troisième corsaire ?
J'attens Adine , afin de savoir tout ;
Il ne vient point. Chacun me pousse à bout ,
Chacun me fuit ; voilà le fruit , peut-être ,
De cette humeur dont je ne fus pas maître ,
Qui me rendait difficile en amis ,
Et confiant pour mes seuls ennemis.
S'il est ainsi , j'ai bien tort , je l'avoue ;
Bien justement la fortune me joue.
A quoi me sert ma triste probité ,
Qu'à mieux sentir que j'ai tout mérité ?
Quoi , cet enfant ne vient point ?

V v v ij

S C E N E I I.

BLANFORD, Mad. BURLET *passant sur le théâtre.*

B L A N F O R D *l'arrêtant.*

AH ! Madame,

Daignez calmer l'orage de mon ame ;
Un mot , de grace , un moment de loisir.
Où courez-vous ?

Mad. B U R L E T.

Souper , me réjouir ;

Je suis pressée.

B L A N F O R D.

Ah ! j'ai dû vous déplaire ;
Mais oubliez votre juste colère.
Pardonnez.

Mad. B U R L E T *en riant.*

Bon ! loin de me courroucer ,
J'ai pardonné déjà sans y penser.

B L A N F O R D.

Elle est trop bonne. Eh bien , qu'à ma tristesse
Votre humeur gaye un moment s'intéresse.

Mad. B U R L E T.

Va , j'ai gaiement pour toi de l'amitié ,
Beaucoup d'estime , & beaucoup de pitié.

B L A N F O R D.

Vous plaindriez le destin qui m'outrage.

Mad. B U R L E T.

Ton destin , oui ; ton humeur davantage.

B L A N F O R D.

Vous êtes vraie , au moins ; la bonne foi ,
Vous le savez , a des charmes pour moi.
Parlez , Darmin n'aurait-il qu'un faux zèle ?
Me trompe-t-il ? est-il ami fidèle ?

Mad. B U R L E T.

Tien , Darmin t'aime , & Darmin dans son cœur
A tes vertus , avec plus de douceur.

B L A N F O R D.

Et Bartolin ?

Mad. B U R L E T.

Tu veux que je réponde
De Bartolin , du cœur de tout le monde ;
Il est , je pense , un honnête caissier.
Pourquoi de lui veux-tu te défier ?
C'est ton ami , c'est l'ami de Dorfise.

B L A N F O R D.

Dorfise ! mais parlez avec franchise ;
Se pourrait-il que Dorfise en un jour
Pour un enfant eût trahi tant d'amour ?
Et que veut dire encor en cette affaire
Ce Chevalier qui parle de notaire ?
Le bruit public est qu'il va l'épouser.

Mad. B U R L E T.

Les bruits publics doivent se mépriser.

B L A N F O R D.

Je fors encor à l'instant de chez elle ;
Elle m'a fait serment d'être fidelle.
Elle a pleuré.... l'amour & la douleur
Sont dans ses yeux : démentent-ils son cœur ?
Est-elle fausse ? & notre jeune Adine.....

Quoi , vous riez ?

Mad. B U R L E T .

Oui , je ris de ta mine ;

Rassure-toi. Va , pour cet enfant-là ,

Croi que jamais on ne te quittera ,

Sois-en très-sûr ; la chose est impossible.

B L A N F O R D .

Ah ! vous calmez mon ame trop sensible ;

Le Chevalier n'en trouble point la paix ;

Dorfiſe m'aime , & je l'aime à jamais.

Mad. B U R L E T .

A jamais ! c'est beaucoup.

B L A N F O R D .

Mais si l'on m'aime ?

Adine est donc d'une impudence extrême.

Il calomnie , & le petit fripon

A donc le cœur le plus gâté.

Mad. B U R L E T .

Lui ? non.

Il a le cœur charmant , & la nature

A mis dans lui la candeur la plus pure ;

Compte sur lui.

B L A N F O R D .

Quels discours font-ce là ?

Vous vous moquez.

Mad. B U R L E T .

Je dis vrai.

B L A N F O R D .

Me voilà

Plus enfoncé dans mon incertitude ;

Vous vous jouez de mon inquiétude ;

Vous vous plaisez à déchirer mon cœur.
Dorfile ou lui m'outrage avec noirceur ;
Convenez-en. L'un des deux est un traître.
Répondez donc.

Mad. B U R L E T *en riant.*

Cela pourrait bien être.

B L A N F O R D.

S'il est ainsi, vous voyez quels éclats.

Mad. B U R L E T.

Oh ! mais aussi cela peut n'être pas ;
Je n'accuse personne.

B L A N F O R D.

Hom ! que j'enrage !

Mad. B U R L E T.

N'enrage point, sois moins triste & plus sage.
Tien, veux-tu prendre un parti qui soit sûr ?

B L A N F O R D.

Oui.

Mad. B U R L E T.

Laisse là tout ce complot obscur ;
Point d'examen, point de tracasserie ;
Tourne avec moi tout en plaisanterie ;
Pren ton argent chez Monsieur Bartolin,
Vis avec nous uniment, sans chagrin.
N'approfondi jamais rien dans la vie,
Et glisse-moi sur la superficie ;
Connaî le monde, & fais le tolérer ;
Pour en jouir il le faut effleurer.
Tu me traitais de cervelle légère :
Mais souviens-toi que la solide affaire,

La seule ici qu'on doive approfondir ,
C'est d'être heureux , & d'avoir du plaisir.

S C E N E I I I .

B L A N F O R D *seul.*

ETre heureux ! moi ! le conseil est utile ;
Dirait-on pas que la chose est facile ?
Ce n'est qu'un rien , on n'a qu'à le vouloir.
Ah ! si la chose était en mon pouvoir !
Et pourquoi non ? dans quelle gêne extrême
Je me suis mis pour m'outrager moi-même ?
Quoi ! cet enfant , Darmin , le Chevalier ,
Par leurs discours auront pû m'effrayer ?
Non , non , suivons le conseil que me donne
Cette cousine ; elle est folle , mais bonne.
Elle a rendu gloire à la vérité.
Dorlise m'aime , on est en sureté.
Je ne veux plus rien voir , ni rien entendre.
Par cet Adine on voulait me surprendre ,
Pour m'éblouir , & pour me gouverner.
Dans ces filets je ne veux point donner.
Darmin toujours est coiffé de sa nièce.
Que je la hais ! mais quelle étrange espèce....

(*Adine paraît dans le fond du théâtre.*)

Le voici donc ce malheureux enfant ,
Qui cause ici tant de déchainement !
On le prendrait , je crois , pour une fille ,
Sous ces habits que sa mine est gentille !

Jamais ,

Jamais, ma foi, je ne m'étais douté
 Qu'il pût avoir cette fleur de beauté;
 Il n'a point l'air gêné dans sa parure,
 Et son visage est fait pour sa coiffure.

S C E N E I V.

B L A N F O R D , A D I N E.

A D I N E en habit de fille.

E H bien, Monsieur, je suis tout ajusté,
 Et vous saurez bientôt la vérité.

B L A N F O R D.

Je ne veux plus rien savoir de ma vie.
 C'en est assez. Laissez-moi, je vous prie.
 J'ai depuis peu changé de sentiment;
 Je n'aime point tout ce déguisement.
 Ne vous mêlez jamais de cette affaire,
 Et reprenez votre habit ordinaire.

A D I N E.

Qu'entens-je, hélas! je m'apperçois enfin
 Que je ne puis changer votre destin,
 Ni votre cœur; votre ame inaltérable
 Ne connaît point la douleur qui m'accable;
 Vous en saurez les funestes effets;
 Je me retire. Adieu donc pour jamais.

B L A N F O R D.

Mais quels accens! d'où viennent ces allarmes?

Il est outré. Je vois couler ses larmes.

Que prétend-il? Parlez, quel intérêt

Avez-vous donc à ce qui me déplaît?

Tome VI & du Théâtre le quatrième.

Xxx

A D I N E.

Mon intérêt, Monsieur, était le vôtre;
 Jusqu'à présent je n'en connus point d'autre.
 Je vois quel est tout l'excès de mon tort.
 Pour vous servir je faisais un effort;
 Mais ce n'est pas le premier.

B L A N F O R D.

L'innocence

De son maintien, sa modeste assurance,
 Son ton, sa voix, son ingénuité,
 Me font pencher presque de son côté.
 Mais cependant, tu vois, l'heure se passe,
 Où ce projet plein de fourbe & d'audace
 Devait, dis-tu, sous mes yeux s'accomplir.

A D I N E.

Aussi j'entens une porte s'ouvrir.
 Voici l'endroit, voici le moment même,
 Où vous auriez pû savoir qui vous aime.

B L A N F O R D.

Est-il possible? est-il vrai? juste Dieu!

A D I N E *finement*.

Il me paraît très-possible.

B L A N F O R D.

En ce lieu.

Demeurez donc. Quoi tant de fourberie!
 Dorcise! non.....

A D I N E.

Taisez-vous, je vous prie.

Paix, attendez, j'entens un peu de bruit;
 On vient vers nous; j'ai peur, car il fait nuit.

B L A N F O R D.

N'ayez point peur.

A D I N E.

Gardez donc le silence ;

Voici quelqu'un sûrement, qui s'avance.

S C E N E V.

A D I N E, B L A N F O R D *d'un côté,*
D O R F I S E *de l'autre à tâtons.*

(Le théâtre représente une nuit.)

D O R F I S E.

J'Entens, je crois, la voix de mon amant.
Qu'il est exact ! Ah ! quel enfant charmant !

A D I N E.

Chut.

D O R F I S E.

Chut, c'est vous ?

A D I N E.

Oui, c'est moi dont le zèle
Pour ce que j'aime est à jamais fidèle.
C'est moi qui veux lui prouver en ce jour,
Qu'il me devait un plus tendre retour.

D O R F I S E.

Ah ! je ne puis en donner un plus tendre ;
Pardonnez-moi, si je vous fais attendre ;
Mais Bartolin, que je n'attendais pas,
Dans le logis se promène à grands pas.
Il semble encor que quelque jalousie,
Malgré mes soins, trouble sa fantaisie.

X x x ij

A D I N E .

Peut-être il craint de voir ici Blanford ;
C'est un rival bien dangereux.

D O R F I S E .

D'accord.

Hélas ! mon fils , je me vois bien à plaindre.
Tout-à-la-fois il me faut ici craindre
Monfieur Blanford , & mon maudit mari.
Lequel des deux est de moi plus hâï ?
Mon cœur l'ignore ; & dans mon trouble extrême,
Je ne fais rien , finon que je vous aime.

A D I N E .

Vous haïſſez Blanford , là , tout de bon ?

D O R F I S E .

La crainte enfin produit l'aversion.

A D I N E *finement.*

Et l'autre époux ?

D O R F I S E .

A lui rien ne m'engage.

B L A N F O R D .

Que je voudrais !...

A D I N E , (*bas , allant vers lui.*)

Paix donc !

D O R F I S E .

En femme sage

J'ai consulté sur le contrat dressé,
Il est cassable ; ah qu'il sera cassé !
Qu'un autre hymen flatte mon espérance !

A D I N E .

Quoi m'épouser ?

D O R F I S E.

Je veux qu'avec prudence
 Secrètement nous partions tous les deux,
 Pour éviter un éclat scandaleux,
 Et que bientôt, quand d'ici je m'éloigne,
 Un lien sûr & bien serré nous joigne,
 Un nœud sacré durable autant que doux.

A D I N E.

Durable! allons. Mais de quoi vivrons-nous?

D O R F I S E.

Vous me charmez par cette prévoyance;
 Ce qui me plaît en vous c'est la prudence.
 Apprenez donc que ce guerrier Blanford,
 Héros en mer, en affaire un butor,
 Quand de Marseille il quitta les pénates,
 Pour attaquer de Maroc les pirates,
 M'a mis en main très-cordialement
 Son cœur, sa foi, ses bijoux, son argent;
 Comme je suis non moins neuve en affaire,
 L'autre mari s'en fit dépositaire.
 Je vais reprendre & les bijoux & l'or;
 Nous en allons aider Monsieur Blanford:
 C'est un bon homme, il est juste qu'il vive;
 Partageons vite, & gardons qu'on nous suive.

A D I N E.

Et que dira le monde?

D O R F I S E.

Ah! ses éclats

M'ont fait trembler lorsque je n'aimais pas.
 Je l'ai trop craint, à présent je le brave;
 C'est de vous seul que je veux être esclave.

Hélas ! de moi ?

D O R F I S E.

Je m'en vais sourdement
Chercher ce coffre à tous deux important.
Attens ici, je revole sur l'heure.

S C E N E V I.

B L A N F O R D, A D I N E.

A D I N E.

Q U'en dites-vous ? eh bien, là ?

B L A N F O R D.

Que je meure

S'il fut jamais un tour plus déloyal,
Plus enragé, plus noir, plus infernal ;
Et cependant admirez, jeune Adine,
Comme à jamais dans nos ames domine
Ce vif instinct, ce cri de la vertu,
Qui parle encor dans un cœur corrompu.

A D I N E.

Comment ?

B L A N F O R D.

Tu vois, que la perfide n'ose
Me voler tout, & me rend quelque chose.

A D I N E avec un ton ironique.

Oui, vous devez bien l'en remercier,
N'avez-vous pas encor à confier
Quelque cassette à cette honnête prude ?

B L A N F O R D.

Ah ! pren pitié d'une peine si rude ;
Ne tourne point le poignard dans mon cœur.

A D I N E.

Je ne voulais que le guérir , Monsieur.
Mais à vos yeux est-elle encor jolie ?

B L A N F O R D.

Ah ! qu'elle est laide après sa perfidie !

A D I N E.

Si tout ceci peut pour vous prospérer ,
De ses filets si je peux vous tirer ,
Puis-je espérer qu'en détestant ses vices ,
Votre vertu chérira mes services ?

B L A N F O R D.

Aimable enfant , soyez sûr que mon cœur
Croit voir son fils & son libérateur.
Je vous admire , & le ciel qui m'éclaire ,
Semble m'offrir mon ange tutélaire.
Ah ! de mon bien la moitié , pour le moins ,
N'est qu'un vil prix au-dessous de vos soins.

A D I N E.

Vous ne pouvez à présent trop entendre
Quel est le prix auquel je dois prétendre.
Mais votre cœur pourra-t-il refuser
Ce que Darmin viendra vous proposer ?

B L A N F O R D.

Ce que j'entens semble éclairer mon ame ,
Et la percer avec des traits de flamme.
Ah ! de quel nom dois-je vous appeler ?
Quoi , votre sort ainsi s'est pu voiler ?
Quoi , j'aurais pu toujours vous méconnaître ?

Et vous seriez ce que vous sembliez être ;

A D I N E *en riant.*

Qui que je fois, de grace, taisez-vous ;

J'entens Dorfise, elle revient à nous.

D O R F I S E , *en revenant avec la cassette.*

J'ai la cassette, enfin ; l'amour propice

A secondé mon petit artifice.

Tien, mon enfant, pren vite, & détalons.

Tiens-tu bien ?

BLANFORD *à la place d'Adine, qui lui donne la cassette.*

Oui.

D O R F I S E .

Le tems nous presse, allons.

S C E N E V I I .

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN

l'épée à la main, dans l'obscurité, courant à Adine.

B A R T O L I N ,

A H ! c'en est trop, arrête ; arrête, infâme ;

C'est bien assez de m'enlever ma femme ;

Mais pour l'argent !

A D I N E *à Blanford.*

Eh ! Monsieur, je me meurs.

BLANFORD *en se battant d'une main, & en remettant la cassette à Adine de l'autre.*

Tien la cassette.

SCENE

S C E N E D E R N I E R E.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN,
DARMIN, Mad. BURLET, COLETTE, le Che-
valier MONDOR *une serviette & une bouteille à la main ,
des flambeaux.*

Mad. B U R L E T.

AH ! ah ! quelles clameurs !

Dieu me pardonne ! on se bat.

Le Chevalier M O N D O R.

Gare , gare ;

Voyons un peu d'où vient ce tintamare ?

A D I N E à *Blanford.*

Hélas ! Monsieur, seriez-vous point blessé ?

D O R F I S E *toute étonnée.*

Ah !

Mad. B U R L E T.

Qu'est-ce donc , qu'est-ce qui s'est passé ?

B L A N F O R D à *Bartolin qu'il a désarmé.*

Rien : c'est Monsieur, homme à vertu parfaite,

Bon trésorier , grand gardeur de cassette ,

Qui me prenait sans me manquer en rien ,

Tout doucement ma maitresse & mon bien.

Grace aux vertus de cet enfant aimable ,

J'ai découvert ce complot détestable ;

Il a remis ma cassette en mes mains.

(à *Bartolin.*)

Va , je te laisse à tes mauvais destins ;

Tome VI & du Théâtre le quatrième. Y y y

Pour dire plus je te laisse à Madame.
 Mes chers amis, j'ai démasqué leur ame :
 Et ce coquin....

B A R T O L I N *s'en allant.*
 Adieu.

Le Chevalier M O N D O R.
 Mon rendez-vous

Que devient-il ?

B L A N F O R D.

On se moquait de vous.

Le Chevalier M O N D O R à *Blanford.*

De vous aussi, m'est avis ?

B L A N F O R D.

De moi-même.

J'en suis encor dans un dépit extrême.

Le Chevalier M O N D O R.

On te trouppait comme un sot.

B L A N F O R D.

Que d'horreur !

O pruderie ? ô comble de noirceur ?

Le Chevalier M O N D O R.

Eh, laisse-là toute la pruderie,

Et femme, & tout ; vien boire, je te prie.

Je traite ainsi tous les malheurs que j'ai.

Qui boit toujours n'est jamais affligé.

Mad. B U R L E T.

Je suis fâchée, entre nous, que Dorfise

Ait pû commettre une telle sottise.

Cela pourra d'abord faire jaser ;

Mais tout s'appaise, & tout doit s'appaiser.

D A R M I N.

Sortez enfin de votre inquiétude,
 Et pour jamais gardez-vous d'une prude.
 Savez-vous bien, mon ami, quel enfant
 Vous a rendu votre honneur, votre argent,
 Vous a tiré du fond du précipice,
 Où vous plongeait votre aveugle caprice ?

B L A N F O R D *regardant Adine.*

Mais....

D A R M I N.

C'est ma nièce.

B L A N F O R D.

O ciel !

D A R M I N.

C'est cet objet,

Qu'en vain mon zèle à vos vœux proposait,
 Quand mon ami trompé par l'infidelle,
 Méprisait tout, haïssait tout pour elle.

B L A N F O R D.

Quoi, j'outrageais, par d'indignes refus,
 Tant de beautés, de graces, de vertus !

A D I N E.

Vous n'en auriez jamais eu connaissance,
 Si ce hazard, mes bontés, ma constance,
 N'avait levé les voiles odieux,
 Dont une ingrate avait couvert vos yeux.

D A R M I N.

Vous devez tout à son amour extrême,
 Votre fortune, & votre raison même.
 Répondez donc, que doit-elle espérer ?
 Que voulez-vous, en un mot ?

Yyy ij

B L A N F O R D, en se jettant à ses genoux.

L'adorer.

Le Chevalier M O N D O R.

Ce changement est doux autant qu'étrange.

Allons, l'enfant, nous gagnons tous au change.

Fin du cinquième & dernier acte.

T A B L E

des Pièces contenues dans ce sixième volume.

OCTAVE & LE JEUNE POMPÉE , ou LE TRIUM- VIRAT , tragédie.	page 1.
<i>Avertissement.</i>	<i>2.</i>
<i>Préface de l'éditeur de Paris.</i>	<i>3.</i>
LE TRIUMVIRAT , tragédie.	7.
<i>Notes.</i>	<i>75.</i>
<i>Du gouvernement & de la divinité d'Auguste. . .</i>	<i>93.</i>
<i>Des conspirations contre les peuples , ou des proscriptions.</i>	
<i>Celles des Juifs</i>	<i>95.</i>
<i>Celles de Mithridate , de Sylla , de Marius & des Triumvirs</i>	<i>96.</i>
<i>Celles des Juifs sous Trajan</i>	<i>97.</i>
<i>Celle de Théodose , &c</i>	<i>ibid.</i>
<i>Celle de l'Impératrice Théodora</i>	<i>98.</i>
<i>Celle de la Croisade contre les Albigeois. . .</i>	<i>99.</i>
<i>Les Vêpres Siciliennes</i>	<i>ibid.</i>
<i>Les Templiers.</i>	<i>100.</i>
<i>Massacre dans le nouveau Monde.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Proscription à Mérindol</i>	<i>102.</i>
<i>Celle de la St. Barthelemi.</i>	<i>104.</i>
<i>Celle dans les Vallées du Piémont</i>	<i>105.</i>
 <i>Épître dédicatoire pour la tragédie des SCYTHES. .</i>	 <i>112.</i>
<i>Préface de l'édition de Paris</i>	<i>114.</i>

<i>Préface des éditeurs de l'édition qui précède celle-ci.</i>	pag. 120.
LES SCYTHES , tragédie	125.
<i>Avis au lecteur.</i>	197.
<i>Épître à Madame la Marquise de Prie, au sujet de la</i> <i>comédie de l'INDISCRET</i>	203.
L'INDISCRET , comédie	205.
<i>Préface de l'éditeur de 1738, de la comédie de</i> <i>l'ENFANT PRODIGE</i>	245.
L'ENFANT PRODIGE , comédie	249.
<i>Préface sur la comédie de NANINE.</i>	344.
NANINE , ou LE PRÉJUGÉ VAINCU , comédie.	351.
LA PRUDE , ou LA GARDEUSE DE CASSETTE , <i>comédie</i>	427.

